



# John Adams Library.



IN THE CUSTODY OF THE  
BOSTON PUBLIC LIBRARY.



SHELF N<sup>o</sup>  
ADAMS  
175.1 v.3











*John Adams Paris Mar 10*  
*1780. 10 : 0 : 0*

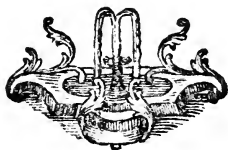
HISTOIRE  
DU REGNE  
DE  
PHILIPPE II,  
ROI D'ESPAGNE.  
TOME TROISIEME.



HISTOIRE  
DU REGNE  
DE  
PHILIPPE II,  
ROI D'ESPAGNE.

*Par M. WATSON, Professeur de Philosophie & de Rhétorique à l'Université de St. André.*

OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLOIS.  
TOME TROISIEME.



A A M S T E R D A M.  
Chez D. J. CHANGUION.

---

M. DCC. LXXVIII.

ADAMS 145.1  
T3

---

---

# T A B L E

## DES SOMMAIRES,

*Contenus dans le troisieme Volume.*

LIVRE XIV. *Le conseil d'état prend les rênes du gouvernement. Les troupes Espagnoles se révoltent & s'emparent d'Alost. Elles sont déclarées rebelles par le conseil d'état. Commencement des hostilités. Les Espagnols surprennent & pillent Maestricht. Anvers subit le même sort. Le Prince d'Orange envoie des secours aux Flamands. Pacification de Gand. Arrivée de Don Juan d'Autriche. Il se conduit avec peu de prudence. Ses menaces forcent les états de s'adresser au Prince d'Orange.. Avis de ce Prince. Les états demandent du secours aux puissances voisines. Ils négocient aussi avec Don Juan. Ce qui est suivi d'un accommodement. Dé-*  
Tome III. a

## TABLE DES SOMMAIRES.

*part des troupes Espagnoles. Don Juan, reconnu pour gouverneur, se comporte mal. Sa fourberie. Il se saisit du château de Namur. Ses desseins ultérieurs sont découverts. Les états invitent le Prince d'Orange à venir résider à Bruxelles. Position favorable des Flamands. Grande jalousie contre le Prince d'Orange. L'archiduc Mathias est invité de se rendre dans les Pays-Bas. Il est reçu gouverneur par les états. Le parti Catholique perd tout son crédit. Mathias fait son entrée à Bruxelles. Lettre des états au Roi d'Espagne. Disposition de l'Empereur. Celle du Roi de France. Les Flamands s'adressent au Duc d'Anjou. Ils reçoivent des secours des Anglois. Ce qui les décide à conclure un traité avec Elisabeth. Ils agissent avec trop de lenteur. Les troupes Espagnoles reviennent dans les Pays-Bas, & battent celles des confédérés. Philippe répond aux états. L'armée des confédérés remporte une victoire sur celle*



## TABLE DES SOMMAIRES.

*des Espagnols. Les états font un traité avec le Duc d'Anjou. Leurs desseins. Ils ont une armée nombreuse sur pied. Mais l'esprit de discorde se répand parmi eux. Conduite des Protestans. Effets funestes qu'elle eut. Grande méfintelligence entre les Wallons & les Flamands. Elle a de mauvaises suites. Mort de Don Juan. Son caractère.* . . . . . I

LIVRE XV. *Le Prince de Parme succede à Don Juan d'Autriche dans le gouvernement. Son caractère. Il assiège Maestricht & prend cette ville par surprise. Le Prince d'Orange s'efforce de réunir les esprits. Les Wallons sont gagnés par Farnese. Union d'Utrecht. Contenu des principaux articles de cet acte de confédération. Les excès commis par les Protestans facilitent la réconciliation des Catholiques des Pays-Bas avec les Espagnols. Conférences de Cologne. Philippe fait des propositions secretes au Prince d'Orange. Les conférences*  
a ij

## TABLE DES SOMMAIRES.

de Cologne sont rompues. . . 106

LIVRE XVI. *Affaires du royaume de Portugal. Projet ambitieux & chimérique de Don Sebastien. Il veut conquérir Maroc. Son armée. Imprudence de ce Prince. Il est tué dans une bataille contre les Maures. Don Henri, oncle de Sebastien, lui succede. Réflexions sur les Princes & Princesses qui aspirent à lui succéder. Titres de Philippe. Imprudence de Don Henri. Manifeste de Philippe. Don Antoine de Crato est déclaré bâtard. Don Henri meurt. Etat des forces employées par Philippe contre le Portugal. Elles sont commandées par le Marquis de Santa Croce & le Duc d'Albe. Progrès des armes Espagnoles. Les Portugais sont défaits, & tout le Royaume se soumet à Philippe. Les colonies Portugaises suivent cet exemple. . . . . 138*

LIVRE XVII. *Etat des affaires dans les Pays-Bas. Le Prince d'Orange*

## TABLE DES SOMMAIRES.

*publie un manifeste , & exhorte les Etats à secouer le joug de Philippe. Les Catholiques s'y opposent en vain. Délibération des états pour choisir un nouveau Souverain. Raisons qui militent en faveur du Duc d'Anjou. Les opérations militaires continuent. La Noue est fait prisonnier. Défection du Comte de Renneberg. Il meurt peu de temps après. Articles du traité conclu entre les états & le Duc d'Anjou. Proscription du Prince d'Orange. Son apologie. Les états publient un acte de renonciation à l'obéissance de Philippe. L'Archiduc Matthias quitte les Pays-Bas. Cambrai, assiégée par Farnese, est délivrée par le Duc d'Anjou. Celui-ci sollicite de nouveaux secours auprès de son frere, le Roi de France. Il passe en Angleterre , & reprend quelque temps après la route des Pays-Bas.* . 188

LIVRE XVIII. *Le Duc d'Anjou fait son entrée publique à Anvers. On attend la vie du Prince d'Orange.*

## TABLE DES SOMMAIRES.

*Retour des troupes Espagnoles. Etat des Provinces-Unies. Le Duc d'Anjou sollicite de nouveau des secours de la France. Ils lui sont refusés. Il forme une entreprise sur Anvers. Mais les habitans de cette ville font un affreux carnage de ses troupes & les repoussent. Délibérations des états généraux au sujet de cet attentat. Ils consultent le Prince d'Orange. Sa réponse. Elle détermine les états à se réconcilier avec le Duc d'Anjou. Ce Prince retourne en France. Progrès des armes Espagnoles. Soupçons injurieux au Prince d'Orange. Il se retire en Zélande. Les troupes Françoises sont renvoyées. Trahison du Prince de Chimay. Mort du Duc d'Anjou. Son caractère. Le Prince d'Orange est assassiné à Delft. Caractere de ce Prince. . . . 236*

**LIVRE XIX.** *Disposition des états. Ils revêtent le jeune Prince d'Orange de la plus grande partie des dignités de son illustre pere. Farnese réduit Bru-*

## TABLE DES SOMMAIRES.

xelles , & forme le siège d'Anvers. Il fait travailler à la construction d'un pont sur l'Escaut. Discours prononcé par St. Aldegonde pour soutenir le courage des habitans de cette ville. Préparatifs des assiégés pour détruire le pont construit par le Duc de Parme. Autres entreprises de leur part , & de celle des confédérés. Ces derniers sont défaits. Les assiégés capitulent à des conditions favorables. Plusieurs habitans du Brabant & de la Flandre se retirent en Zélande & à Amsterdam. . . . . 307

LIVRE XX. Première Partie. Etat des Provinces-Unies. Elles proposent au Roi de France la souveraineté. Ce Prince est forcé de la refuser. Ligue des Catholiques. Vues du Roi d'Espagne. Il fait un traité avec le Duc de Guise. Inquiétude de la Reine Elisabeth. Les états lui offrent la souveraineté , qu'elle refuse. Mais elle conclut un traité avec eux. Le Comte de Leicester est nommé commandant

## TABLE DES SOMMAIRES.

*en chef. Le Prince de Parme assiège & prend la ville de Grave, ainsi que celle de Venlo. Il investit Nuys, qui est pillée & saccagée par ses soldats. Farnese se porte sur Rhinberg. Opérations de Leicester. Il attaque Zutphen & force par-là le Duc de Parme à lever le siège de Rhinberg. La cavalerie de ce dernier est battue. Le brave Sidney meurt, & Leicester se retire de devant Zutphen. Il prend cependant quelques forts situés près de cette ville. Sa conduite imprudente & despotique. Les états lui font des remontrances, mais envain. Leicester part pour l'Angleterre. . . . . 356*

*Fin de la Table du troisieme Volume.*



# HISTOIRE

## D U R E G N E

D E

### PHILIPPE SECOND,

### ROI D'ESPAGNE.

---

#### LIVRE QUATORZIEME.

**L**A violence de la maladie n'avoit pas  
laissé le tems à Requesens de nommer son  
successeur. Aussi-tôt sa mort , le Conseil  
d'état prit les rênes du gouvernement; &  
le Roi d'Espagne , incertain du choix qu'il  
feroit d'un nouveau gouverneur , confirma  
au Conseil l'autorité qu'il exerçoit par in-  
terim. Les provinces de Zélande & de Hol-  
lande en apprirent la nouvelle avec beau-  
coup de joie ; elles se flattoient que le gou-  
vernement n'étant plus dans la main d'un  
étranger , ceux auxquels il étoit confié , se

---

Liv. XIV.

1576.

Le Con-  
seil s'em-  
pare du  
gouverne-  
ment.

conduiroient à leur égard avec plus de dou-  
 Liv. XIV. ceur & moins d'animosité ; & que la guerre  
 1576. se feroit à l'avenir avec moins d'acharne-  
 ment. Mais le Conseil avoit résolu de se  
 conduire sur les mêmes erremens , & de  
 suivre le même plan d'opérations. En consé-  
 quence , il s'occupa de celles déjà commen-  
 cées , des moyens de les terminer ; & ce  
 ne fut , que quand des objets plus impor-  
 tans encore pour lui que la réduction des  
 provinces maritimes vinrent l'en distraire ,  
 qu'il changea de conduite.

Révolte  
 des trou-  
 pes.

Avant la mort de Requesens , la cava-  
 lerie Espagnole s'étoit plusieurs fois muti-  
 née : l'infanterie auroit sans doute suivi son  
 exemple , si l'on ne l'avoit tenue au siège  
 de Ziric-zée dans une continuelle occupa-  
 tion , & si l'espoir de s'enrichir du pillage  
 de cette ville ne l'avoit engagée à obéir à  
 ses chefs. Mais quand elle vit ses espéran-  
 ces trompées , & que la contribution qu'on  
 avoit exigée des habitans , n'étoit pas em-  
 ployée à lui payer une partie des arréra-  
 ges qui lui étoient dûs , elle se livra à son  
 mécontentement , courut aux armes , refusa  
 de reconnoître ses chefs , en nomma d'au-  
 tres , se choisit même un général ; & , pour  
 donner plus de solidité à leur union , tous .



sans distinction , soldats comme officiers , se ~~\_\_\_\_\_~~  
 jurèrent devant l'hostie sainte une fidélité Liv. XIV.  
 inviolable ; après quoi , abandonnant les 1576.  
 provinces maritimes & toutes les conquêtes  
 qui leur avoient coûté tant de sang , de  
 peines & de fatigues , ils marcherent vers  
 le Brabant , & y entrèrent dans le dessein  
 de s'y rendre maîtres de quelques places  
 fortes , d'où ils pussent faire des excursions ,  
 piller les villes & les villages des envi-  
 rons.

Le Conseil envoya au-devant d'eux le Elles s'empara-  
rent d'A-  
lost.  
 Comte de Mansfeldt ; mais quelques propo-  
 sitions & même quelques promesses qu'il leur  
 fit , il ne put les faire changer de dessein.  
 Leur projet étoit de se rendre maîtres de  
 Bruxelles : dans l'espérance de la prendre  
 par surprise , ils marchèrent avec une célé-  
 rité étonnante ; mais leur espérance fut trom-  
 pée , la garnison & les habitans , instruits à  
 tems , se tenoient sur leurs gardes. Ils ten-  
 terent ensuite de surprendre Malines , mais  
 sans succès. Alors abandonnant le Brabant ,  
 ils entrèrent dans la Flandre , & tournant  
 tout à coup vers Alost , ils la prirent par  
 escalade , au milieu de la nuit , lorsque les  
 habitans étoient tous dans la plus grande  
 sécurité. Aucune place ne convenoit mieux :

**=====** qu'Alost pour l'exécution de leur dessein ;  
 Liv. XIV. cette ville , située au milieu d'un pays riche  
 1576. & abondant , étoit à une égale distance de  
 Gand , d'Anvers & de Bruxelles. Ils n'y eurent pas plutôt déployé l'étendard de la rébellion , qu'une grande partie des autres troupes Espagnoles se joignit à eux ; ce fut alors qu'ils commencèrent à exercer toute sorte de violence & d'excès contre les habitans des villes & des campagnes voisines.

De son côté , le Prince d'Orange ne resta point dans l'inaction ; il étoit trop habile , & avoit une trop grande sagacité pour ne pas profiter d'une conjoncture si heureuse pour la réussite de ses projets. Tandis que ses émissaires agissoient de leur côté , il s'efforçoit par ses lettres de réveiller le courage des peuples , & de persuader , sur-tout au conseil d'état , que le moment favorable étoit enfin arrivé de délivrer pour jamais les Pays-bas de la tyrannie Espagnole. » La » providence , leur disoit-il , a mis entre » vos mains le gouvernement ; soyez fermes , & ne consentez jamais à vous dessaisir du pouvoir que vous exercez : employez ce pouvoir à délivrer vos concitoyens du pesant fardeau qui les accable , des maux qu'ils endurent , de la mi-

» fere qui les tourmente depuis fi long-tems. Liv. XIV.  
 » La meſure des calamités du peuple , comme 1576.  
 » celle des iniquités des Eſpagnols , eſt à  
 » ſon comble. Quelque choſe qu'il arrive ,  
 » le ſort des infortunés habitans des Pays-  
 » Bas ne peut pas être plus affreux qu'il n'a  
 » été juſqu'à préſent ; & vous n'avez per-  
 » ſonnellement aucun motif qui puiſſe vous  
 » détourner de prendre la ferme réſolution  
 » de chaſſer vos tyrans , ou de périr dans  
 » cette glorieuſe entrepriſe ''.

Les exactions que les troupes Eſpagnoles  
 commettoient , donnoient une nouvelle force  
 aux exhortations du Prince & de ſes partiſans ;  
 elles rendoient plus vive l'impreſſion qu'elles  
 faiſoient ſur les eſprits. Le Conſeil d'état lui-  
 même étoit auſſi irrité que le peuple ; &  
 dans ſon reſſentiment , il réſolut de donner  
 un placard qui déclarât les troupes Eſpa-  
 gnoles rebelles au Roi. Barlaimont , Mans-  
 feldt , Viglius , les officiers même Eſpagnols  
 les plus qualiſiés , & Rhoda , préſident du  
 Conſeil des troubles , approuverent d'abord  
 ce placard ; parce qu'ils crurent qu'il ne re-  
 gardoit que les troupes révoltées : mais  
 quand ils virent qu'on vouloit étendre ſon  
 effet ſur tous ceux qui étoient attachés au  
 gouvernement Eſpagnol , ils changerent d'a-

Le Con-  
 ſeil d'état  
 les déclare  
 rebelles.

**1576.** vis, voulurent même excuser les soldats ;  
 Liv. XIV. & s'opposèrent formellement à la publication  
 du placard. » Les soldats, disoient-ils, se  
 » font, il est vrai, mutinés ; mais peut-on  
 » les accuser de rebellion ? Ils n'étoient pas  
 » payés. D'ailleurs, que produira le pla-  
 » card ? il les irritera davantage, & ce  
 » fera le peuple qui en souffrira. Le Con-  
 » seil d'état a-t-il des forces suffisantes pour  
 » soutenir la démarche qu'il veut faire, &  
 » réprimer les excès qu'il veut punir ? »  
 Ces raisons firent peu d'impression sur le  
 plus grand nombre des membres du Conseil,  
 qui, non contents de se décider en faveur  
 du placard, firent encore arrêter & mettre  
 en prison, comme complices des soldats ré-  
 voltés, ceux d'entre eux qui s'y étoient  
 opposés. La place de président qu'occupoit  
 Viglius, fut donnée au Duc d'Arſchot. On  
 publia alors un placard plus fort encore que  
 celui qu'on avoit d'abord projeté de don-  
 ner ; il étoit conçu de manière à irriter de  
 plus en plus le peuple, à rendre plus vive  
 & plus ardente sa haine pour les soldats  
 Espagnols : on l'invitoit même à concourir  
 avec le Conseil pour chasser des Pays-Bas  
 ces troupes de brigands, qui, sous prétexte  
 de se faire payer des arrérages qu'ils pré-

tendoient leur être dûs , vouloient ruiner le pays, & le ruineroient effectivement, si l'on ne s'y opposoit.

1576.

Les hostilités commencent.

Il y avoit trop d'uniformité entre la maniere de penser des Flamands & ce que contenoit le placard, pour qu'il ne produisît pas sur eux le même effet que l'huile qu'on jette sur un feu ardent; elle l'anime, & lui donne plus d'action. Cependant, pour donner encore plus de force à ce placard, & rendre son effet plus grand sur tous les esprits, en même-temps pour donner plus de poids aux mesures déjà prises, & à celles qu'on se propoisoit de prendre, le Conseil convoqua une assemblée générale. On invita toutes les provinces à y envoyer des députés: celle de Luxembourg fut la seule qui ne se rendit point à cette invitation. A peine avoit-on fait l'ouverture de cette assemblée, que les hostilités commencerent. La citadelle d'Anvers, les villes de Gand, de Valenciennes & d'Utrecht étoient au pouvoir des Espagnols: Romero commandoit à Liere, & Maefricht avoit pour garnison un régiment de soldats Allemands. Il étoit très-important pour les Etats de se rendre maîtres de toutes ces places; plus important encore d'empêcher les troupes Espa-

gnoles de se réunir & de former une armée.  
 Liv. XIV. Tandis qu'on prenoit les plus sages me-  
 1576. fures pour y réussir, on travailloit avec  
 succès à gagner les régimens Wallons qui  
 étoient au service de l'Espagne : s'étant dé-  
 clarés pour les Etats, ils se joignirent aux  
 levées nombreuses qu'on avoit déjà faites,  
 avec lesquelles ils formerent un corps d'ar-  
 mée considérable.

De leur côté, les Espagnols animés par  
 Rhoda, président du Conseil des troubles ;  
 & par le brave & actif d'Avila, mettoient  
 tout en usage pour rendre inutiles les me-  
 sures prises contre eux. Un de leurs offi-  
 ciers, nommé Vargas, avoit rassemblé ;  
 dans les environs de Maestricht, huit cens  
 hommes de cavalerie ; son projet étoit de  
 les conduire à Alost, & d'engager les mu-  
 tins qui tenoient cette ville, à se joindre  
 à lui & à agir de concert contre les Etats.  
 Ceux-ci instruits de sa marche, avoient en-  
 voyé contre lui un détachement de deux  
 mille hommes d'infanterie, & de six cens  
 de cavalerie. Vargas s'étoit avancé jusqu'à  
 Vifench, & ce fut là que le détache-  
 ment des Etats le rencontra. La partie n'é-  
 toit pas égale : à ne considérer que le nom-  
 bre, les Espagnols étoient bien inférieurs ;

mais cette infériorité étoit cependant moins grande que celle de leurs ennemis, relative-<sup>Liv. XIV.</sup>ment à l'art de la guerre & à la discipline. 1576. militaire, dont ceux-ci n'avoient aucune connoissance. Vargas, pour suppléer à l'infanterie qui lui manquoit, fit mettre pied à terre à une compagnie de Bourguignons, & attendit l'ennemi. Les Flamands l'attaquèrent avec beaucoup de vivacité, mais sans succès : les Espagnols les repoussèrent, enfoncèrent leurs rangs & en firent un grand carnage.

Vargas continua de marcher vers Aloft; il y trouva Romero & d'Avila, qui joignirent envain leurs sollicitations aux siennes pour engager les soldats Espagnols à s'unir à lui : tout ce qu'on put leur dire pour les y déterminer, fut inutile : ni la gloire de leur nation, intéressée à ce qu'ils agissent de concert, ni leur propre sûreté, ne purent vaincre leur obstination; ils demeurèrent fermes dans la résolution qu'ils avoient prise de ne sortir d'Aloft qu'après qu'on leur auroit payé les arrérages qui leur étoient dûs. Vargas marcha alors vers Maestricht; il avoit appris que les troupes Allemandes auxquelles les Espagnols en avoient confié la garde, s'étoient engagées

à ouvrir les portes aux troupes des Etats;  
 Liv. XIV. & que si elles avoient tardé jusqu'alors à  
 1576. exécuter leur dessein, ç'avoit été parce que  
 quelques compagnies Espagnoles s'étoient  
 emparées d'une des portes & de la ville  
 de Wick.

Wick, située à l'Est de la rivière, com-  
 munique avec Maestricht par un pont sur  
 la Meuse. Après que Vargas eut joint ses  
 troupes à celles qui étoient dans Wick,  
 il y eut sur le pont un combat très-vif avec  
 les habitans de Maestricht : l'avantage au-  
 roit été pour ceux-ci, si les Allemands les  
 eussent secondés ; mais intimidés par l'ar-  
 rivée de Vargas & ne se sentant pas les  
 plus forts, au lieu de combattre, ils s'uni-  
 rent aux Espagnols. Les habitans de Maef-  
 tricht, repoussés & obligés de rentrer dans  
 leur ville, payerent bien cher la vaine ten-  
 tative qu'ils venoient de faire en faveur de  
 leur liberté ; les Allemands & les Espagnols  
 unis, pillèrent leurs maisons & commirent  
 les plus grands excès. (1)

Mais le souvenir de cette catastrophe fut  
 effacé par le triste sort qu'éprouverent peu

---

(1) Meteren p. 164. Bentivoglio, p. 178.



de temps après les habitans d'Anvers. La citadelle de cette ville étoit au pouvoir des troupes Espagnoles; les Etats avoient tout mis en usage pour les engager à la leur livrer. N'ayant pu y réussir, ils avoient pris le parti d'employer la force pour les obliger à se retirer. Pour cela ils avoient envoyé à Champigny, (2) gouverneur de la ville, un corps nombreux de Wallons & d'autres troupes. Il étoit de la plus grande importance d'ôter aux Espagnols la possession de cette citadelle, qui les rendoit en quelque sorte maîtres de la ville, avec laquelle elle communiquoit par une grande esplanade, & livroit à leur discrétion les environs, au moyen de la porte qui donnoit sur la campagne. Les Etats n'avoient pas donné assez d'attention aux dangers auxquels cette position exposoit la ville. Champigny leur en avoit plusieurs fois fait sentir les conséquences; il les avoit souvent pressés de faire élever un retranchement sur l'esplanade, & d'y dresser des batteries qui missent la ville à

Liv. XIV.

1576.

---

(2) Il étoit frere du Cardinal Granvelle, & étoit aussi ennemi du gouvernement Espagnol que son frere en étoit partisan.

1576. l'abri des entreprises de la garnison de la  
 Liv. XIV. citadelle ; en même-temps, de rassembler le  
 plus de troupes qu'il seroit possible , & d'en  
 former un camp , pour couper toute com-  
 munication entre Aloft, les autres villes  
 dont les Espagnols étoient maître , & la  
 citadelle. Les Etats n'adoptèrent qu'une par-  
 tie de l'avis de Champigny ; on ne forma  
 pas le camp , & on se contenta d'ordonner  
 de retrancher l'esplanade : encore cet ordre  
 fut-il donné trop tard , parce qu'on croyoit  
 que la garnison de la citadelle n'oseroit  
 tenter de s'emparer de la ville , qui étoit  
 gardée par un nombre de troupes considéra-  
 ble : on se flattoit même qu'on pourroit la  
 forcer à se rendre avant qu'elle pût être se-  
 courue. On éleva donc dans l'esplanade  
 deux fortes batteries ; tandis que les habi-  
 tans travailloient avec une égale ardeur à  
 creuser une tranchée profonde , & à élever  
 un parapet qui pût défendre leur ville.

Quand ces travaux furent achevés , on  
 commença le siege de la citadelle ; on assié-  
 geoit en même-temps celle de Gand. Les  
 Etats espéroient beaucoup du succès de ces  
 deux entreprises : mais leurs espérances fu-  
 rent trompées par l'effet qu'elles produisi-  
 rent sur les soldats révoltés qui occupoient

Alost. Le bruit du canon réveilla en eux                       
cet esprit guerrier & féroce qui leur étoit Liv. XIV.  
naturel, & produisit plus d'effet que tou- 1576.  
tes les exhortations & les prières de leur  
commandant. Navares, qu'ils avoient choisi  
pour leur général, voulut profiter des dis-  
positions où il les voyoit. Il les rassembla,  
les exhorta à faire de sérieuses réflexions  
sur l'inconséquence de leur conduite, leur  
représenta qu'il étoit peu sage & peu pru-  
dent de souffrir que les deux citadelles que  
les Flamands assiégeoient, passassent en leur  
pouvoir. „ Cette artillerie, dit-il, que vous  
„ entendez gronder & qui foudroie ces pla-  
„ ces, ne vous menace-t-elle pas autant  
„ que leurs braves défenseurs? Pouvons-  
„ nous douter qu'après que les Flamands au-  
„ ront triomphé de nos compatriotes, ils  
„ ne tournent leurs armes contre nous,  
„ qui sommes encore plus que ceux qu'ils  
„ attaquent, les objets de leur haine? Vous  
„ flattez-vous que les Etats soient dans la  
„ suite plus disposés à faire ce que vous  
„ exigez d'eux, qu'ils ne l'ont été jusqu'à  
„ présent? Espérez-vous qu'enflés de leurs  
„ succès, il vous sera alors plus facile de  
„ les engager à vous satisfaire sur le paye-  
„ ment des arrérages qu'ils vous doivent?

« Croyez-moi : ils éteindront avant peu dans  
 Liv. XIV. » votre sang cette funeste dette qui vous  
 1576. » rend si opiniâtres. Marchons donc sans  
 » délai au secours de la citadelle d'Anvers :  
 » après avoir obligé l'ennemi à en lever  
 » le siège, il nous fera aisé de nous ren-  
 » dre maîtres de cette ville, la plus opu-  
 » lente du monde entier. Ce sera alors  
 » que nous pourrons, malgré tous les ef-  
 » forts de ses habitans & des nouvelles  
 » levées qui la défendent, nous venger du  
 » traitement indigne que nous avons reçu. »  
 Navares ne put continuer ; chacun applau-  
 dissoit , chacun crioit aux armes ; & ces  
 cris répétés sans interruption , animoient leur  
 impatience. Le désir qu'ils avoient tous de  
 sortir d'Alost , étoit alors aussi vif , que la  
 répugnance qu'ils avoient eu de la quitter  
 étoit grande auparavant. Ils en partirent le  
 troisieme Novembre , quelques heures avant  
 le coucher du soleil ; ils se flattoient qu'en  
 marchant toute la nuit , ils pourroient ar-  
 river le lendemain matin & surprendre l'en-  
 nemi , qui n'auroit pas été instruit de leur  
 dessein. Le passage de l'Escaut retarda leur  
 marche ; ils ne purent le traverser aussi  
 promptement qu'ils l'avoient cru , & au lieu  
 d'arriver le matin , ils ne purent entrer dans

la citadelle d'Anvers , que vers le midi. Dans leur route, ils avoient été joints par quatre Liv. XIV. cens chevaux , commandés par Romero & 1576. Vargas , qui , instruits par Navares , s'étoient mis aussitôt en marche avec ce qu'ils avoient pu rassembler de soldats. La nouvelle de leur arrivée , à laquelle les habitans de la ville ne s'attendoient pas , jeta parmi eux la crainte & l'épouvante ; ils ne pouvoient se dissimuler le dessein qui avoit engagé les troupes Espagnoles à quitter Aloft , & dès-lors ils ne pouvoient se former qu'une idée très-effrayante de leur position. Champigny avoit prévu l'événement : on avoit négligé ses conseils : il voyoit l'orage se former ; & pour le détourner , il fit tout ce qui étoit en son pouvoir : mais l'ennemi ne lui laissa pas le temps de faire toutes les dispositions que les circonstances demandoient qu'il fît.

A peine les soldats Espagnols étoient-ils entrés dans la citadelle , qu'ils demanderent qu'on les menât à l'attaque des retranchemens qui leur fermoient l'entrée de la ville. D'Avila voulut en vain les engager à se reposer & à prendre quelque nourriture. La fureur étoit peinte sur leurs visages ; leurs yeux étinceloient , les sentimens de la

vengeance & tous les désirs de l'avarice les  
 Liv. XIV. animoient : ils étoient tous déterminés , ou  
 1576. à périr , ou à établir leur quartier dans la  
 ville avant la nuit. Cette troupe forcenée  
 montoit à deux ou trois mille hommes , non  
 compris la cavalerie de Vargas & de Ro-  
 mero , qui , jointe à la garnison , pouvoit  
 aussi former le même nombre. Ce corps étoit  
 commandé par Romero : à la tête de l'autre  
 se mit Navares. Ces deux corps attaquèrent  
 en même-temps , & avec beaucoup d'im-  
 pétuosité , les retranchemens qui s'opposoient  
 à leur passage. Les habitans de la ville sou-  
 tinrent cette première attaque avec la plus  
 grande intrépidité : leur résistance , loin de  
 ralentir l'ardeur des Espagnols , la rendit  
 encore plus violente ; & tandis que l'artil-  
 lerie de la citadelle foudroyoit leurs ennemis ,  
 ils firent de si grands efforts de courage ,  
 qu'ils pénétrèrent dans les retranchemens ,  
 & forcèrent ceux qui les défendoient à  
 prendre la fuite. Deux rues conduisoient  
 à la grande place , qui est au centre de  
 la ville ; & ce fut dans ces deux rues que  
 les fuyards se jetterent. Les Espagnols les  
 y poursuivirent. Secondés par leur cavale-  
 rie , ils massacrèrent tous ceux qu'ils purent  
 atteindre , & ne cessèrent de poursuivre les

autres, que lorsque ceux-ci, arrivés sur la ~~place~~ place de l'hôtel de ville, y furent joints Liv. XIV. par des troupes fraîches, se rallierent & tin- 1576. rent ferme. Le combat alors recommença; mais bientôt enfoncés de tous côtés, ils auroient tous été massacrés, s'ils ne se fussent jettés, les uns dans l'hôtel de ville, les autres dans les maisons qui environnoient la place, d'où ils firent pendant quelque temps un feu terrible sur les Espagnols, dont ils tuèrent un grand nombre. Ceux-ci prirent alors le parti de mettre le feu à ces maisons, avec de la paille & d'autres matières combustibles; ils n'épargnerent pas même la maison de ville, qui passoit pour un des plus beaux édifices publics qu'il y eût alors: elle fut réduite en cendre, & tous ceux qui s'y étoient retirés, furent étouffés par les flammes, ou tués en voulant se sauver du feu. Il y en eut aussi plusieurs qui, poussés par le désespoir, se jetterent par les fenêtres.

Les Espagnols alors se répandirent dans la ville: rien ne put les arrêter: par-tout où ils trouvoient de la résistance, ils attaquoient avec une telle impétuosité, qu'il n'étoit pas possible de leur résister long-tems. Si leur nombre eût été plus grand, soit pour mas-

sacrer ceux qui se trouvoient sur leur pas-  
 Liv. XIV. sage, soit pour poursuivre ceux qui fuyoient  
 1576. devant eux, ils auroient encore immolé à  
 leur fureur un plus grand nombre de victi-  
 mes. Cette affreuse journée coûta la vie à  
 plus de sept mille habitans d'Anvers, & à  
 deux cens Espagnols seulement : ceux-ci  
 avoient pour eux l'expérience; ils possédoient  
 l'art de combattre : les habitans d'Anvers  
 l'ignoroient; & c'est plutôt de la discipline  
 que du courage que dépend le succès des  
 combats. Les Espagnols étoient de vieux sol-  
 dats, qui, habitués à la subordination, fa-  
 voient même dans la chaleur du combat obéir  
 à la voix de leurs chefs, & dans le désor-  
 dre de la déroute suspendre leur fuite & re-  
 prendre leurs rangs pour revenir de nou-  
 veau affronter le danger. Les habitans d'An-  
 vers avoient le courage du désespoir, ils  
 combattoient avec fureur, mais sans métho-  
 de; le même intérêt les animoit, mais leurs  
 efforts n'étoient pas uniformes : mis en ordre  
 de bataille par Champigny, autant que les  
 circonstances le lui permirent, ils ne purent  
 conserver long-tems leurs rangs, & ne fu-  
 rent point les reprendre : enfin, s'ils furent  
 vaincus dans cette fatale journée, ce ne fut  
 point à leur manque de bravoure qu'ils du-



rent leur infortune, mais à leur peu d'ex-  
 périence dans l'art de la guerre. En leur ren-  
 dant cette justice, nous devons aussi payer  
 aux Espagnols le juste tribut d'éloges qui leur  
 est dû : ils combattirent dans cette occasion  
 avec une valeur vraiment héroïque ; mais  
 l'éclat de leur victoire fut terni, & par le  
 sentiment d'avarice qui animoit leur courage,  
 & par les excès de cruauté qu'ils se permi-  
 rent. Jamais aucune nation en Europe n'en a  
 commis de semblables.

Anvers étoit alors de toutes les villes com-  
 merçantes du monde entier la plus florissante ;  
 elle étoit l'entrepôt de tout le commerce de  
 l'Europe ; des compagnies marchandes de tou-  
 tes les nations y avoient des comptoirs. Les  
 marchandises les plus précieuses, les produc-  
 tions les plus rares des quatre parties du  
 monde s'y trouvoient rassemblées. Beaucoup  
 de ses citoyens étoient les plus riches mar-  
 chands de l'Europe ; leurs maisons étoient or-  
 nées des meubles les plus magnifiques : les  
 boutiques, les magasins renfermoient une  
 quantité prodigieuse de matières d'or & d'ar-  
 gent. Les Espagnols s'emparèrent de tout,  
 sans distinction d'amis ou d'ennemis : le bu-  
 tin qu'ils firent, fut immense, & ne put pas  
 encore cependant satisfaire leur insatiable cu-

Liv. XIV.

1576.

**1576.** pidité. Il suffisoit qu'ils soupçonnassent quel-  
 Liv. XIV. qu'un d'avoir plus d'effets ou plus d'argent  
 qu'ils n'en avoient trouvé dans sa maison,  
 pour qu'ils exerçassent sur lui les cruautés  
 les plus affreuses, afin de le forcer à leur  
 découvrir ce qu'ils croyoient qu'il avoit  
 voulu soustraire à leurs recherches. Toute  
 la ville retentissoit des cris affreux que les  
 tourmens arrachotent à ces infortunées vic-  
 times de l'avarice; par-tout on n'entendoit  
 que les gémissemens de ceux qu'ils forçoient  
 à être les témoins des supplices de leurs pe-  
 res, de leurs maris, de leurs femmes ou de  
 leurs enfans. Epargnons à la pudeur de nos  
 lecteurs les détails que plusieurs historiens (3)  
 ont rapportés des différentes tortures que ces  
 hommes barbares imaginèrent & mirent en  
 usage; l'humanité ne peut en soutenir le récit  
 sans être révoltée.

Pendant trois jours & trois nuits, les sol-  
 dats Espagnols ne cessèrent de piller & de  
 massacrer les malheureux habitans d'Anvers,  
 qui, sujets du même Prince qu'eux, ne leur  
 avoient jamais fait la plus légère injure, ni  
 causé le plus petit dommage. Ils pouvoient

---

(3) De Thou & Meteren.

avoir à se plaindre du Conseil d'Etat & des Etats Généraux des Pays-Bas; mais étoit-il Liv. XIV. 1576. juste qu'ils s'en vengeassent sur les Anver-  
lois? Ce qu'il y eut de plus affreux, ce fut que les officiers ne firent aucun effort pour arrêter les excès de leurs soldats, dont ils paroïssent autoriser la conduite par leur silence. Le carnage & le pillage ne cessèrent que quand les soldats s'y virent forcés par la fatigue & par la lassitude.

On a évalué à huit millions de florins l'argent monnoyé que les soldats Espagnols emportèrent d'Anvers, outre une grande quantité d'or & d'argent en lingots & en vaisselle, de meubles & autres effets précieux, que ceux auxquels ils appartenoient, ne purent racheter. La perte occasionnée par l'incendie des maisons, des boutiques, des magasins & des édifices publics, fut pour le moins aussi grande; la plus belle & la plus considérable partie de la ville fut réduite en cendre, avec une quantité prodigieuse de meubles, d'effets & de marchandises. (4)

---

(4) Meteren p. 164. De Thou, Tom. III. p. 471. Bentivoglio p. 178.

~~\_\_\_\_\_~~ Mais si la cruauté que les Espagnols ve-  
Liv. XIV. noient d'exercer contre les Anverfois excita

1576. pour ces malheureux , dans tous les cœurs ,  
les sentimens les plus vifs de la compassion ;

Le Prin-  
ce d'Oran-  
ge envoie  
des se-  
cours aux  
Flamands.

elle rendit leurs bourreaux encore plus odieux  
qu'ils ne l'étoient auparavant aux yeux de  
tous les Flamands , qui , animés plus que  
jamais du désir de secouer le joug de ces  
hommes féroces , chercherent tous les moyens  
de pouvoir s'y soustraire pour toujours. Une  
seule chose leur faisoit douter du succès :  
c'étoit le grand ascendant des troupes Es-  
pagnoles sur les leurs : celles-ci étoient de  
nouvelles levées , peu habituées aux fatigues  
de la guerre , qui en connoissoient peu l'art  
& encore moins la discipline : celles des Es-  
pagnols , au contraire , étoient composées de  
vieux soldats , qui méprisoient le danger ,  
& que la longue habitude d'une sévère dis-  
cipline avoit formés à l'art des combats.  
Dans ces circonstances , les secours étran-  
gers devenoient donc d'une nécessité indis-  
pensable : le Conseil d'Etat le sentit , & ac-  
cepta l'artillerie , les munitions & les trou-  
pes que le Prince d'Orange offrit de lui en-  
voyer. Avec ces secours on poussa avec  
vigueur le siège de la citadelle de Gand , qui  
capitula peu de tems après.

Le Prince d'Orange, en envoyant ces se-  
 cours, avoit eu ses vues. Aussi-tôt après la  
 mort de Requesens, il avoit conçu le projet  
 de former l'union de toutes les provinces  
 des Pays-Bas : il avoit même travaillé avec  
 beaucoup d'adresse & d'activité à le faire  
 réussir. Les Etats de Flandre n'hésiterent pas  
 après l'entreprise des Espagnols sur Anvers  
 & la prise de la citadelle de Gand, à adop-  
 ter son projet ; & ils conclurent un traité  
 d'union & d'alliance, dans lequel furent com-  
 prises toutes les provinces, excepté celle  
 de Luxembourg, qui refusa d'y entrer.

Ce traité, ou plutôt cet acte de confédé-  
 ration, qu'on nomma la Pacification de Gand,  
 fut signé le huitieme Novembre mil cinq  
 cens soixante-seize. Il y fut arrêté, entre  
 les provinces Catholiques, celles de la Hol-  
 lande & de Zélande & le Prince d'Orange,  
 qu'à l'avenir il y auroit une alliance cons-  
 tante & durable, & que la paix la plus  
 ferme & l'amitié la plus inviolable régne-  
 roient entre elles : que tout le passé seroit  
 oublié ; que les prisonniers seroient rendus  
 de part & d'autre, sans exiger aucune ran-  
 çon, notamment le Comte de Bossut : que  
 les provinces confédérées se secoureroient  
 mutuellement & s'aideroient, autant qu'elles

Confédé-  
 ration de  
 Gand.

Liv. XIV.

1576.

le pourroient , pour chasser les Espagnols  
 Liv. XIV. des Pays-Bas : qu'aussi-tôt que le pays seroit  
 1576. délivré de ces oppresseurs sanguinaires , &  
 que la tranquillité y seroit rétablie , les  
 provinces s'assembleroient pour aviser aux  
 moyens de réparer les dommages causés par  
 la guerre , réformer les abus , & rétablir la  
 constitution primitive dans toute son inté-  
 grité : que le Prince d'Orange conserveroit  
 la place d'Amiral & de Gouverneur des pro-  
 vinces maritimes , en exerceroit les fonc-  
 tions , & en auroit le pouvoir ; que lui &  
 tous ceux dont les biens avoient été confis-  
 qués rentreroient dans tous leurs droits &  
 dignités ; que tous les placards donnés par  
 le Duc d'Albe , relatifs aux troubles & à  
 l'hérésie , seroient nuls & regardés comme  
 non venus ; que cependant la religion Ca-  
 tholique-Romaine seroit seule librement pro-  
 fessée dans les provinces dont elle étoit la  
 religion dominante ; & que dans celles de  
 Hollande & de Zélande , tout ce qui con-  
 cernoit le civil & la religion resteroit dans  
 le même état où il étoit alors , jusqu'à ce  
 que l'assemblée générale eût statué sur cet  
 objet. (5)

---

(5) Meteren p. 169. Bentivoglio Liv. IX. *sub*  
*fine*. De Thou Lib. LXII, sect. 13.

Plusieurs historiens ont qualifié d'Etats généraux cette assemblée des députés des provinces, qui, aussitôt que la confédération fut signée, fit transporter sur les frontières de France les soldats & officiers Espagnols de la garnison de la citadelle de Gand, qui, comme tous les autres prisonniers de guerre, devoient, suivant un des articles de la confédération, être mis en liberté. Elle s'occupa ensuite des préparatifs nécessaires pour chasser les Espagnols des Pays-Bas. Ces préparatifs étoient déjà commencés, lorsqu'on apprit que le Roi d'Espagne avoit nommé Don Juan d'Autriche, fils naturel de Charles-Quint, Gouverneur général de tout le pays, & que ce Prince étoit même arrivé à Luxembourg. A bien des égards Don Juan étoit propre pour l'emploi dont son frere venoit de le charger; il étoit à la fleur de son âge : son affabilité, ses manieres douces & insinuan-  
 Liv. XIV.  
 1576.  
 Arrivée de Don Juan d'Autriche.

tes pouvoient lui gagner l'affection des peuples; tandis que ses talens militaires, qu'il avoit déjà fait connoître dans plusieurs occasions, devoient lui servir pour reconquerir les provinces qui s'étoient soustraites à l'obéissance : mais cela ne suffisoit pas; & dans la situation où les cruautés, notamment celles qui venoient de se commettre, avoient mis

les Pays-Bas, il auroit fallu que Don Juan  
 Liv. XIV. joignît à ces qualités une grande prudence,  
 1576. beaucoup de circonspection, qu'il eût eu de  
 la patience, qu'il eût su être maître de lui-  
 même. Il manquoit d'expérience, & ignoroit  
 le grand art de manier les passions des au-  
 tres, d'en tirer parti, & de faire tourner  
 contre eux leurs propres préjugés.

Il se con-  
 duit avec  
 peu de  
 prudence.

La conduite qu'il tint en arrivant dans les  
 Pays-Bas, n'étoit rien moins que propre à  
 dissiper les soupçons que les Flamands avoient  
 pu concevoir du choix que le Roi d'Espagne  
 avoit fait de lui. Aussitôt qu'il fut arrivé à  
 Luxembourg, il écrivit au Conseil d'Etat, &  
 l'informa que son dessein étoit de ne point  
 aller à Bruxelles, où les Gouverneurs géné-  
 raux résidoient ordinairement, qu'on ne lui  
 eût envoyé auparavant des otages qui lui re-  
 pondissent de sa fidélité. Il demanda aussi  
 qu'on lui donnât des gardes pour la sûreté  
 de sa personne, & que le commandement  
 illimité des armées de terre & de mer lui  
 fût confié, pour en jouir comme avoient fait  
 ses prédécesseurs. Dans sa lettre il condamnoit  
 les excès que les troupes Espagnoles avoient  
 commis. (C'étoit le jour même de son ar-  
 rivée à Luxembourg, quatrieme Novembre,  
 qu'elles pillèrent & saccagerent Anvers) Il



promettoit même de les punir; si les Etats ~~\_\_\_\_\_~~  
 & le peuple persistoient dans leur obeissance Liv. XIV.  
 envers le Roi, & dans leur attachement à 1576.  
 la religion Catholique-Romaine, » Mais, ajou-  
 » toit-il, si au contraire, ils renoncent à l'une  
 » ou à l'autre, ils me trouveront aussi ardent  
 » à leur faire la guerre, quelque événement  
 » qu'il arrive, que je suis aujourd'hui disposé  
 » à la paix. (6)

Ces menaces étoient imprudentes : les <sup>Les Etat  
s'adressent  
au Prince  
d'Orange.</sup> Etats & le Conseil d'Erat, lorsqu'ils reçurent  
 la lettre de Don Juan, ignoroient encore  
 ce qu'on pensoit à Madrid de la conduite  
 qu'ils avoient tenue; ils imaginoient que la  
 démarche qu'ils avoient faite, pourroit être  
 considérée par le Roi, non comme un at-  
 tentat contre son autorité, mais comme né-  
 cessaire pour mettre les peuples à couvert  
 des vexations des soldats. La lettre du nou-  
 veau gouverneur, en les détrompant, les  
 surprit beaucoup; ils virent avec étonnement,  
 qu'on soupçonnoit leur fidélité, & qu'au  
 lieu de les approuver & de les applaudir,  
 on les menaçoit. L'idée seule de se mettre

PROSPER MONTAIGNE au pouvoir d'un gouverneur qui en agissoit  
 Liv. XIV. ainsi, les remplit de terreur : ne pouvant  
 1576. cependant se déterminer encore sur le parti  
 qu'ils devoient prendre dans de telles con-  
 jonctures, & par conséquent sur la réponse  
 qu'ils devoient faire à la lettre de Don Juan,  
 ils résolurent de consulter le Prince d'Oran-  
 ge. Ce Prince étoit trop habile pour ne pas  
 saisir une occasion aussi favorable de confir-  
 mer ses concitoyens dans les soupçons qu'a-  
 voit fait naître en eux la conduite du nou-  
 veau gouverneur.

Le trentieme Novembre Guillaume répon-  
<sup>Avis du</sup> dit aux Etats & au Conseil : que la maniere  
<sup>Prince.</sup> dont s'exprimoit Don Juan dans la lettre qu'il  
 d'Orange. leur avoit écrite, faisoit assez connoître que  
 son intention étoit de se modeler sur ses prédé-  
 cesseurs, & de suivre en tout leurs traces ;  
 qu'ainsi les Etats & le Conseil devoient faire  
 usage de toute leur fermeté, n'agir qu'avec  
 la plus grande circonspection, ne rien faire  
 que ce que la prudence leur conseilleroit : »  
 » vous devez, (disoit le Prince,) considérer  
 » l'importance de la charge qui vous a été  
 » confiée, & vous rappeler sans cesse que  
 » de votre conduite actuelle dépendra pour  
 » l'avenir non seulement votre sort, mais  
 » celui de vos femmes & de vos enfans; &

» que le parti que vous prendrez, ou vous ~~\_\_\_\_\_~~  
 » assurera la jouissance de tous les droits, Liv. XIV.  
 » que vous tenez de votre naissance dans les 1576.  
 » Pays-Bas, & que la qualité d'habitans du  
 » Pays vous donne; ou vous en privera, en  
 » vous exposant pour toujours à l'horrible  
 » tyrannie des Espagnols. Cette considéra-  
 » tion doit donc vous engager à vous con-  
 » duire avec fermeté, à user avec la plus  
 » grande vigueur de tout le pouvoir qui  
 » vous a été confié, & vous faire rejeter  
 » toutes les especes d'arrangemens que le  
 » nouveau gouverneur vous propose, &  
 » qui pourroient donner quelque atteinte aux  
 » loix fondamentales de votre pays, ou di-  
 » minuer en quelque chose votre propre au-  
 » torité. N'écoutez donc, (ajoutoit le Prin-  
 » ce) aucune des propositions que Don Juan  
 » pourra vous faire, qu'après qu'il aura fait  
 » sortir du pays toutes les troupes, tant  
 » Espagnoles qu'étrangères. N'ayez aucune  
 » confiance en ses promesses; ne vous fiez  
 » pas aux assurances qu'il vous donnera de  
 » les faire partir, quand la saison fera moins  
 » rigoureuse. Rappelez-vous que, lorsque le  
 » Roi quitta les Pays-Bas, pour aller en  
 » Espagne, il vous promit que les troupes  
 » qu'il y laissoit, évacueroient vos provinces

» trois mois après son départ, & qu'elles y  
 Liv. XIV. » restèrent cependant plus d'un an & demi,  
 1576. » & y feroient demeurées plus longtems en-  
 » core, si les échecs que son armée reçut en  
 » Afrique, ne l'avoient obligé à les faire re-  
 » venir. Nulle espece de considérations quel-  
 » conques ne doit vous engager à acquies-  
 » cer à la demande que vous fait Don Juan  
 » de le revêtir de tous les pouvoirs attachés  
 » au commandement de vos armées; ce se-  
 » roit lui fournir des armes contre vous-mê-  
 » me. Rien ne prouve mieux combien sa  
 » méfiance est grande, que la demande qu'il  
 » vous fait de lui remettre des otages & de  
 » lui donner des gardes pour veiller à sa sû-  
 » reté. Si vous consentiez à toutes ses pro-  
 » positions, vous le mettriez en état d'anéan-  
 » tir votre autorité, & de fouler aux pieds  
 » vos loix les plus respectables & vos droits  
 » les plus sacrés. Il est impossible de se per-  
 » suader que celui qui marque tant d'empresse-  
 » ment pour vous dépouiller du légitime pou-  
 » voir que vous exercez, puisse avoir à cœur  
 » votre bonheur. Ne seroit-il pas plus rai-  
 » sonnable que le gouverneur se livrât sans  
 » défiance à la bonne foi des Etats, plutôt  
 » que les Etats se missent à la merci du  
 » gouverneur? Des demandes telles que cel-

» les que vous fait Don Juan, font sans             
 » exemple : nos Princes même n'en ont ja-Liv. XIV.  
 » mais fait de semblables. Ils venoient sans 1576.  
 » armes à l'assemblée des Etats, & avant  
 » d'exiger de nous aucunes promesses de leur  
 » obéir, ils s'engageoient, sous la foi des  
 » sermens les plus sacrés, de maintenir nos  
 » privilèges & de respecter nos droits. Ne  
 » consentez pas à vous remettre au pouvoir  
 » de Don Juan, à de moindres conditions  
 » que celles que vous exigiez de vos Princes  
 » naturels. Exigez de lui préliminairement,  
 » qu'il fasse sortir du pays toutes les trou-  
 » pes Espagnoles, & qu'il s'engage solennel-  
 » lement à gouverner l'Etat suivant les loix  
 » fondamentales du pays, & à conserver ses  
 » habitans dans la jouissance de tous leurs  
 » privilèges." Le Prince en faisoit l'énumé-  
 » ration & rapportoit leur époque. Continuant  
 » ensuite, il disoit encore : „ la fatale ex-  
 » périence que vous avez faite, justifieroit la  
 » demande que vous feriez, qu'il fût per-  
 » mis aux Etats de s'assembler deux ou trois  
 » fois, chaque année; que toutes les forte-  
 » resses & citadelles fussent rasées jusqu'aux  
 » fondemens; que le pouvoir de nommer  
 » les gouverneurs & les magistrats des villes  
 » vous fût remis; & enfin qu'aucune levée

de troupes & aucun établissement de gar-  
 Liv. XIV. nison, soit dans les villes, soit dans les  
 1576. forts, ne pussent être faits sans votre con-  
 sentement. Peu vous importe aujourd'hui  
 de faire quelques démarches qui puissent  
 déplaire au Roi; car vous vous faites il-  
 lusion, si vous pensez qu'il ne soit pas  
 déjà très-vivement offensé de la conduite  
 que vous avez tenue. Il vous fera les  
 plus grandes promesses, & vous recevrez  
 de sa part les protestations les plus fortes  
 de son affection : mais ce seroit le comble  
 de la foiblesse, si, après ce que vous avez  
 éprouvé depuis tant d'années, vous pen-  
 siez avoir d'autre parti à prendre, ou de  
 rentrer sous le joug que vous avez si heu-  
 reusement secoué, ou d'employer, avec  
 vigueur & fermeté, les moyens que la  
 providence vous a fournis pour vous en  
 garantir; ces moyens, j'en suis persuadé,  
 produiront encore les mêmes effets qu'ils  
 ont déjà produit pour votre sûreté, si à  
 l'avenir toutes les provinces, bien unies  
 entre elles, agissent de concert."

Cette lettre produisit tout l'effet que pou-  
 voit désirer le Prince d'Orange; elle força  
 au silence ceux qui étoient d'avis qu'on re-  
 connût Don Juan pour gouverneur, aux

conditions qu'il propoſoit : elle augmenta la méfiance des Etats; ils réſolurent d'inſiſter Liv. XIV.  
 ſur le renvoi des troupes; ſur ce que la 1576.  
 pacification de Gand fût reconnue & rati-  
 fiée par le Roi; & de ne jamais reconnoître  
 l'autorité de Don Juan, qu'au préalable ils  
 n'euffent obtenu ces deux choſes. Dans l'in-  
 certitude où ils étoient ſi on acquieſceroit  
 ou non à leur demande, & afin de n'être  
 pas ſurpris, en cas de refus, les Etats or-  
 donnèrent qu'on fît de nouvelles levées,  
 & qu'on aſſemblât une armée à Wavre,  
 entre Bruxelles & Namur. En même-temps  
 ils envoyèrent des ambaffadeurs aux puisſan-  
 ces voifines pour requérir leur aſſiſtan-  
 ce. (7)

Leurs ſollicitations, vivement appuyées Les Etats  
 par le Prince d'Orange, auprès de Jean Ca- deman-  
 ſimir, Comte Palatin du Rhin, mirent ce dent du  
 Prince dans leur intérêt. Non contents de ſecours  
 ſ'adreſſer en France aux Calviniſtes, ils ſol- aux puis-  
 liciterent le Duc d'Anjou, frere du Roi, de ſances  
 ſe déclarer pour eux, en lui faiſant envifa- voifines.  
 ger qu'il pourroit par là ſe procurer un

---

(7) Meteren, p. 175, 176. Bentivoglio, Lib.  
 IX, *ab initio*. De Thou, Liv. LXII. Sect. 15.

établissement dans les Pays-Bas, plus con-  
 Liv. XIV. venable à son rang que celui que sa nais-  
 1576. sance lui assuroit en France. La Reine d'An-  
 gleterre écouta favorablement les envoyés  
 des Etats; elle leur fit même un accueil  
 très-gracieux. Cette habile Princesse voyoit  
 avec plaisir son plus mortel ennemi, plus  
 embarrassé que jamais, & la mésintelligence  
 qui regnoit entre lui & ses sujets de Flan-  
 dre, prendre de jour en jour de nouvelles  
 forces : mais sa politique, cependant, exi-  
 geoit qu'elle n'en vint pas à une rupture  
 ouverte avec lui; ainsi elle préféra de don-  
 ner aux Etats des secours d'argent, plutôt  
 que de leur envoyer des troupes. Elle leur  
 fit donc passer quarante mille livres sterling,  
 & promit de continuer à les aider, pourvu  
 ( c'étoit pour conserver les apparences )  
 qu'ils continuassent à observer la Pacification  
 de Gand, & qu'ils ne cessassent point de  
 reconnoître Philippe II pour leur souverain  
 légitime.

Négocia-  
 tion avec  
 don Juan.

Mais, tandis que les Etats travailloient  
 avec la plus grande ardeur à se mettre en  
 état de soutenir leur droit par les armes,  
 ils désiroient de parvenir à leur but par la  
 négociation. Depuis trop long-temps ils éprou-  
 voient les calamités de la guerre, pour ne



pas fouhaiter ardemment le rétablissement de la paix, pourvu, cependant, que ce ne fût pas aux dépens de leur liberté. Don Juan, de son côté, quoiqu'il répugnât beaucoup d'acquiescer aux demandes des Etats, s'efforçoit par ses discours adroits & par ses promesses vagues de les amener à ce qu'il désiroit; il persistoit cependant à demander une garde pour sa personne, & refusoit de renvoyer les troupes Espagnoles, avant que les Etats eussent, de leur côté, licencié les troupes étrangères qu'ils avoient à leur service, & eussent remis des otages entre les mains d'une puissance neutre, pour y rester jusqu'à ce qu'ils eussent rempli tous leurs engagements. —

Les Etats, que le Prince d'Orange entretenoit dans la méfiance qu'il leur avoit inspirée, & qui avoient pénétré les desseins de Don Juan, se résolurent à faire une démarche qui lui ôtât tout espoir de leur faire rien changer au parti qu'ils avoient pris & aux conditions qu'ils avoient exigées; en conséquence, dans leur assemblée du cinquieme Janvier mil cinq cens soixante-dix-sept, ils firent un acte d'union, par lequel ils s'engagerent, de la maniere la plus solennelle, de maintenir inviolablement & pour

toujours la Pacification de Gand , & de n'é-  
 Liv. XIV.pargner ni leurs biens , ni leurs personnes ,  
 1576. ni même leur vie , pour que tout ce qu'elle  
 contenoit , fût accompli ; déclarant traîtres  
 & parjures tous ceux qui , étant entrés dans  
 l'union présente , diroient , feroient ou con-  
 seilleroient quelque chose qui lui feroit con-  
 traire. Cet acte , signé des gouverneurs , des  
 députés des villes & des provinces , de la  
 Noblesse , des Evêques , des Abbés & autres  
 Ecclésiastiques constitués en dignité , des offi-  
 ciers de Justice , des différens conseils , col-  
 leges & chapitres , ratifié ensuite solennelle-  
 ment , par le Conseil d'Etat , fut envoyé à  
 Don Juan par les Etats , pour servir de  
 dernière réponse à ses demandes. (8)

Cette démarche vigoureuse de la part des  
 Etats , produisit l'effet qu'ils s'en étoient pro-  
 mis. Don Juan ne s'attendoit pas à trouver  
 en eux tant de fermeté & de résolution ; il  
 sentit la nécessité ou de consentir à ce qu'on  
 exigeoit de lui , ou de se résoudre à prendre  
 les armes. Il étoit ambitieux & aimoit la  
 guerre , & s'il n'eût suivi que son penchant ,  
 il n'auroit pas balancé à prendre le dernier

---

(8) Meteren , p. 179.

parti. Mais ses instructions lui prescrivoient ~~\_\_\_\_\_~~  
 d'éviter d'en venir à une rupture ouverte Liv. XIV.  
 avec les provinces Catholiques. D'ailleurs 1576.  
 il confidéroit que, prévenu par les Etats,  
 il les trouveroit préparés à repousser la force  
 par la force ; il n'ignoroit pas non plus qu'ils  
 étoient encore encouragés par l'espérance  
 d'être secourus par leurs voisins : il voyoit  
 aussi que les troupes Espagnoles, environ-  
 nées de tout côté par leurs ennemis, se-  
 roient exposées à périr de faim & de misere.  
 Ces considérations & l'espérance qu'il avoit, <sup>Leur ar-  
range-  
ment avec  
lui.</sup>  
 qu'il pourroit parvenir à calmer les craintes  
 & à dissiper les soupçons des Flamands, l'en-  
 gagerent à entrer en négociation avec les  
 Etats. Il se flattoit que, s'il pouvoit parve-  
 nir à leur inspirer de la confiance, il lui se-  
 roit facile dans la suite de les dépouiller par  
 degré du pouvoir auquel ils paroissent être  
 alors si attachés. Il manda donc aux Etats  
 de lui envoyer des députés à Marche-en-  
 famine, dans le Duché de Luxembourg ;  
 & , après bien des débats & des difficul-  
 tés, il y fut conclu le douzieme Mars mille  
 cinq cens soixante-dix-sept, un traité, au-  
 quel on donna follement le nom d'Edit per-  
 pétuel.

Don Juan, par ce traité, s'engagea de

faire sortir des Pays-Bas toutes les troupes  
 Liv. XIV. étrangères, qui y étoient au service du Roi  
 1576. d'Espagne, & promit qu'elles n'y rentreroient  
 jamais que du consentement des Etats : que  
 les troupes Espagnoles & Italiennes parti-  
 roient quarante jours après la signature du  
 traité, & les troupes Allemandes, immédia-  
 tement après qu'elles auroient été entière-  
 ment payées des arrérages qui leur étoient  
 dûs : que toutes les villes & forts qui étoient  
 du pouvoir de ces troupes, feroient remises  
 aux Etats, avec leurs magasins de vivres,  
 armes & munitions, aussi-tôt qu'elles au-  
 roient été évacuées. Don Juan ratifia aussi  
 la Pacification de Gand; il consentit que  
 les prisonniers, détenus à l'occasion des trou-  
 bles, feroient tous remis en liberté, à l'ex-  
 ception du Comte de Buren, fils du Prince  
 d'Orange : il s'engagea à faire faire une re-  
 cherche exacte des excès commis en dernier  
 lieu par les troupes, de faire punir les cou-  
 pables, & de faire donner des dédommage-  
 mens à ceux qui avoient souffert de ces ex-  
 cès ; lesquels dédommagemens feroient réglés  
 ou dans les Pays-Bas, ou en Espagne, ainsi  
 que le désireroit le Roi.

Les Etats, de leur côté, s'engagerent à  
 garder une fidélité inviolable au Roi d'Es-

pagne; à maintenir dans toutes les provin-  
ces l'exercice de la religion Romaine; à re- Liv. XIV.  
connoître Don Juan pour gouverneur gé- 1576.  
néral des Pays-Bas, & à lui fournir immé-  
diatement fix cens mille florins, pour être  
employés au payement des troupes Espa-  
gnoles & Italiennes, afin qu'on pût plus fa-  
cilement les engager à retourner dans leur  
pays.

Aussi-tôt que ce traité fut signé, les pro-  
vinces Catholiques, qui seules y étoient en-  
trées, envoyèrent des députés au Prince  
d'Orange & aux Etats de Hollande & de  
Zélande, pour demander leur accession. Il  
étoit facile de prévoir qu'elle seroit refusée;  
car, quoique par la Pacification de Gand  
les provinces maritimes se fussent engagées à  
s'en rapporter, pour ce qui concernoit la  
religion, à la décision des Etats Généraux,  
qui devoient se tenir immédiatement après  
le départ des troupes Espagnoles; elles n'a-  
voient consenti à cela, que parce qu'elles  
se flattoient qu'elles pourroient, avant que  
cette assemblée se tint, agir fortement pour  
que cette décision fût favorable à la nou-  
velle croyance, & que les raisons que leurs  
députés pourroient alléguer dans cette même  
assemblée, auroient assez de poids pour ba-

lancer le zele des députés des provinces Catholiques. On devoit présumer que sans cette  
 Liv. XIV. espérance les provinces maritimes n'auroient  
 1576. jamais consenti à s'en rapporter à d'autres  
 qu'à elles-mêmes, pour ce qui concernoit  
 les intérêts de leur croyance, à laquelle  
 elles étoient sincèrement attachées. On ne  
 dut donc pas être surpris qu'elles refusassent  
 d'accéder au traité qu'on leur présentoit, &  
 par lequel on avoit décidé, sans les con-  
 sultes, un point aussi important. Mais, pour  
 ne point alarmer pour leur religion les pro-  
 vinces Catholiques, les Etats de Hollande &  
 de Zélande ne firent point mention dans  
 leur réponse du principal motif de leur re-  
 fus : ils la commencerent même par donner  
 beaucoup de louanges au zele généreux, que  
 les Etats des provinces Catholiques avoient  
 fait paroître pour délivrer leur pays de la  
 tyrannie des Espagnols ; ils les assurèrent  
 ensuite, qu'ils se réjouissoient de les voir  
 disposés à persister dans la résolution qu'ils  
 avoient prise de rester constamment attachés  
 à la Pacification de Gand : mais que cepen-  
 dant, après avoir mûrement examiné le traité  
 qu'ils venoient de faire avec les Espagnols,  
 ils trouvoient qu'il avoit été mal combiné  
 avec leur propre intérêt, & étoit tout-à-fait

contraire aux intentions mêmes des Etats :                     

» car, outre plusieurs autres objections d'un Liv. XIV.  
 » grand poids qu'on peut faire contre ce 1576.  
 » traité, (disoient les Etats) on peut ob-  
 » server, qu'on n'y a pris aucune précau-  
 » tion convenable pour assurer la convoca-  
 » tion régulière d'une assemblée générale ;  
 » ce qui est d'autant plus étonnant, que le  
 » traité n'a été fait que pour rétablir ces  
 » mêmes Etats dans tous leurs droits & leur  
 » en assurer la jouissance. On a fait même  
 » plus ; puisqu'on a autorisé une infraction  
 » manifeste de ces mêmes droits, en con-  
 » sentant à l'injuste détention du Comte de  
 » Buren. Par ce traité, » remarquoient en-  
 » core les Etats de Hollande & de Zélande,  
 » on a manqué aux égards, même au res-  
 » pect dû à la Reine d'Angleterre & au Duc  
 » d'Anjou. On y a inféré plusieurs articles  
 » qui blessent l'honneur & la gloire des  
 » Pays-Bas ; entre autres, celui par lequel,  
 » au lieu d'insister sur la restitution des effets  
 » inappréciables que les Espagnols ont pillés  
 » aux habitans, on leur a promis de leur  
 » donner de l'argent, à eux que les Etats  
 » & le Conseil d'Etat, exerçant l'autorité  
 » royale, ont solennellement déclarés traî-  
 » tres & rebelles. »

Les Catholiques-Romains pouvoient-ils ne  
 pas sentir toute la force & toute la justice  
 de ces reproches ? C'étoit l'impatience qu'ils  
 avoient eue d'être délivrés des troupes Es-  
 pagnoles, & le désir de la paix, qui les  
 avoient en quelque sorte entraînés, & leur  
 avoient fait conclure avec trop de précipi-  
 tation le traité qu'ils venoient de faire. Mais  
 ce traité conclu, ils ne pouvoient plus  
 profiter de la grande pénétration d'esprit du  
 Prince d'Orange ; & il ne leur restoit plus  
 autre chose à faire que de surveiller avec la  
 plus grande attention toutes les démarches  
 du gouverneur, jusqu'à ce que les troupes  
 étrangères eussent quitté le pays, & en fus-  
 sent même assez éloignées pour qu'on ne  
 pût facilement les y rappeler. Pour Don  
 Juan, ce qui l'occupoit le plus, c'étoit le  
 soin de bannir du cœur des Flamands toute  
 espece de méfiance. Dans cette vue il em-  
 ploya tout le crédit qu'il pouvoit avoir sur  
 les soldats Espagnols, pour les engager à  
 quitter au plutôt le pays. Il y parvint enfin ;  
 mais ce ne fut qu'après leur avoir fait dis-  
 tribuer les six cens mille florins que les  
 Etats lui avoient fait remettre. Ces hommes  
 braves, il est vrai, mais grossiers & féro-  
 ces, dirigerent leur marche vers l'Italie :

1576.  
 Départ  
 des trou-  
 pes Espa-  
 gnoles.



sans remords des violences & des vols qu'ils avoient commis, ils marchaient chargés des dépouilles de leurs concitoyens; tels qu'une armée triomphante, après la victoire, revient couronnée de gloire. (9)

Liv. XIV.  
1576.

Leur départ répandit une joie universelle dans tous les Pays-Bas; les peuples en conçurent l'espérance que le Roi, touché des calamités qu'ils avoient éprouvées, étoit enfin résolu de les traiter avec plus de douceur & de modération, qu'il n'avoit fait depuis le commencement de son regne. Le caractère, du moins apparent, de Don Juan ne contribuoit pas peu encore à nourrir en eux cet espoir; il étoit jeune, avoit une figure aimable; toute sa personne étoit remplie de grace; il avoit de l'affabilité, un maintien noble; un air vif & spirituel & quelque chose de gai dans la physionomie, qui plaisoit. La comparaison qu'on faisoit de ses manières ouvertes & insinuates avec le caractère dur & austère du Roi, ajoutoit encore à l'idée avantageuse qu'on s'étoit formée de lui. Il fut reçu à Bruxelles avec de plus grandes démonstrations de joie & de

Don Juan  
est reconnu pour  
Gouverneur.

---

(9) De Thou, Liv. LXIV. Sect. 6.

==== respect, que n'en avoient jamais reçu au-  
 Liv. XIV. cuns de ses prédécesseurs : il n'y avoit per-  
 1576. sonne, de quelque rang qu'il fût, qui ne  
 se flattât de jouir sous lui d'une juste &  
 douce administration.

Conduite  
 impruden-  
 te de Don  
 Juan.

Cette perspective séduisante dura peu. Philippe avoit, il est vrai, ratifié l'édit perpétuel ; & Don Juan, avant sa réception, avoit juré de la manière la plus solennelle de l'observer. Mais ni le Roi ni lui n'étoient dans l'intention de tenir leurs promesses : les bornes que mettoit cet édit à l'autorité du souverain, génoient le caractère despotique de Philippe & l'empêchoient d'exécuter le plan de gouvernement qu'il se proposoit d'établir dans les Pays-Bas. Jamais il n'eut autorisé Don Juan à accorder toutes les conditions que contenoient l'Edit perpétuel & la Pacification de Gand, s'il n'avoit envisagé cette condescendance comme un moyen de dépouiller ensuite les États de l'autorité même dont il consentoit pour le moment à les laisser jouir. Mais, pour exécuter ce projet, il falloit user de beaucoup de circonspection, agir avec prudence, savoir dissimuler à propos, & sur-tout avoir un grand fonds de patience. Le caractère de Don Juan le rendoit incapable de tenir une pa-

reille conduite. Son impétuosité naturelle le dominoit; il n'avoit pas assez d'expérience Liv. XIV. pour savoir la contenir : sa cour n'étoit composée que d'Espagnols, & autres étrangers, 1576. tous également odieux aux habitans du pays. Aucun Flamand n'avoit part à sa confiance, si ce n'est ceux qui s'étoient précédemment montré dévoués aux intérêts des Espagnols. Tous ceux qui avoient fait paroître de l'attachement pour la liberté, étoient éloignés; on les traitoit avec indifférence, souvent même avec mépris. Cette conduite ne contribuoit pas peu à inspirer de la méfiance & à faire revivre les soupçons qu'on avoit conçus d'abord de ses desseins, & que lui-même avoit pris tant de soin de dissiper. Mais ce qui donna de plus grandes alarmes aux Etats, ce fut la demande qu'il leur fit, de le laisser jouir de toute l'autorité dont ses prédécesseurs avoient été revêtus, & exercer, comme eux, tous les pouvoirs, non-seulement de gouverneur, mais aussi de capitaine général des provinces. Il demanda aussi qu'on l'autorisât à faire exécuter les deux articles du dernier traité, relatifs à l'obéissance promise au Roi, & au rétablissement de la religion Romaine, sans qu'il fût besoin pour cela du concours des Etats; &

~~que~~ que si le Prince d'Orange ne vouloit pas  
 Liv. XIV. accéder immédiatement à l'édit perpétuel,  
 1576. on cessât toute la liaison avec lui & qu'on  
 employât même la force des armes pour l'ob-  
 bliger, ainsi que les provinces maritimes, à  
 rentrer sous l'obéissance du souverain. Les  
 Etats refusèrent formellement, mais dans les  
 termes les plus modérés, d'acquiescer à ces  
 différentes demandes; & en observant de  
 garder le silence sur l'exercice des pou-  
 voirs de Capitaine général qu'il désiroit  
 avoir, ils se contenterent de lui représenter  
 qu'aux termes de la Pacification de Gand,  
 il étoit, ainsi qu'eux, obligé de s'en rap-  
 porter à ce que statuerait l'assemblée des  
 Etats généraux de toutes les provinces; &  
 que le Prince d'Orange & les Etats de Hol-  
 lande & de Zélande s'étoient aussi engagés  
 de se soumettre à ce que cette assemblée  
 décideroit.

Fourberie  
 de Don  
 Juan.

Don Juan perdant alors toute espérance  
 de réussir par la voie de la persuasion, ré-  
 solut d'employer la force & la ruse, suivant  
 que les circonstances le demanderoient, pour  
 se débarrasser des entraves qui le gênoient,  
 & qui lui étoient devenues insupportables.  
 Si les Etats ne pénétrèrent pas tous ses des-  
 seins, du moins s'aperçurent-ils bientôt com-

bien il étoit mécontent; dès-lors ils sentirent             
 qu'il leur seroit difficile d'obtenir l'entiere Liv. XIV.  
 exécution de l'édit perpétuel. Cette crainte 1576.  
 les rendit plus ardens à hâter le départ des  
 troupes Allemandes. Ces troupes ne de-  
 voient, aux termes de l'Edit, quitter les  
 pays qu'après qu'elles auroient été payées  
 des arrérages qui leur étoient dûs, & qui  
 montoient à une somme considérable : les  
 Etats, dans les conjonctures présentes, ne  
 pouvoient se la procurer; ils parvinrent ce-  
 pendant à en lever une partie, qu'ils pré-  
 senterent aux Allemands; leur offrant aussi  
 des effets & une sûreté pour le reste. L'oc-  
 casion étoit favorable pour connoître les  
 véritables dispositions de Don Juan : les Etats  
 ne la laisserent pas échapper, ils le prièrent  
 de vouloir bien interposer son crédit, pour  
 engager les Allemands à accepter l'offre  
 qu'on leur faisoit. Don Juan parut se prêter  
 aux vues des Etats; il leur déclara même  
 que, si les Allemands persistoient dans leur  
 refus, il les y forceroit au péril de sa vie.  
 Le Prince manda à leurs commandans de  
 venir le trouver à Malines, où il s'étoit  
 rendu, dans l'intention, avoit-il dit, d'exé-  
 cuter ce qu'il avoit promis aux Etats. Ce  
 n'étoit pas son dessein : aussi, loin de travail-

~~\_\_\_\_\_~~ ler à persuader au chef des Allemands d'acquiescer à leur demande, ne négligea-t-il rien pour les irriter encore davantage & pour leur persuader de rester dans les Pays-Bas, au service du Roi d'Espagne. Assuré de plusieurs des principaux officiers, Don Juan croyant devoir redoubler d'hypocrisie, écrivit aux Etats & leur manda qu'il étoit vivement affligé de voir, que pour obtenir des Allemands qu'ils quittassent le Pays, il falloit absolument une somme trop considérable pour que les provinces pussent la fournir. Il leur offroit d'envoyer son secrétaire Escovedo à Madrid, pour instruire le Roi de la cruelle situation où les provinces étoient réduites. Cet artifice produisit une partie de l'effet que le gouverneur s'en étoit promis; les Etats ne pouvoient croire qu'il fût capable d'une fourberie aussi insigne que celle qu'il machinoit alors. Ils acceptèrent donc sa proposition, & donnerent même, comme une marque de leur reconnoissance, une pension de deux mille ducats à Escovedo, qui partit aussi-tôt pour Madrid, mais avec des intentions bien différentes de celles que lui croyoient les Etats.

Il se faisoit  
du château  
de Namur.

Don Juan continuoit cependant ses intrigues auprès des officiers des troupes Allemandes,

mandes, & il comptoit, par leur moyen, se rendre bientôt maître de quelques-unes Liv. XIV.  
 des villes fortifiées où elles étoient en 1577.  
 quartier. Mais avant de rien faire de ce qui  
 pouvoit avoir rapport à l'exécution de ses  
 projets, il crut qu'il feroit prudent qu'il  
 quittât Bruxelles, & s'assurât, s'il étoit pos-  
 sible, de quelque place forte sur la frontie-  
 re, où il pût être en sûreté & y rester,  
 jusqu'à ce qu'il se trouvât en état d'entrer  
 en campagne & de commencer les hostili-  
 tés. De toutes les villes de la frontiere,  
 Namur étoit celle qui lui paroissoit la mieux  
 située pour faire réussir ses desseins; parce  
 que c'étoit celle où pouvoient se rendre plus  
 facilement les troupes qu'on avoit renvoyées  
 en Italie, & auxquelles il espéroit que le  
 Roi d'Espagne ne tarderoit pas de donner  
 ordre de retourner dans les Pays-Bas. Le  
 voyage de Marguerite de Valois, Reine  
 de Navarre, qui alloit prendre les eaux de  
 Spa, & devoit passer par Namur, fournit  
 à Don Juan un prétexte de quitter Bruxel-  
 les & de se rendre sur la frontiere de Fran-  
 ce, pour y rendre ses respects à cette Prin-  
 cesse. Il se rendit donc à Namur, accompa-  
 gné d'un grand nombre de Seigneurs &  
 autres personnes qu'il avoit mis dans ses

intérêts, & qu'il favoit lui être entièrement  
 Liv. XIV. dévoués; mais comme le gouverneur du  
 1577. château n'étoit ni facile à séduire, ni dis-  
 posé à manquer de fidélité aux Etats, Don  
 Juan, pour venir à bout de son dessein,  
 eut recours à la ruse. Sous le prétexte d'u-  
 ne partie de chasse, il vint dans les envi-  
 rons de la citadelle, envoya inviter le gou-  
 verneur de le venir trouver; &, sans affec-  
 ter trop d'empressement, il lui fit connoître  
 qu'il désireroit visiter les fortifications de sa  
 place. Le gouverneur étoit sans méfiance;  
 & ne croyoit pas qu'une troupe de chas-  
 seurs dût lui occasionner le plus léger om-  
 brage; il étoit flatté de la visite que le  
 Prince venoit lui rendre, & ne balança pas  
 à l'introduire dans la citadelle avec toute  
 sa suite : quelques-uns de ceux qui la com-  
 posoient, avoient caché des armes sous leurs  
 habits; & aussi-tôt qu'ils furent entrés, ils  
 s'emparèrent d'une des portes. Cet événe-  
 ment arriva le vingt-quatrième Juillet, &  
 fut suivi de la soumission de la ville de  
 Namur, à laquelle ne contribua pas peu  
 le Comte de Barlaimont, gouverneur de la  
 province. La réussite de cette entreprise  
 flatta tellement Don Juan, qu'on lui enten-  
 dit dire, que ce n'étoit que du jour qu'il



s'étoit rendu maître de la ville & de la ~~citadelle~~ Liv. XIV.  
citadelle de Namur , qu'avoit commencé  
l'exercice de sa charge de gouverneur des 1577.  
Pays-Bas. Il auroit parlé plus juste , s'il eût  
dit , qu'à cette époque avoient commencé  
tous les malheurs qu'il effuya depuis & qui  
le poursuivirent jusqu'au tombeau.

Après ce qui venoit de se passer , Don  
Juan ne devoit pas espérer que les Etats  
voulussent à l'avenir traiter pour aucun ob-  
jet avec lui. Cependant , il leur écrivit une  
lettre , dans laquelle il leur faisoit paroître  
quelques regrets d'avoir été forcé à recourir  
à l'acte d'hostilité qu'il venoit de faire , pour  
se mettre à couvert des complots qu'on  
avoit formés contre sa liberté & peut-être  
même contre sa vie ; & déclaroit qu'il étoit  
néanmoins dans l'intention d'observer exac-  
tement toutes les conditions de l'Edit per-  
pétuel : mais qu'il ne quitteroit point Namur ,  
que les Etats ne lui eussent donné des sû-  
retés pour sa personne , contre les machina-  
tions de ses ennemis.

La conduite de Don Juan étonna autant  
qu'elle affligea les Etats & le Conseil d'Etat ;  
leurs vœux les plus ardens étoient pour la  
paix , & tout ce qu'ils avoient fait , prou-  
voit qu'ils ne désiroient rien tant que d'é-

**1577.** éloigner de leur pays les calamités de la  
 Liv. XIV. guerre. Ce qui venoit de se passer , devoit  
 d'autant plus les alarmer , que les principa-  
 les villes du Brabant étoient au pouvoir  
 des troupes allemandes , & qu'ils ne favoient  
 pas pour quel parti ces troupes se déclare-  
 roient , si l'on en venoit à une rupture avec  
 les Espagnols ; il y avoit même tout lieu  
 de croire que ce seroit pour ces derniers ;  
 car il n'étoit pas vraisemblable que Don  
 Juan eût hazardé de violer d'une maniere  
 si manifeste l'Edit perpétuel , s'il n'eût été  
 auparavant assuré des dispositions de toutes  
 les troupes Allemandes. Le parti que pri-  
 rent les Etats , dans ces circonstances fâ-  
 cheuses , fut de lui envoyer une députation ,  
 avec ordre de lui faire des représentations  
 sur la conduite qu'il venoit de tenir , de  
 lui en faire sentir les conséquences , &  
 sur-tout de l'engager à revenir à Bruxelles ;  
 lui promettant de mettre tout en usage  
 pour découvrir les auteurs des complots qui  
 l'avoient alarmé. Les députés le presserent  
 vivement de nommer ceux qu'il suspectoit  
 d'en être les auteurs , & l'assurèrent que  
 les Etats & le Conseil pourvoiroient de la  
 maniere la plus forte à ce qu'il n'eût rien  
 à craindre pour sa personne.

Les preuves que Don Juan produisit des conspirations qu'il disoit qu'on avoit formées contre lui, se réduisirent à quelques lettres anonymes. Ces lettres ne contenoient que des choses vagues; aucun des conspirateurs n'y étoit nommé & cela seul suffisoit pour qu'on crût ces lettres, ou supposées, ou fabriquées par ses partisans, afin d'avoir du moins un prétexte spécieux de commettre la plus noire des perfidies. Liv. XIV. 1577.

La réponse qu'il fit aux députés des Etats, leur fit connoître que ce n'étoit pas la crainte qu'on attentât à sa personne qui l'avoit fait agir, & qu'il y avoit été engagé par un autre motif. Il leur déclara qu'il ne retourneroit à Bruxelles, qu'après que les Etats l'auroient mis en pleine possession de toute l'autorité dont les autres gouverneurs, ses prédécesseurs, avoient joui; qu'ils lui auroient donné le commandement de l'armée, & rompu toute eîpece de liaison avec le Prince d'Orange & les Etats de Hollande & de Zélande, & les auroient même forcés par les armes à accéder à l'Edit perpétuel. A ces demandes les Etats répondirent, qu'ils ne pouvoient accorder la première, sans violer l'Edit perpétuel, & la seconde, sans manquer aux engagemens qu'ils avoient pris avec les

provinces maritimes, par le traité de la Pa-  
 Liv. XIV. cification de Gand. Cette fermeté des Etats  
 1577. ne produisit aucun effet sur Don Juan ; il  
 persista dans ses demandes, & les Etats dans  
 leur refus.

Les des-  
 feins de  
 Don Juan  
 sont dé-  
 couverts.

Pendant que ces choses se passaient dans  
 les Pays-Bas, on avoit intercepté en Gascogne  
 des lettres de Don Juan & d'Escovedo, adres-  
 sées au Roi d'Espagne, & à Antoint Pé-  
 rès, secrétaire d'état. Ces lettres avoient été  
 remises au Roi de Navarre, & envoyées  
 au Prince d'Orange, lequel les avoit fait  
 passer aux Etats de Flandre. Dans ces lettres,  
 Don Juan pressoit vivement le Roi de faire  
 repasser dans les Pays-Bas les troupes qu'on  
 avoit fait revenir en Espagne & en Italie.  
 » La situation des affaires dans les Pays-Bas,  
 » disoit Don Juan, est à présent si fâcheu-  
 » se, & le mal y est devenu si pressant, que  
 » le seul remède est de couper les parties  
 » qui en sont affectées." Escovedo, de son  
 côté, observoit dans ses lettres, que ce n'é-  
 toit que par le feu & la saignée qu'on pou-  
 voit espérer d'extirper le mal : „ c'est le  
 » seul moyen qu'on puisse employer avec  
 » succès, ajoutoit-il, pour faire rendre ici  
 » ce qui est dû à Dieu & au Roi, tant par  
 » le peuple, que par la noblesse, sur qui les

» opinions les plus affreuses ont prévalu. =====  
 » Chacun dans ce pays-ci vit à sa guise, on Liv. XIV.  
 » n'y fuit ni loi ni règle. Si Sa Majesté n'en- 1577.  
 » voie pas promptement les troupes & l'ar-  
 » gent qu'on lui demande, je crains bien que  
 » Don Juan, fatigué de la situation désagréa-  
 » ble où il se trouve, ne quitte le pays &  
 » n'aille chercher ailleurs à employer ses  
 » talens. »

Plus ces lettres aliénoient de Don Juan les Flamands, plus elles les attachoient au Prince d'Orange; elles étoient pour eux une nouvelle preuve de la grande sagacité de ce Prince : ils ne pouvoient, sans admirer la pénétration de son esprit, se rappeler qu'il les avoit avertis de la mauvaise foi de Don Juan, & de la duplicité de son caractère; ce qu'il venoit de faire, n'étoit que l'accomplissement de la prédiction qu'il leur avoit faite. Alors ils entrèrent dans les vues du Prince, & se conduisant par ses avis, ils résolurent de ne plus perdre de tems à négocier, & de mettre sans délai toutes les provinces en état de défense, avant le retour des troupes Espagnoles. Ainsi, non contents de presser les levées, & de faire avec la plus grande vivacité toute espèce de préparatifs, ils agirent encore fortement pour engager les troupes

~~\_\_\_\_\_~~ Allemandes à se déclarer pour eux, & à  
 Liv. XIV. leur remettre les places qui étoient en leur  
 1577. pouvoir. Le succès de cette importante négociation fut beaucoup retardé par les intrigues de Don Juan, qui, secondé par les officiers de ces troupes, s'y opposa. Mais les Etats, pouvant employer l'argent ou la force, eurent plus de crédit sur l'esprit des soldats, qui non seulement refuserent d'écouter les remontrances de leurs officiers, mais encore en arrêterent plusieurs & les mirent aux arrêts. Après cette démarche hardie, ils livrerent aux Etats toutes les villes, les citadelles & les forts, dont ils étoient les maîtres : de cette maniere Bergop-zoom, Tolen, Bre-da, Bois-le-Duc, & plusieurs autres places passerent au pouvoir des Etats, dont les troupes défirerent en même tems un corps de soldats Allemands, qui étoient dans les intérêts de Don Juan & marcherent, par ses ordres, vers Anvers, dans l'intention d'en surprendre la citadelle. Cette tentative, jointe à la considération des maux qu'avoient causé aux habitans du pays les citadelles & les forteresses que les Espagnols y avoient fait construire, déterminèrent les Etats à en ordonner la démolition. Cet ordre fut exécuté par le peuple, avec un empressement & des

démonstrations de joie, qui faisoient assez ~~connoître~~ connoître combien leur construction lui avoit Liv. XIV. été odieuse. (10)

1577.

De son côté Don Juan, qui désiroit beaucoup de se rendre maître de quelques places fortes dans le voisinage de Namur, s'étoit emparé de Mariembourg & de Charlemont; mais la possession de ces deux villes ne le dédommagea point de la retraite du Duc d'Arschot & de presque toute la Noblesse qui l'avoit suivi à Namur. Cette défection étoit d'autant plus préjudiciable au parti Espagnol, que les Etats pouvoient alors commencer les hostilités. Dans cette position, Don Juan leur fit dire qu'il avoit demandé au Roi d'Espagne la permission de se démettre de sa place de gouverneur, & qu'il se retireroit même à Luxembourg, pour y attendre la réponse du Roi; si les Etats, de leur côté, vouloient, jusqu'à ce qu'elle fût arrivée, suspendre les hostilités. Les Etats virent le piège & l'éviterent. Ils jugerent d'après l'expérience qu'ils avoient acquise, que l'intention de Don Juan n'étoit autre,

---

(10) Meteren p. 187. Bentivoglio Tom. II. p. 212.

que de les engager à suspendre les préparatifs qu'ils faisoient. En conséquence, ils lui  
 1577. répondirent qu'avant qu'ils entendissent à quelque accommodement, il falloit leur faire remettre la ville & la citadelle de Namur. Ce n'étoit pas l'intention de Don Juan, & sur le refus qu'il fit de satisfaire à la demande des Etats, la négociation fut rompue, & l'espérance de terminer à l'amiable s'évanouit. (11)

Le Prince d'Orange est invité à venir résider à Bruxelles.

Dans ces circonstances, les Etats qui voyoient que la guerre étoit inévitable, résolurent d'inviter le Prince d'Orange à venir fixer sa résidence à Bruxelles. Ils nommerent cinq de leurs membres pour aller le presser de se rendre à leur désir. L'invitation dont ils les chargerent, étoit conçue dans les termes les plus flatteurs, & en même tems les plus respectueux; les sentimens de reconnoissance dont ils étoient pénétrés pour tous les services que le Prince d'Orange leur avoit rendus, y étoient surtout exprimés avec trop de force & d'énergie, pour qu'elle ne produisît pas ce qu'on en attendoit. Aussi, après avoir obtenu la



permission des Etats de Hollande & de Zé-  
 lande , partit-il pour Breda , d'où il se ren-  
 dit à Anvers & ensuite à Bruxelles. Par-  
 tout où il passoit , le peuple voloit à son  
 passage ; par-tout où il s'arrêtoit , il recevoit  
 les témoignages du plus grand dévouement ,  
 du respect le plus profond , & même de  
 la plus grande vénération. Le peuple , qui  
 ne l'avoit pas vu depuis plusieurs années ,  
 & qui se rappelloit tout ce qu'il avoit fait ,  
 & tous les dangers auxquels il s'étoit ex-  
 posé pour lui , pendant ce tems , couroit  
 en foule au devant de lui. Depuis Anvers ,  
 le canal qui conduit de cette ville à Bru-  
 xelles , étoit bordé d'un côté par les habi-  
 tans de celle-ci , & de l'autre par ceux de  
 celle-là : l'air retentissoit de cris d'alégresse ;  
 chacun vouloit le voir , & tous s'empres-  
 soient de lui témoigner & leur reconnois-  
 sance & leur amour ; tous le nommoient le  
 pere de la patrie , le défenseur de la liberté  
 & le protecteur des loix. Ces témoignages  
 de joie chez le peuple ne font jamais équi-  
 voques : le peuple est vrai ; mais aussi trop  
 précipité dans sa haine , comme dans son  
 amour , il est souvent inconstant & volage.  
 Aussi le Prince dut-il être plus flatté encore  
 des assurances de respect & de reconnois-

Liv. XIV.

1577.

\_\_\_\_\_ fance qu'il reçut à son arrivée à Bruxelles.  
 Liv. XIV. Il n'y eut personne, de quelque rang & de  
 1577. quelque condition qu'elle fût, qui ne vînt  
 à sa rencontre avec cet empressement que  
 donne le sentiment. Les Etats de Brabant  
 & les Etats généraux le nommerent gouver-  
 neur de la province de Brabant; titre qu'ils  
 ne donnoient jamais qu'aux Vice-Rois, ou  
 au gouverneur général des Pays-Bas. (12).

Position  
 favorable  
 des Fla-  
 mands.

Le Prince d'Orange ne trompa pas l'espé-  
 rance de ses concitoyens; il les servit au-  
 tant par sa sagesse que par sa modération;  
 son adresse, comme sa vigilance, leur fu-  
 rent également utiles: mais, malgré sa pru-  
 dence & son habileté à manier les esprits,  
 qualités qu'il possédoit à un degré supé-  
 rieur, il ne put conserver, parmi les Fla-  
 mands, cette harmonie & cette unanimité,  
 que, dans les conjonctures présentes, il  
 leur étoit si important de maintenir dans  
 toute leur force. Jamais, dans aucune oc-  
 casion, ils ne s'étoient trouvés dans une  
 position aussi favorable pour assurer leur li-  
 berté sur des fondemens fermes & dura-  
 bles. Outre l'avantage d'avoir pour guide

---

(12) Histoire métallique des Pays-Bas, Tom. I.  
 p. 231.

un homme aussi expérimenté & aussi habile ~~que~~  
 que le Prince d'Orange, les troupes Espa. Liv. XIV.  
 gnoles & Italiennes ne ravageoient plus leur 1577.  
 pays; les finances du Roi d'Espagne étoient  
 épuisées; les guerres dans lesquelles il s'é-  
 toit engagé, avoient vuïdé ses coffres; tou-  
 tes les places fortifiées étoient au pouvoir  
 des Etats, & le peuple avoit en horreur le  
 gouvernement Espagnol. Mais malheureuse-  
 ment les Etats ne purent tirer avantage de  
 ce concours heureux de circonstances; la  
 division se mit parmi la noblesse; elle prit  
 ombrage du Prince d'Orange, fut jalouse du  
 grand crédit & de la grande considération  
 dont il jouissoit, perdit de vue l'intérêt gé-  
 néral, se livra toute entiere à son animo-  
 sité; tandis que le peuple, animé d'un zele  
 outré & mal-entendu pour la religion, ne  
 prit conseil que de la superstition & du  
 bigotisme.

Depuis la mort de Requesens, Philippe  
 de Croy, Duc d'Arſchot, le Marquis d'Ha-  
 vré, son frere, le Comte de Lalain, &  
 plusieurs autres Seigneurs & Gentils-hommes  
 de Flandre, s'étoient distingués par leur at-  
 tachment pour la liberté: dans toutes les  
 occasions, ils avoient pris, avec le plus  
 grand zele, la défense des droits de leur

Ligue for-  
 mée con-  
 tre le  
 Prince  
 d'Orange.

pays. Ils avoient , par leur crédit , leurs  
 Liv. XIV. soins & leur activité , fait réussir la Pacifi-  
 1577. cation de Gand ; ils avoient été les plus  
 ardens à inviter le Prince d'Orange à venir  
 résider à Bruxelles. Mais quand ils virent  
 l'ascendant prodigieux que ce Prince pre-  
 noit sur tous les esprits , & les marques  
 d'attachement qu'il recevoit des peuples ;  
 qu'ils le considérèrent revêtu d'une dignité  
 & d'un pouvoir qui ne s'étoient jamais ac-  
 cordés qu'au souverain , ou à celui qui le  
 représentoit ; sur-tout quand ils envisagerent  
 l'influence que son expérience & sa grande  
 habileté devoient lui donner dans toutes  
 les affaires publiques ; ils sentirent qu'ils  
 alloient lui être entièrement subordonnés ,  
 & qu'ils n'auroient à l'avenir d'autre part  
 au gouvernement , que celle qu'il lui plai-  
 roit de leur laisser ; que ce seroit le Prince  
 qui dirigeroit toutes les démarches des Etats ,  
 & que toutes les branches de l'administra-  
 tion dépendroient absolument de lui : de  
 manière qu'au titre près de souverain , qu'il  
 n'auroit pas , il le seroit effectivement ; puis-  
 qu'il en auroit toute l'autorité , & en exer-  
 ceroit tous les pouvoirs : qu'ainsi ce seroit  
 lui qui auroit toute la gloire de la réussite  
 des entreprises qu'ils feroient. Ils se livre-

rent alors entièrement aux sentimens de l'envie ; mais comme ils ne vouloient pas qu'on connût le véritable motif qui les fai-  
soit agir, ils parurent n'être occupés que des intérêts de la religion : & pour donner plus de vraisemblance au zele qui paroïssoit les animer, ils commencerent par affecter de grandes inquiétudes sur les dangers auxquels la religion Catholique-Romaine seroit exposée, tant que les Etats mettroient toute leur confiance dans celui qu'on savoit être totalement dévoué à la nouvelle religion. Le Prince ne faisoit rien, & n'avoit jamais rien fait, qui pût autoriser cette crainte ; elle n'étoit pas même réelle chez ceux qui affectoient d'en être occupés : mais les intérêts de leur jalousie vouloient qu'ils s'unissent & qu'ils formassent entre eux une confédération secrete contre celui dont le crédit & l'autorité excitoient leur envie. Pour donner plus de force à leur union, & assurer le succès de ce qu'ils projettoient, ils résolurent d'inviter secretelement l'Archiduc Mathias, frere de l'Empereur, de se charger du gouvernement des provinces ; & en conséquence le firent vivement solliciter de quitter Vienne, & de venir le plutôt qu'il lui seroit possible dans les Pays-Bas.

Liv. XIV.

1577.

Si cette démarche fut téméraire, la con-  
 Liv. XIV. duite de Mathias fut, on ne peut pas plus,  
 1577. imprudente. En se rendant à cette invita-  
 L'Archi- tion, il ne considéra point que c'étoit le  
 duc Ma- parti le plus foible qui la lui faisoit : d'ail-  
 thias est leurs, pouvoit-il douter que le Roi d'Es-  
 invité de pagne, son parent, n'en fût offensé, & qu'il  
 se rendre dans les ne regardât comme une injure & un ou-  
 Pays-Bas. trage, une telle démarche. La seule chose  
 qui pouvoit l'excuser, étoit sa grande jeu-  
 nesse; ce Prince n'avoit alors que vingt-deux  
 ans, & le grand nombre d'enfans qu'avoit  
 eu son pere, le laissoit sans espérance d'a-  
 voir jamais en Allemagne un établissement  
 convenable à son rang. A la mort de Re-  
 quesens, il avoit même fait faire des pro-  
 positions aux Etats; mais ses services n'a-  
 voient pas été acceptés. L'invitation qu'on  
 lui faisoit, ne pouvoit donc que le flatter :  
 aussi l'accepta-t-il avec empressement; mais  
 comme il craignoit que l'Empereur ne désap-  
 prouvât cette démarche, il la lui cacha, &  
 partit, au milieu de la nuit, de Vienne, n'é-  
 tant accompagné que d'un petit nombre de  
 Domestiques. Aussitôt que l'Empereur en fut  
 instruit, non seulement il lui envoya plu-  
 sieurs personnes pour l'engager à revenir,  
 mais il écrivit aux Princes, par les états

desquels l'Archiduc devoit passer, pour qu'ils Liv. XIV.  
 le fissent arrêter. L'Archiduc l'avoit prévu, 1577.  
 & il fit une telle diligence que les messagers  
 de l'Empereur ne purent le joindre avant  
 qu'il arrivât à Liere, une des villes du Brabant.

La nouvelle de son arrivée surprit les Il est re-  
 Etats, qui furent même très-irrités contre çu gou-  
 ceux qui l'avoient invité à venir; ils regar- verneur  
 doient leur conduite, comme une insulte par les  
 faite à leur autorité; & si le Prince d'Orange Etats.  
 ne les en eut empêchés, ils auroient pris à  
 l'instant même la résolution de le renvoyer.  
 Le Prince d'Orange ne les en avoit dissuadé,  
 que parce qu'il considéroit que Mathias feroit  
 le rival de Don Juan, & que de cette riva-  
 lité il en résulteroit nécessairement une mé-  
 fintelligence entre la branche de la maison  
 d'Autriche qui occupoit le trône impérial,  
 & celle qui remplissoit celui d'Espagne : il  
 voyoit aussi que la conduite de la noblesse  
 Catholique étoit une insulte que Don Juan  
 ne pardonneroit pas facilement. Mais le prin-  
 cipal motif, qui l'avoit fait agir, étoit de con-  
 server l'union qui régnoit entre toutes les pro-  
 vinces. Il considéroit que dans les conjonc-  
 tures critiques où étoient les affaires, toutes  
 especes de division entre elles ne pouvoient  
 qu'être très-nuisibles à l'intérêt général.

**————** D'après ces considérations, il engagea les  
 Liv. XIV. Etats à sacrifier leur ressentiment particulier  
 I 577. au bien public; à oublier l'injure qu'ils avoient  
 reçue personnellement; à recevoir l'Archiduc avec tout le respect dû à son rang, & même à l'élire gouverneur, mais aux conditions qu'ils jugeroient convenables de lui prescrire. Cette conduite du Prince d'Orange, la plus prudente qu'on pût tenir dans les circonstances présentes, loin d'être un triomphe pour le Duc d'Arfchor & pour le parti Catholique, les mortifia beaucoup : ils furent humiliés de voir que l'Archiduc devoit son élection au Prince d'Orange, & que l'autorité dont ils auroient voulu dépouiller celui-ci, étoit plus grande & plus solidement établie qu'elle ne l'étoit auparavant.

Le parti  
 Catholique perd  
 tout son  
 crédit.

Peu de tems après le Duc d'Arfchor & son parti reçurent encore une mortification plus sensible, & d'autant plus grande pour leur orgueil, qu'elle leur fit encore mieux connoître combien étoit grand le crédit du Prince d'Orange sur le peuple. Le Duc d'Arfchor avoit depuis peu été nommé gouverneur de la Flandre, & il étoit venu à Gand prendre possession de son gouvernement. Peu de jours après son arrivée, les habitans lui avoient envoyé une députation pour le prier de les



rétablir dans les anciens privilèges , dont ~~l'Empereur~~ l'Empereur Charles-Quint les avoit dépouil- Liv. XIV.  
lés. Loin d'avoir égard à leur sollicitation, on 1577.  
lui entendit dire, que cette multitude féditieu-  
se, qui faisoit tant de bruit pour ses pri-  
vilèges, seroit bientôt punie, comme elle le  
méritoit, malgré tout l'appui du Prince d'O-  
range, sur lequel elle comptoit. Ce propos  
indiscret, répété par quelques-uns de ceux  
qui l'avoient entendu, se répandit bientôt  
dans toute la ville, & remplit tous les cœurs  
de rage & d'indignation. On courut aux ar-  
mes; on environna la maison du gouver-  
neur; on se saisit de sa personne, & on le  
conduisit en prison, avec tous ses domesti-  
ques, ses amis & ses partisans. Le Prince  
d'Orange, instruit de cet événement, & sen-  
tant les conséquences que pourroit avoir cet  
acte de violence, croyant d'ailleurs l'orgueil  
du Duc d'Arfchot assez puni par l'humilia-  
tion qu'il venoit d'essuyer, s'intéressa pour  
lui, & obtint des Gantois qu'il seroit remis  
en liberté; mais malgré toutes ses sollicita-  
tions, il ne put obtenir qu'on relachât ceux  
de ses partisans qui avoient été arrêtés en  
même tems. Le Duc d'Arfchot n'eut plus  
alors ni crédit ni considération : l'Archiduc  
lui-même rechercha l'amitié du Prince d'O-

**range**, & crut qu'il étoit de son intérêt de  
 Liv. XIV. s'unir au parti de ce Prince, de préférence  
 1577. à celui des Catholiques : il accepta donc le  
 gouvernement général, avec la condition  
 d'avoir le Prince pour lieutenant-général dans  
 toutes les parties de l'administration.

1578. Ce fut au commencement de l'an quinze  
 L'Archiduc fait son entrée à Bruxelles.  
 cens soixante-dix-huit, que l'Archiduc fit son  
 entrée à Bruxelles en qualité de gouver-  
 neur général, & qu'il prit possession de  
 cette dignité, ainsi que le Prince d'Orange  
 de celle de son lieutenant, après avoir,  
 l'un & l'autre, prêté serment de maintenir  
 les loix du pays, & de se conformer à  
 tout ce que les Etats leur prescriroient. (13)

Don Juan avoit, cependant, protesté  
 contre tout ce que les Etats avoient fait ;  
 il leur avoit même envoyé un ambassadeur,  
 mais on n'eut égard ni à ce que celui-ci  
 put dire, ni aux protestations de son maître,  
 que, quelques semaines auparavant,  
 les Etats avoient déclaré ennemi des Pays-  
 Bas. Malgré cela, les Etats qui étoient per-  
 suadés que ce qu'ils venoient de faire, &  
 tout ce qu'ils avoient fait auparavant, étoit

conforme aux loix fondamentales , & que =====  
 même ils y avoient été autorifés par la Liv. XIV.  
 constitution de leur pays , écrivirent au Roi 1578.  
 d'Espagne & lui envoyèrent des détails cir-  
 constanciés de toute leur conduite. Dans Les Etats  
 leur lettre , ils l'affuroient de leur fidélité , écrivent  
au Roi.  
 & le prioient de confirmer l'élection de l'Ar-  
 chiduc Mathias , son parent , & de confi-  
 dérer que ce feroit le seul moyen efficace  
 qu'on pouvoit employer pour rendre la tran-  
 quillité aux Pays-Bas. En faisant cette dé-  
 marche , les Etats devoient croire que leur  
 demande feroit rejetée. Philippe II jugeoit  
 leur conduite différemment qu'ils la jugeoient  
 eux-mêmes. Se foustraire à l'obéissance du  
 gouverneur qui leur avoit été donné , &  
 en élire de leur autorité un autre , devoit  
 être à ses yeux un acte de la plus auda-  
 cieufe rebellion. D'ailleurs , les Etats con-  
 noiffoient trop bien le caractère de Phi-  
 lippe , pour qu'ils puffent croire , que ce ne  
 feroit pas ainsi qu'il envisageroit leur con-  
 duite : auffi , en même tems qu'ils paroif-  
 foient faire des démarches pour adoucir son  
 ressentiment , ne négligeoient-ils rien pour  
 se mettre à couvert de ses effets. Pour cela ,  
 tandis qu'ils négocioient avec les puissances  
 voisines , afin de les faire déclarer en leur

faveur, ils mettoient tout en usage pour ré-  
 Liv. XIV. tablir & rendre durable l'union & la con-  
 1578. corde entre les deux partis qui divisoient  
 les provinces.

Ce dernier objet étoit le plus important ;  
 & pour parvenir à cette réunion tant dési-  
 rée , on fit un nouveau traité d'union , par  
 lequel , outre que l'on confirma la Pacifica-  
 tion de Gand , les Catholiques-Romains &  
 les Protestans promirent une tolérance réci-  
 proque , & s'engagerent de s'unir pour s'op-  
 poser à toute espece de violence , pour cause  
 de religion , de quelque part qu'elle vînt. (14)

Disposition de  
 l'Empereur.

Mais , pendant que ces choses se passaient  
 dans les Pays-Bas , les puissances voisines  
 n'étoient pas spectatrices indifférentes. L'Em-  
 pereur Rodolphe II voyoit avec beaucoup  
 d'inquiétude , que tous les feux de la guerre  
 qui avoient si long-tems ravagé ce pays ,  
 étoient sur le point de s'y rallumer avec  
 plus de force que jamais ; il avoit été élevé  
 à la cour de Madrid ; il désiroit vivre en  
 bonne union avec Philippe , son parent ; &  
 pour lui faire connoître sa véritable façon  
 de penser , il avoit désapprouvé la conduite

---

(14) Meteren p. 197.

de l'Archiduc, son frere, & donné au Roi ~~\_\_\_\_\_~~  
d'Espagne les assurances les plus fortes, de Liv. XIV,  
ne prendre d'autre part à ce qui se passoit 1578.  
dans les Pays-Bas, si ce n'est d'interposer  
sa médiation & de faire tous ses efforts,  
par ses avis & ses conseils, pour y rétablir  
le calme & la tranquillité. Il n'osa pas, ce-  
pendant, s'opposer aux levées que le Comte  
palatin du Rhin faisoit faire en Allemagne  
pour les provinces confédérées : peut-être  
craignoit-il qu'on n'auroit point d'égard à ses  
défenses ; peut-être aussi vouloit-il faire con-  
noître l'intention où il étoit de garder la  
plus exacte neutralité.

Le Roi de France, Henri III, étoit trop Du Roi de France,  
occupé dans ses états, pour qu'il pût pren-  
dre beaucoup de part à ce qui se passoit  
chez ses voisins. Depuis plusieurs siècles,  
les François n'avoient pas eu de souverain  
dont ils eussent conçu d'aussi grandes espé-  
rances. Dès sa plus tendre jeunesse, Henri  
III avoit donné, dans toutes les occasions  
où son frere l'avoit employé, des preuves  
de la plus grande habileté. A son aven-  
ement au trône, ses sujets s'étoient flattés  
que sous son regne la France recouvreroit  
son ancien lustre. Toute l'Europe avoit eu  
la même idée avantageuse de ce Prince ; il

**\_\_\_\_\_** avoit été couronné en Pologne avec un applaudissement général de toute la noblesse.

1578. Mais lorsqu'il avoit quitté le trône de Pologne, pour venir occuper celui de France, après la mort de Charles IX, il se fit en lui un si grand changement, qu'on ne vit plus aucunes traces de toutes les qualités & de toutes les vertus qu'on y avoit auparavant admirées : irrésolu, inconstant, indolent, voluptueux, livré à la superstition la plus ridicule, il avoit perdu la confiance des Catholiques-Romains, comme celle des Protestans, qu'il favorisoit tour à tour, & qu'il trompoit également. La main foible & mal-adroite dont il tenoit les rênes du gouvernement, laissoit prendre chaque jour une nouvelle force à l'esprit factieux dont chaque membre de l'Etat, & presque tous les individus du royaume étoient infectés. La Reine mere, jalouse à l'extreme de son autorité, employoit sans cesse l'artifice & la ruse pour l'affermir. Mais elle ne pouvoit empêcher le Duc d'Anjou, son second fils, de se déclarer contre le Roi en toute occasion, & de se mettre tantôt à la tête du parti des Catholiques, & tantôt à la tête de celui des Protestans.

Les Etats  
s'adressent

Les Flamands, qui avoient envain réclamé

clamé la protection d'Henri, s'adressèrent au Duc d'Anjou : il étoit alors héritier pré-  
 Liv. XIV.  
 somptif de la couronne ; ce Prince les écouta 1578.  
 favorablement, & l'espoir d'acquérir la sou-  
 veraineté des Pays-Bas, le déterminâ à leur <sup>au Duc</sup>  
 d'Anjou.  
 promettre de les secourir. Le Roi, loin de  
 désavouer son frere, ratifia, en quelque  
 sorte, par son approbation, les promesses  
 qu'il avoit faites aux Flamands ; il espéroit  
 que si le Duc d'Anjou sortoit de son Royau-  
 me, la tranquillité & la paix pourroient s'y  
 rétablir, vu le grand nombre d'esprits fedi-  
 tieux & bouillans qui le quitteroient en même  
 tems pour suivre le Duc. Mais, quand ce-  
 lui-ci pressa son frere de le mettre en état  
 de faire des levées de troupes & de tenir  
 les engagements qu'il avoit pris avec les Fla-  
 mands, il ne put rien en obtenir. Cette  
 conduite d'Henri avoit pour principe la crainte  
 pusillanime de se brouiller avec Philippe ;  
 ou plutôt, elle étoit l'effet de sa mal-  
 adresse.

Dans ces entrefaites, les Flamands reçurent des secours de l'Angleterre ; ces secours leur vinrent bien à propos. Quelques mois auparavant, Don Juan avoit fortement agi auprès d'Elisabeth pour l'engager à se déclarer en faveur des Espagnols, & à rejeter

<sup>Ils reçoivent des secours des Anglois.</sup>

~~les~~ les sollicitations qu'il savoit que lui faisoient  
 Liv. XIV. les Flamands ; & , pour l'y déterminer , il  
 1578. lui avoit fait représenter que les troubles  
 des Pays-Bas procédoient des intrigues du  
 Prince d'Orange & de ses partisans , qui  
 avoient violé la Pacification de Gand &  
 porté les Etats à rompre l'Edit perpétuel.  
 Elisabeth , en habile politique qui ne vou-  
 loit pas être devinée par les Espagnols ,  
 avoit feint de donner croyance aux asser-  
 tions de Don Juan : elle avoit , pour mieux  
 voiler ses véritables dispositions , ordonné à  
 son ambassadeur auprès des Etats de Flandre ,  
 de leur faire de vifs reproches de leur peu  
 de fidélité à remplir leurs engagemens. Eli-  
 sabeth , en agissant ainsi , étoit bien éloi-  
 gnée de souhaiter que les Flamands restassent  
 fideles à leur souverain ; mais elle vouloit  
 qu'on crût que les intérêts de sa politique  
 le vouloient ainsi : rien cependant ne pou-  
 voit lui être plus agréable que les troubles  
 des Pays-Bas ; & , si l'un des deux partis  
 devoit prévaloir sur l'autre , ses vœux ne  
 pouvoient être pour les Espagnols , mais  
 pour les Flamands. Cependant , quand elle  
 considéroit l'inégalité de leurs forces , elle  
 ne pouvoit se défendre de la crainte que si  
 ceux-ci restoient abandonnés à eux-mêmes ,



ils ne fussent bientôt obligés à se soumet- Liv. XIV.  
 tre, sinon à se jeter dans les bras de la France. Dans ces circonstances, la Reine 1578.  
 d'Angleterre se décida à ne pas abandonner  
 les Flamands, à être très-attentive à ce qui  
 se passeroit chez eux, & à leur donner  
 même de tems en tems des secours, sui-  
 vant que leur situation l'exigeroit : elle  
 écouta donc favorablement ce qu'alléguèrent  
 les Etats & le Prince d'Orange pour se dé-  
 fendre des imputations de Don Juan, & re-  
 çut leur justification d'autant plus volontiers,  
 que dans la représentation qu'on lui faisoit  
 de la conduite du gouverneur des Pays-Bas,  
 elle croyoit appercevoir des raisons de ju-  
 ger qu'il n'étoit pas moins son ennemi que  
 celui des Etats & du Prince d'Orange. Ce-  
 lui-ci n'avoit pas négligé de faire passer à  
 Elisabeth des lettres de Don Juan, qu'on  
 avoit interceptées; par lesquelles il paroîs-  
 soit qu'il entretenoit une correspondance se-  
 crete avec la Reine d'Ecosse, & que son  
 projet, concerté avec le Pape, étoit de  
 mettre cette Princeesse en liberté. Il étoit  
 aisé de voir que le but de Don Juan, en  
 formant ce projet, n'avoit pas été seule-  
 ment de mortifier la Reine d'Angleterre,  
 mais encore de servir sa propre ambition.

qui le portoit à défirer d'épouser la Reine  
 Liv. XIV. d'Ecoffe, afin de parvenir un jour au trône  
 1578. d'Angleterre.

Ils font  
 un traité  
 avec Eli-  
 fabeth.

L'effet de la découverte des vues ambi-  
 tieuses de Don Juan, fut de le rendre  
 odieux à Elifabeth : auffi dès ce moment ré-  
 solut-elle de ne plus garder de mefures avec  
 lui, & de s'opposer avec la plus grande  
 vigueur à ce qu'il fût rétabli dans le gou-  
 vernement général des Pays-Bas. Telles  
 étoient les dispositions d'Elifabeth, quand le  
 Marquis d'Havré arriva auprès d'elle avec  
 la qualité d'ambaffadeur des Etats de Flan-  
 dre. Non contente de le traiter avec beau-  
 coup de diftinction, elle conclut avec lui  
 un traité, par lequel elle s'engagea de four-  
 nir auffi-tôt aux provinces confédérées des  
 fecours d'hommes & d'argent ; n'exigeant  
 de leur part autre chofe, finon que celui  
 qui commanderoit fes troupes, feroit admis  
 dans le confeil des Etats ; & que, tant que  
 dureroit la guerre, les provinces ne feroient  
 aucune entreprife, n'entreroient dans aucune  
 alliance, fans fon consentement. (15)

---

(15) Meteren p. 197, Bentivoglio p. 202, Cam-  
 den, anno 1578.

Elifabeth n'étoit cependant pas encore décidée à rompre ouvertement avec l'Espagne, <sup>Liv. XIV</sup> & elle désiroit même beaucoup de retarder, 1578. autant qu'elle le pourroit, d'en venir à cette extrémité. En conséquence, aussitôt qu'elle eut signé le traité avec les Flamands, elle chargea Thomas Wilkes, son ambassadeur à Madrid, de justifier la démarche qu'elle venoit de faire. Wilkes représenta au Roi d'Espagne, que l'intention de sa souveraine, en faisant un traité avec les Flamands, n'avoit pas été de les engager à se soustraire à l'obéissance qu'ils lui devoient; qu'elle avoit même cru que ce traité étoit le seul moyen qu'elle pût mettre en usage pour empêcher qu'ils ne se jettassent dans les bras de quelques puissances ennemies de l'Espagne: que, d'un autre côté, elle avoit aussi pensé qu'il étoit de ses vrais intérêts que ses voisins ne fussent pas opprimés, sur-tout les Flamands, avec lesquels ses sujets avoient toujours eu, & avoient encore de très-grandes liaisons de commerce: qu'elle se flattoit que ce motif paroîtroit au Roi d'Espagne assez puissant pour qu'elle demande qu'il lui plaise nommer un autre gouverneur général que Don Juan, qui fût plus agréable au peuple, en qui elle-même

Liv. XIV. pût avoir plus de confiance, & avec lequel  
 elle pût entretenir une correspondance plus  
 1578. amiable qu'avec ce Prince, qu'elle favoit  
 avoir formé le projet de s'emparer de ses  
 domaines. L'ambassadeur pressa ensuite vive-  
 ment le Roi de redresser les griefs dont se  
 plaignoient ses sujets de Flandre, offrit même  
 la médiation de sa Souveraine, qui s'enga-  
 geoit & promettoit de joindre ses forces à  
 celles du Roi, si les Flamands refusoient  
 de remplir leurs derniers engagements, &  
 faisoient quelque chose qui fût contraire à  
 la Pacification de Gand. (16)

Tout cet étalage de protestations ne trompa  
 pas le Roi d'Espagne; mais dissimulant son  
 ressentiment, il ne mit pas plus de sincé-  
 rité dans sa réponse à l'ambassadeur, qu'il  
 n'en croyoit à celle au nom de laquelle ce  
 dernier venoit de parler. Elisabeth cepen-  
 dant, qui n'avoit voulu que conserver les  
 apparences, n'avoit pas attendu le retour  
 de son ambassadeur pour faire passer aux  
 Flamands les secours qu'elle s'étoit engagée  
 de leur fournir; elle leur envoya des trou-  
 pes, & remit l'argent qu'elle avoit promis

au Prince Casimir pour être employé à ~~completter~~ completter les levées qu'il s'étoit chargé de Liv. XIV. faire en Allemagne.

1578.

Les Etats avoient alors un corps de troupes considérable, qui étoit cantonné dans les environs de Namur : le Prince d'Orange auroit voulu qu'on l'eût employé à former le siège de cette place importante. L'entreprise auroit pu réussir, & alors le retour des troupes Espagnoles auroit été plus difficile. Il y avoit dans les Etats plusieurs de ses membres qui étoient royalistes dans le cœur, & sur-tout très-attachés à la croyance de Rome : les cruautés du Duc d'Albe & les excès des soldats Espagnols avoient pu affoiblir leurs sentimens, mais sans les anéantir. S'ils avoient concouru avec les autres membres des Etats à toutes les mesures que l'on avoit prises, ils avoient néanmoins toujours conservé l'espérance que Philippe II, touché enfin des calamités qui affligeoient leur patrie, écouterait leurs remontrances. En conséquence ils restèrent, & réussirent à faire rester, pendant plusieurs mois, dans l'inaction l'armée des Etats; ce qui laissa aux troupes Espagnoles le tems de revenir d'Italie dans les Pays-Bas. (17)

Les Flamands.  
agissent avec trop de lenteur.

Philippe n'avoit pas approuvé la conduite de Don Juan; il auroit désiré de parvenir à ses fins par la voie de la négociation, & qu'au lieu d'employer la force, on eût mis en usage la ruse & l'artifice: mais quand il s'étoit vu sans espérance de réussir de cette façon, il avoit pris la résolution de recourir aux armes. En conséquence il avoit envoyé ordre à Alexandre Farnese, Prince de Parme, de conduire sans délai dans les Pays-Bas les troupes qu'il avoit sous ses ordres en Italie. A leur arrivée à Namur, elles furent jointes par les nouvelles levées que Don Juan avoit fait faire dans les provinces voisines, avec lesquelles elles formerent une armée d'environ quinze mille hommes d'infanterie & deux mille de cavalerie. Celle des provinces confédérées n'étoit que de dix mille hommes d'infanterie & de quinze cens de cavalerie: ceux-ci étoient de nouveaux soldats, peu habitués au métier de la guerre, encore moins à la discipline militaire: ceux-là, au contraire, avoient presque tous blanchi sous le harnois; ils étoient faits à la fatigue, familiarisés avec le danger; ils favoient obéir, comme ils favoient combattre. Ce fut alors que les Etats sentirent la faute qu'ils avoient faite de négliger le con-

1578.

Retour  
des trou-  
pes Espa-  
gnoles.

Liv. XIV.

feil que leur avoit donné le Prince d'Orange, de s'emparer de Namur & de fermer en Liv. XIV.  
quelque forte par-là l'entrée des Pays-Bas 1578.  
aux troupes Espagnoles.

Don Juan se trouvoit alors dans une situation qui convenoit mieux aux talens qu'il possédoit, que les négociations & les traités où il s'étoit vu engagé jusqu'alors ; il avoit attendu avec la plus grande impatience l'arrivée des troupes Espagnoles, & avec d'autant plus d'ardeur qu'il avoit fort à cœur de se venger des insultes qu'il avoit reçues des Etats. Aussi-tôt qu'il eut appris que leur armée, commandée par le Sieur Gognies, s'étoit retirée des environs de Namur & qu'elle marchoit vers Bruxelles, il résolut de la suivre & de l'attaquer dans sa marche, s'il en trouvoit l'occasion favorable. Dans cette intention il fit marcher en avant sa cavalerie, sous les ordres du Prince de Parme, & la suivit de près avec toute son infanterie. Dans cette occasion le Prince de Parme donna des preuves de sa grande valeur & de son habileté dans l'art de la guerre : à la tête de sa cavalerie il attaqua celle des ennemis, & son attaque fut si vive, que quelque belle défense que fit celle des ennemis, elle fut forcée de se retirer sur le

gros de l'armée. Mais quand Don Juan eut  
 Liv. XIV. joint le Prince de Parme avec l'élite de son  
 1578. infanterie, la cavalerie ennemie fut forcée de  
 prendre la fuite : alors la cavalerie Espa-  
 gnole attaqua l'infanterie Flamande, qui,  
 persuadée qu'elle avoit à combattre toute l'ar-  
 mée de Don Juan, ouvrit ses rangs & prit  
 la fuite. Cette action se passa le trente &  
 unieme Janvier dans les environs de Gem-  
 blours ; elle coûta aux Flamands environ  
 trois mille hommes, qu'ils laisserent sur la  
 place, outre un grand nombre de prison-  
 niers, parmi lesquels étoit leur général : la  
 perte des vainqueurs ne fut pas considérable.

Après cette victoire Don Juan s'empara  
 de Gemblours, Louvain, Sichem, Nivelles  
 & de plusieurs autres places du Brabant &  
 du Hainaut. Il auroit voulu former le siège  
 de Bruxelles ; mais le conseil de guerre qu'il  
 consulta, lui représenta, qu'il n'avoit pas  
 des forces suffisantes pour une telle entre-  
 prise, & qu'il valoit mieux, en attendant  
 qu'il eût renforcé son armée, l'employer  
 à faire des conquêtes plus faciles & moins  
 hasardeuses.

Amster-  
 dam acce-  
 de à la  
 Confédé-  
 ration.

Si quelque chose put dédommager les pro-  
 vince confédérées de la perte qu'elles ve-  
 noient de faire, ce fut l'acquisition que fit



la Confédération, de la ville d'Amsterdam. —————  
 Le Duc d'Albe, comme nous l'avons dit, Liv. XIV.  
 n'avoit rien négligé pour empêcher qu'elle 1578.  
 ne suivît l'exemple des autres villes des  
 provinces maritimes. Amsterdam étoit alors  
 de toutes ces villes la plus considérable :  
 les Espagnols en avoient chassé tous les pro-  
 testans, & en avoient remis l'administration  
 entre les mains des Catholiques-Romains les  
 plus attachés à leur religion. Ceux-ci, sou-  
 tenus par une nombreuse garnison, avoient  
 fait échouer toutes les tentatives qu'avoient  
 fait les provinces maritimes pour s'emparer  
 de leur ville ; & ce ne fut que quand ils  
 se virent bloqués par terre & par mer par  
 les troupes de la confédération, & leur  
 commerce presque ruiné, qu'ils se décidèrent  
 enfin à accéder à la Pacification de Gand,  
 & consentirent à renvoyer la garnison Ca-  
 tholique, à rappeler les Protestans exilés,  
 & à leur accorder le libre exercice de leur  
 culte hors de la ville. Cette condescendance  
 forcée leur coûta cher. Les Protestans, aussi-  
 tôt après leur retour, demandèrent que leur  
 culte fût libre dans la ville, comme celui  
 des Catholiques : le zele de la religion les  
 animoit ; le ressentiment du passé les échauf-  
 foit ; ils ne pouvoient même se défendre de

1578. soupçonner les Catholiques de machiner en-  
 Liv. XIV. core contre eux quelques nouvelles trahi-  
 fions. Dans ces dispositions ils prirent les ar-  
 mes, firent fermer les églises Catholiques,  
 chassèrent tous les prêtres, & forcèrent tous  
 ceux de cette communion, qui leur étoient  
 suspects, de sortir de la ville. (18)

Réponse  
 de Philip-  
 pe.

Tandis que ces choses se passaient, Juan  
 de Noir-carmes, Baron de Selles, arrivoit  
 d'Espagne, & remettoit aux Etats des lettres  
 du Roi. Elles contenoient un refus formel  
 de la demande qu'ils lui avoient faite quel-  
 ques mois auparavant, de rappeler Don  
 Juan & de reconnoître l'Archiduc Mathias  
 pour gouverneur général.

Les Etats devoient s'attendre à ce refus ;  
 qui, en leur faisant connoître combien étoit  
 peu fondée l'espérance qu'ils avoient conçue  
 qu'elle leur seroit accordée, augmentoit leur  
 regret d'avoir agi avec lenteur, peu de  
 circonspection & de secret. Cette maniere  
 de procéder est ordinaire aux assemblées nom-  
 breuses qui gouvernent, & les Etats con-  
 sidérant combien elle nuit aux affaires publi-  
 ques, augmentèrent les pouvoirs de l'Archiduc.

duc & du Prince d'Orange, & leur donnerent celui de régler à l'avenir, de concert avec Liv. XIV.  
 le conseil d'Etat, toutes les opérations de 1578.  
 la guerre, sans le concours de l'assemblée  
 des Etats.

On ne perdit plus alors le tems en délibérations inutiles; on rassembla avec la plus grande célérité les troupes dispersées qui formoient le corps d'armée, mis en déroute à Gemblours; & avec les nouvelles levées qu'on avoit faites depuis, on en forma une petite armée de huit mille hommes d'infanterie & de deux mille de cavalerie, partie Flamands, partie Anglois & partie Ecoffois. Le Comte de Bossut en prit le commandement, & la fit cantonner au centre du Brabant, dans les environs de Liere. L'armée de Don Juan, quoique affoiblie par le grand nombre de garnisons qu'il avoit été obligé de laisser dans les différentes villes dont il s'étoit emparé, étoit encore bien supérieure à celle des confédérés. Pour profiter de cette supériorité, Don Juan résolut de l'attaquer avant qu'elle fût renforcée par les troupes qu'il savoit que les confédérés attendoient de France & d'Allemagne : mais il vit bientôt que celles qu'il avoit alors à combattre, étoient commandées par un général bien su-

Liv. XIV. **1578.** <sup>Combat de Rimenant.</sup> périeur à celui qu'il avoit rencontré à Gemblours. Le Comte de Bossut avoit posé son camp près du village de Rimenant; cette position étoit très-avantageuse, tant à cause de la supériorité de l'ennemi, que pour l'empêcher de pénétrer plus avant dans le pays. D'un côté, il étoit défendu par le Demer, d'un autre, par un bois, & étoit fortement retranché devant & derrière. Don Juan auroit bien voulu engager le Comte de Bossut à sortir de ses lignes; mais il étoit résolu de les forcer, s'il ne pouvoit l'attirer dans la plaine. Le Prince de Parme, qui dès sa jeunesse avoit donné d'aussi grandes preuves de sa prudence que de son courage, lui remontoit en vain combien il étoit téméraire & hasardeux de tenter l'attaque des lignes: son avis fut rejeté, & Don Juan, confirmé dans son dessein par plusieurs officiers, ordonna l'attaque: mais avant que de la faire, il envoya un détachement de ses meilleurs soldats pour s'emparer d'un poste important que les ennemis occupoient en avant de leur camp. Ce poste étoit défendu par un détachement de soldats Ecoffois & Anglois, commandé par le colonel Norris. Parmi les troupes que Don Juan avoit envoyées pour former cette attaque, étoit une compagnie

de deux cens hommes, tous gentils-hommes Liv. XIV.  
ou vieux soldats, qui s'étoient distingués dans 1578,  
les guerres précédentes. Don Alphonse Mar-  
tines de Leyva commandoit cette troupe,  
qu'il avoit levée & qu'il entretenoit à ses  
dépens. Ce fut elle qui commença l'attaque,  
& avec tant d'impétuosité qu'elle força ceux  
qui gardoient ce poste de l'abandonner : ils  
faisoient leur retraite en bon ordre, & ceux  
qui les poursuivoient ne soupçonnant aucune  
ruse dans cette retraite, ne gardoient aucune  
mesure ; ils prenoient pour l'effet de la ter-  
reur qu'ils avoient inspirée à ceux qu'ils  
voyoient fuir devant eux, ce qui n'étoit  
de leur part que l'exécution d'un projet sage-  
ment concerté. Dans cette confiance les Es-  
pagnols, marchant sans ordre & avec pré-  
cipitation, poursuivirent les fuyards jusqu'à  
l'entrée d'un défilé étroit, dans lequel ils s'en-  
gagerent imprudemment. Ce défilé se trou-  
voit près du camp du Comte de Bossut : aussitôt  
que les Espagnols l'eurent passé, le  
colonel Norris, qui se sentoit protégé par  
plusieurs batteries du camp, fit tout à coup  
volte-face. On combattit alors avec d'autant  
plus d'acharnement, que la partie étoit deve-  
nue égale par les renforts de troupes fraî-  
ches qu'on avoit envoyés du camp à Norris ;

& que des deux côtés les combattans étoient  
 Liv. XIV. déterminés à vaincre ou à mourir. Norris  
 1578. donnoit l'exemple aux siens; trois chevaux  
 furent tués sous lui dans ce combat terrible,  
 où l'on vit les Ecoffois, fatigués de la cha-  
 leur, combattre en chemise. Cette singularité  
 seule produisit sur les Espagnols les plus  
 grands effets : mais ce qui les déconcerta le  
 plus, ce fut de se voir tout-à-coup attaqués  
 par un corps de troupes qu'on avoit mis en  
 embuscade, qui les prit en flanc, à l'instant  
 que les troupes de Norris le pouffoient avec  
 la plus grande vigueur & qu'ils étoient fou-  
 droyés par l'artillerie du camp. Aucun d'eux  
 n'auroit échappé, si le Prince de Parme n'é-  
 toit venu à leur secours avec toute sa cava-  
 lerie & n'eût favorisé leur retraite. C'est ainsi  
 que ce Prince, après avoir déjà tenté par  
 de sages avis d'empêcher cette téméraire  
 entreprise, fut, par son courage, retirer les  
 troupes de l'abîme où leur présomption &  
 celle de leur général les avoient jettées. Les  
 Espagnols perdirent dans cette journée envi-  
 ron dix-huit cens hommes, dont la moitié  
 furent tués, & le reste faits prisonniers. (19)

---

(19) Bentivoglio Livre X. Strada Liv. III. Mete-  
 en pag. 225. De Thou Liv. LXVI, Sect. XII.

Le mauvais succès de cette tentative rendit Don Juan plus prudent ; il renonça au dessein de forcer le Comte de Bossut dans ses lignes, & alla camper sous les remparts de Namur, bien résolu de s'y tenir sur la défensive : il n'ignoroit pas que les confédérés attendoient de France & d'Allemagne un renfort considérable de troupes, & il sentoît que son armée seroit alors trop foible pour tenir la campagne.

Vers ce tems-là les Etats avoient enfin conclu un traité avec le Duc d'Anjou, dont les principaux articles étoient : que ce Prince, à titre de protecteur des Pays-Bas, fourniroit & entretiendrait, à ses dépens, une armée de dix mille hommes d'infanterie & de deux mille de cavalerie : que toutes les conquêtes, qui seroient faites sur les Espagnols, le long de la Meuse du côté de la Flandre, appartiendroient aux Etats ; & celles qui se feroient de l'autre côté de cette rivière, au Duc lui-même : que dès à présent les Etats le mettroient en possession de Landrecie, du Quesnoy dans le Hainaut, & de Bapaume en Artois : que les Etats ne feroient aucun accommodement avec Don Juan & les Espagnols, sans le consentement du Duc ; & que, dans le cas où ils se décide-

Liv. XIV.

1578.

Traité des  
Etats avec  
le Duc  
d'Anjou.

roient d'élire un souverain, ils choisiroient  
 Liv. XIV. le Duc de préférence à tout autre; mais  
 1578. qu'en attendant, le gouvernement resteroit en  
 entier entre les mains des Etats.

Deffains  
 des Etats.

En exécution du premier article de ce traité, le Duc d'Anjou rassembla, dans les environs de Mons, un corps de troupes considérable. Les Etats lui envoyèrent alors une ambassade solennelle, pour l'engager à hâter sa marche vers l'intérieur des provinces : leur dessein étoit de réunir leurs troupes à celles du Duc ; & quand l'armée que le Prince Casimir leur amenoit d'Allemagne, seroit arrivée dans les Pays-Bas, d'attaquer Don Juan, afin de le forcer à les quitter, avant qu'il eût reçu les renforts qu'il attendoit d'Espagne & d'Italie. Les Etats pouvoient d'autant mieux compter sur la réussite de ce projet, qu'ils savoient que le Prince Casimir avoit passé le Rhin & la Meuse & s'étoit avancé jusqu'à Diest dans le Brabant : son armée, jointe à celle des Etats, formoit un corps de quarante mille hommes d'infanterie & de vingt mille de cavalerie; & quoi que fit Don Juan, il ne pouvoit en mettre une sur pied qui fût à beaucoup près aussi considérable.

Leur nombreuse armée.

Ils sont  
 traversés.

Ce plan si sagement conçu, & dont l'exé-



cution devoit affûrer pour toujours la li-  
 berté des habitans des Pays-Bas, resta sans Liv. XIV.  
 effet. La défunion se mit parmi les chefs, & 1578.  
 l'esprit de discorde qui se répandit sur le  
 peuple, comme sur la noblesse, rendit inutile  
 tout ce que les provinces avoient fait jus-  
 qu'alors pour cette même liberté, & la fit  
 perdre pour toujours aux provinces Catho-  
 liques, c'est-à-dire à celles qui étoient les plus  
 riches, les plus fertiles de tous les Pays-Bas.  
 Les historiens Catholiques-Romains, comme  
 les Protestans, ont rendu justice au Prince  
 d'Orange; tous également sont convenus qu'il  
 avoit mis tout en usage pour maintenir l'u-  
 nion & la concorde entre le parti des Catho-  
 liques & celui des Protestans : mais que pou-  
 voient sa prudence & sa modération dans la  
 conduite des affaires du gouvernement con-  
 tre la jalousie & l'envie? Il n'est point de  
 mortel capable de faire régner la concorde  
 & l'harmonie au milieu de tant de sujets de  
 mécontentement & de jalousie. Le zele de  
 la religion étoit la principale, mais non  
 l'unique cause de la discorde : l'ambition &  
 la cupidité y avoient beaucoup de part. Ces  
 différentes causes diviserent le peuple, la no-  
 blesse & les grands : non seulement les fac-  
 tions se formerent, devinrent opiniâtres, &

**ne** respirerent que la guerre, mais encore  
 Liv. XIV indisposèrent les puissances étrangères que les  
 1578. Etats avoient appellées à leur secours.

La Reine d'Angleterre n'avoit pas vu cependant, sans un vif mécontentement, le traité que les Etats avoient fait avec le Duc d'Anjou; & ce mécontentement étoit d'autant plus grand, que cette Princesse ignoroit quelles étoient les véritables dispositions du Roi de France à l'égard de l'entreprise du Duc d'Anjou, & quels projets de conquête les deux freres pouvoient avoir formés : elle ne considéroit que la facilité qu'ils auroient à les exécuter, à cause de la proximité des deux pays; & envisageoit, sur-tout, combien seroit préjudiciable aux intérêts de ses sujets la réunion des Pays-Bas à la couronne de France. Pour balancer la puissance des François & l'influence du Duc d'Anjou, Elisabeth, en habile politique, avoit fait remettre des sommes considérables d'argent au Prince Casimir, afin qu'il fût en état d'augmenter le nombre de ses troupes. Ces troupes étoient toutes Protestantes, & formerent une armée beaucoup plus considérable que les Etats ne s'y étoient attendus, & peut-être ne désiroient, Mais ce fut sur-tout les Catholiques-Romains qui s'alarmerent de voir arriver

dans leur pays une armée si nombreuse de **Protestans** : ils n'ignoroient pas que c'étoit **Elisabeth** qui avoit fourni au Prince Casimir le moyen de la mettre sur pied ; & il leur paroissoit fort vraisemblable que ce Prince eût formé avec la Reine d'Angleterre le projet d'extirper entièrement la religion Romaine des Pays-Bas. Le peu de soin qu'ils prenoient de cacher leur crainte, engagea le Prince d'Orange & plusieurs Protestans , des plus sages & des plus modérés , à s'unir pour engager le Prince Casimir à renvoyer une partie de son armée : ils lui en firent sentir la nécessité ; mais tout ce que produisirent leurs remontrances , ce fut de l'aliéner d'eux & du conseil d'Etat , & de le rendre moins attentif à prendre leurs avis pour la conduite de la guerre qu'il se propoisoit de faire. Mais ce qui l'avoit le plus indisposé , c'étoit la préférence que les Etats avoient donnée sur lui au Comte de Bossut , pour le commandement de l'armée. Si sa vanité & son orgueil l'empêcherent de s'en plaindre, il fut aisé de s'en appercevoir à la lenteur qu'il mit dans toutes ses opérations militaires , & aux demandes multipliées d'argent qu'il fit pour le paiement de ses troupes. (20)

---

(20) Reidanus, p. 25 , 26.

———— La conduite que tint le parti des Protef-  
 Liv. XIV. tans , eut encore des suites plus funestes  
 1578. que celle du Prince Cafimir : l'état de fécu-  
 rité dont ils avoient joui depuis la Pacifica-  
 Conduite tion de Gand , & la certitude d'être à l'abri  
 des Pro- de toute efpece de perfécution , ne purent  
 teftans. les fatisfaire ; fe livrant inconfidèrement à  
 leur zele religieux , & n'écoutant que les  
 intérêts de leur ambition , ils demanderent  
 à l'Archiduc Mathias & aux Etats qu'il leur  
 fût permis d'avoir des églifes ; d'être admis ,  
 comme les Catholiques-Romains , aux char-  
 ges & aux emplois , & d'avoir part , comme  
 eux , à l'adminiftration. Ce qui les avoit le  
 plus excités à faire ces demandes , c'étoit  
 l'efpece de certitude qu'ils avoient d'être sou-  
 tenus dans leurs prétentions par l'armée , où  
 leur parti étoit beaucoup plus fort que celui  
 des Catholiques. Plus fages & meilleurs pa-  
 triotes , ils auroient attendu que l'ennemi  
 commun eût été chaffé de leur pays & que  
 la tranquillité publique fût rétablie. Peut-  
 être confidérerent-ils qu'alors le parti des Ca-  
 tholiques , délivré de toute crainte de la part  
 des Efpagnols , auroit trop d'influence dans  
 les Etats pour que le leur pût en rien ob-  
 tenir : d'ailleurs , pouvoient-ils prévoir les fui-  
 tes funestes de la conduite qu'ils tenoient ?

Au reste, quel que fût le motif qui les faisoit agir, les Etats leur accorderent tout Liv. XIV. ce qu'ils demandoient, de crainte de mécon- 1578. tenter l'armée, & de l'exciter par un refus à la révolte. Par la Pacification de Gand, il avoit été statué qu'on ne changeroit rien à la religion dans les provinces, & que tout ce qui la touchoit resteroit dans le même état, jusqu'à ce que les Etats généraux de toutes les provinces fussent assemblés. Malgré cela, les Etats du Brabant & de la Flandre arrêterent qu'à l'avenir ceux qui professoient le Protestantisme, pourroient posséder, comme les Catholiques-Romains, des emplois publics, & qu'ils auroient des églises dans toutes les villes où il se trouveroit un certain nombre de familles Protestantes; pourvu cependant qu'on accordât la même chose aux Catholiques-Romains dans les villes des provinces de Zélande & Hollande. On donna à cet arrêté des Etats le nom de paix de religion, & chaque province eut la liberté d'y accéder, ou de le rejeter, selon qu'elle le jugeroit à propos.

Ce nouvel arrangement produisit un très-bon effet dans quelques villes; il y rétablit l'ordre & la tranquillité; mais dans d'autres, il rendit plus vif & plus ardent le

Effets fâcheux  
nestes  
qu'elle  
eut.

zele des fanatiques & des enthousiastes, & Liv. XIV. donna plus d'activité au poison qui infectoit 1578. leur cœur. L'animosité des deux partis fut plus grande, & détruisit tout-à-fait le peu d'union & de concorde qui régnoient entre eux. Cette paix de religion ne plaisoit ni aux Catholiques, ni aux Protestans zélés : plus jaloux qu'auparavant les uns des autres, ils n'en furent que plus animés à se détruire ; si le danger commun n'avoit pas étouffé en eux cette ardeur indiscrete, au moins l'avoit-il engourdie : la paix de la religion sembla la réveiller ; elle lui rendit toute son énergie. Dans presque toutes les villes de la Flandre & du Brabant, les Catholiques-Romains s'opposèrent à l'exécution de l'arrêté des Etats ; de maniere, qu'excepté dans les villes où les Protestans se trouverent les plus forts, ce décret ne fut d'aucune utilité pour eux. Les habitans des provinces d'Artois & du Hainaut refusèrent avec la plus grande obstination d'exécuter les ordres des Etats, & déclarerent formellement qu'ils ne souffriroient jamais l'exercice d'autre religion que de la leur. Les Protestans, de leur côté, excités par le même esprit d'intolérance, à Gand & dans d'autres villes, en chasserent tous les ecclésiasti-

ecclésiastiques , se faisoient même de leurs effets , & dépouillèrent les églises de leurs ornemens. Liv. XIV.

1578.

Il régnoit entre les Gantois & les Wallons une animosité décidée , qui avoit pour fondement l'emprisonnement du Duc d'Archochot & de ses partisans , dont la plupart étoient des personnes de considération dans les provinces Wallones. Malgré cela , les Gantois n'avoient eu aucun égard aux sollicitations qu'on avoit faites en leur faveur , & les avoient même traités avec dureté pendant leur prison. Aussi , dès que les Wallons furent la manière dont les Protestans avoient traité les Catholiques-Romains , & les excès qu'ils avoient commis dans les églises & à l'égard des ecclésiastiques , résolurent-ils de s'en venger , regardant , & avec raison , leur conduite comme une violation manifeste de la Pacification de Gand , & de la paix de religion. En conséquence , perdant tout-à-fait de vue l'intérêt public , ne considérant plus les dangers qui menaçoient leur patrie , ils se livrèrent sans réserve aux sentimens de haine & de vengeance qui les animoient. La première chose qu'ils firent , fut de se séparer des autres provinces , & de refuser de fournir leur contingent pour

Méintelligence entre les Wallons & les Flamands.

le paiement des troupes. » Nous avons pris  
 Liv. XIV. » les armes, disoient-ils, pour défendre nos  
 1578. » libertés; mais que nous serviroit d'être  
 » délivrés du joug des Espagnols, s'il fal-  
 » loit nous soumettre à un joug encore  
 » plus pesant que nous imposeroient nos  
 » propres compatriotes, qui sous le pré-  
 » texte du grand zele qui les anime contre  
 » la tyrannie Espagnole, veulent nous ty-  
 » ranniser beaucoup plus que ceux qu'ils  
 » appellent nos tyrans? » En vain les au-  
 tres provinces leur représenterent les con-  
 séquences funestes que pouvoit avoir leur  
 conduite; envain employèrent-elles les prie-  
 res les plus pressantes pour les toucher,  
 & les menaces même les plus vives pour  
 les ébranler; tout fut inutile: les Wallons  
 furent inflexibles, & donnerent peu de  
 temps après une preuve non équivoque  
 de leurs dispositions peu pacifiques, en re-  
 fusant de livrer au Duc d'Anjou, Landre-  
 cie, le Quesnoy & Bapaume, qui, aux ter-  
 mes du traité fait entre ce Prince & les  
 Etats, devoient lui être remises. Non con-  
 tens de cela, les Wallons commencerent à  
 se préparer à la guerre; ils employerent,  
 à faire des levées, l'argent qu'ils avoient  
 levé auparavant, pour fournir aux Etats leur



contingent. Les Flamands, de leur côté, dis-  
 posèrent tout pour leur défense; il y eut, Liv. XIV.  
 entre leurs troupes & celles des Wallons, 1578.  
 plusieurs rencontres; ce qui nuisit également  
 aux deux partis.

L'armée du Prince Casimir & celle des Effet de  
cette mé-  
sintelli-  
gence.  
 Etats s'étoient depuis quelque temps réu-  
 nies, & celle que Don Juan pouvoit leur  
 opposer, étoit trop foible pour qu'elle pût  
 leur résister & arrêter leurs entreprises.  
 Mais l'esprit de faction qui régnoit entre  
 les Wallons & les Flamands, s'étoit répandu  
 sur tous les Pays-Bas, à l'exception de la  
 Hollande & la Zélande, qui seules avoient  
 su se préserver de cette contagion; de ma-  
 nière que plusieurs villes refusant de payer  
 leur contingent, l'armée manquoit des choses  
 les plus nécessaires. Pour opérer utilement  
 & rendre cette campagne décisive, le pro-  
 jet principal du Comte de Bossut étoit de  
 forcer l'ennemi à une action générale; pour  
 cela, après s'être rendu maître de deux ou  
 trois villes de peu de conséquence, il étoit  
 venu camper avec toute son armée vis-à-vis  
 celle de Don Juan; qui s'étoit retranchée  
 sous les fortifications de Namur. Avec une  
 armée aussi supérieure que l'étoit celle du  
 Comte de Bossut, il auroit été facile à ce

**\_\_\_\_\_** général d'attaquer & de forcer les lignes où  
 Liv. XIV. Don Juan se tenoit renfermé ; mais il man-  
 1578. quoit de pionniers & de canons, & n'avoit  
 pas une quantité suffisante de munitions  
 pour former cette attaque ; & voyant Don  
 Juan absolument décidé à ne point sortir  
 de ses retranchemens, il fut obligé de se  
 retirer. Dans ces entrefaites les troupes,  
 mécontentes de n'être point payées, com-  
 mencerent à se relâcher de leur discipline :  
 le pays fut pillé & opprimé. Le Prince Ca-  
 simir, d'un autre côté, se rendit à l'invitation  
 que lui faisoient les Gantois de venir à leur  
 secours avec une partie de ses troupes ; de  
 sorte qu'après cette défection il eut été im-  
 prudent de rester dans le voisinage de l'ar-  
 mée Espagnole. Le Comte se vit même peu  
 de temps après obligé, par le manque de  
 subsistance, de licencier une partie de son  
 armée, & de mettre le reste en garnison  
 dans les places fortes.

L'armée du Duc d'Anjou, réduite au même état que celle du Comte de Bossut, n'avoit pu, faute de vivres, former aucune entreprise ; elle étoit restée dans l'inaction ; & le Duc, qui se voyoit dans l'impossibilité de satisfaire aux engagements qu'il avoit pris avec les Etats, saisit, pour élu-

der de les remplir, l'occasion que lui of-  
 froient la conduite des Wallons & celle du Prince Casimir. Il se plaignit amèrement de ce que les premiers avoient refusé de lui remettre les places que les Etats, par leur traité, s'étoient engagés de lui livrer pour y cantonner ses troupes; & de ce qu'ils avoient négligé de lui fournir des vivres; agissant, disoit-il, avec lui, comme s'il étoit venu dans leur pays pour l'envahir, & non pour le défendre. S'il n'accusa pas hautement le Prince Casimir, il le soupçonnoit vivement, & même avec une espece de raison, d'avoir formé quelques desseins pour le traverser dans l'exécution du projet qu'il avoit conçu de se faire un établissement dans les provinces Catholiques des Pays-Bas, & dans cette vue d'avoir mené une partie de ses troupes au secours des Gantois. En conséquence il refusa de joindre les siennes à celles du Comte de Bossut, & demanda qu'auparavant le Prince Casimir y réunît celles qu'il commandoit. Celui-ci avoit reçu des Gantois une somme d'argent considérable, & quelques sollicitations que lui firent l'Archiduc Mathias & le Prince d'Orange, il ne voulut point quitter Gand & rejoindre le Comte de Bossut. Alors le Duc d'Anjou

Liv. XIV.

1578.

**\_\_\_\_\_** décampa, & permit à une partie de ses  
 Liv. XIV. troupes de passer dans l'armée des Wallons,  
 1578. que le Baron de Montigny commandoit en  
 chef. (21)

Fin de la  
 campa-  
 gne.

C'est ainsi que se termina cette campagne, & telle fut l'issue malheureuse des grands préparatifs que les Etats avoient faits pour pousser la guerre avec vigueur. Les peuples, au lieu d'unir leurs efforts contre l'ennemi commun, & au mépris des engagements les plus solennels qu'ils avoient pris quelques mois auparavant, se faisoient la guerre avec acharnement; les Princes eux-mêmes, qui avoient entrepris de délivrer les Flamands du joug Espagnol, opposés les uns aux autres, se rangerent sous les étendarts des différentes factions qui menaçoient d'une ruine prochaine les malheureux habitans des Pays-Bas.

Le Prince Casimir passa en Angleterre, dans l'intention de se justifier auprès d'Elisabeth de la conduite qu'il venoit de tenir: le Duc d'Anjou, de son côté, voulut justifier la sienne auprès des Etats; & son envoyé fut chargé de les assurer, que c'étoit

sans son consentement que ses troupes étoient passées dans l'armée de Montigny, & de leur représenter que cette démarche ne devoit pas les alarmer, puisqu'elle donnoit plus de moyens aux Etats de réprimer avec plus de facilité les excès des Gantois. Les Etats croyant que, dans les circonstances présentes, la prudence vouloit qu'ils dissimulassent, parurent avoir la plus grande croyance dans les assurances que le Duc d'Anjou leur faisoit donner. Ils dirent à son envoyé qu'ils étoient pénétrés de la plus vive reconnoissance de tous les efforts que son maître avoit faits pour eux; qu'aussi tôt qu'ils le pourroient, ils le rembourseroient de toutes ses dépenses; & que, s'ils prenoient le parti de renoncer à l'obéissance du Roi d'Espagne, ils lui offriroient la souveraineté de leur Pays.

Pendant que ces choses s'étoient passées, Don Juan étoit resté dans son camp sous Namur : il auroit pu le quitter sans danger; mais une maladie violente, dont il fut attaqué, le força de rester dans l'inaction, & le mit peu de tems après au tombeau, à l'âge d'environ trente ans. Bien des gens ont attribué sa mort au poison; d'autres ont cru qu'elle étoit l'effet du chagrin que lui avoit occasionné la

Mort de  
Don Juan.

Au mois  
d'Octo-  
bre.

négligence des ministres du Roi d'Espagne ;  
 Liv. XIV. à lui envoyer les secours de troupes & d'ar-  
 1578. gent qu'il leur avoit demandés. Passionné  
 pour la gloire , persuadé qu'il avoit les talens  
 nécessaires pour en acquérir à la guerre , Don  
 Juan supportoit avec impatience l'inaction  
 dans laquelle la foiblesse de son armée le  
 forçoit de rester. Il s'en étoit plaint plusieurs  
 fois avec amertume , & avoit sollicité , même  
 avec importunité , son frere de lui envoyer  
 des renforts. Si le Roi d'Espagne ne s'étoit  
 pas rendu à ses sollicitations , s'il avoit né-  
 gligé de le mettre en état de poursuivre la  
 guerre avec vigueur , ce n'étoit pas qu'il n'en  
 eût eu le plus grand désir , mais son carac-  
 tere soupçonneux le maîtrisant , il n'avoit pu  
 voir , avec indifférence , la gloire que Don  
 Juan s'étoit acquise à la bataille de Lépante ;  
 & la conduite qu'il avoit tenue , marquoit  
 trop clairement quelles étoient ses vues ,  
 pour que le Roi d'Espagne n'en prît pas om-  
 brage. Aussi avoit-il toujours sur lui un œil  
 attentif , & observoit-il avec la plus scrupu-  
 leuse attention toutes ses actions , même les  
 plus secretes. S'il lui avoit confié le gou-  
 vernement général des Pays-Bas , ce n'avoit  
 été qu'après avoir pris la résolution de ne ja-  
 mais souffrir qu'il eût à ses ordres une armée

assez forte, pour qu'il pût, avec son secours, Liv. XIV.  
 exécuter aucun projet ambitieux. Mais les soupçons du Roi étoient encore devenus plus 1578.  
 grands, depuis l'arrivée de Don Juan dans les Pays-Bas; & les avis qu'il avoit reçus du dessein que ce Prince avoit formé, d'épouser la Reine d'Ecosse, auxquels il crut peut-être trop facilement, augmentèrent encore ses alarmes. Le favori de Don Juan, & Escovedo, son secrétaire, que Philippe soupçonnoit d'avoir excité l'ambition de leur maître, furent, par ses ordres, mis secrètement à mort. De là bien des gens ont cru qu'il avoit aussi immolé son frere à ses soupçons; & que ce jeune héros étoit mort de poison, qu'un ecclésiastique lui avoit donné par ordre du Roi. Mais quelle qu'ait été la véritable cause de la mort de ce Prince, on ne peut pas douter que ce ne fut la jalousie qu'il avoit inspirée au Roi, qui empêcha celui-ci de lui envoyer les secours nécessaires pour pousser la guerre avec vigueur. Ainsi ce fut la jalousie de Philippe II, qui sauva les troupes des Etats de la ruine totale où leur division les auroit entraînées. (22)

---

(22) Meteren p. 334. Grotius, &c.

---

---

# HISTOIRE

## D U R E G N E

D E

PHILIPPE SECONDE,  
*ROI D'ESPAGNE.*

---

---

LIVRE QUINZIEME.

**D**Ans sa dernière maladie, Don Juan avoit  
Liv. XV. désigné pour lui succéder, Alexandre Farne-  
1578. se, Prince de Parme; & ce choix, peu de  
Le Prince de Parme tems après, avoit été confirmé par le Roi  
nommé d'Espagne.  
gouverneur.

Caractere  
de ce Prince.  
Depuis son arrivée dans les Pays-Bas, Far-  
nese avoit, dans plusieurs occasions, donné  
des preuves d'une prudence consommée &  
d'une valeur extraordinaire; se possédant en  
toute occasion, actif, vigilant, infatigable, il  
pouvoit entrer dans les détails les plus mi-  
nutieux d'une opération militaire, toujours le



premier à s'exposer à la fatigue & au danger,             
 & le dernier à se retirer : ses manieres Liv.XV.  
 étoient souples, & son propos insinuant; il 1578.  
 favoit plusieurs langues, & pouvoit se faire  
 entendre des soldats des nations différentes  
 dont l'armée Espagnole étoit composée : il  
 étoit d'une constitution robuste, & la force  
 de son corps égaloit celle de son esprit; son  
 air martial, sa contenance assurée, inspiroient  
 dans le combat autant de terreur à l'enne-  
 mi, que de courage & de confiance à ses  
 soldats.

Après avoir rendu à Don Juan, son ami 1579.  
 & son parent, les derniers devoirs, il s'étoit  
 appliqué à remplir avec la plus grande atten-  
 tion tous ceux qu'exigeoit de lui l'emploi  
 important dont il venoit d'être revêtu. Tant  
 que l'armée des Etats avoit tenu la campa-  
 gne, la foiblesse de la sienne l'avoit forcé à  
 suivre le même plan de conduite que son  
 prédécesseur : comme lui, il avoit retenu ses  
 troupes dans leur camp; mais après que, pour  
 les raisons que j'ai dites, l'armée des Etats,  
 celles du Duc d'Anjou & du Prince Casimir  
 eurent été licenciées, ou mises en quartier  
 d'hiver, le Prince de Parme crut que, dans  
 des circonstances aussi favorables, il ne de-  
 voit pas rester dans l'inaction, & qu'il lui im-

portoit beaucoup de se rendre maître de quel-  
 Liv. XV. ques places, dont la possession augmenteroit  
 1579. ses ressources pour continuer la guerre.

Il hésita quelque tems, s'il commenceroit par le siège de Maestricht, ou par celui d'Anvers ; la conquête de cette dernière ville lui promettoit de plus grands avantages, qu'il n'en pouvoit espérer de la possession de Maestricht. Anvers étoit le siège des richesses & du commerce des Pays-Bas ; elle étoit située d'une manière très-avantageuse pour faciliter les entreprises qu'il voudroit former, afin de soumettre les provinces maritimes. Cependant, après avoir balancé ces avantages avec les difficultés qu'il pourroit avoir à surmonter dans le siège d'une ville aussi bien fortifiée & d'une aussi grande étendue que l'étoit Anvers, le Prince de Parme prit sagement le parti de commencer par Maestricht, dont il pouvoit former le siège avec moins de troupes, & en même tems avec plus d'apparence de succès. (1)

Mais, pour masquer ses desseins, & afin que les Etats prissent le change, le Prince de Parme dirigea sa marche vers Anvers. Un

---

(1) Bentivoglio Part. II. Liv. I.

corps de troupes Angloïſes & Françoises en Liv. XV.  
 fortit dans l'intention de l'empêcher d'avancer; le Prince l'attaqua, le força de ſe retirer 1579.  
 ſous les murs de la ville, & auſſitôt retournant en arriere, il ſe porta ſur Maeftricht, qu'il inveſtit avant que les Etats y euſſent pu jeter des ſecours, & faire paſſer des munitions de guerre & des vivres.

Le nombre des habitans de cette ville n'étoit pas proportionné à ſon étendue, qui eſt d'environ cinq milles d'Italie. Mais elle étoit très-bien fortifiée, & le petit nombre de ſes déſenſeurs étoit compenſé par leur courage. Les habitans de cette place, dont la ſituation les avoit expoſés à de fréquentes invaſions, étoient habitués à l'uſage des armes. Quinze cens d'entre eux s'enrôlerent. La garniſon étoit de mille ſoldats; & il y avoit dans la place environ deux mille payſans, qu'on employoit comme pionniers. Ce fut par ce petit nombre de bras, que Maeftricht fut défendue pendant quatre mois, contre une armée de quinze mille hommes d'infanterie, & de quatre mille de cavalerie, les mieux diſciplinés & les plus braves qui fuſſent en Europe; & qui avoient pour général le plus grand homme de guerre qu'il y eût alors. Il eſt vrai que les aſſiégés avoient à leur tête

Siége de  
Maef-  
tricht.

**Schwatzenbourg de Herle , & Tappin ; l'un**  
**Liv. XV.** étoit Flamand, l'autre étoit François : tous  
**1579.** deux se conduisirent pendant tout le siège  
 avec tant de prudence & d'intrépidité , qu'il  
 n'y eut personne qui n'applaudît à leurs  
 opérations & qui ne les admirât.

Conduite  
 du siège.

Le Prince de Parme étant arrivé devant  
 Maeftricht au commencement de Mars , en-  
 voya Mondragone avec une partie de l'ar-  
 mée à l'Est de la riviere , pour investir la  
 ville de Wick , & resta de l'autre côté ,  
 dans l'intention d'y former sa principale at-  
 taque. D'abord il s'occupa des moyens d'em-  
 pêcher qu'aucun des secours d'hommes & de  
 munitions , que les Etats pourroient envoyer  
 aux assiégés , ne s'introduisît dans la ville.  
 Pour cela , il jetta deux ponts de bateaux  
 sur la Meuse , l'un au-dessus de la ville , &  
 l'autre au-dessous : des deux côtés de la ri-  
 viere , son camp fut entouré de lignes de  
 circonvallation , qu'il fit fortifier. Il com-  
 mença ensuite les approches , & fit ouvrir  
 la tranchée. Mais , tandis que les assiégeans  
 s'efforçoient de pousser leurs travaux , les  
 assiégés en retardoient les progrès par les  
 fréquentes sorties qu'ils faisoient. Tous leurs  
 efforts cependant furent inutiles : les assié-  
 gés avoient pour eux la supériorité du nom-

bre ; & par leur persévérance , ils parvin-  
 rent à conduire leur tranchée à la distance Liv. XV.  
 convenable pour élever leurs batteries : ils 1579.  
 en établirent deux , l'une contre la porte de  
 Tongres , l'autre contre la courtine , entre  
 la porte de Hoxter & celle de la croix.  
 Toutes deux eurent les plus grands effets ;  
 & quand les assiégeans eurent poussé leur  
 tranchée jusqu'à l'entrée des fossés , la bre-  
 che de la porte de Tongres se trouva être  
 tellement praticable , que le Prince de Parme  
 résolut de donner l'assaut , & d'y employer  
 un corps de soldats d'élite , qu'il prit indis-  
 tinctement dans tous ceux des différentes na-  
 tions qui composoient son armée. En les mê-  
 lant ainsi , son dessein étoit d'exciter leur  
 émulation & leur ardeur : mais ils n'en trou-  
 verent pas moins dans les assiégés , & fu-  
 rent obligés de se retirer après un combat  
 long , vif & sanglant.

Le Prince de Parme attribuant le mau-  
 vais succès de cette première tentative à la  
 petitesse de la breche , fit redoubler le feu  
 de ses batteries , & prépara tout pour un  
 second assaut. Mais , pour que celui-ci eût  
 plus de succès que le premier , il résolut  
 de le livrer en même tems par deux bre-  
 ches ; d'autant qu'il espéroit , qu'en forçant

**1579.** la garnison de se partager, il trouveroit  
 Liv. XV. moins de résistance qu'il n'en avoit trouvé  
 d'abord. Si ses troupes, sans s'intimider du  
 canon des assiégés qui les foudroyoit, monterent à la breche avec un courage vraiment héroïque ; ceux qui la défendoient, les virent s'avancer sans montrer le plus léger effroi : on combattit des deux côtés avec une égale fureur ; bientôt on abandonna les armes à feu ; & , la mêlée devenant générale, on ne fit plus usage que de l'arme blanche , de la pique & de l'épée. De Herle à une breche , Tappin à l'autre , donnoient les preuves les plus éclatantes de leur capacité & de leur valeur. Les assaillans , furieux de la résistance qu'ils éprouvoient de la part d'un ennemi qui leur étoit si inférieur , faisoient les plus grands efforts pour l'accabler. La breche étoit couverte de morts & de mourans : des masses énormes de pierres roulées de dessus les remparts , & des feux d'artifice que jettoient les assiégés sur les assaillans , augmentoient la confusion. Un de ces feux tomba sur un baril de poudre & y mit le feu. L'explosion fut terrible , & ce funeste accident fit périr des deux côtés un grand nombre de combattans. L'air retentissoit de cris , de sang

glots & de gémiffemens ; la terre étoit jon- ~~chée~~  
 chée de cadavres mutilés & de membres Liv. XV.  
 épars. Cependant ceux qui furvivoient, con- 1579.  
 fervoient leur terrain avec la même opiniâ-  
 treté qu'auparavant ; & la fcene horrible ,  
 qui les environnoit , sembloit ne servir qu'à  
 augmenter leur rage & leur fureur. Enfin  
 le Prince de Parme , défefpérant de vaincre  
 la réfolution & le courage des affiégés , fit  
 battre la retraite : en quoi il agit fort pru-  
 demment ; car , quand bien même fes trou-  
 pes fe feroient rendues maîtres de la breche  
 & s'y feroient établies , elles auroient trouvé  
 derriere les remparts de nouvelles fortifi-  
 cations , qu'elles auroient été forcées d'at-  
 taquer de nouveau.

Quand le Prince fit la revue de fes trou-  
 pes , il vit qu'il avoit perdu plusieurs de  
 fes meilleurs officiers , & un très-grand  
 nombre de foldats vétérans Espagnols. Pour  
 remplacer ceux-ci , il tira des détachemens  
 des garnifons des villes dont il étoit le  
 maître. Mais le mauvais succès de ces deux  
 tentatives lui ayant fait perdre l'efpérance  
 de prendre Maeftricht d'affaut , il prit le  
 parti d'employer un moyen plus lent , mais  
 moins meurtrier , celui de miner les fortifi-  
 cations ; il y employa un nombre prodi-

**g**ieux de pionniers , & en même tems il donna  
 Liv. XV. tous les soins pour qu'aucun secours d'hom-  
 1579. mes & de munitions ne pût s'y introduire.

Les Etats  
 tentent de  
 secourir  
 Maestricht

Pendant que ces choses se passoient de-  
 vant Maestricht , les Etats s'occupoient des  
 moyens de conserver une ville dont les  
 habitans & la garnison se montroient si  
 dignes de leur attention. Depuis quelque  
 tems ils avoient reçu à leur service le cé-  
 lebre la Noue ; ils le nommerent gouver-  
 neur de Maestricht , & le chargerent d'y  
 conduire le secours qu'ils se propoisoient d'y  
 envoyer. On ne négligea rien pour le met-  
 tre en état de s'acquitter de cette com-  
 mission importante ; mais par une suite fu-  
 neste de l'esprit de discorde , qui agissoit  
 alors plus fortement que jamais sur les Ca-  
 tholiques & sur les Protestans , la Noue ne  
 put parvenir à lever assez de troupes pour  
 exécuter son dessein , quoique le Prince d'O-  
 range & les Etats lui donnassent toute l'aide  
 & l'assistance qui pouvoient dépendre d'eux.  
 Le mal cependant devenoit , de jour en  
 jour , plus pressant , & la situation des assié-  
 gés étoit très-déplorable. La garnison de  
 Maestricht , qui dans le commencement du  
 siège étoit , comme nous l'avons dit , de  
 mille hommes , se trouvoit réduite à quatre



cens ; le nombre des citoyens qui s'étoient ~~\_\_\_\_\_~~ dévoués à la défense de leurs murs , & Liv. XV. celui des travailleurs , avoient souffert une 1579. égale diminution. Les provisions de bouche commençoient à manquer , & on touchoit au moment de n'avoir plus de poudre.

Vers la mi-Juin le sort des habitans de Maestricht devint encore plus triste , par la perte qu'ils firent d'un ravelin ; ce ravelin leur facilitoit les moyens d'incommoder beaucoup les assiégeans & de leur causer de grands dommages. Le Prince de Parme désiroit ardemment de s'en rendre maître , & pendant plusieurs semaines toutes ses opérations s'étoient bornées à en chasser les assiégés : il y avoit trouvé la plus grande résistance ; mais il parvint enfin à s'en emparer. Alors il fit élever un cavalier , au moyen duquel il pouvoit voir tout ce qui se passoit dans la ville , & en battre l'intérieur d'un bout à l'autre avec son canon. Malgré cela , les habitans refuserent de capituler , dans l'espérance qu'ils seroient bientôt secourus.

Mais , contre l'attente des assiégés , comme des assiégeans , la ville passa au pouvoir de ceux-ci beaucoup plutôt qu'ils ne le croyoient. Le vingt-neuvième Juin , quelques soldats Espagnols soupçonnerent les assiégés

d'être moins vigilans qu'auparavant à veiller  
 Liv. XV. à la conservation de leur ville : pour s'en  
 1579. assurer, ils monterent sur les remparts, &  
 Surprise trouwerent que ceux qui les gardoient,  
 de Maef- étoient non-seulement en très-petit nombre,  
 tricht. mais qu'accablés de fatigue & de chaleur,  
 ils s'étoient laissés aller au sommeil. Aussi-tôt  
 ils en donnerent avis au Prince de Parme,  
 qui, à l'instant même, donna ordre aux sol-  
 dats qui se trouverent le plus près du rem-  
 part, d'y monter avec le moins de bruit  
 qu'il seroit possible, & les fit suivre par toute  
 son armée. La garnison ainsi surprise au mo-  
 ment qu'elle s'y attendoit le moins, & acca-  
 blée par le nombre, fut presque toute passée  
 au fil de l'épée : les habitans se battirent  
 en désespérés ; mais à la fin ils succomberent  
 sous la force supérieure des assiégeans, qui  
 n'épargnerent alors ni âge ni sexe, & ne  
 cessèrent de massacrer, que quand, de dix-  
 huit mille habitans qu'il y avoit dans la  
 ville, il n'en resta qu'environ trois cens.  
 De Herle s'échappa déguisé en domestique.  
 Pour Tappin, le Prince de Parme donna les or-  
 dres les plus précis de lui conserver la vie (2).

---

(2) Bentivoglio Part. II. Liv. I. Meteren Liv. IX.

Pendant le siege de Maestricht, les diffé-  
 rens partis avoient négocié dans l'espérance Liv. XV.  
 de parvenir à une réunion entiere. Le Prince 1579.  
 d'Orange avoit alors la principale direction Le Prince  
 de toutes les mesures que prenoient les Etats d'Orange  
 & le conseil d'Etat : l'Archiduc Mathias, s'efforce  
 considérant sa propre inexpérience, lui avoit de réunir  
 laissé la conduite de toute l'administration. les esprits.  
 La méfintelligence qui régnoit entre les  
 Wallons & les Gantois, avoit, dès son  
 commencement, causé un chagrin très-vif  
 au Prince d'Orange; il n'avoit rien négligé  
 de tout ce qui étoit en son pouvoir, pour  
 la faire cesser. Il avoit peu de crédit parmi  
 les Wallons; l'horreur qu'ils avoient de la  
 religion qu'il professoit, les éloignoit de lui :  
 les Gantois, de leur côté, séditieux & tur-  
 bulens à l'excès, & excités par quelques  
 chefs factieux, avoient été depuis long-temps  
 insensibles à toutes ses remontrances. St.  
 Aldegonde, qu'il leur envoya pour traiter  
 avec eux, employa aussi, mais envain,  
 toute l'adresse & l'éloquence qui le distin-  
 guoient. Les sollicitations de l'Archiduc Ma-  
 thias & des Etats ne produisirent pas sur  
 eux plus d'effet; ils n'eurent même aucun  
 égard aux représentations & aux menaces  
 que leur fit faire la Reine d'Angleterre par

son envoyé (3). Dans ces circonstances, le  
 Liv. XV. Prince d'Orange prit le parti de venir lui-  
 même à Gand : avant son arrivée on y avoit  
 1579. déclamé avec beaucoup de dureté contre sa  
 modération à l'égard des Catholiques-Ro-  
 mains. Les ministres s'étoient permis, dans  
 leurs sermons, de l'accuser d'être peu atta-  
 ché à sa religion, & de n'avoir ni sincérité  
 ni bonne foi dans la profession qu'il en  
 faisoit. Mais quand les Gantois le virent au  
 milieu d'eux, ils prirent cette démarche du  
 Prince pour une marque de considération  
 & de confiance, dont ils furent flattés.  
 L'affection qu'ils avoient toujours eue pour  
 lui, reprit alors toute sa force ; & après  
 qu'il eut passé quelques semaines avec eux,  
 ils acquiescerent à plusieurs demandes qu'ils  
 avoient rejetées jusqu'alors. Ils consentirent  
 donc à rendre aux ecclésiastiques les biens  
 dont ils les avoient dépouillés ; permirent  
 le libre exercice de la religion Romaine ; dé-  
 fendirent qu'on investît contre elle &  
 ceux qui la professoient, dans les chaires  
 & les assemblées particulières ; enfin promi-

---

(3) Davidfon.

rent & s'engagerent de reconnoître à l'ave-             
 nir l'autorité des Etats & de leur obéir (4). Liv. XV.

On ne fut pas long-tems à s'appercevoir 1579.  
 que ce changement n'étoit que l'effet de la  
 grande influence du Prince d'Orange sur l'es-  
 prit des Gantois : excités par les mêmes chefs  
 factieux qu'ils avoient écoutés auparavant, on  
 les vit peu de mois après changer tout-à-coup  
 de conduite, & oubliant leurs promesses,  
 commettre envers les Catholiques les plus  
 grands excès: ils pillèrent les églises & les  
 monasteres, chasserent de la ville tous les ec-  
 clésiastiques, dont même ils saisirent les ef-  
 fets, qu'ils distribuerent aux soldats Alle-  
 mands qu'ils avoient appelés à leur secours.  
 Instruit de ces procédés, le Prince d'Orange  
 se rendit de nouveau à Gand. Les Gantois lui  
 offrirent le gouvernement de leur ville, qu'il  
 refusa par prudence; mais faisant usage du  
 grand crédit qu'il avoit sur leur esprit, il ré-  
 tablît parmi eux la tranquillité, calma les es-  
 prits, & parvint même à faire sortir de la  
 ville Imbise, leur premier magistrat, & ses  
 partisans, hommes factieux & turbulens : il  
 mit à leurs places dans la magistrature, des

---

(4) De Thou Liv. XI.

**1579.** **Liv. XV.** Protestans paisibles & modérés, fit mettre en liberté les Wallons que l'on retenoit prisonniers, & accorder de nouveau aux Catholiques-Romains le libre exercice de leur religion, avec l'assurance de n'être plus à l'avenir ni troublés ni inquiétés (5).

Le Prince ne travailla pas avec moins d'ardeur à adoucir l'esprit irrité des Wallons contre les Gantois. Ils n'avoient pas été les agresseurs; cependant ils persisterent avec la plus grande opiniâtreté dans leur animosité : c'étoient Mathieu Moutard, Evêque d'Arras, le Comte de Lalain. le Marquis de Roubaix, & quelques autres gentilshommes, qui les entretenoient dans ces dispositions. Le motif qui faisoit agir ceux-ci, étoit le chagrin qu'ils ressentoient du grand crédit & de la grande autorité dont jouissoit le Prince d'Orange. Pour le peuple, il soupçonnoit fortement que le Prince n'étoit pas sincere dans le zele qu'il faisoit paroître pour la liberté civile & religieuse; il imaginoit que ce zele n'avoit pas pour principe son attachement pour cette même liberté, mais seulement l'intérêt de son élévation; & que tout ce qu'il avoit fait, n'é-

---

(5) Grotius Liv. III.

toit que pour l'établir sur les ruines de la religion Romaine. Affermis dans ces sentimens, Liv. XV. les Wallons rejetterent tous les plans d'accommodement qui leur furent proposés, soit par le Prince d'Orange lui-même, soit par l'Archiduc Mathias & par les Etats, qu'ils favoient être entièrement conduits & dirigés par lui (6). 1579.

Le Prince de Parme étoit trop éclairé pour ne pas voir les avantages qu'offroit la disposition des Wallons, pour les faire rentrer sous l'obéissance du Roi d'Espagne. Peu de tems après la mort de Don Juan, il avoit entamé une négociation avec leurs chefs, & s'en étoit singulièrement occupé, lors même qu'il l'étoit le plus de son entreprise sur Maeftricht. Le Prince d'Orange & les Etats ne l'avoient pas ignoré, & pour rendre ses efforts inutiles, ils remontrèrent aux Wallons, que s'ils faisoient leur accommodement séparément avec les Espagnols, on pourroit justement leur reprocher de se rendre coupables de la plus noire infidélité à l'égard des autres provinces, qu'ils exposeroient par là, ainsi qu'eux-mêmes, à retomber sous le joug Espagnol.

---

(6) Reidanus Liv. II. p. 29.

**Ces motifs étoient trop forts, & ces raisons**  
 Liv. XV. trop pressantes, pour ne faire aucune impres-  
 1579. sion sur les Wallons, qui redoutoient, autant  
 que les autres provinces, la tyrannie des Es-  
 pagnols. Ils n'avoient pas perdu le souvenir  
 des scènes de trahison, de violence, dont ils  
 avoient été si souvent les témoins, & il leur  
 paroissoit difficile de pouvoir compter sur les  
 promesses d'hommes, dont eux-mêmes ils  
 avoient si souvent éprouvé la mauvaise foi.  
 Mais le zèle outré pour leur religion, plus  
 encore le sentiment de la jalousie qui animoit  
 la noblesse Wallonne contre le Prince d'O-  
 range, rendoient impossible toute espèce d'ac-  
 commodement avec les Flamands. Leur haine  
 pour les Espagnols n'étoit plus alors si forte  
 qu'elle l'avoit été par le passé, & ils l'écou-  
 toient moins que leur aversion pour les Pro-  
 testans. Cette aversion étoit nourrie & exci-  
 tée continuellement par l'Evêque d'Arras, &  
 par les autres partisans du Prince de Parme,  
 qui les trouva alors disposés à écouter les  
 propositions d'accommodement qu'il voulut  
 leur faire, mais en même temps résolus à n'y  
 acquiescer qu'autant qu'ils pourroient le faire  
 sans manquer aux engagemens solennels qu'ils  
 avoient pris avec les autres provinces. Pour  
 ne pas manquer à ces engagemens, dans le



sens qu'ils les entendoient , ils exigèrent & ~~per-~~  
 persisterent toujours dans ces demandes : que Liv. XV.  
 les troupes étrangères sortissent des Pays-Bas ; 1579.  
 que la Pacification de Gand fût exactement  
 observée ; & que le Roi d'Espagne reconnût  
 le droit qu'ils avoient de former des allian-  
 ces , tant au dedans qu'au dehors des Pays-  
 Bas , en cas d'infraction de sa part aux arti-  
 cles de ce traité.

De ces demandes , celle que le Prince  
 de Parme avoit le plus de peine à accor-  
 der , étoit de renvoyer les troupes étran-  
 geres ; il savoit qu'elles ne pourroient être  
 remplacées par celles qu'on leveroit dans le  
 pays , & il craignoit , s'il étoit réduit à  
 n'employer que de pareilles troupes , de ne  
 pouvoir exécuter le projet qu'il avoit formé  
 de soumettre les provinces maritimes. Phi-  
 lippe , auquel il fit part de la demande des  
 Wallons , répugnoit autant que lui au ren-  
 voi des troupes étrangères ; mais considé-  
 rant combien il lui importoit de ramener à  
 son obéissance les Wallons , qu'il regardoit ,  
 de tous les habitans des Pays-Bas , comme  
 étant les plus propres au métier de la  
 guerre ; & qu'en même tems il voyoit le  
 mauvais état de ses finances , épuisées par  
 les dépenses qu'il avoit faites pour con-

querir le Portugal; il pensa que s'il uſoit  
 Liv. XV. d'indulgence avec les Wallons, il pourroit  
 1579. bientôt, après leur avoir accordé ce qu'ils  
 demandoient, les engager à conſentir à  
 tout ce qu'il exigeroit d'eux. En conſé-  
 quence il envoya ordre au Prince de Parme  
 de conclure avec eux le traité projeté : il  
 le fut le dix-feptieme Mai, aux conditions  
 ſuivantes. Que toutes les troupes qui étoient  
 au ſervice du Roi d'Eſpagne, dans les Pays-  
 Bas, en fortiroient dans l'eſpace de fix ſe-  
 maines, & n'y rentreroient jamais, que du  
 conſentement des Wallons; qu'une armée,  
 toute compoſée de ſoldats nationaux ſeroit  
 levée, & qu'elle ſeroit payée avec le pro-  
 duit des ſubſides que les Etats du pays ac-  
 corderoient au Roi; que tous ceux qui ſe-  
 roient pourvus de quelque emploi public,  
 feroient ſerment de maintenir la religion  
 Romaine; que toutes les provinces ſeroient  
 conſervées dans la jouiſſance de leurs pri-  
 vilèges; & que le gouvernement ſeroit main-  
 tenu dans la forme qu'il avoit, lorsque  
 l'Empereur Charles-quinſt avoit abdiqué la  
 ſouveraineté (7).

---

(7) Bentivoglio. Part. II. Livre I.

De la part des provinces Wallonnes, il n'y eut que les députés de celles qu'on nomme aujourd'hui la Flandre Françoise, l'Artois & le Hainaut, qui fignerent ce traité : les autres provinces n'y furent pas nommées ; celle de Luxembourg n'avoit pris aucune part à tout ce qui avoit été fait précédemment ; & la plus grande partie du Limbourg & du Namurois étoit déjà rentrée sous l'obéissance du Roi.

Liv. XV.

1579.

Le Prince d'Orange n'ignoroit pas les motifs qui avoient fait agir les principaux Wallons ; il avoit prévu qu'il en résulteroit ce qui venoit d'arriver. Pour balancer le traité qu'ils venoient de faire, il proposa une confédération entre les provinces de Hollande, de Zélande, d'Utrecht, de Gueldre, de Frise, de Brabant & de Flandre. On donna à cette alliance le nom d'Union d'Utrecht, où elle fut conclue. On peut, avec juste raison, considérer cette Union comme la pierre fondamentale de la république des Provinces-Unies, & aujourd'hui encore, comme étant le pacte qui contient les loix fondamentales de sa constitution. On y voit la sagesse, la modération, l'étendue des vues & la profondeur du génie de son auteur. Cet acte ne con-

tient rien , qu'on puisse prendre pour une  
 Liv. XV. reconnoissance tacite de la fidélité due au  
 1579. souverain , ni pour une renonciation ex-  
 presse à cette même fidélité. Mais les pro-  
 vinces s'y refaisissent tacitement de l'auto-  
 rité souveraine , & la donnent en partie à  
 l'assemblée générale des Etats , & en partie  
 aux assemblées particulières des Etats de  
 chaque province. Les principaux articles de  
 cet acte de confédération furent : » que les  
 » provinces contractantes s'unissent ensemble  
 » pour former un corps politique , & renon-  
 » cent pour toujours au pouvoir de se sépa-  
 » rer les unes des autres ; mais se réservent  
 » chacune en particulier , tous les droits  
 » dont elles jouissoient auparavant.

» Que lefdites provinces s'entre-secour-  
 » ront les unes les autres , pour repousser  
 » les attaques de toutes les puissances étran-  
 » geres , & principalement tous actes de  
 » violence qui pourroient être faits contre  
 » quelques-unes d'elles de la part du Roi  
 » d'Espagne , sous le prétexte d'établir la reli-  
 » gion Catholique , ou à cause de quelques  
 » conventions faites dans les Pays-Bas , de-  
 » puis l'an mille cinq cens cinquante-huit :  
 » laissant à la généralité à déterminer en  
 » quelle proportion chaque province seroit

» obligée de fournir sa part, soit d'argent,             
 » soit de troupes. Liv. XV.

» Qu'en Hollande & en Zélande on ne 1579.  
 » professera publiquement d'autre religion  
 » que celle qui y est déjà établie; & que  
 » dans les autres provinces il sera permis  
 » d'y professer, soit la religion Protestante,  
 » soit la religion Romaine, ou toutes les  
 » deux en même-temps, selon que les provin-  
 » ces le jugeront à propos. Que les effets  
 » des églises & des couvens seront rendus ;  
 » excepté dans les provinces de Hollande  
 » & de Zélande; & que dans celles ci on  
 » fera des pensions aux ecclésiastiques papif-  
 » tes, qui leur seront payées par-tout où ils  
 » résideront.

» Que toutes les villes frontieres, &  
 » autres, que les Etats généraux ou les Etats  
 » des provinces jugeront à propos de faire  
 » fortifier, le seront aux frais de la géné-  
 » ralité, & de la province en particulier où  
 » seront situées ces villes. Mais que, si les  
 » Etats généraux jugent nécessaire de faire  
 » élever quelques nouveaux forts dans une  
 » province, & le fassent sans que la pro-  
 » vince l'ait approuvé, alors la construction  
 » de ces forts se fera aux dépens de la gé-  
 » néralité.

**1579.** » Que toutes les places fortifiées seront  
 Liv. XV. » obligées de recevoir la garnison que la  
 » généralité jugera à propos d'y envoyer;  
 » mais à condition que les troupes qui la  
 » composeront, feront serment de fidélité à  
 » la ville & à la province, quoiqu'elles  
 » l'eussent déjà prêté auparavant aux Etats  
 » généraux.

» Que les Etats généraux ne pourront  
 » faire aucun traité de paix, aucune treve,  
 » ni entreprendre aucune guerre, mettre  
 » aucune imposition, lever aucune taxe,  
 » sans le concours de la majeure partie des  
 » provinces & villes de l'Union; & que,  
 » de leur côté, les villes & les provinces  
 » ne pourront contracter d'alliance avec au-  
 » cun prince, ou puissance étrangere, sans  
 » le consentement de la généralité.

» Qu'au cas que quelques princes, états;  
 » ou puissances, désirent d'accéder au pré-  
 » sent acte d'Union, ils le pourront faire,  
 » mais avec le consentement de tous les  
 » membres de la confédération.

» Que tous les habitans mâles des provin-  
 » ces confédérées, depuis l'âge de dix-huit  
 » ans jusqu'à celui de soixante, se feront  
 » inscrire, un mois après la publication du  
 » présent acte d'Union; & que ledit regis-

» tre fera représenté aux Etats, la premiere =====  
 » fois qu'ils s'assembleront, afin que lesdits Liv.XV.  
 » Etats généraux soient en état de juger des 1579.  
 » forces de chaque province & de ce qu'elle  
 » peut fournir d'hommes pour la défense  
 » commune.

» Que, pour se procurer l'argent néces-  
 » faire pour l'entretien de l'armée, toutes  
 » les taxes seront données à ferme au plus  
 » offrant & dernier enchérisseur; & qu'elles  
 » seront diminuées ou augmentées, selon que  
 » les Etats généraux jugeront que les besoins  
 » de la confédération l'exigent (8). »

Cette confédération ne produisit point d'a-  
 bord tous les avantages que l'on en espéroit.  
 Avant que le parti des Catholiques-Romains,  
 & celui des Protestans pussent vivre en bonne  
 intelligence, il fallut qu'ils éprouvassent en-  
 core pendant quelque temps les funestes ef-  
 fets de leur zele mal-entendu & outré pour  
 leur religion. Il régnoit encore, entre les ha-  
 bitans de plusieurs villes, la plus violente ani-  
 mosité. A Bois-le-duc, les Protestans & les  
 Catholiques-Romains prirent les armes, & en  
 vinrent aux mains; environ cent d'entre eux

---

(8) Grotius p. 64. Meteren Liv. IX. p. 240.

~~resterent~~ resterent sur la place. Peu de temps après  
 Liv.XV. les Protestans , saisis tout-à-coup d'une ter-  
 1579. reur panique , quitterent la ville ; & aussi-tôt  
 les Catholiques-Romains se soumirent aux Es-  
 pagnols.

Excès des  
 Protestans.

A Anvers, où le parti des Protestans étoit  
 le plus fort, le peuple insulta les prêtres Ca-  
 tholiques , dans une procession qu'ils faisoient  
 suivant l'usage de leur religion. Envain l'Ar-  
 chiduc Mathias & le Prince d'Orange inter-  
 poserent-ils leur autorité en faveur des Ca-  
 tholiques : il fallut que ceux-ci abandonnas-  
 sent la ville.

L'effet des excès que les Protestans , poussés  
 par leur zele indiscret, commirent à Anvers  
 & dans les autres places, fut de rendre plus  
 aisée la réconciliation des Catholiques avec  
 les Espagnols. Ils ne contribuerent pas peu  
 aussi à détacher des Etats une grande partie  
 de la noblesse. Le jeune Comte d'Egmont ,  
 fils du grand & infortuné d'Egmont, s'étoit  
 jusqu'alors signalé par son zele contre les Es-  
 pagnols : changeant tout-à-coup de sentiment,  
 il résolut, pour faire sa paix avec eux, de  
 surprendre Bruxelles, avec un régiment de  
 Wallons qui étoit à ses ordres, & de remet-  
 tre cette ville au Prince de Parme. Son en-  
 treprise réussit d'abord, au point qu'il s'em-



para d'une des portes, & introduisit ses trou- Liv. XV.  
 pes dans la ville. Les habitans courent à l'inf- 1579.  
 tant aux armes, & étant joints par quelques  
 troupes régulières, ils ont recours à un stra-  
 tageme singulier, pour chasser les soldats que  
 le Comte d'Egmont avoit laissés pour garder  
 la porte : ce fut de pousser sous cette porte  
 plusieurs chariots chargés de paille & de foin  
 & d'y mettre le feu. Ces soldats, suffoqués  
 par la fumée & la flamme que le vent pouf-  
 soit sur eux, furent bientôt obligés de quitter  
 leur poste, & de prendre la fuite. Dans ces  
 entrefaites tous les habitans s'étoient armés;  
 ils se saisirent de toutes les issues du marché,  
 afin d'empêcher que le Comte d'Egmont &  
 sa troupe pussent en sortir & leur échapper.  
 Tout le jour & la nuit suivante on resta,  
 des deux côtés, dans l'inaction; mais pendant  
 tout ce tems les habitans ne cessèrent de re-  
 procher au Comte d'abandonner ceux qui  
 avoient pris les armes pour venger la mort  
 de son pere; ils lui rappellerent qu'il y avoit  
 onze ans que celui-ci, au même jour & sur  
 cette même place, avoit péri par la main du  
 bourreau, pour la même cause que lui, son  
 indigne fils, vouloit si lâchement trahir. Ce  
 souvenir amer fit couler des larmes des yeux  
 du jeune Comte; & le peuple, touché de

**1579.** compassion pour le fils, & par respect pour  
Liv. XV. la mémoire du pere, consentit qu'il sortît de  
la ville avec sa troupe (9).

Conféren-  
ces de Co-  
logne.

Pendant le cours de ces événemens on avoit, à la sollicitation de l'Empereur, du Pape, des Electeurs de Cologne & de Treves, & sous la médiation de ces Princes, ouvert des conférences à Cologne, dans l'intention de parvenir à faire un accommodement solide entre le Roi d'Espagne & les Pays-Bas. Le Pape y avoit envoyé pour son ambassadeur Castagna, archevêque de Rossano; qui occupa depuis lui-même la chaire pontificale, sous le nom d'Urbain VII. A la tête des ambassadeurs de l'Empereur, étoit le Comte de Schwartzembourg : l'ambassadeur du Roi d'Espagne étoit le Duc de Terra-nuova; & à la tête de leurs députés, les Etats avoient mis le Duc d'Arfchot. Les observateurs superficiels jugeoient du succès de cette négociation, par le rang & la dignité de ceux qui en étoient chargés : mais ceux qui avoient des vues plus étendues, en portoient un jugement tout opposé; ils considéroient que le Prince d'Orange & les autres chefs du parti

---

(9) Grotius, pag. 64. Meteren Liv. IX. p. 250.

des confédérés ne pouvoient se flatter, après avoir pouffé les choses au point où elles étoient alors, d'obtenir jamais de Philippe II, Prince inflexible & impitoyable dans sa haine, un pardon sincere du passé. Que les opinions des Réformés étoient plus répandues qu'auparavant, & leur zele, pour maintenir leur église, beaucoup plus ardent, s'il étoit possible, qu'il ne l'avoit jamais été; qu'ainsi il y avoit peu de raisons d'espérer qu'on pût leur persuader de revenir à celle de Rome. Que, d'un autre côté, on ne devoit pas raisonnablement se flatter que Philippe, zélé comme il l'étoit pour celle-ci, voulût jamais accorder aucune condition qui lui fût contraire & qui favorisât celle des Protestans. Ce fut en effet l'inflexible obstination de ce Prince à ne point se relâcher sur ce point, qui fit échouer les négociations de Cologne, comme quelques-unes des autres qui les avoient précédées. Il agit en cette occasion avec sa duplicité ordinaire, & donna à son ambassadeur des instructions secretes, très-différentes de celles qui avoient été communiquées à l'Empereur (10).

---

(10) Strada Liv. V.

Dans les instructions destinées à être ren-  
 Liv. XV. dues publiques, il paroissoit que le Roi d'Es-  
 1579. pagne étoit disposé à ratifier la Pacification  
 de Gand; & par un des articles de ce traité,  
 la religion devoit rester, dans les Pays-Bas,  
 dans l'état où elle étoit alors, jusqu'à ce que  
 l'assemblée générale de toutes les provinces  
 eût statué sur ce point. Dans le courant des  
 conférences, il fut aisé de juger que le Roi  
 n'entendrait à aucune sorte d'accommodement,  
 à moins que la religion Romaine ne fût en-  
 tièrement rétablie dans toutes les provinces;  
 qu'il ne vouloit ni consentir à la convocation  
 de l'assemblée générale, ni ratifier la nomina-  
 tion de l'Archiduc Mathias. Son ambassadeur  
 insista aussi fortement sur ce que toutes les  
 places fortes, armes & munitions, fussent re-  
 mises immédiatement au Prince de Parme.  
 Enfin, toutes les conditions que proposa le  
 Duc de Terra-nuova, furent, pour tous les  
 points importans, les mêmes que celles qu'a-  
 voient déjà rejeté les provinces de Hollande &  
 de Zélande, lorsqu'elles agissoient pour elles seu-  
 les & séparément des autres. De cette conduite  
 du Roi d'Espagne résulte clairement, que ce  
 n'avoit été que pour satisfaire aux sollicitations  
 du Pape & de l'Empereur, qu'il avoit con-  
 senti à la convocation d'un congrès à Cologne.

Cependant, quelque tems avant la rupture du congrès, la fierté de Philippe II se liv. XV.  
 plia au point, qu'il fit offrir secretement au 1576.  
 Prince d'Orange le payement de toutes ses dettes; la restitution de tous ses biens; un Philippe  
 dédommagement des pertes qu'il avoit faites veut ga-  
 pendant la guerre; & la liberté du Comte gner le  
 de Buren, auquel il promettoit de donner Prince  
 le gouvernement de Hollande & d'Utrecht, d'Orange.  
 si le Prince d'Orange vouloit se retirer en  
 Allemagne. Ces propositions lui furent fai-  
 tes par le Comte de Schwartzembourg, qui,  
 en même temps, lui donna sa parole d'hon-  
 neur qu'elles seroient exactement exécutées,  
 s'il les acceptoit. Une pareille démarche de  
 la part d'un ennemi aussi grand & aussi  
 puissant, ne pouvoit que flatter beaucoup  
 le Prince; c'étoit une preuve de la crainte  
 que son habileté & ses talens inspiroient à  
 Philippe. Mais Guillaume, au-dessus de tous  
 les charmes de l'intérêt, préféra la gloire  
 de sauver de l'esclavage un peuple qui avoit  
 mis sa confiance en lui, à tous les avan-  
 tages que lui & toute sa famille auroient  
 pu retirer du pardon & même de la faveur  
 du Roi : » je ne veux, dit-il, entendre à  
 » aucune proposition, de quelque nature  
 » qu'elle soit, qui n'intéressera que moi.

„ feul : dans tout ce que j'ai fait , c'est  
 Liv. XV. „ l'amour du bien public que j'ai envisagé ;  
 1579. „ c'est lui qui m'a toujours animé ; & nulle  
 „ confidération ne pourra me déterminer à  
 „ entrer dans aucun accommodement , doñt  
 „ les Etats & le peuple ne feront pas par-  
 „ ticipans. Si l'on eût acquiescé à leurs  
 „ justes demandes , je n'aurois pas alors re-  
 „ jetté des conditions particulieres pour moi-  
 „ même , que ma conscience & mon hon-  
 „ neur m'auroient permis d'accepter. (11) ”

Le congrès  
 est rompu.

Peu de temps après , les conférences de  
 Cologne furent rompues , fans avoir pro-  
 duit autre chose que de fournir au Duc  
 d'Arfchot , & à quelques autres députés des  
 Etats , l'occasion de faire leur paix parti-  
 culiere.

Mais les négociations n'avoient pas in-  
 terrrompu les opérations de la guerre. Le  
 Prince de Parme , à l'aide de quelques Ca-  
 tholiques-Romains , s'étoit emparé de Mali-  
 nes , & quelque temps après de Villebroek.  
 Les Etats se dédommagerent de la perte de  
 ces villes , par la conquête que fit leur ar-  
 mée , commandée par le Comte de Renne-

---

(11) Reidanus , p. 29. Grotius p. 69.

berg, de la province de Frise, des villes de Deventer & de Groningue. Dans les Liv. XV.  
 provinces du midi, les Flamands & les Wal- 1579.  
 lons s'attaquerent continuellement les uns les  
 autres ; mais ils ne firent rien d'assez con-  
 sidérable pour être rapporté.



---

---

# HISTOIRE

DU REGNE

DE

PHILIPPE SECOND,  
*ROI D'ESPAGNE.*

---

---

LIVRE SEIZIEME.

**T** Andis que les choses, que nous venons  
de rapporter, se passioient dans les Pays-  
Bas, Philippe II travailloit sans relâche aux  
préparatifs nécessaires pour faire valoir ses  
prétentions sur le Portugal : c'étoit un ob-  
jet, qui, par son importance, auroit pu  
enflammer une ambition plus modérée que  
ne l'étoit celle de ce Prince ; il méritoit  
toute l'attention qu'il y donnoit, & les dé-  
penses considérables qu'il faisoit pour en ac-  
quérir la possession. Sous une suite de Rois,  
qui avoient mis toute leur gloire à faire

---

---

Liv. XVI.

1579.

Etat du  
Portugal.



fleurir le commerce de leurs fujets , & à ~~faire~~ faire de nouvelles découvertes dans les ré- Liv.XVI.  
gions du globe les plus éloignées , les Por- 1579.  
tugais étoient parvenus à un degré de confi-  
dération parmi les autres nations de l'Eu-  
rope , dont le peu d'étendue de leur pays ,  
& le voisinage de l'Espagne , sembloient les  
exclure pour toujours. Outre les établisse-  
mens qu'ils avoient formés en Afrique , &  
dans les isles adjacentes , ils avoient doublé  
le Cap de Bonne-Espérance , ce qu'aucuns  
marins d'Europe , avant eux , n'avoient osé  
entreprendre. Ils avoient pénétré dans pres-  
que toutes les parties de l'océan oriental ,  
y avoient découvert de nouvelles terres ,  
jusqu'alors inconnues , & bâti nombre de  
villes , dans la vue d'étendre leur commerce.  
Non contents d'avoir fait tant de nouvelles  
acquisitions à l'Est , ils avoient porté leurs  
armes en Amérique , & avoient établi dans  
le Brésil cette riche colonie qu'ils y posse-  
dent encore.

Jean III , le dernier des grands Rois , sous Don Sé-  
le regne desquels les Portugais s'étoient fi- bastien ,  
gnalés par de si grands exploits , étoit mort  
quelques années avant le temps dont nous  
nous occupons présentement. Il avoit laissé  
son trône à Sébastien , son petit-fils , âgé de


trois ans. Plusieurs qualités éclatantes qu'on  
 Liv. XVI. remarqua de bonne heure en lui, donnerent  
 1579. aux Portugais les plus grandes espérances  
 d'un regne heureux & brillant; mais, mal-  
 heureusement pour lui, aussi bien que pour  
 ses sujets, il écouta son ambition, & se  
 livra trop aux projets chimériques qu'elle lui  
 inspira : au lieu de le porter à imiter ses  
 illustres ancêtres, & à s'occuper, comme  
 eux, du bonheur de ses peuples, elle ex-  
 cita en lui le désir d'étendre ses domaines;  
 dans l'intention de contribuer à la propaga-  
 tion de la religion de l'église de Rome.

Projet chi-  
 mérique  
 de son am-  
 bition.

Cette passion étoit fomentée soigneusement  
 par Don Alexis de Menezes, son gouverneur,  
 & par Louis de Camarra, jésuite, son pré-  
 cepteur : le premier ne cessoit de louer  
 devant lui ses prédécesseurs, des victoires  
 qu'ils avoient remportées sur les Maures en  
 Afrique & dans les Indes : tandis que le  
 second s'efforçoit continuellement de lui per-  
 suader, que le premier devoir d'un Roi  
 Chrétien étoit d'étendre la connoissance de  
 la vraie religion; &, en même-temps, que  
 c'étoit de toutes les actions la plus agréable  
 à Dieu. Par ces discours, ils exciterent  
 tellement l'ambition de leur jeune maître,  
 que, pour exécuter le dessein qu'ils lui

avoient suggéré, & qu'il croyoit lui-même si Liv. XVI.  
 méritoire devant Dieu, & si honorable de-  
 vant les hommes, il résolut d'envoyer sa 1579.  
 flotte & son armée dans les Indes, & de se  
 mettre lui-même à la tête de cette extrava-  
 gante expédition. Ses courtisans s'efforcèrent  
 de le faire renoncer à ce projet chimérique,  
 & ils n'y parvinrent qu'en lui proposant une  
 autre expédition en Afrique, contre les Ma-  
 hométans. Les plus sages de son conseil tra-  
 vaillèrent, mais inutilement, à lui faire  
 abandonner aussi cette dernière entreprise :  
 toutes leurs représentations ne produisirent  
 aucun effet ; Sébastien persista dans sa résolu-  
 tion, & travailla avec la plus grande activité  
 à se mettre en état de l'exécuter.

Un événement inattendu, qui arriva à  
 Maroc, pendant que Don Sébastien s'occu-  
 poit des préparatifs pour son expédition d'A-  
 frique, lui fit croire qu'elle étoit avouée par  
 le ciel. A la mort d'Abdalla, Roi de Maroc,  
 son fils Muley Mahomet s'étoit emparé du  
 trône, au mépris de la loi de succession, qui  
 le donnoit au frère du Roi défunt. La guerre  
 civile ne tarda pas à s'allumer, & l'issue  
 n'en fut pas favorable à Mahomet, qui, après  
 avoir perdu plusieurs batailles rangées, fut  
 obligé de céder le trône à son oncle Muley

 Moluc, Prince très-habile & très-vertueux.  
 Liv. XVI. Dans ces fâcheuses circonstances, Mahomet  
 1579. s'adressa au Roi d'Espagne, & lui fit des  
 propositions très-avantageuses, s'il vouloit  
 se déclarer pour lui; mais ses offres ne fu-  
 rent point acceptées. Elles furent mieux re-  
 çues du Roi de Portugal, auquel Mahomet  
 offrit de remettre plusieurs villes, & de se  
 reconnoître son tributaire, s'il vouloit le  
 rétablir dans la possession de ses domaines.

Sébastien Pour se mettre en état d'exécuter ses en-  
 projette gagemens, il s'adressa au Roi d'Espagne, son  
 de conqué- oncle, & lui demanda des troupes : il sol-  
 zir Maroc. licita aussi plusieurs puissances d'Italie de lui  
 en envoyer : mais, ce qui prouva à quel  
 point cette expédition lui tenoit à cœur,  
 ce furent les sollicitations qu'il fit faire au  
 Prince d'Orange.

Sans s'expliquer sur la demande de son  
 neveu, le Roi d'Espagne lui proposa une  
 entrevue dans la ville de Guadeloupe en  
 Castille, que Sébastien accepta. Les historiens  
 rapportent que dans cette entrevue, qui eut  
 lieu peu de temps après, Philippe II s'efforça  
 de dissuader le Roi de Portugal de son en-  
 treprise, & que le trouvant inébranlable  
 dans sa résolution, il lui promit un secours  
 de cinquante galeres & de cinq mille sol-

dats; mais que, peu de temps après, con-  
 sidérant qu'il pourroit bien arriver que l'em- Liv. XVI.  
 pire de Maroc passât au pouvoir du Sultan, 1579.  
 vu la nécessité où étoit Muley-Moluc, d'em-  
 ployer dans ses armées une grande quantité  
 de soldats Turcs, il offrit son amitié & ses  
 secours à ce Prince, qui, craignant aussi,  
 comme lui, l'ambition des Turcs, accepta  
 ses offres, & forma avec l'Espagne l'alliance  
 qui lui étoit proposée. Les mêmes historiens  
 rapportent encore, que dans ce même temps  
 Philippe II, par l'entremise des Vénitiens,  
 obtint du Sultan une treve de trois ans,  
 & que ce fut l'inquietude que lui donnoient  
 les affaires des Pays-Bas, qui le porta à  
 faire la démarche avilissante de traiter avec  
 l'ennemi du Christianisme; ce qu'auparavant  
 il avoit toujours refusé de faire. (1)

La conduite du Prince d'Orange fut bien  
 différente : les affaires des Pays-Bas ne lui  
 donnoient pas moins d'inquiétude qu'au Roi  
 d'Espagne; cependant, soit que ce fût l'effet  
 de sa magnanimité naturelle, soit qu'il eût en  
 vue de faire connoître à l'Europe les forces  
 réelles des provinces confédérées, soit en-

---

(1) Ferreras vol. X. p. 306. 312.

core, que ce fût dans l'espérance d'affurer à la  
 Liv. XVI. confédération l'amitié du Roi de Portugal, il  
 1579. fit l'accueil le plus favorable à d'Acoſta que  
 Sébaſtien lui avoit envoyé; & dans la fuite  
 il envoya à ce Prince un corps de troupes  
 de trois mille hommes (2).

Son ar-  
mée.

Ces trois mille Allemands, dix mille Por-  
 tugais, quelques troupes Italiennes & Eſpagno-  
 les, que Philippe II, malgré ſon traité avec  
 Muley-Moluc, avoit envoyées à ſon neveu,  
 formerent une armée d'environ quinze mille  
 hommes, auxquels on joignit un grand nombre

Arrivée de  
Sébaſtien  
dans le  
royaume  
de Maroc.

de pionniers. Don Sébaſtien la fit embarquer,  
 & mit à la voile au commencement de l'été  
 de 1578 : le débarquement ſe fit heureuſe-  
 ment à Arzile & à Tanger, & preſqu'auf-  
 ſitôt le Roi détrôné vint joindre l'armée Por-  
 tugaiſe avec un corps de troupes de ſa nation.

Muley-  
Moluc.

Muley-Moluc n'avoit pas ignoré les deſ-  
 ſeins du Roi de Portugal, & pour le détour-  
 ner de les mettre en exécution, il lui avoit  
 fait offrir de lui céder pluſieurs territoires  
 adjacens à celui des villes maritimes ſituées  
 en Afrique, qui appartenoient aux Portugais:  
 Muley-Moluc s'étoit d'autant plus empreſſé à

---

(2) De Thou,

engager Don Sébastien à renoncer à l'entre-  
 prise qu'il méditoit, qu'attaqué d'une maladie Liv. XVI.  
 invétérée, & qu'il croyoit devoir le mettre 1579.  
 bientôt au tombeau, il désiroit beaucoup de  
 laisser sa couronne & ses domaines à son  
 frere, qu'il regardoit, suivant la loi du Pays,  
 comme son héritier légitime. Mais, lorsqu'il  
 avoit vu que Don Sébastien ne vouloit en-  
 tendre à aucune des propositions qu'il lui avoit  
 faites, dans l'intention d'écarter la guerre de  
 ses états, il s'étoit préparé avec la plus grande  
 activité à la soutenir avec vigueur : l'armée  
 qu'il avoit mise sur pied, étoit de plus de  
 soixante mille hommes, tant d'infanterie que  
 de cavalerie. Avec cette armée, Muley-Mo-  
 luc marcha à la rencontre de celle des Por-  
 tugais; & quand il fut à quelque distance de  
 leur camp, il fit publier que tous ceux de  
 son armée, qui voudroient quitter ses éten-  
 dards pour passer sous ceux des Portugais,  
 le pouvoient faire librement. Cette démarche  
 extraordinaire, qu'il n'avoit faite qu'à cause  
 qu'il soupçonnoit une partie de ses troupes  
 d'être encore attachées aux intérêts de son  
 neveu, ne produisit d'autre effet que de dé-  
 terminer ceux de la fidélité desquels il dou-  
 toit, à combattre pour leur véritable souve-  
 rain; sa magnanimité & ses vertus triom-

~~phérent~~ phérent de leur attachement à Mahomet.  
Liv. XVI. Les officiers les plus expérimentés de Sé-

1579. Sébastien le pressèrent vivement de rester dans  
Imprudence de Sé- ses lignes, qui étoient près des côtes, &  
bastien, de ne pas hazarder l'événement d'une bataille.

Mahomet lui-même l'en sollicitoit : il s'étoit flatté d'abord qu'une partie des troupes de son oncle l'abandonneroient pour se joindre à lui : se voyant trompé dans ses espérances, il se joignit aux officiers de Don Sébastien, pour l'engager à éviter une action générale. Ce conseil fut rejeté avec dédain; Sébastien le croyoit dicté par la timidité, plus que par la prudence : ainsi il abandonna non-seulement son camp qui étoit bien fortifié, mais s'avança au centre du pays, à la rencontre de l'ennemi.

Sur ces entrefaites, la maladie de Moluc avoit fait les progrès les plus rapides, sans cependant avoir altéré la force de son esprit : s'il n'eût craint les suites que pourroit avoir sa mort prochaine, dont il se voyoit menacé, il se seroit contenté de couper à l'armée de Sébastien toute espèce de communication avec ses vaisseaux. L'armée Portugaise étoit peu fournie de vivres, & ne pouvant en tirer de la flotte, elle seroit périé, & la guerre auroit été terminée.



N'ayant point pris ce parti , il résolut d'en ~~\_\_\_\_\_~~  
 venir , le plutôt possible , à une action gé- Liv. XVI.  
 nérale. La témérité de Don Sébastien lui 1579.  
 procura bientôt l'occasion d'exécuter cette  
 résolution. Sans considérer combien son ar-  
 mée étoit inférieure à celle de Moluc , il  
 s'avança dans une grande plaine , où l'armée  
 ennemie pouvoit aisément se développer , &  
 l'infanterie , comme la cavalerie , agir libre-  
 ment. Moluc en profita ; il rangea son ar-  
 mée en bataille , lui donna la forme d'un  
 croissant ; & se faisant porter dans une li-  
 tière , il passa dans tous les rangs , exhorta  
 ses soldats à se ressouvenir qu'ils alloient  
 combattre pour leur liberté & leur religion ;  
 leur fit envisager que l'un & l'autre étoient  
 en danger , puisque , quelques prétextes que  
 les Portugais pussent alléguer , rien ne les  
 avoit provoqués à faire leur invasion ; que ,  
 par conséquent , ils n'avoient pu y être en-  
 gagés que par le désir de réduire les Mau-  
 res à l'esclavage & de détruire leur reli-  
 gion. Ensuite il donna les ordres qu'il crut  
 être les plus essentiels pour assurer le gain  
 de la bataille ; & comme il sentoît ses for-  
 ces épuisées , il remit le commandement de  
 son armée à son frere , & se retira à quel-  
 que distance de là.

1579. La bataille commença par une décharge  
 Liv. XVI. générale de l'artillerie & de la mousquete-  
 rie ; mais bientôt on s'approcha , on en  
 vint aux armes blanches : en plusieurs en-  
 droits , l'infanterie Portugaise repoussa les  
 Maures , & en fit un grand carnage. Dans  
 cet intervalle la cavalerie Maure , qui mon-  
 toit à trente mille hommes & qui étoit sur  
 les aîles , s'étant étendue , enveloppa l'ar-  
 mée Portugaise de tous côtés , la prit en  
 flanc & à dos , tandis qu'elle poursuivoit  
 l'avantage qu'elle avoit sur l'infanterie des  
 Maures. D'un autre côté , la cavalerie de  
 Sébastien enfonçoit un corps de celle des  
 Maures ; elle le poussa même jusqu'à l'en-  
 droit où Moluc s'étoit retiré. A la vue de  
 ses troupes qui fuyoient , ce Prince n'é-  
 coutant que son indignation , s'élance hors  
 de sa litiere , monte à cheval , rallie ses  
 soldats & les ramene au combat. Cet ef-  
 fort avoit tellement épuisé ce qui lui res-  
 toit de force , que ses officiers , voyant  
 qu'il ne pouvoit plus se tenir sur son che-  
 val , le remirent dans sa litiere. Il y tomba  
 aussi-tôt évanoui , revint quelques instans  
 après , mais n'eut que le tems de recom-  
 mander à ceux qui l'environnoient , de ca-  
 cher sa mort jusqu'à ce que le gain de la

1579.  
 Bataille  
 d'Alcazar.

bataille fut décidé. Ensuite mettant le doigt sur la bouche, comme pour réitérer l'ordre Liv. XVI. qu'il venoit de donner, il expira.

1579.

On ne trouve pas dans l'histoire d'exemples d'une plus grande fermeté d'ame. Moluc étoit un Prince doué des qualités les plus aimables ; il avoit tout ce qui inspire le respect ; il étoit juste , généreux , & ce qui est rare chez les Africains ; il s'étoit toujours distingué par sa candeur & son intégrité , autant que par sa prudence , sa magnanimité & son courage ; il délivra son peuple de la tyrannique oppression d'un usurpateur ; & s'il eût vécu plus long-temps , il auroit porté sa nation à un degré de gloire & de prospérité , auquel elle n'a pu parvenir dans la suite.

Ses soldats , persuadés qu'il vivoit encore & étoit témoin de leur courage , firent des efforts étonnans : il en périt un grand nombre. Les Espagnols, les Allemands, les Portugais les attaquoient avec la plus grande vigueur ; mais la cavalerie , forcée de se replier sur l'infanterie , y jeta le désordre & la confusion ; elle rompit ses rangs : alors la cavalerie Maure , tombant sur elle de tous les côtés , en fit un carnage affreux , & il n'y eut que ceux qui furent faits prisonniers , qui échappèrent à la mort.

~~Don Sébastien~~  
 Liv. XVI. 1579. Don Sébastien survécut peu à cette sanglante catastrophe. Avant l'action, il s'étoit conduit comme l'auroit pu faire le général le plus expérimenté, soit pour former son ordre de bataille, soit pour ranger ses troupes. Pendant le combat, il donna plusieurs fois des preuves de la plus héroïque valeur; on le vit aller de rang en rang animer, par son exemple, & exciter par ses discours le courage de ses soldats, s'exposer à tous les dangers & se jeter, l'épée à la main, au plus fort de la mêlée : il eut trois chevaux tués sous lui. L'officier qui portoit son étendard, ayant été tué à ses côtés, ses soldats, dans la confusion de la mêlée, prirent un autre étendard pour le sien, y coururent & laissèrent leur Prince presque seul, au milieu des ennemis. Les Maures lui crièrent de se rendre, qu'ils lui conserveroient la vie : » vous ne pouvez, leur répondit Sébastien, » me conserver l'honneur". En même-temps, accompagné seulement du Comte de Vimioso, de Christophe Tavora, & de Nunno de Mascaregnas, il se précipite au milieu d'eux, combat en désespéré, voit tomber à ses côtés Vimioso & Tavora, manque de force pour se défendre, est pris & défarmé par les Maures. Chacun d'eux veut avoir alors la gloire

de conserver en sa puissance cette illustre prisonnier, & ils se le disputent par les armes, jusqu'à ce qu'un officier étant accouru, décharge un coup de sabre sur la tête de l'infortuné Sébastien, l'étend mort à ses pieds, & par cette action barbare met fin à leur querelle (3).

~~\_\_\_\_\_~~  
Liv. XVI.  
1579.

Mort de Sébastien.

Ainsi mourut le brave, mais téméraire Sébastien. Le sort affreux de ce malheureux Prince est un exemple terrible des effets funestes de l'ambition & du courage, quand ils ne sont pas tempérés par la prudence & la modération. Avec lui périt, dans cette fatale journée, la plus grande partie de la noblesse Portugaise, & huit mille de ses soldats. Le reste de son armée fut réduit à l'esclavage : le peu de ceux qui échappèrent, s'enfuirent à Arzile & à Tanger ; & plusieurs des premières familles du Portugal furent éteintes par cette malheureuse expédition. (4)

(3) Ce récit de la mort de Sébastien est d'après Nunno de Mascaregnas, témoin oculaire, & mérite une croyance entière, dit de Thou, quoique quelques historiens avancent qu'il se donna lui-même la mort.

(4) Mahomet se noya, en voulant échapper à ceux qui le poursuivoient. Hamet, frère de Muley, lui succéda au trône de Fez & de Maroc.

**1579.** Don Henri, oncle de Sébastien, cardinal & prêtre, lui succéda ; mais comme il étoit d'une complexion foible, fort âgé & fort infirme, qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'il vécût long-temps, & qu'il ne pouvoit laisser d'enfant pour héritier de sa couronne, tous ceux qui pouvoient y avoir quelque prétention, se préparèrent dès lors à les faire valoir après sa mort.

Don Henri monte sur le trône de Portugal.

Ces prétendans étoient au nombre de sept : Catherine, Duchesse de Bragance ; Philippe, Roi d'Espagne ; Philibert-Emmanuel, Duc de Savoye ; Antoine, Prieur de Crato ; Ranuce Farnese, Duc de Parme ; Catherine de Medicis, mere de Henri III, Roi de France ; & le Pape Gregoire XIII. Les quatre premiers étoient petits-fils d'Emmanuel le grand, pere du Roi régnant. La Duchesse de Bragance (5) avoit eu pour pere le Prince Edouard, second fils d'Emmanuel ; le Roi d'Espagne étoit fils de l'Impératrice Isabelle, sa fille aînée, dont la sœur cadette Béatrix avoit donné le jour au Duc de Savoye ; & Don Antoine

---

(5) Le Duc de Bragance, son mari, étoit lui-même issu de la famille royale, mais non de la ligne directe.

l'avoit reçu d'une maîtresse de Louis, Duc de ~~Normandie~~  
 Bega, le plus jeune des enfans d'Emmanuel. Liv. XVI  
 Le Duc de Parme, fils d'une fille du Prince 1579.  
 Edouard, étoit arriere petit-fils de Don Emmanuel. Pour la Reine Catherine de Medicis, mere du Roi de France, elle fondeoit son droit sur ce qu'elle se prétendoit descendre d'Alphonse III, qui étoit mort il y avoit alors environ trois cens ans. Le Pape disoit que le royaume de Portugal étant un fief relevant de la chaire pontificale, il devoit lui revenir à défaut de mâle de la ligne directe. Gregoire XIII désiroit d'autant plus d'acquérir la possession de ce royaume, qu'il souhaitoit ardemment de mettre une couronne sur la tête de son fils naturel : auparavant il s'étoit flatté de l'espoir de le faire Roi d'Irlande, avec l'aide du Roi d'Espagne ; & comme il ne devoit pas présumer que ce Prince voulût renoncer, pour lui complaire, aux droits qu'il avoit sur le royaume de Portugal, il y avoit alors de la folie à vouloir entrer en concurrence avec un compétiteur aussi puissant que l'étoit Philippe II.

Les prétentions de Catherine de Medicis n'étoient pas mieux fondées ; les espérances qu'elle pouvoit avoir, si elle en avoit réellement de réussir, étoient aussi chimériques que

~~celles de Gregoire XIII.~~ celles de Gregoire XIII. Ainsi, ce qu'on peut  
 Liv. XVI. présumer avec le plus de vraisemblance, c'est  
 1579. que cette Princesse, habile politique comme  
 elle l'étoit, n'avoit d'autre but, en paroissant  
 vouloir faire valoir ses droits, que de traverser  
 les projets ambitieux de Philippe II, &  
 donner un prétexte au Roi de France de s'y  
 opposer.

Philippe n'avoit rien à redouter de la concurrence des Ducs de Parme & de Savoye; outre que ses prétentions au trône de Portugal étoient mieux fondées que les leurs, il y avoit entre lui & eux une alliance très-étroite : d'ailleurs, ces Princes étoient en quelque sorte dans sa dépendance, par le besoin qu'ils avoient de son appui & même de sa protection.

Si Don Antoine eût pu prouver le mariage de sa mere, son droit au trône auroit été incontestable; il entreprit d'en faire la preuve, sans pouvoir y réussir : cependant il ne renonça pas à ses prétentions, & persistant dans le projet d'être Roi, il parvint par son activité & son adresse à se faire un parti considérable parmi le peuple. La plus grande partie de la noblesse & le Roi régnant, voyant l'impossibilité où étoit le Prieur de Crato de prouver sa légitimité, penchoient pour la



Duchesse de Bragance, dont ils croyoient le droit au trône mieux fondé que celui du Roi d'Espagne; non seulement parce qu'elle des-  
cendoit, par les mâles, d'Emmanuel, & Phi-  
lippe par les femmes, mais encore parce qu'une  
loi fondamentale excluait du trône tout étran-  
ger & le rendoit inhabile à y succéder.

Les agens de Philippe à la cour de Lis-  
bonne, convenoient que si le pere de la Du-  
chesse de Bragance vivoit encore, son droit  
seroit incontestable, mais qu'étant mort sans  
être possesseur de la couronne, on ne devoit  
avoir égard qu'au degré actuel de consanguini-  
té avec Don Emmanuel; & que, comme  
leur maître & la Duchesse de Bragance se  
trouvoient dans le même degré, la préférence  
devoit, dans ce cas, être pour le mâle : ils  
soutenoient aussi que la loi que donnoit l'ex-  
clusion aux étrangers, ne pouvoit regarder  
le Roi d'Espagne, puisqu'anciennement le  
Portugal avoit appartenu au Roi de Castille.

Outre ces raisonnemens, qui ne pouvoient  
être que d'un très-foible poids pour ceux qui  
n'avoient pas quelques motifs particuliers de  
désirer que la préférence fût accordée à Phi-  
lippe II, le Duc d'Osborne, son ambassadeur,  
tâchoit d'en faire valoir d'autres auprès du  
timide & scrupuleux Henri; il lui représen-

Titres de  
Philippe.

Liv. XVI.  
1579.

**1579.** ~~toit~~ qu'il seroit impossible au Duc de Bragance  
 Liv. XVI. de se maintenir sur le trône contre les efforts  
 d'un compétiteur aussi puissant que l'étoit le  
 Roi d'Espagne ; il lui faisoit envisager les  
 suites funestes qu'auroit pour son peuple la  
 guerre inévitable, qu'il faudroit soutenir con-  
 tre l'Espagne ; & que, si ce fléau venoit à  
 désoler son pays, il perdrait bientôt tous les  
 avantages des découvertes & des conquêtes  
 glorieuses faites par son pere & son frere.

Don Henri  
 examine  
 les droits  
 des con-  
 tendans.

Le Roi de Portugal, qui désiroit sincé-  
 rement de prévenir ces malheurs, résolut  
 d'examiner & de discuter avec la plus  
 grande attention les droits respectifs des  
 contendans ; il consulta les plus habiles ju-  
 risconsultes qui étoient alors en Europe,  
 & convoqua une assemblée générale des  
 Etats, pour qu'elle l'aidât de son avis sur  
 le parti & les mesures qu'il falloit prendre  
 dans les circonstances présentes. Les uns  
 lui conseilloient de nommer, sans différer,  
 un des contendans, quel qu'il fût ; d'autres,  
 au contraire, l'engageoient à ne pas préci-  
 piter son choix & à examiner avec la plus  
 scrupuleuse attention le droit de chacun d'eux.  
 Ce dernier avis fut préféré ; & Don Henri  
 les fit citer à comparoître devant lui : tous  
 envoyèrent des députés, qui plaiderent la

cause de leur maître, comme ils auroient pu le faire devant un tribunal de justice ordinaire, dans une affaire purement civile. Liv. XVI.

Cette discussion extraordinaire, dans laquelle il paroissoit qu'on devoit avoir tant d'égard pour l'équité & la justice, étoit conforme au goût & au caractère foible & irrésolu d'un Roi qui avoit passé sa vie à écouter les disputes frivoles des théologiens; les gens sensés & prudents le blâmoient de cette conduite; ils ne croyoient pas que le sort des royaumes pût se décider avec les formalités & d'après les principes des loix; ils regardoient donc l'examen ridicule dont s'occupoit Don Henri, non seulement comme inutile pour la fin qu'on se propoisoit, mais encore comme devant diviser le royaume en factions, qui tôt ou tard y allumeroient une guerre civile. 1579.  
Il délibère.

Il auroit dû, dès le commencement, disoit-on, se déclarer pour la Duchesse de Bragance, dont le droit, suivant la loi des successions, même ordinaires, étoit incontestable. D'ailleurs, cette Princesse étoit plus agréable à toute la nation, qu'aucun autre des contendans. Ce choix fait, il auroit assemblé les Etats, & leur auroit fait reconnoître le droit de la Duchesse; ce que les Son imprudence.

1579. Etats auroient fait avec plaisir : après quoi  
 Liv. XVI. il auroit fait prêter serment de fidélité à  
 1579. cette Princesse par l'armée & par toutes les  
 personnes chargées des emplois publics. Au  
 lieu de perdre un tems précieux à délibérer  
 & à prendre des avis , il auroit mieux valu  
 qu'il s'occupât des moyens de mettre le  
 royaume en état de défense contre les en-  
 treprises du Roi d'Espagne.

Mais Don Henri étoit incapable d'aucune  
 résolution qui exigeoit du courage , de la fer-  
 meté & de l'activité. Il avoit autant d'atta-  
 chement pour la Duchesse de Bragance, &  
 autant d'aversion pour Philippe, qu'en avoient  
 la noblesse & le peuple. Malgré cela , tou-  
 jours irrésolu , il ne pouvoit se décider , &  
 employoit son temps à délibérer, comme s'il  
 eût eu la certitude de vivre encore plusieurs  
 années.

Fatigué cependant de rester toujours dans  
 cette perplexité, il s'occupa sérieusement de  
 la proposition que quelques-uns de ses con-  
 seillers lui avoient faite de se marier ; en con-  
 séquence, sans considérer son grand âge, ses  
 infirmités, & son caractère de prêtre, il en-  
 voya une ambassade au Pape, pour le solli-  
 citer de lui accorder la dispense nécessaire. Il  
 n'y avoit pas d'apparence qu'il vécut assez

pour pouvoir exécuter son dessein, encore moins pour qu'il laissât un héritier. Malgré cela, Philippe, aussi-tôt qu'il fut instruit du dessein du Roi de Portugal, lui envoya Ferdinand de Castello, dominicain, pour qu'il tâchât de l'en dissuader ; il le chargea de lui représenter, que son mariage causeroit le plus grand scandale à tous les Catholiques-Romains, & seroit un triomphe pour les Luthériens & les autres sectaires. Mais Don Henri refusa de donner audience à cet envoyé. Ce refus fut pour Philippe une preuve, beaucoup plus forte que toutes celles qu'il avoit eues jusqu'alors, de l'éloignement que le Roi de Portugal avoit pour lui ; & il employa tout le crédit qu'il pouvoit avoir sur le Pape, pour empêcher qu'il n'accordât la dispense qu'on lui demandoit.

En même temps, il mit tout en usage pour se concilier l'affection de la principale noblesse Portugaise ; & par le moyen des émissaires qu'il avoit dans le royaume, il fit répandre une espece de manifeste, tant pour appuyer ses prétentions, que pour inviter le peuple à le préférer, comme étant celui de tous les contendans qui, après la mort du Roi, auroit le plus de droit au trône. Ce manifeste ne produisit point l'effet qu'il en attendoit ; il ir-

Liv. XVI.

1579.

Manifeste  
de Philip-  
pe.

**1579.** rita contre lui le Roi de Portugal. & n'affoi-  
 Liv. XVI. blit point l'aversion que les Portugais avoient  
 pour les Espagnols. Cette aversion, qui leur  
 avoit été transmise par leurs peres, leur ren-  
 doit odieuse la domination Castillane; il n'y  
 avoit rien d'ailleurs dans le caractère person-  
 nel de Philippe, qui pût les faire revenir de  
 l'idée qu'ils s'en étoient formée, & les enga-  
 ger à changer de sentiment.

Si Don Henri avoit profité de ces disposi-  
 tions, s'il eût reconnu, pour son successeur,  
 la Duchesse de Bragance, presque tous ses  
 sujets se feroient empressés de concourir à  
 faire valoir les prétentions de cette Princesse.  
 Dès lors, on auroit pu se procurer des  
 forces assez considérables, pour, avec l'assis-  
 tance des puissances étrangères dont on se  
 feroit assuré, déterminer le Roi d'Espagne à  
 renoncer aux siennes, ou, s'il avoit persisté  
 dans la résolution de les soutenir, empêcher  
 qu'il le fit avec succès. On ne fit rien de  
 tout cela, parce que, d'un côté, le Duc &  
 la Duchesse de Bragance, retenus par la  
 crainte que leur inspiroit la puissance du Roi  
 d'Espagne, & par la conduite foible & incer-  
 taine que tenoit Don Henri, resterent dans  
 l'inaction & ne se donnerent aucune espece  
 de mouvement pour que la nation s'intéres-

fât pour eux ; & que , d'un autre côté , Don ~~Henri~~  
 Henri perfistoit toujours dans la vaine Liv. XVI.  
 croyance que Philippe , ainsi que tous les 1579.  
 autres contendans , s'en rapporteroient entiè-  
 rement à sa décision.

Mais Henri hésita moins à se décider sur  
 les prétentions de Don Antoine , & usa avec  
 lui de moins de réserve & de ménagemens ,  
 qu'avec les autres compétiteurs. Une bulle  
 qu'il avoit obtenue du Pape , l'autorisoit à  
 prononcer sur la légitimité de ce prince. Des  
 témoins , que Don Antoine produisit pour  
 constater le mariage de sa mere , deux avoue-  
 rent qu'ils avoient été subornés , deux autres  
 se contredirent dans leurs dépositions. Dans  
 son testament , d'ailleurs , le pere de Don  
 Antoine ne l'appelloit que son fils naturel :  
 tout cela ensemble parut plus que suffisant  
 à Don Henri , pour qu'il déclarât son neveu  
 déchu de la qualité d'enfant legitime du Duc  
 de Bega , à laquelle il prétendoit. Mais Don  
 Antoine eut assez de crédit auprès du Pape ,  
 pour obtenir qu'il révoquât sa bulle , sous le  
 prétexte que le Roi avoit excédé le pouvoir  
 qu'elle lui donnoit. Ce procédé irrita Don  
 Henri , & contre le Pape & contre Don  
 Antoine : il bannit celui-ci d'abord de sa cour ,  
 & ensuite de tout le royaume. Don An-

Don An-  
 toine de  
 Crato est  
 déclaré  
 bâtard.

Don Antoine se retira en Castille, & y resta quelque temps. Revenu dans le Portugal, il lui fut aisé de s'appercevoir que la conduite de son oncle n'avoit pas produit sur les Portugais l'effet qu'on en attendoit. L'attachement du peuple pour le Prieur de Crato étoit alors aussi fort qu'il l'avoit toujours été, & comme personne n'agissoit pour former un parti en faveur de la Duchesse de Bragançe, la plus grande partie se déclara pour le Prieur, le regardant comme la seule ressource qui leur restoit contre la tyrannie Espagnole. Ces dispositions des Portugais, & l'activité avec laquelle Don Antoine travailloit à augmenter le nombre de ses partisans, firent connoître au Roi d'Espagne que ce ne seroit, ni avec des manifestes & des raisonnemens, qu'il parviendroit à ses fins, ni par le moyen des sollicitations particulieres qu'il pourroit faire pour gagner des partisans; qu'ainsi il falloit qu'il appuyât ses prétentions sur la force des armes. Il en prit la résolution: & en conséquence il fit faire une levée de troupes en Espagne, en Italie & en Allemagne; & donna ordre au Marquis de Sancta Croce de tenir la flotte prête pour agir. Mais comme il y avoit tout lieu de penser que plusieurs puissances le traverse-



oient dans l'exécution de son projet, il fit ~~\_\_\_\_\_~~  
 courir le bruit, pour leur donner le change Liv. XVI.  
 & dissiper leurs alarmes, que les préparatifs 1579.  
 qu'il faisoit, étoient la suite de l'alliance  
 qu'il avoit contractée avec le Roi de Ma-  
 roc; qu'en conséquence de cette alliance,  
 il devoit joindre ses forces à celles de ce  
 Prince pour attaquer Alger. Plusieurs Souve-  
 rains le crurent; de maniere que ni le Roi  
 de France, ni la Reine d'Angleterre, ni  
 aucune des puissances d'Italie & d'Allemagne  
 ne s'occupèrent de ce qu'il faisoit. Cependant  
 la santé du Roi de Portugal s'affoiblissoit de  
 jour en jour, & tous ceux qui l'approchoient,  
 ne doutoient point que sa fin ne dût être  
 très-prochaine. Dans cet état il parut plus  
 empressé qu'il ne l'avoit encore été jusqu'a-  
 lors de désigner son successeur; en consé-  
 quence il convoqua les Etats à Almerin,  
 dans l'intention de nommer ou le Roi d'Es-  
 pagne ou la Duchesse de Bragance, suivant  
 qu'il remarqueroit que l'un ou l'autre seroit  
 plus agréable aux Etats. Les ayant proposés  
 tous deux, les membres de cette assemblée  
 ne purent s'accorder; la plus grande partie  
 de la noblesse étoit pour le Roi d'Espagne,  
 qui, par différens moyens, l'avoit mise  
 dans ses intérêts: mais les députés des villes

lui étoient contraires; ils avoient pour sa  
 Liv. XVI. personne & son gouvernement une aversion  
 1580. que rien ne pouvoit vaincre.

Pendant que l'on délibéroit dans le conseil & que l'on y disputoit fortement sur la préférence que l'on devoit donner aux deux contendans, le Roi mourut; ( 31  
 Mort du Roi de Portugal. Janvier 1580 ) laissant la régence de son royaume à cinq personnes, qu'il revêtit du pouvoir de nommer son successeur.

Le premier acte d'administration que firent les régens, fut d'envoyer une ambassade au Roi d'Espagne pour le dissuader de prendre la voie des armes, avant qu'eux-mêmes eussent mis en exécution les dernières volontés du Roi défunt, & prononcé sur son droit à la succession. Tous les préparatifs de Philippe étant presque achevés, il répondit aux ambassadeurs des régens, que son droit étoit incontestable, qu'il ne le soumettroit ni aux régens, ni aux états, & qu'il ne pensoit pas avoir besoin qu'il fût confirmé par aucune sorte de jugement que ce pût être.

Cette réponse du Roi d'Espagne jetta les régens dans une grande perplexité : le plus grand nombre d'eux étoient pour lui; mais la crainte de l'indignation publique les empêchoit de se déclarer : ils se virent donc obligés d'or-

donner qu'on mît la flotte en état de tenir la mer, qu'on renforçât les garnisons, & qu'on Liv. XVI. réparât les fortifications des villes frontieres. 1580. Mais les grands efforts qu'avoit fait Don Sébastien, & l'état d'épuisement auquel l'état avoit été réduit par les nombréuses expéditions faites dans les Indes & dans l'Amérique, dont les fruits que l'on en avoit retirés, n'avoient pas encore été assez considérables pour dédommager des dépenses qu'elles avoient occasionnées & de la perte des hommes qu'elles avoient causée, mirent les régens dans l'impossibilité de pourvoir à la défense du royaume contre des forces aussi grandes que celles avec lesquelles le Roi d'Espagne alloit l'attaquer.

L'armée de ce Prince, y compris quatre mille pionniers, montoit à trente-six mille hommes; sa flotte étoit de trente vaisseaux de ligne, de dix-sept frégates, & de soixante-dix galeres & vaisseaux de transport, destinés pour porter les munitions de guerre & de bouche. Pour soumettre un royaume aussi peu en état de se défendre, & aussi affoibli par les divisions & par les troubles intérieurs, que l'étoit alors le Portugal, Philippe auroit pu ne pas employer d'aussi grandes forces de terre & de mer. Mais, outre que ce Prince

Etats des  
forces du  
Roi d'Es-  
pagne.

étoit naturellement très-prudent, quelquefois  
 Liv. XVI. même jusqu'à l'excès, dans ses entreprises mili-  
 1580. taires, il est à croire que dans cette con-  
 joncture il pensoit encore plus à l'importance  
 qu'à la difficulté de cette conquête; peut-être  
 aussi craignoit-il que la France & l'Angleterre  
 ne voulussent le traverser & venir au secours  
 des Portugais.

Le Mar-  
 quis de  
 Santa Cro-  
 ce & le  
 Duc d'Al-  
 be sont  
 nommés  
 pour com-  
 mander  
 l'expédition.

Le commandement de la flotte fut donné  
 au Marquis de Santa Croce; c'étoit de tous  
 les officiers de la marine Espagnole, le plus  
 habile & le plus expérimenté. Plus incertain  
 sur le choix de celui auquel il confieroit le  
 commandement de son armée, Philippe hésita  
 quelque tems à le nommer; ce n'étoit pas  
 qu'il ne connût le mérite & l'habileté de cha-  
 cun de ses généraux, car le Duc d'Albe vi-  
 voit encore, & Philippe savoit qu'il possédoit  
 tous les talens & toutes les qualités néces-  
 saires pour faire réussir une entreprise de l'es-  
 pece de celle qu'il projettoit.

A son retour des Pays-Bas, le Duc d'Albe  
 avoit trouvé dans son maître la même con-  
 fiance dont il jouissoit auparavant; il étoit  
 auprès de lui dans la plus grande faveur :  
 mais son fils Don Garcie de Toledé ayant, à  
 la faveur d'une promesse de mariage, séduit  
 une des filles d'honneur de la Reine, Philippe

l'avoit fait arrêter, & avoit déclaré qu'il n'ob- ~~tiendrait~~  
 tiendrait la liberté, qu'après qu'il auroit rem- Liv. XVI.  
 pli ses promesses. Le Duc d'Albe favorisa la 1580.  
 fuite de son fils, &, sans avoir égard aux or-  
 dres du Roi, il conclut son mariage avec sa  
 cousine, fille du Marquis de Villena. Le Roi  
 irrité de ce procédé, qu'il regardoit comme  
 attentatoire à son autorité, avoit interdit la  
 cour au Duc d'Albe, & l'avoit relégué au  
 château d'Uzeda. Le Duc d'Albe souffrit cet  
 affront avec beaucoup d'impatience, & avoit  
 engagé le Pape & quelques Princes étrangers  
 à intercéder en sa faveur. Toutes les sol-  
 licitations qu'on avoit faites pour obtenir  
 son pardon, avoient été inutiles; & il y  
 avoit deux ans que duroit son exil. Cette  
 sévérité pour une offense aussi légère, &  
 à l'égard d'un ancien serviteur, sur le déclin  
 de l'âge, fut attribuée par les uns, au carac-  
 tere impérieux de son maître, & à l'inflexi-  
 bilité de son cœur; d'autres disoient que  
 depuis long-temps le Roi étoit fatigué de  
 l'arrogance du Duc, & que la faute pour  
 laquelle il le punissoit, n'étoit qu'un pré-  
 texte dont il se servoit, pour éloigner un  
 courtisan dont le caractère & les manieres  
 lui étoient devenus insupportables.

Mais, quel que fût le motif qui avoit

Liv. XVI.

1580.

fait agir Philippe, on devoit présumer que sa fierté, la méfiance qui lui étoit naturelle, & les soupçons qu'il pouvoit avoir, l'empêcheroient de confier une entreprise d'une aussi grande importance que celle qu'il projettoit contre le Portugal, à un homme envers lequel il s'étoit montré si inexorable. On fut donc fort surpris, quand on apprit que deux secrétaires d'état avoient été de la part du Roi trouver le Duc d'Albe, pour lui demander si sa santé lui permettoit de se charger du commandement de l'armée destinée pour aller conquérir le Portugal? Le Duc répondit, que, dévoué au service de son maître, il étoit prêt de lui sacrifier le peu de santé, de force & de vie qui lui restoit. Aussi-tôt il partit pour Barajas, dans l'intention d'y attendre les ordres du Roi. Cependant il lui fit demander la permission de se rendre auprès de lui à Madrid : elle lui fut refusée ; & on lui fit dire qu'on lui enverroit ses instructions à Barajas. Philippe étoit dur & sévère à l'égard même de ceux de ses ministres qu'il estimoit le plus ; la clémence lui étoit étrangère ; jamais il ne pardonna aucune offense & n'oublioit aucune injure. En même tems qu'il envoya au Duc d'Albe ses instructions, il lui fit passer l'or-

dre

dre de se rendre , le plutôt possible , à l'ar-  
mée. Ceux qui se rappelloient les cruautés Liv. XVI.  
affreuses que le Duc avoit exercées dans les 1580.  
Pays-Bas , voyoient , avec une espece de sa-  
tisfaction , le désagrément qu'il venoit d'es-  
fuyer ; mais cependant ils ne pouvoient lui  
refuser le tribut de louanges qui lui étoit dû  
pour cette fidélité inébranlable qui sied si  
bien à un sujet envers son souverain ; qui ,  
dans un âge avancé , & avec une santé foi-  
ble , l'avoit engagé à s'exposer à tous les  
hasards & à toutes les fatigues de la guerre ,  
pour un Prince qui l'avoit traité avec tant  
d'ingratitude.

Aussi-tôt que le Duc d'Albe eut reçu ses Marche  
de l'armée  
Espagno-  
le, en Juin  
1580.  
instructions , il partit de Bajas , & alla  
joindre l'armée assemblée à Bajados , & bien-  
tôt après il lui fit prendre la route d'Elvas  
& Olivença. Ces villes & toutes celles situées  
au Nord du Tage , jusqu'à Setubal , qui est  
à l'Ouest , ouvrirent leurs portes ; & mal-  
gré l'aversion qu'avoient leurs habitans pour  
le gouvernement Espagnol , ils proclamèrent  
Roi Philippe II. Vainement auroient-ils voulu  
résister ; ils n'avoient pas eu le tems de  
faire les préparatifs nécessaires pour se met-  
tre en état de défense.

La flotte , commandée par le Marquis de

**————** Santa Croce, avoit mis à la voile en même  
 Liv. XVI. temps, du port de Ste Marie près de Ca-  
 1580. dix; elle s'empara, sans trouver aucune ré-  
 sistance, de Lagos & des autres villes situées  
 sur l'Algarve & l'Antejo, & parut à la vue  
 de Setubal, quelques jours après l'arrivée  
 de l'armée de terre devant cette place.

Progrès  
 des armes  
 Espagno-  
 les.

Ces conquêtes s'étoient faites sans effu-  
 sion de sang; la flotte & l'armée n'avoient  
 trouvé aucun obstacle qui les eût arrêtées.  
 Le dessein du Duc d'Albe avoit été d'abord  
 de marcher droit à la capitale; mais il  
 changea d'avis, & crut qu'il falloit agir avec  
 plus de prudence, quand il fut que Don  
 Antoine avoit rassemblé un corps de troupes  
 considérable; que Lisbonne lui avoit ouvert  
 ses portes, & que le peuple l'avoit pro-  
 clamé Roi; que, d'ailleurs, on avoit for-  
 tifié & mis en état de défense plusieurs vil-  
 les & forteresses, par où il falloit que l'ar-  
 mée Espagnole passât, avant que d'arriver  
 devant la capitale.

Dans le conseil de guerre que le Duc  
 d'Albe fit assembler, on ouvrit trois avis  
 différens sur la route qu'il falloit prendre.  
 Le premier fut de faire traverser le Tage à  
 l'armée, à quelques milles de Lisbonne, en-  
 tre Almerin & Santarin; le second, d'en-



voyer la flotte vers Almada, qui est vis-  
à-vis de Lisbonne, & d'y débarquer les Liv. XVI.  
troupes; le troisieme, de transporter par 1580.  
mer toute l'armée de Setubal à Cascaes.  
La plus grande partie des officiers se déclara-  
rent pour les deux premiers avis, parce  
qu'il leur paroissoit qu'on s'exposeroit à moins  
de hafards, en les suivant, qu'en adoptant  
le troisieme : cependant le Duc d'Albe se  
déclara pour celui-ci; il convenoit que les  
raisons sur lesquelles s'appuyoient ceux qui  
ne pensoient pas comme lui, étoient très-  
justes; mais, en faveur de son opinion, il  
remarqua que l'armée étant à portée de la  
flotte, on pourroit facilement & prompte-  
ment la faire embarquer; que le trajet de  
Setubal à Cascaes étoit fort court; & que,  
comme l'ennemi n'avoit pas eu le tems de  
faire ses préparatifs & de se mettre en état  
de défense, il importoit beaucoup d'user de  
la plus grande célérité, & que c'étoit même  
de là que dépendoit le succès de l'entre-  
prise.

Le Duc d'Albe ne fut pas trompé dans son  
attente. L'arrivée soudaine de son armée pro-  
duisit sur les Portugais tout l'effet qu'il s'en  
étoit promis. Rangés en bataille sur la rive  
du Tage, ils paroissoient dans la résolution

de s'opposer vigoureusement au débarque-  
 Liv. XVI. ment; mais aussitôt que l'artillerie des vais-  
 1580. seaux Espagnols eut commencé à tirer, tous  
 les Portugais abandonnerent le rivage, & le  
 Duc d'Albe fit débarquer son armée, sans  
 trouver la moindre opposition. Les Portugais  
 auroient encore pu arrêter l'armée Espagnole,  
 parce que, pour arriver à Cascaes, il falloit  
 qu'elle passât par un chemin étroit, percé  
 dans une montagne, défendu par une bat-  
 terie, & embarrassé de monceaux de roche  
 & de broussailles. Don Diego Menezes, com-  
 mandant en chef, sous Don Antoine, les trou-  
 pes Portugaises, défendoit ce passage avec  
 trois ou quatre mille hommes. Tenter de le  
 forcer étoit une entreprise hardie, même té-  
 méraire; cependant, sans faire attention ni à  
 la situation du passage, ni aux forces qui le  
 défendoient, le Duc d'Albe ordonna à ses  
 troupes de l'entreprendre. Un vieux officier  
 d'une grande expérience, nommé Bariettos,  
 & son ami, le tira alors à l'écart, & lui de-  
 manda : si entreprendre, avec si peu de pré-  
 caution, de déloger un ennemi d'un poste si  
 fort par lui-même, n'étoit pas plutôt une ac-  
 tion d'un jeune guerrier bouillant & fougueux,  
 que celle d'un général expérimenté? „ Un  
 bon général, lui répondit le Duc en sou-

riant, doit, en certaines occasions, avoir  
 la prudence & la circonspection du vieil-  
 lard, & dans d'autres, l'ardeur & la con-  
 fiance d'un jeune homme. " L'événement fit voir que la conduite du Duc d'Albe, quoique téméraire en apparence, étoit bien adaptée aux circonstances présentes. Les Espagnols, animés par la confiance que faisoit paroître leur général, marcherent hardiment à l'ennemi; & les Portugais intimidés se retirèrent, sans oser les attendre : c'étoient de nouvelles levées qu'on n'avoit pas eu le tems d'habituer à la discipline militaire.

Le Duc d'Albe mit aussitôt le siège devant la ville & le château de Cascaes, & par la promptitude de ses opérations, il força bientôt leurs garnisons à se rendre; mais par sa cruauté envers les Portugais qui se livrerent à sa merci, il ternit la gloire que sa sagesse & sa vigueur lui avoient méritée : au mépris de la parole qu'il avoit donnée à Don Antoine de Castro, Seigneur de Cascaes, & qui s'étoit joint à lui aussitôt son arrivée dans le Portugal, il souffrit que ses soldats pillassent la ville, envoya aux galeres toute la garnison, fit mettre à mort, sans aucune forme de procès, Don Diego de Menezes, gentilhomme d'une famille illustre, & qui, à cause de son

~~\_\_\_\_\_~~ mérite personnel, étoit universellement aimé  
 Liv. XVI. & respecté. Le Duc fut poussé à cette bar-  
 1580. barie par un ressentiment personnel contre  
 Menezes (6). On doit cependant présumer  
 qu'il n'auroit pas osé hasarder de le satisfaire  
 dans cette occasion, s'il n'eût cru que sa  
 conduite étoit conforme aux intentions de  
 son maître. On vouloit par là inspirer la ter-  
 reur aux Portugais, mais on aliéna aussi leur  
 affection plus que jamais : la nécessité, pré-  
 texte ordinaire des tyrans, ne pouvoit dans  
 cette occasion justifier les Espagnols ; la su-  
 périeurité de leurs forces sur celles qu'on leur  
 opposoit, étoit trop grande pour qu'ils eus-  
 sent besoin d'avoir recours à d'autres moyens.

La prise des forts de St. Jean & Belen  
 suivit de près celle de Cascaes : le Duc  
 d'Albe employa peu de temps à les soumet-  
 tre ; leur exemple fut suivi par Almeda &  
 par presque toutes les autres places fortes  
 situées sur les deux rives du Tage, que la  
 flotte réduisit à l'obéissance du Roi d'Es-  
 pagne.

Situation  
 de Don  
 Antoine.

Pendant ces progrès rapides des armes de  
 Philippe, Don Antoine, considérant la foi-

---

(6) De Thou, C. LXX. C. X.

bleſſe de ſon parti, avoit eſſayé d'obtenir Liv. XVI.  
de lui des conditions avantageuſes ; & n'ayant pu y réuſſir, il étoit venu camper, 1580.  
avec toutes les troupes qu'il avoit pu raf-  
ſembler, à l'Eſt de la riviere d'Alcantara,  
ſur le chemin qui conduit à Liſbonne.

Le Duc d'Albe l'amuſa pendant quelques jours, de l'eſpoir d'un accommodement : ſon projet étoit de laiſſer croître le décourage-  
ment, qu'il ſavoit régner déjà dans l'armée Portugaiſe. Il employa auſſi le temps que durerent les pourparlers, à prendre des informations exactes ſur la ſituation & ſur la force du camp de ſon ennemi : les ayant acquiſes, il en réſolut l'attaque le vingt-cinq Août. Mais, pour qu'il pût approcher des retranchemens de Don Antoine, il falloit, ou qu'il ſe rendît maître du pont d'Alcantara, ou qu'il menât ſon armée à une diſtance conſidérable au deſſus de la riviere, parce que les bords en étoient ſi roides & ſi eſcarpés, qu'il étoit impoſſible d'y faire paſſer de l'infanterie & de la cavalerie à la vue de l'ennemi. Il mit donc le gros de ſon armée en bataille, vis-à-vis les retranchemens des Portugais ; & envoya ſa cavalerie ſous les ordres de ſon fils Ferdinand de Toledé, & deux mille hommes d'élite d'in-

fanterie , commandés par Sanche d'Avila ;  
 Liv. XVI. passer la riviere à gué , quelques milles plus  
 1580. haut , dans un endroit où les bords étoient  
 plus praticables. En même-temps il ordonna  
 à Colonne d'attaquer le pont d'Alcantara  
 avec les Italiens : Colonne fut repoussé  
 deux fois ; mais le Duc lui ayant envoyé  
 un renfort , il emporta le pont à la troi-  
 sieme attaque.

Défaite  
 des Por-  
 tuguais.

Bientôt après parurent Toledé & d'Avila  
 avec le corps de troupes qui venoit de  
 passer la riviere ; leur vue étonna les Por-  
 tuguais , qui , craignant qu'on ne leur coupât  
 toute communication avec la ville , firent  
 une foible résistance , jetterent leurs armes  
 & prirent la fuite. Les Espagnols les  
 poursuivirent , & en tuerent deux ou trois  
 mille.

Don Antoine n'avoit , dans cette occasion ,  
 montré ni courage ni conduite ; il avoit  
 fui comme ses foldats , & s'étoit jetté avec  
 eux dans Lisbonne. Il ne tarda pas à con-  
 noître qu'il n'y étoit pas en sûreté : outre  
 que la ville n'étoit pas assez bien fortifiée  
 pour qu'elle pût faire une longue résistan-  
 ce , les magistrats & une grande partie des  
 habitans avoient abandonné ses intérêts. Ce-  
 pendant , pour recruter son armée , il eut

recours à la foible ressource de faire mettre en liberté tous ceux qui étoient retenus <sup>Liv. XVI.</sup> dans les prisons. Mais, aussi-tôt après il <sup>1580.</sup> sortit de la ville, accompagné du Comte de Vimiofo & de l'Evêque de la Guarda, ses deux amis & ses partisans les plus zélés, & sous l'escorte d'un petit corps de troupes, il marcha vers Santaren.

Les magistrats de Lisbonne ne balancerent pas un moment à prendre le parti de se soumettre au vainqueur, & remirent la ville aux Espagnols aussi-tôt après la bataille : la flotte imita leur exemple, & baissa le pavillon devant celui du Marquis de Santa Croce ; qui s'étant rendu maître de tous les vaisseaux qui la composoient, y fit passer un si grand nombre de Castillans, qu'il put être assuré d'eux, comme des siens propres.

Dans ces circonstances, il étoit des intérêts du Roi d'Espagne qu'on pourvût à la sûreté de Lisbonne & de ses faubourgs, avec autant de soin & d'attention qu'on auroit pu le faire pour toute autre ville de sa domination. Le Duc d'Albe remplit, il est vrai, les engagements qu'il avoit pris avec les magistrats, au point même d'empêcher qu'il n'entrât dans la ville un trop grand nombre de ses soldats ; mais il

abandonna à ceux-ci les fauxbourgs, qui  
 Liv. XVI. alors n'étoient pas moins considérables que  
 1580. la ville (7) : ils les pillèrent & les sacca-  
 gerent, sans faire aucune distinction d'amis  
 ou d'ennemis. Le Duc d'Albe permit aussi  
 le pillage des maisons de ceux des habitans  
 qu'il favoit avoir encore quelque attache-  
 ment pour Don Antoine, en même-temps  
 qu'il accorda à divers détachemens le pillage  
 des campagnes & villages circonvoisins. Il  
 est vrai, que, pour justifier le Duc d'Al-  
 be, un historien Espagnol a écrit que ses  
 soldats commirent ces excès à son insçu &  
 sans sa participation : si cela eût été, ces  
 soldats auroient été punis ; & ils ne le fu-  
 rent pas. D'ailleurs, aucuns dédommage-  
 mens ne furent donnés à tant de milliers  
 de personnes innocentes, qui, confondues  
 avec celles qui pouvoient être coupables  
 envers les Espagnols, eurent le même sort  
 & effuyèrent les mêmes malheurs.

Après avoir tenu une conduite aussi bar-  
 bare, & en même-temps aussi imprudente,  
 les Espagnols ne pouvoient pas espérer que  
 les habitans de Lisbonne surmontassent sitôt

---

(7) De Thou, C. LXX, C. X.



leur averſion pour le gouvernement de leur nouveau maître : la crainte d'être opprimés, Liv. XVI.  
 & celle que leur inſpiroit la tyrannie du 1580.  
 Duc d'Albe , leur arracherent le ſerment de  
 fidélité qu'il exigea d'eux , & ce fut auſſi  
 par le même motif qu'ils aſſiſterent & paru-  
 rent prendre part aux réjouiſſances publi-  
 ques qu'il ordonna qu'on fit pour célébrer  
 ſes ſuccès. La douleur de ces malheureux  
 habitans étoit trop grande , pour qu'ils puſ-  
 ſent la cacher entièrement : elle perçoit à  
 travers de la joie feinte qu'ils faiſoient  
 paroître ; leurs acclamations étoient foibles ,  
 & leurs cris d'allégreſſe mêlés de ſoupirs &  
 de gémiffemens.

Mais peu après ſon entrée dans Liſbonne ;  
 la joie que reſſentoit le Duc d'Albe de ſes  
 heureux ſuccès , fut tempérée par la nou-  
 velle qu'il reçut d'Eſpagne , que le Roi étoit  
 tombé dangereuſement malade , & que les  
 médecins craignoient pour ſes jours. Le Duc  
 n'ignoroit pas que la mort du Roi , dans les  
 circonſtances préſentes , pourroit faire avor-  
 ter ſon entrepriſe , rendre inutile tout ce  
 qu'il avoit fait juſqu'à préſent , pour con-  
 quérir le Portugal : en conféquence il ſuſ-  
 pendit pour quelque temps ſes opérations  
 militaires.

**1580.** De son côté, Don Antoine travailloit  
 Liv. XVI. avec la plus grande activité, & employoit  
 tous les expédiens que lui & ses partisans  
 pouvoient imaginer pour mettre sur pied  
 une nouvelle armée : il espéroit de pou-  
 voir se maintenir jusqu'à ce qu'il eût pu  
 persuader à la France, & à quelques autres  
 puissances, de se déclarer en sa faveur &  
 de lui envoyer des secours. La ville de  
 Santaren s'étoit d'abord déclarée pour lui ;  
 elle l'avoit même reçu comme son légitime  
 souverain, & ses habitans lui avoient té-  
 moigné le plus grand respect & la plus par-  
 faite affection ; mais après qu'il eut aban-  
 donné Lisbonne, & qu'il vint, comme nous  
 l'avons dit, pour se réfugier à Santaren ;  
 on refusa de l'y recevoir, jusqu'à ce qu'il  
 se fût engagé de n'y rester que le temps  
 qu'on lui limita ; & , immédiatement après  
 son départ, cette ville avoit envoyé des  
 députés au Duc d'Albe, pour lui offrir de  
 se soumettre.

De Santaren Don Antoine avoit dirigé sa  
 marche au Nord, & dans une province  
 située entre le Minho & le Douro, il avoit  
 persuadé à huit ou neuf mille hommes de  
 prendre les armes & de se déclarer pour  
 lui. A la tête de cette armée, composée

Nouveaux  
 préparatifs de  
 Don An-  
 teine.

de soldats peu aguerris & peu disciplinés,                       
 il se procura, partie par la force, partie Liv. XVI.  
 par la voie de la persuasion, l'entrée de 1580.  
 la ville d'Aveiro, & ensuite celle d'Oporto :  
 dans l'une, comme dans l'autre, il traita  
 avec la plus grande sévérité tous ceux qu'il  
 put soupçonner n'être pas de son parti : cette  
 conduite étoit mal-adroite & mal combinée  
 avec le besoin qu'il avoit d'augmenter le  
 nombre de ses partisans.

Don Antoine resta à Oporto jusqu'à ce  
 qu'il apprit que le Duc d'Albe, délivré des  
 inquiétudes que lui avoit donné la maladie  
 du Roi, faisoit marcher contre lui un corps  
 de troupes, aux ordres de Sanche d'Avila,  
 & que celui-ci s'avançoit avec la plus grande  
 célérité le long du Douro. Le corps de trou-  
 pes que commandoit d'Avila, n'étoit que  
 de cinq à six mille hommes ; mais Don  
 Antoine, convaincu par l'expérience, de la  
 grande différence qu'il y avoit entre ses  
 troupes indisciplinées & celles de d'Avila ;  
 connoissant d'ailleurs la grande habileté de  
 ce général, qui en avoit donné tant de  
 preuves dans les Pays-Bas & en plusieurs  
 autres endroits, il jugea que son salut dé-  
 pendoit d'empêcher les Espagnols de passer  
 le Douro, qui étoit si rapide & si profond

**\_\_\_\_\_** pendant plusieurs milles au dessus d'Oporto;  
 Liv. XVI. qu'il n'étoit pas possible de le traverser sans  
 1580. bateaux. En conséquence il eut soin de faire  
 enlever toutes les barques & tous les ba-  
 teaux qui purent se trouver vers le midi  
 de la riviere, & porta ses troupes en di-  
 vers endroits sur la rive, afin d'observer les  
 mouvemens de l'ennemi.

Progrès  
 du déta-  
 chement  
 de d'Avila.

Pendant ce tems-là d'Avila s'avançoit; il  
 s'empara de Villa Nova, petite ville située  
 vis-à-vis d'Oporto; de-là il envoya des par-  
 tis pour rassembler des bateaux; mais leurs re-  
 cherches furent vaines, Don Antoine l'avoit  
 prévenu. D'Avila, qui avoit fort à cœur de  
 réussir dans son entreprise, les envoya de  
 nouveau à la recherche des bateaux, avec  
 ordre d'avancer beaucoup plus avant, en re-  
 montant la riviere, qu'ils n'avoient fait d'a-  
 bord: ils le firent, & s'emparèrent d'une ving-  
 taine de bateaux, qu'ils trouverent à une si  
 grande distance d'Oporto, que Don Antoine  
 ne présumant pas qu'on les y vînt chercher,  
 avoit négligé de les faire enlever. Les officiers  
 de d'Avila croyoient qu'il seroit impossible  
 avec un si petit nombre de bateaux de tenter le  
 passage de la riviere, & ne pensoient pas qu'il  
 fût possible de les conduire jusqu'à la  
 hauteur d'Oporto, parce que le passage étoit

gardé par un grand nombre de bateaux armés. Davila prit alors le parti d'envoyer une partie de ses troupes à l'endroit où l'on avoit rassemblé les bateaux; ils y traverserent la riviere sans rencontrer aucun obstacle; ils eurent même le tems de se retrancher, avant que Don Antoine fut instruit de leur passage: le reste de l'armée de d'Avila ne tarda pas à les joindre, & à passer de la même maniere.

Liv. XVI

1508.

Ce succès inattendu, dès le commencement de son entreprise, fut, pour d'Avila, une espèce d'assurance de la victoire, en même tems qu'il lui fit connoître combien peu étoit à redouter l'ennemi qu'il avoit à combattre; puisque, dans une occasion aussi importante pour lui, il avoit manqué de courage & de vigilance. La maniere dont se comporterent ensuite les soldats de Don Antoine, fit voir que c'étoit avec juste raison que leur négligence & leur lâcheté à souffrir que les Espagnols passassent la riviere par petits pelotons, sans oser s'y opposer, avoit donné à d'Avila l'espérance de les vaincre facilement. En effet, il les chassa devant lui, jusqu'à ce qu'il les eut entièrement dispersés, & sans répandre que très-peu de sang. Sans perdre de tems, d'Avila envoya alors un détachement de cavalerie à la poursuite de Don Antoine,

Défaite de  
Don An-  
toine.

**————** qui fuyoit, accompagné seulement d'un petit  
 Liv. XVI. nombre de ses plus zélés partisans, vers Vieux,  
 1508. petite ville sur la côte, proche les frontieres;  
 & au Nord du royaume. A l'approche des  
 troupes Espagnoles, Don Antoine se jetta  
 dans un vaisseau; mais il fut assailli par une  
 violente tempête & rejeté dans le port, pres-  
 qu'aussitôt après qu'il se fut embarqué. Alors,  
 abandonnant tous ceux qui l'accompagnoient,  
 il prit un habit de matelot, &, à la faveur  
 de ce déguisement, il échappa à la recher-  
 che de ceux qui le poursuivoient.

Philippe eut alors recours à son moyen favori; il promit une récompense de quatre-vingts mille ducats à celui qui lui livreroit cet infortuné fugitif. Mais telle étoit l'aversion des Portugais pour les Espagnols, ou leur attachement pour Don Antoine, qu'il ne s'en trouva aucun qui se laissât séduire par l'appas de la récompense promise, & qui, pour la mériter, voulut se saisir de sa personne, ni indiquer l'endroit de sa retraite. Antoine, cependant, se tint dans la partie du Portugal, qui est entre le Minho & le Douro, & resta caché, tantôt, chez des gentilshommes, tantôt dans des couvens & des monasteres, depuis le mois de Novembre jusqu'au mois de Mai suivant, qu'il put s'échapper par mer & passer en France.

Après la dispersion de son armée, toutes ~~les~~ les villes qui étoient entre le Minho & le Douro, ouvrirent leurs portes aux Espagnols. 1580. Quelque tems auparavant, les cinq régens du royaume avoient, suivant le pouvoir que leur en avoit donné le feu Roi, déclaré Philippe son successeur. Le Duc de Bragance lui-même le reconnut pour son souverain : dès le commencement il avoit désespéré de pouvoir faire valoir les droits de sa femme au trône, contre un compétiteur aussi puissant ; il lui prêta le serment de fidélité & d'obéissance qu'on exigeoit des autres sujets.

Les colonies Portugaises de l'Amérique, de l'Afrique & des Indes, suivirent l'exemple de la métropole. De tous les pays soumis à la domination Portugaise, il n'y eut que les isles Açores contre lesquelles il fallut employer la force des armes. Les partisans que Don Antoine avoit dans cette colonie, persuadèrent à ses habitans de se déclarer pour lui & de le proclamer Roi. Quelques troupes que l'Espagne y envoya, aux ordres d'un officier nommé de Valdes, furent battues par le gouverneur d'Angra. L'année suivante, Don Antoine obtint de la cour de France, une flotte d'environ soixante vaisseaux montés par six mille soldats, avec laquelle il aborda à

Liv. XVI.  
Tout le Portugal est soumis.

Les colonies Portugaises reconnoissent le Roi d'Espagne.

une des Açores qu'on nomme St. Michel; Liv. XVI. mais le Marquis de Santa Croce, qui le sui-  
 1580. voit de près, avec une flotte bien supérieure à la sienne, remporta une victoire (8) complète sur les François, tant sur mer que sur terre, & força ensuite tous les colonistes à se soumettre.

Le succès des armes de Philippe & la grande augmentation de puissance qu'elles venoient de lui acquérir, donnerent beaucoup d'inquiétudes à toutes les puissances voisines, & causerent aux Hollandois & aux Flamands les alarmes les plus vives : ils avoient eu beaucoup de peines à résister aux efforts des Espagnols, tandis qu'ils étoient occupés de la conquête qu'ils venoient de faire; ils avoient donc tout lieu de craindre que tous les efforts de l'Espagne qui alloient se porter contre eux, les forceroient de se soumettre à telle condition qu'on voudroit leur offrir.

---

(8) Antoine, après cette défaite, revint en France. Le Marquis de Santa Croce traita tous les François qu'il fit prisonniers dans cette expédition, comme s'ils eussent été des pirates, alléguant pour excuse de cette barbarie, qu'il n'y avoit point de guerre déclarée entre la France & l'Espagne.



Quelque bien fondée que fût leur crainte, ce Liv. XVI.  
 qu'ils redoutoient n'arriva pas, & l'on verra 1580.  
 dans la suite, que les nouvelles acquisitions  
 que le Roi d'Espagne avoit faites dans les  
 Indes, l'exposèrent plutôt à être attaqué par  
 ses sujets révoltés, qu'elles ne lui fournirent  
 les moyens de les soumettre; & que ce fut  
 cet événement qui contribua le plus à pro-  
 curer à ces mêmes sujets rebelles, cette  
 étonnante opulence, cette grandeur & cette  
 force (9), auxquelles ils sont parvenus depuis.

---

(9) De Thou 1579. Cabrera L. XIII; Ferreras  
 p. 15.



---

---

# HISTOIRE

D U R E G N E

D E

PHILIPPE SECOND,

*ROI D'ESPAGNE.*

---

---

LIVRE DIX-SEPTIEME.

**T**ANDIS que Philippe étoit occupé de  
Liv. XVII. la conquête du Portugal, & qu'il y em-  
1580. ployoit ses forces militaires; le Prince de  
Parme s'étoit trouvé sans moyens de dé-  
ployer cet esprit actif & entreprenant qu'il  
-Etat des  
affaires  
dans les  
Pays-Bas. avoit dans un degré si éminent. Après que,  
pour satisfaire au traité qu'il avoit fait avec  
les provinces Wallonnes, il eut renvoyé  
les troupes Espagnoles & Italiennes, son  
armée se trouva tellement affoiblie, qu'il  
ne lui fut plus possible de tenir la campa-  
gne. Les Etats de ces provinces avoient

travaillé, comme ils s'y étoient engagés ~~=====~~  
 par le même traité, à mettre sur pied une Liv. XVII.  
 armée nationale : mais leurs finances étoient 1580.  
 si épuisées, que leurs levées ne pouvoient  
 se faire qu'avec beaucoup de lenteur ;  
 leur cavalerie étoit même si foible, qu'ils  
 avoient été forcés de consentir que le Prince  
 conservât une partie de la cavalerie étran-  
 gere pour servir à sa garde.

Heureusement pour lui, les confédérés  
 se trouverent aussi à cette époque réduits  
 à un état de foiblesse semblable au sien.  
 Après le départ de leurs troupes auxiliaires,  
 il ne leur en étoit resté qu'un très-petit  
 nombre d'autres ; & après la défection d'une  
 si grande quantité de Nobles, & la mort  
 du Comte de Bossut, qui arriva dans ce  
 même-temps, à peine avoient-ils à leur  
 service un seul officier originaire du pays,  
 auquel ils pussent confier le commandement  
 en chef. L'Archiduc Mathias, trop jeune  
 encore pour avoir de l'expérience, portoit  
 le nom de gouverneur, mais étoit incapa-  
 ble d'en remplir les fonctions ; tout le poids  
 de l'administration étoit porté par le Prince  
 d'Orange, qui se trouvoit engagé dans un  
 labyrinthe immense de négociations politi-  
 ques, plus difficiles & plus épineuses les

**unes** que les autres : sans sa présence, sa  
 Liv. XVII. vigilance, son activité, le foible édifice de  
 1580. la confédération se fût écroulé. Le Prince  
 d'Orange se vit donc obligé de laisser la  
 conduite des opérations militaires au Comte  
 de Renneberg, à la Noue & à Norris, &  
 quoique ces officiers eussent du génie, du  
 courage, de la prudence & de l'expérien-  
 ce, ils ne pouvoient agir faute de troupes,  
 & n'avoient pas même les moyens d'en-  
 tenir & de faire subsister le peu qu'ils  
 en avoient (1).

La plus grande partie du Brabant & de  
 la Flandre avoit accédé à l'union d'Utrecht;  
 mais les forces de la Confédération n'étoient  
 point proportionnées à l'étendue qu'elle em-  
 brassoit : d'ailleurs, les liens qui unissoient  
 ses différens membres, n'avoient pas assez  
 de force, & les nœuds n'en étoient pas  
 encore assez bien ferrés. L'administration étoit  
 incertaine ; si elle étoit établie, elle n'étoit  
 pas encore entièrement fixée. L'autorité &  
 la puissance manquoient d'un centre où tou-  
 tes les parties vinssent aboutir. Les troupes  
 étoient dispersées par petits corps dans les

---

(1) Bentivoglio part. II. Liv. I.

différentes provinces ; elles y vivoient , sans discipline & à discrétion , chez les habitans ; Liv. XVII.  
 & comme l'indiscipline produit la licence , 1580.  
 & que de la licence naissent les excès , le  
 pays étoit pillé , ses habitans opprimés &  
 réduits à ne pouvoir fournir les contribu-  
 tions & autres especes de secours qu'on  
 pouvoit leur demander. Dans cette triste  
 situation , plusieurs d'entre eux regrettoient  
 de n'avoir pas saisi l'occasion qui leur avoit  
 été offerte de faire leur paix avec les Espa-  
 gnols ; on commençoit même de vouloir en  
 rendre responsable le Prince d'Orange ; on  
 lui reprochoit d'avoir dissuadé d'accepter les  
 conditions proposées ; on l'accusoit d'avoir  
 plus consulté en cela son intérêt particu-  
 lier que celui des provinces : par-tout , l'es-  
 prit de mécontentement se répandit , excepté  
 en Hollande & en Zélande , au point qu'on  
 croyoit généralement que les autres pro-  
 vinces ne tarderoient pas , ou à entrer en  
 accommodement avec le Roi d'Espagne , ou  
 à se donner à quelqu'autre Prince assez puis-  
 sant pour les délivrer des calamités qui les  
 accabloient.

Le Prince d'Orange étoit alors à Gand ;  
 occupé , comme nous l'avons dit plus haut ,  
 à appaiser les troubles qui s'y étoient éle-

vés à l'occasion de la religion. Pour se con-  
 Liv. XVII. former au désir des Etats, il fit publier  
 1580. une espece de manifeste, contenant l'apolo-  
 gie de sa conduite; il y développoit sa  
 façon de penser sur les causes des malheurs  
 qu'éprouvoient les provinces, & les moyens  
 qu'il croyoit qu'on devoit employer pour  
 en être délivré. Comme cet écrit, qui ren-  
 ferme ce qu'il dit quelques semaines après  
 dans l'assemblée des Etats tenue à Anvers,  
 forme un tableau intéressant de la situation  
 où se trouvoient alors les Pays-Bas, nous  
 pensons qu'il ne fera pas déplacé d'en ra-  
 porter ici les principaux traits.

Le Prince, après s'être plaint de l'injus-  
 tice de ceux qui l'accusoient d'avoir rendu  
 inutiles les négociations de paix, faites au  
 congrès de Cologne, disoit : » il n'y a  
 » personne dans les Pays-Bas qui ait eu de  
 » plus puissans motifs que moi, de désirer  
 » la paix : sans elle, pouvois-je espérer de  
 » revoir mon fils, que, depuis plusieurs  
 » années, je n'ai pas eu la consolation d'em-  
 » brasser ? sans elle, devois-je me flatter de  
 » recouvrer les riches héritages de mes pe-  
 » res, qui me sont ravis ? sans elle, pou-  
 » vois-je avoir le plus léger espoir de pas-  
 » ser le reste de ma vie, déjà sur son dé-  
 clin,

» clin , fans trouble , fans inquiétude , dans ~~le repos~~  
 » le repos & la tranquillité ? Cependant , Liv. XVII.  
 » malgré ces motifs puissans qui m'étoient 1580.  
 » personnels & qui me faisoient désirer plus  
 » fortement qu'aucun autre la fin de la  
 » guerre ; malgré le sentiment vif de la  
 » compassion que m'inspiroient les maux que  
 » souffroit le peuple , je ne pus m'empêcher  
 » de regarder la guerre & toutes les cala-  
 » mités affreuses qui en sont les suites ,  
 » comme infiniment préférables à une paix ,  
 » offerte avec la condition de chasser de  
 » leur patrie plusieurs milliers de bons ci-  
 » toyens ; à une paix , qui auroit laissé à  
 » la merci des Espagnols ceux qui seroient  
 » restés dans le pays , & qui , pour garant  
 » de la conservation de leur liberté & même  
 » de leur vie , n'auroient eu que les pro-  
 » messes d'hommes habitués à se jouer des  
 » sermens les plus solennels & à les vio-  
 » ler sans aucun remords. Les Etats & tous  
 » les vrais amis de la patrie le pensoient  
 » comme moi , & ont , avec moi , préféré  
 » la guerre. Toutes les imputations qu'on  
 » me fait , toutes les calomnies qu'on ré-  
 » pand aujourd'hui contre moi , ne peuvent  
 » être attribuées qu'aux machinations secre-  
 » tes de ceux , qui , par des vues cachées ,

» souhaitent de remettre les Pays-Bas sous  
 Liv. XVII. » le joug des Espagnols.

1580. » On a, j'en conviens, de grands sujets  
 » de se plaindre des désordres qu'ont com-  
 » mis les troupes dans quelques provinces;  
 » mais peut-on, sans injustice, en rendre  
 » responsables ceux à qui l'on a confié les  
 » rênes du gouvernement? On doit juger  
 » ceux qui gouvernent, d'après les ordres  
 » qu'ils donnent, & non d'après les succès  
 » des mesures qu'ils prennent pour les faire  
 » exécuter : & que peut servir l'autorité,  
 » quand ceux qui l'exercent, manquent de  
 » moyens pour se faire obéir? C'est le peu  
 » d'égard que bien des gens ont eu pour  
 » les ordres des Etats & du conseil d'Etat,  
 » qui a été la cause principale des maux  
 » dont on se plaint aujourd'hui. Dans tou-  
 » tes les provinces, excepté celles de Hol-  
 » lande & de Zélande, à peine pourroit-on  
 » citer une ville qui ait voulu recevoir la  
 » garnison qu'on lui envoyoit pour la dé-  
 » fendre. C'est à ce refus obstiné qu'il faut  
 » attribuer la surprise d'Alost; c'est là ce  
 » qui a rendu si facile aux Espagnols la  
 » prise de plusieurs autres places; c'est là  
 » ce qui a occasionné la dispersion des trou-  
 » pes, dans les différens endroits où l'on a



» été obligé de les faire cantonner. L'effet ~~\_\_\_\_\_~~  
 » de cette dispersion a été de livrer les habi-Liv. XVII.  
 » tans des campagnes, & des villes ouver- 1580.  
 » tes, à la discrétion des soldats des Etats,  
 » de les exposer aux incursions fréquentes  
 » de l'ennemi, & de les mettre par là dans  
 » l'impuissance absolue de contribuer aux  
 » dépenses publiques. Manquant de fonds,  
 » il a été impossible de payer la solde du  
 » soldat ; & ce n'est que quand on remplit  
 » exactement les engagements qu'on a con-  
 » tractés avec lui, qu'on peut l'employer  
 » avec succès pour une entreprise de quel-  
 » que importance ; ce n'est aussi qu'alors  
 » qu'on le maintient dans une exacte disci-  
 » pline. Tous les abus dont on se plaint  
 » aujourd'hui, on les auroit prévenu, si  
 » l'on avoit mis de nombreuses garnisons  
 » dans les places fortes : il n'auroit pas fallu  
 » alors, comme l'on y a été contraint, les  
 » disperser par pelotons ; l'intérieur des pro-  
 » vines n'auroit point été exposé à être  
 » opprimé par les soldats amis, ni dévasté par  
 » ceux des ennemis ; le peuple feroit aujour-  
 » d'hui en état de fournir les secours qu'on  
 » pourroit lui demander ; les troupes, payées  
 » exactement, vivroient dans une exacte dis-  
 » cipline, & il feroit aisé de les y maintenir.

Liv. XVII. » Les Etats auroient dû aussi faire les  
 1580. » plus grands efforts pour mettre sur pied  
 » une armée, qui pût tenir la campagne,  
 » faire face à l'ennemi, ou du moins traverser  
 » ses opérations : si l'on eût eu cette  
 » armée, Maestricht ne seroit pas tombée  
 » au pouvoir de l'ennemi; & si l'on né-  
 » glige aujourd'hui de la mettre sur pied,  
 » bientôt la Confédération se verra dépouil-  
 » lée de toutes les villes qu'elle possède  
 » encore dans l'intérieur des provinces. Pour  
 » l'avantage de la Confédération, il auroit  
 » fallu, au lieu de laisser à chaque ville ou  
 » province le pouvoir de disposer de leurs  
 » troupes & de leur contingent, comme  
 » elles le jugeoient à propos, établir un  
 » conseil particulier, & le revêtir du pou-  
 » voir de statuer sur tout ce qui regardoit  
 » la destination des fonds publics, & le  
 » laisser maître absolu de la conduite de la  
 » guerre.

» J'aurois été bien éloigné de conseiller  
 » de laisser à ce conseil le pouvoir d'impo-  
 » ser des taxes ou de faire des loix; mais  
 » j'aurois désiré qu'on l'eût chargé de faire  
 » faire la perception des taxes imposées &  
 » de veiller à l'exécution des loix données  
 » par les Etats généraux des provinces de

» l'union. Je n'aurois pas voulu qu'il pût  
 » être sujet à être surveillé dans sa conduite Liv. XVII.  
 » par les villes & les provinces, ni obligé 1580.  
 » de leur en rendre compte en particulier ;  
 » ni que, pour la distribution des troupes  
 » dans les garnisons & pour leurs mouve-  
 » mens, il fût obligé d'avoir recours à  
 » l'autorité des Etats généraux : j'aurois  
 » voulu qu'il fût revêtu d'un tel degré de  
 » pouvoir illimité, afin qu'il pût saisir les  
 » occasions favorables d'agir, lorsqu'elles se  
 » feroient présentées, & afin qu'il pût diri-  
 » ger, avec secret & activité, toutes les  
 » opérations de la guerre. "

Outre ces points & beaucoup d'autres de Le Prince  
d'Orange  
exhorte à  
se soustrai-  
re à l'o-  
béissance  
de Philip-  
pe.  
 moindre importance, le Prince d'Orange  
 hasarda dans son manifeste, comme il le fit  
 ensuite de vive voix, dans l'assemblée des  
 Etats, d'exposer ce qu'il pensoit sur un au-  
 tre point, sur lequel il avoit long-temps  
 réfléchi, & fondé les sentimens de plusieurs  
 des députés : ayant toujours désespéré, mê-  
 me avant l'époque actuelle, qu'on pût parve-  
 nir à faire un accommodement solide avec  
 les Espagnols, il exhorta, dans son manifeste,  
 les députés des provinces unies d'exami-  
 ner, avec la plus grande attention, si la  
 situation actuelle de la Confédération ne

**=====** demandoit pas qu'ils renonçassent à la fidélité due à Philippe, comme à leur Souverain, & qu'ils transférasent tous les droits, en vertu desquels ce Prince pouvoit l'exiger, à quelqu'autre Prince qui eût la puissance & la volonté de les défendre. Aux yeux de presque toute l'Europe, cette proposition parut le comble de l'audace & de la témérité : Philippe, dès son avènement au trône, avoit été considéré comme le Prince le plus puissant qu'il y eût en Europe ; & alors sa puissance se trouvoit encore considérablement augmentée par l'acquisition du Portugal : on étoit donc dans la persuasion que les provinces révoltées des Pays-Bas feroient bientôt obligées de plier sous les efforts de ses armes ; qu'alors elles auroient tout lieu de se repentir de la démarche qu'elles feroient de déclarer ouvertement Philippe déchu de tous ses droits sur elles.

Il y avoit cependant de très-fortes raisons en faveur de cette démarche, & même pour persuader que c'étoit le parti le plus sage que pouvoient prendre, dans les circonstances où elles se trouvoient, les provinces confédérées ; mais il auroit été difficile de les en justifier, s'il leur fût resté encore quelque espoir d'obtenir la paix à des conditions rai-

sonnables. Les maux inféparables d'un chan- Li. XVII.  
gement de gouvernement sont, en général, 1580.  
si grands, & il y a tant de fortes raisons pour  
engager à maintenir celui qui subsiste, qu'il  
ne peut y avoir qu'une nécessité absolue qui  
puisse excuser un peuple qui renonce à la  
fidélité qu'il doit à son légitime souverain.  
L'issue des dernières négociations de Cologne  
avoit fait voir que Philippe ne vouloit point  
se départir du dessein de gouverner les Pays-  
Bas despotiquement; de violer leurs loix, &  
leurs loix fondamentales les plus sacrées; &  
qu'il avoit pris irrévocablement la résolution  
d'en extirper la religion Protestante, tandis  
que ceux qui la professoient, formoient la plus  
grande partie de leurs habitans. Il étoit donc  
hors de toute vraisemblance qu'on pût par-  
venir à faire aucun accommodement : dans  
ces circonstances, les effets de la paix au-  
roient été, pour les habitans des Pays-Bas,  
l'esclavage & une désolation générale. La con-  
tinuation de la guerre pouvoit-elle avoir pour  
eux des suites plus funestes? » En accordant,  
» disoit le Prince d'Orange aux Etats, que  
» quelques puissances médiatrices parvien-  
» droient à persuader à Philippe de nous ac-  
» corder des conditions que nos consciences  
» nous permettroient d'accepter, qui nous ga-

» rantira qu'il sera fidele à tenir ce qu'il nous  
 Liv. XVII. » aura promis? Le Pape l'a dispensé d'avance  
 1580. » de ses obligations les plus sacrées. C'est une  
 » maxime adoptée par Philippe & par son  
 » conseil, que les promesses & les sermens  
 » qu'on fait à des hérétiques, tels que nous,  
 » n'obligent pas : quand Philippe penseroit  
 » différemment, quand son inclination le por-  
 » teroit à tenir ce qu'il promettrait, le Pape  
 » & les Inquisiteurs l'en détourneroient, &  
 » parviendroient à le faire changer de ré-  
 » solution. Plusieurs ont dit que Philippe a  
 » l'ame compatissante, & que nous aurions  
 » dû nous reposer sur la bonté de son cœur:  
 » Nous pouvons, sans doute, après tout ce  
 » que nous avons vu & éprouvé, juger de  
 » cette assertion. Ce qui s'est fait par ses or-  
 » dres en Italie, dans les Indes, dans le  
 » royaume de Grenade, doit-il nous engager  
 » à porter de son caractère un jugement bien  
 » favorable? Quel est le petit canton des Pays-  
 » Bas qui n'ait pas été inondé du sang de  
 » nos concitoyens, massacrés par milliers avec  
 » une barbarie extrême par les ordres de ce  
 » Prince? Tous les royaumes voisins du sien,  
 » tous les pays qui confinent avec ceux de  
 » sa domination, sont aujourd'hui remplis de  
 » ses sujets : ils y ont porté leurs richesses &

» leur industrie; ils les ont enrichis : mais ~~\_\_\_\_\_~~  
 » combien y en a-t-il parmi eux, qui, dans Liv.XVII.  
 » leur triste exil, sont réduits à la plus af- 1580.  
 » freuse misère? Nous n'ignorons pas com-  
 » bien notre conduite passée a dû l'offenser,  
 » & par ce que nous avons déjà vu, nous  
 » pouvons juger à quels excès se porte son  
 » ressentiment. Si, pour nous calmer, il a pu  
 » s'abaisser jusqu'à nous flatter de l'espoir d'une  
 » administration plus douce & plus équitable,  
 » n'avons-nous pas connu par les lettres que  
 » nous avons dernièrement interceptées, qu'au  
 » lieu des desseins généreux qu'on feignoit  
 » vouloir exécuter, on ne s'occupoit que de  
 » celui de faire servir quelques-unes de nos  
 » provinces d'instrumens de vengeance contre  
 » les autres? »

Ces considérations influèrent beaucoup sur la plupart des députés; elles les persuaderent que Philippe avoit perdu la confiance & l'affection des Flamands, & les firent pencher vers le parti de renoncer tout-à-fait à son obéissance. Quelques-uns cependant d'entre ceux qui professoient la religion de Rome, eurent le courage de faire de vives remontrances, pour empêcher qu'on ne prît ce parti : ils étoient guidés par des principes de politique, ou excités par le désir de sauver leur religion.

Opposition des Catholiques.

1580. de la ruine totale dont elle étoit menacée. Ils  
 Liv. XVII. s'étendirent beaucoup sur la grande puissance  
 du Roi d'Espagne, & sur le danger auquel les  
 Etats s'exposeroient, si, après l'avoir provo-  
 qué, comme ils l'avoient déjà fait, ils fai-  
 soient à ce Prince une nouvelle insulte. A  
 toutes les représentations qu'ils firent sur ce  
 sujet, ils ajoutèrent qu'ils ne pouvoient ap-  
 prouver les mesures violentes qu'on propo-  
 soit, sans manquer à leur serment; que Phi-  
 lippe étoit incontestablement leur légitime  
 souverain; que son droit à la souveraineté des  
 provinces étoit incontestable; qu'eux-mêmes  
 l'avoient solennellement reconnu & avec d'au-  
 tant plus de justice, que ces provinces étoient  
 un patrimoine que lui avoit transmis une longue  
 suite d'illustres ancêtres (2).

Mais ces raisonnemens ne furent d'aucun  
 poids pour le Prince d'Orange, St. Aldegonde,  
 & les autres chefs du parti Protestant : ils  
 regardoient comme irréparable la breche faite  
 à l'union de Philippe & des provinces confé-  
 dérées; & ils n'ignoroient pas, que longtems  
 avant, ce Prince avoit été animé contre el-  
 les par le ressentiment le plus implacable.

---

(2) Bentivoglio. Part. II. Livre I.



» Il est trop tard, disoient-ils; ce n'est plus à             
 » présent des mesures qu'on pourroit prendre Liv. XVII.  
 » avec le Roi dont on doit s'occuper, mais 1580.  
 » des moyens qu'il faudroit employer pour se  
 » mettre à couvert des effets de son cour-  
 » roux & de sa vengeance. Les scrupules que  
 » les membres Catholiques paroissent avoir sur  
 » la légitimité du droit de se soustraire à l'o-  
 » béissance de Philippe, sont dépourvus de  
 » toute espece de raisons, de même que les  
 » doutes qu'ils ont sur la nécessité de faire  
 » cette démarche, & les avantages qui peu-  
 » vent en résulter : si les Rois sont revêtus  
 » d'une autorité, ce n'est pas pour eux-mê-  
 » mes , mais pour l'intérêt de leurs sujets  
 » qu'elle leur a été confiée; & si l'on examine  
 » avec attention les droits de la plupart des  
 » Souverains de l'Europe, on verra qu'ils ne  
 » les tiennent que de la volonté de leurs peu-  
 » ples, qui, fatigués des outrages de ceux  
 » qui les gouvernoient, ôterent à ceux-ci le  
 » pouvoir qu'ils leur avoient confié, pour le  
 » remettre à ceux dont les descendans gou-  
 » vernent aujourd'hui. Les peuples le pou-  
 » voient légitimement; car toute espece d'au-  
 » torité & de puissance a pour principe la  
 » volonté de ceux qui s'y sont soumis. Un  
 » Souverain est incontestablement au-dessus

de tous les individus qui composent la so-  
 Liv. XVII. ciété politique, dont il est le chef; mais ni  
 1580. l'intérêt particulier du Souverain, ni sa  
 volonté, ni son bonheur, ne peuvent être  
 mis en balance avec la sûreté & le bon-  
 heur de tous les individus qui lui obéissent :  
 & si le Souverain abuse de son pouvoir;  
 le conseil suprême de la nation peut l'en  
 punir; il est son juge naturel, puisqu'il  
 n'est ce qu'il est que parce que la nation  
 a voulu qu'il le fût. Si l'on pouvoit douter  
 de ces vérités dans quelque pays, ce ne  
 devroit pas être dans les Pays-Bas, où il  
 n'y a pas long-temps que le nom & le pou-  
 voir que s'attribuent ordinairement les Sou-  
 verains, sont connus. Dans les Pays-Bas,  
 les engagements du Souverain & ceux du  
 peuple ont toujours été réciproques; &  
 c'est une maxime généralement reconnue  
 pour vraie, que quand les engagements sont  
 de cette espece, l'infidélité de l'un des  
 contractans, délie l'autre de ses obligations  
 les plus sacrées (3).

Les Etats  
 délibèrent  
 sur le  
 choix d'un  
 nouveau  
 Souverain.

Les membres Catholiques-Romains, étant  
 en bien plus petit nombre que ceux qui avoient  
 embrassé la Réforme; & ceux-ci étant affer-

---

(3) Meteren L. X. Grotius p. 70.

mis dans la résolution d'abjurer la domina-  
tion de Philippe, l'assemblée procéda tout de Liv. XVII.  
suite à l'examen de la réforme du gouver- 1580.  
nement : il falloit ou substituer un nouveau  
Souverain à celui qu'on ne vouloit plus re-  
connoître, ou établir le gouvernement ré-  
publicain, d'après le plan que la Confédéra-  
tion en avoit déjà formé. Tous les députés  
auroient adopté ce dernier parti de préféren-  
ce ; les Protestans, à cause de la conformité  
qu'il y avoit entre les principes républicains  
& ceux de leur religion ; & les Catholiques,  
parce qu'ils confidéroient que l'insulte faite  
à Philippe seroit moins grande, que si l'on  
transféroit à un autre Prince les droits de la  
souveraineté dont on vouloit le dépouiller ;  
que, d'ailleurs, il seroit plus facile par la  
suite de les lui rendre & de parvenir à se  
réconcilier avec lui. Mais l'état de foiblesse  
où étoient alors les Provinces-Unies, les  
obligea de sacrifier à leur sûreté leur goût  
pour le gouvernement républicain : ils avoient  
été convaincus par l'exposé que leur avoit  
fait le Prince d'Orange, des désordres qui  
régnoient, des forces & des ressources de  
la Confédération ; que, quels que fussent  
leur courage & leur activité, ils ne pourroient  
faire qu'une guerre défensive, qui seroit

~~longue & ruineuse~~ longue & ruineuse, qui consumeroit lentement leurs forces, & qu'à la fin ils se verroient obligés d'accepter telles conditions de paix que le Roi voudroit leur accorder. Il parut donc à tous les membres de l'assemblée, qu'il convenoit à leur situation, & même qu'il étoit indispensable, d'implorer l'assistance d'un Prince puissant, & que, pour engager celui auquel ils s'adresseroient, à prendre leurs intérêts avec plus de chaleur & de sincérité que n'avoient fait jusqu'alors ceux auxquels ils avoient eu recours, il falloit lui conférer la souveraineté des provinces, avec toutes les prérogatives dont avoient joui jusqu'alors les princes de la maison de Bourgogne.

Raisons de  
choisir le  
Duc d'An-  
jou.

Cette résolution prise, il falloit se décider sur le choix du Prince auquel on offriroit cette grande dignité. Le Prince d'Orange avoit déjà fondé l'Empereur & plusieurs autres Princes d'Allemagne, & ne les avoit pas trouvés disposés à vouloir prendre part aux affaires des Pays-Bas. La Reine d'Angleterre & le Duc d'Anjou étoient donc les seuls Princes entre lesquels les Etats balançoient, & les seuls aussi sur qui ils pussent porter leurs vues; mais ils se déterminèrent à préférer le Duc d'Anjou, sur

ce que le Prince d'Orange leur représenta ————  
 qu'ils devoient choisir un Prince qui pût <sup>Liv. XVII.</sup>  
 résider dans leur pays, & dont le choix <sup>1580.</sup>  
 fût agréable à la Reine d'Angleterre, qui  
 lui avoit mandé qu'elle aideroit de ses se-  
 cours les Provinces-Unies, si la souverai-  
 neté en étoit donnée par les Etats au Duc  
 d'Anjou, avec lequel elle avoit tant de  
 raisons d'espérer qu'elle vivroit amicale-  
 ment (4). De là on doit croire que le  
 Prince d'Orange avoit offert à Elisabeth d'em-  
 ployer son crédit, pour lui faire donner  
 la souveraineté des Pays-Bas, & que s'il  
 eût trouvé cette Princesse disposée à l'ac-  
 cepter, ni lui ni les autres chefs du parti  
 Protestant n'auroient pas donné la préfé-  
 rence au Duc d'Anjou. Les ennemis du  
 Prince d'Orange lui attribuerent d'autres mo-  
 tifs, que ceux qui le faisoient agir; ils  
 dirent qu'il n'avoit consulté que son intérêt  
 personnel; que sa principauté étant située  
 au milieu de la France, & ayant épousé  
 depuis peu Charlotte de Bourbon, Prin-  
 cesse du sang & fille du Duc de Mont-  
 pensier, il devoit être nécessairement atta-

---

(4) Meteren Liv. X.

ché à la France ; que , d'ailleurs , il avoit  
 Liv. XVII. toujours entretenu une correspondance sui-  
 1580. vie avec les chefs du parti des Protestans ;  
 qu'enfin , connoissant le Duc d'Anjou pour  
 un Prince foible , qui aimoit le plaisir &  
 fort peu le travail , il se flattoit de gou-  
 verner sous son nom. Il n'étoit pas con-  
 tre toute vraisemblance de prêter ces vues  
 au Prince d'Orange ; mais d'après les diffé-  
 rentes circonstances que nous avons rap-  
 portées , on doit juger que ce ne fut pas  
 par un motif d'intérêt personnel que ce  
 Prince donna la préférence au Duc d'Anjou  
 sur la Reine d'Angleterre : d'ailleurs , Eli-  
 sabeth n'auroit pas accepté l'offre des Etats ,  
 & le refus qu'elle en fit dans la suite , en  
 est la preuve. Cette Princesse étoit trop  
 habile politique , pour ne pas prévoir les  
 avantages qu'elle pourroit retirer de l'ani-  
 mosité que naturellement l'élection du Duc  
 d'Anjou devoit faire naître entre la cour  
 d'Espagne & celle de France. D'un autre  
 côté , le Prince d'Orange savoit qu'il seroit  
 plus facile de faire consentir les Catholi-  
 ques à renoncer à l'obéissance de Philippe ,  
 si l'on faisoit choix d'un souverain qui fût  
 de leur religion , que si l'on en choisissoit  
 un qui n'eût pas la même croyance qu'eux.

Un autre objet non moins important étoit l'accession des Wallons à la confédération, Liv. XVII. & il n'y auroit pas eu d'apparence qu'on pût jamais les y déterminer, si l'on avoit <sup>1580.</sup> confié les rênes du gouvernement à un Prince Protestant. Quels que fussent les motifs qui faisoient agir le Prince d'Orange, les députés des Etats adopterent avec joie son opinion; ils auroient même procédé dès ce moment à l'élection du nouveau souverain, s'ils n'eussent pas jugé l'affaire de trop grande importance, pour qu'ils pussent la déterminer sans avoir auparavant consulté leurs constituans.

Durant le cours de ces délibérations les opérations de la guerre n'avoient point été suspendues; mais dans la situation où s'étoient trouvés l'un & l'autre parti, ils n'avoient pu faire ni de grands ni de vigoureux efforts. A l'aide d'un stratagème exécuté par le Comte d'Egmont, le Duc de Parme s'étoit emparé de Courtrai; & le même moyen, employé avec succès, l'avoit aussi rendu maître de plusieurs autres villes de Flandres. Le Comte d'Egmont & son frere avoient été faits prisonniers par la Noue, dans la ville de Ninove; & peu de temps après la Noue lui-même avoit

aussi perdu la liberté : ce brave officier ,  
 Liv. XVII. attaqué par le Marquis de Roubaix , com-  
 1580. mandant en chef des troupes Wallonnes ,  
 & accablé par le nombre sur un terrain  
 défavantageux , fut obligé de se rendre pri-  
 sonnier de guerre. Les Etats , vivement af-  
 fectés de la perte d'un homme qui possé-  
 doit à un degré éminent les plus rares ta-  
 lens , offrirent d'échanger contre lui le  
 Comte d'Egmont & le Baron de Selles. Le  
 Prince de Parme ne voulut pas permettre  
 qu'on fit cet échange , & dit qu'il ne con-  
 sentiroit jamais qu'on rendît un lion pour  
 deux moutons. La Noue fut conduit au châ-  
 teau de Limbourg , & y resta long-temps :  
 ce fut pendant sa détention qu'il écrivit  
 ses discours militaires & politiques , qui ,  
 lorsqu'ils furent publiés dans la suite , fu-  
 rent très-admirés de ses contemporains. Ce-  
 pendant , les parens du Comte d'Egmont &  
 du Baron de Selles sollicitèrent Philippe ,  
 même avec une sorte d'importunité , pour  
 qu'il permît qu'ils fussent échangés avec la  
 Noue ; mais Philippe qui n'écoutoit jamais  
 la voix de la reconnoissance & de la com-  
 passion , quand il croyoit que son intérêt  
 pourroit en souffrir , ne voulut point y con-  
 sentir ; il aima mieux laisser ses amis lan-



guir dans une prison, pendant plusieurs années, que de céder à ses ennemis l'avantage de posséder la Noue. Liv. XVII  
1580.

Ces deux Seigneurs souffrirent ce procédé indigne avec une extrême impatience ; de Selles, qui se rappelloit qu'il avoit employé le zèle le plus ardent pour détacher les Wallons des provinces révoltées, succomba au chagrin que lui caufoient l'ingratitude du Roi & la situation malheureuse où il se trouvoit. Les mêmes causes produisirent un effet différent, mais non moins fâcheux, sur le Comte d'Egmont ; elles lui firent perdre la raison : il revint néanmoins dans son bon sens, par les soins tendres & assidus de sa sœur, à qui les Etats avoient permis de l'accompagner dans le lieu de sa détention. Ce ne fut qu'en 1584 que Philippe permit qu'il fût échangé contre la Noue, mais à la condition que celui-ci s'engageroit de ne point porter les armes contre lui dans les Pays-Bas ; & que le Roi de Navarre, le Duc de Lorraine & d'autres encore, seroient garans de l'exécution de cette promesse. Il seroit difficile de déterminer si la conduite de Philippe prouve davantage sa lâcheté & son ingratitude, qu'elle n'est un témoignage du mérite extraordinaire de la Noue, & de

la crainte que ses grands talens inspiroient  
Liv. XVII. (5) à ses ennemis.

1580. Approchant dans le même-temps que la  
Noue fut fait prisonnier, la Confédération  
souffrit encore une autre perte par la défec-  
tion du Comte de Renneberg : ce jeune Sei-  
gneur ayant été nommé par les Etats gou-  
verneur de la Frise, s'étoit emparé des villes  
de Deventer, de Groningue & de plusieurs  
autres places d'une grande importance. On  
apprécioit d'autant plus ses services, & son  
zele étoit d'un prix d'autant plus grand,  
que tous les parens du Comte de Renneberg  
étoient fort attachés aux intérêts du Roi  
d'Espagne, & que lui-même professoit la  
religion Romaine; mais ces mêmes circonf-  
tances qui le faisoient tant estimer de ses  
concitoyens, l'engagerent à abandonner une  
cause qu'il avoit soutenue jusqu'alors avec  
tant de gloire. Le Prince de Parme vit tout  
l'avantage qu'il pourroit tirer de ces circonf-  
tances. Pour détacher le Comte du parti  
de la Confédération, & afin de réussir dans  
l'exécution de ce projet, il eut recours à

---

(5) Bentivoglio Liv. I. p. 11. Reidanus Liv. II.  
p. 39. & Meteren.

la sœur du Comte & à son mari, le Baron             
 du Monceaux, qu'il chargea de lui offrir les Liv. XVII.  
 termes suivans d'accommodement : qu'il seroit 1580.  
 confirmé dans le gouvernement de la Frise ,  
 auquel seroit joint celui d'Overyffel; qu'on  
 lui payeroit vingt mille écus immédiatement  
 après l'accommodement conclu , & qu'il  
 commenceroit alors à jouir d'une pension de  
 vingt mille florins; que la ville principale  
 de son Comté seroit érigée en Marquisat;  
 enfin, qu'il auroit deux régimens qu'il pour-  
 roit distribuer dans ses gouvernemens, &  
 placer dans tel poste qu'il jugeroit à propos.  
 Outre ces moyens de séduction, on en em-  
 ploya encore un autre, non moins puissant;  
 ce fut de le flatter de l'espoir d'obtenir en  
 mariage la Comtesse de Megen, dont il étoit  
 fortement épris, & qui possédoit une des  
 plus grandes fortunes des Pays-Bas. Les prin-  
 cipes de religion venant à l'appui de son  
 amour, ne contribuerent pas peu à lui faire  
 prêter l'oreille aux représentations réitérées  
 que lui faisoit sa sœur. Elle lui parloit sans  
 cesse du danger auquel la religion Catholi-  
 que étoit exposée, & du dessein que le  
 Prince d'Orange avoit formé de la détruire.  
 Le Comte hésita néanmoins pendant quel-  
 que temps : l'idée de l'infamie, dont il alloit

se couvrir, le troubloit ; il ne l'envisageoit  
 Liv. XVII. pas sans éprouver un sentiment de terreur  
 1580. qui l'intimidoit ; il se rendit enfin , & accepta les conditions qui lui étoient offertes. Dans l'intention où il étoit de remettre aux Espagnols les places dont il étoit le maître , afin de pouvoir exécuter plus sûrement son projet , il tint secret ce qu'il venoit de faire.

Mais , quelque soin qu'il prît , le Prince d'Orange pénétra ses desseins ; plusieurs circonstances concoururent pour augmenter les soupçons de ce Prince , & lui firent prendre la résolution de prévenir , s'il étoit possible , les effets funestes de la trahison que méditoit le Comte. En conséquence Guillaume se rendit dans la Frise , & sous prétexte de dissiper quelques troubles prêts à s'élever dans cette province , il ordonna à quelques officiers d'assembler leurs troupes , & de les conduire à Lewarden , Harlingen & Staveren. Ces ordres furent exécutés avec le plus grand secret & la plus grande célérité ; de manière que ces trois places furent par là tirées des mains auxquelles elles avoient été confiées.

Le Comte de Renneberg , qui étoit alors à Groningue , en apprit la nouvelle avec

le plus grand étonnement ; cet événement                       
 lui fit connoître que ses projets perfides Liv. XVII.  
 étoient connus , & qu'il n'étoit plus en son 1580.  
 pouvoir de remplir en entier les engage-  
 mens qu'il avoit pris avec le Prince de  
 Parme. Mais , soit qu'il n'eût pas encore  
 pris toutes les mesures qu'il se proposoit de  
 prendre , soit qu'il manquât de courage pour  
 lever le masque , il se plaignit hautement  
 de l'affront qu'il prétendoit qu'on venoit de  
 lui faire , & sur-tout de l'ingratitude dont  
 on payoit les services qu'il avoit rendus à  
 la Confédération. Parmi les officiers qui fu-  
 rent témoins de sa honte en cette occasion ,  
 il y en avoit deux à qui il n'avoit pas  
 communiqué ses desseins , parce qu'il con-  
 noissoit que leur fidélité pour les Etats étoit  
 au-dessus de toute espece de séduction : ces  
 officiers croyant qu'ils pourroient lui per-  
 suader de rentrer dans son devoir , l'exhor-  
 terent à aller , sans délai , trouver le Prince  
 d'Orange , & se justifier , en quelque sorte ,  
 par cette démarche , des soupçons qu'il  
 paroïssoit qu'on avoit conçu contre lui. „ Si  
 „ vous êtes innocent , lui dit l'un d'eux ,  
 „ comme je n'en doute pas , c'est la seule  
 „ démarche qu'il soit en votre pouvoir de  
 „ faire : je ne puis vous croire coupable ,

« lorsque je considère, qu'en continuant à  
 Liv. XVII. » fuivre le parti que le devoir & l'hon-  
 1580. » neur vous prescrivent, vous ferez beau-  
 » coup plus pour vos intérêts personnels,  
 » qu'en violant les obligations sacrées que  
 » vous avez contractées, & en couvrant  
 » votre nom d'un opprobre éternel. » Ren-  
 neberg écoutoit ce discours avec attention,  
 changea souvent de couleur, & enfin fon-  
 dit en larme : il se plaignit à diverses repri-  
 ses du traitement indigne qu'il venoit de  
 recevoir, mais sans s'expliquer davantage,  
 ni marquer d'envie de faire la démarche  
 que ses amis lui conseilloient. Les deux  
 officiers sachant alors à quoi s'en tenir, le  
 quitterent ; & , après avoir informé les ma-  
 gistrats de ce qui s'étoit passé, ils sortirent  
 secrètement de la ville.

Par son affabilité, par ses manières infi-  
 nuantes envers les magistrats & le peuple, &  
 plus encore par les fortes assurances qu'il leur  
 donna de son attachement pour la Confédé-  
 ration, le Comte de Renneberg parvint à as-  
 soupir pour ainsi dire les soupçons qu'on leur  
 avoit inspirés contre lui, jusqu'à ce qu'il eût  
 conduit le complot qu'il avoit formé, au point  
 d'être exécuté. Ayant fait entrer secrètement  
 dans la ville un corps de troupes, il les ca-  
 cha

cha dans son palais, arma ses domestiques & , Liv. XVII.  
 secondé par les Catholiques-Romains, il chassa la garnison des Etats, se rendit maître de la ville, dont il se proclama lui-même gouverneur au nom de Philippe, & distribua ses troupes dans tous les postes & sur les remparts. 1580.

Le Comte de Renneberg ne jouit pas longtemps d'une partie des avantages qu'il avoit prétendu retirer de sa perfidie; la plupart des promesses qu'on lui avoit faites ne furent pas exécutées; l'argent qu'on devoit lui payer ne lui fut pas remis; & la Comtesse de Megen fut donnée en mariage à un autre : sa santé étoit ruinée par les fatigues qu'il avoit essuyées à la guerre; & le souvenir de sa trahison ayant rempli son cœur d'angoisses & de remords, épuisa en peu de tems ce qui lui restoit de forces, & le mit au tombeau au printems de sa vie. Il fut regretté de ceux-mêmes qu'il avoit trahis, qui furent touchés de sa fin malheureuse, parce qu'ils n'envisagerent que les qualités aimables qu'il possédoit. (6). Remords  
& mort  
du Comte  
de Renne-  
berg.

Le tort que firent à la Confédération la prise de la Noue & la défection du Comte de Ren-

---

(6) Grotius ; Meteren.

neberg, servit beaucoup à l'affermir dans la  
 Liv. XVII. résolution de conférer la souveraine puis-  
 1580. sance à un Prince étranger. Les raisons qu'a-  
 voit alléguées le Prince d'Orange, & plus en-  
 core le grand crédit dont il jouissoit, décide-  
 rent les provinces & les villes confédérées à  
 donner la préférence au Duc d'Anjou : les  
 Etats généraux l'élurent avec les solemnités  
 requises pour rendre cette élection valable,  
 & nommerent une ambassade pour aller lui  
 en faire part. Le Duc accepta cette offre, &  
 acquiesça à tout ce qu'on exigeoit de lui : en  
 conséquence le traité fut dressé & signé le  
 vingt-neuf Septembre, au Plessis-les-tours, où  
 ce Prince étoit alors. Les principaux articles  
 de ce traité furent :

» Que les Etats généraux des provinces-  
 » unies ayant élu François de Valois, Duc  
 » d'Alençon & d'Anjou, pour leur Souverain,  
 » lui conféroient tous les titres, prérogatives  
 » & droits dont avoient toujours joui les  
 » Souverains desdites provinces; qu'au cas  
 » que le Duc mourût sans enfans, les Etats  
 » pourroient alors faire choix d'un nouveau  
 » Souverain; mais que, dans aucuns cas, la  
 » souveraineté des Provinces-unies ne pour-  
 » roit être annexée à la couronne de France;  
 » que s'il arrivoit que le Duc laissât en mou-



» rant plusieurs enfans , les Etats pourroient ~~\_\_\_\_\_~~  
 » choisir celui qu'ils jugeroient à propos pour Liv. XVII.  
 » succéder à son pere , dans la souveraineté 1580.  
 » des Provinces-unies ; & que s'il arrivoit que  
 » le Prince qu'ils choisiroient ne fût pas en-  
 » core en âge de gouverner par lui-même , ce  
 » feroient les Etats qui prendroient les rênes  
 » du gouvernement , pour les lui remettre  
 » quand il auroit atteint l'âge de vingt ans ;  
 » que le Duc maintiendrait inviolablement  
 » tous les droits & privilèges des peuples qui  
 » se donnoient à lui ; qu'il convoqueroit , une  
 » fois au moins tous les ans , l'assemblée des  
 » Etats ; & que , s'il arrivoit qu'il n'en fit pas  
 » la convocation , les Etats auroient le pou-  
 » voir , conformément à l'ancien usage &  
 » coutume , de s'assembler d'eux-mêmes , aussi  
 » souvent qu'ils le jugeroient nécessaire ; que  
 » le Duc fixeroit sa résidence ordinaire dans  
 » les Pays-Bas , & que s'il arrivoit qu'il fût  
 » obligé , pour quelques affaires particulieres ,  
 » d'en sortir , il nommeroit pour gouverner  
 » en son absence un gentilhomme originaire  
 » du pays , dont les Etats généraux approuve-  
 » roient le choix ; que tous les conseillers du  
 » Prince feroient natifs des provinces , à l'ex-  
 » ception de deux ou trois , qui pourroient  
 » être François d'origine , & admis dans le

» conseil du Prince, si les Etats généraux y  
 Li. XVII. » donnoient leur consentement; que le Duc  
 1580. » ne feroit aucune innovation relativement à  
 » la religion, mais protégeroit également les  
 » Protestans & les Catholiques-Romains; que  
 » la Hollande & la Zélande, quant au gou-  
 » vernement & à la religion, resteroient dans  
 » l'état où elles étoient alors, mais qu'elles  
 » fourniroient, comme les autres provinces,  
 » leur part des secours nécessaires pour le  
 » soutien de la Confédération; que le Duc  
 » feroit tous ses efforts pour obtenir du Roi  
 » son frere, son assistance pour la continua-  
 » tion de la guerre; que le Duc accéderoit à  
 » tous les traités d'alliance qui subsistoient  
 » alors entre les Etats & les puissances étran-  
 » geres, avec lesquelles ils avoient précédem-  
 » ment traité; qu'il ne pourroit lui-même con-  
 » trafter aucune nouvelle alliance, sans le  
 » consentement des Etats; que toutes les  
 » troupes étrangères qui seroient au service  
 » des Etats, seroient renvoyées aussitôt que  
 » les Etats le requerroient; enfin, que si le  
 » Duc manquoit à quelqu'une des conditions  
 » susdites, son droit à la souveraineté, cesse-  
 » roit, & que les provinces alors ne seroient  
 » point tenues de lui obéir, ni de recon-  
 » noître son autorité."

Ce traité, fait en France, fut regardé par ~~le~~ le Roi d'Espagne comme une infraction de la Liv. XVII  
 paix qui régnoit entre lui & le monarque 1580.  
 François, auquel il en fit faire des reproches.  
 Henri, par politique, parut désapprouver la  
 conduite de son frere, & même d'en être ir-  
 rité; mais, loin que le déplaisir qu'il affectoit,  
 fût sincere, il se réjouissoit en secret de ce  
 que son frere alloit quitter ses Etats. La légè-  
 reté & les caprices du Duc d'Anjou, occa-  
 sionnoient souvent au Roi des inquiétudes;  
 &, si l'on en croit ce que quelques historiens  
 en ont écrit, il assura même en secret les  
 Etats qu'il leur enverroit des troupes &  
 de l'argent, aussitôt que les troubles de son  
 royaume seroient apaisés.

Mais, quelqu'irrité que le Roi d'Espagne Proscrip-  
tion du  
Prince  
d'Orange.  
 fût contre celui de France, il l'étoit encore  
 davantage contre le Prince d'Orange, qu'il  
 regardoit comme l'auteur de la révolution  
 qui venoit d'arriver, & le principal insti-  
 gateur du procédé des Etats généraux. Phi-  
 lippe n'avoit rien négligé pour se délivrer  
 d'un homme qui avoit donné tant d'occupa-  
 tions, depuis plusieurs années, à ses meil-  
 leurs généraux, & avoit su rendre inutiles  
 tous les efforts de ses meilleures troupes.  
 La voie de la négociation & toute espece

1580. d'artifice avoient été employées sans suc-  
 Liv. XVII. cès ; il prit donc le parti d'avoir recours à  
 1580. l'expédient infâme de la trahison , & dans  
 l'espérance d'exciter quelque scélérat à atten-  
 ter aux jours du Prince d'Orange , il fit pu-  
 blier contre lui un édit de proscription ,  
 dans lequel le Prince étoit accusé d'avoir  
 excité & fomenté l'esprit de discorde , qui  
 avoit été la source de tous les malheurs  
 qui accabloient les Pays-Bas : le Roi inter-  
 disoit , à tous ses sujets , toute communi-  
 cation avec le Prince d'Orange , leur dé-  
 fendoit de lui donner ni pain , ni eau , ni  
 feu , & promettoit à quiconque le livreroit  
 mort ou vif , ou qui lui donneroit la mort ,  
 vingt-cinq mille écus de récompense , en  
 outre la noblesse , tant à lui qu'à ses com-  
 plices , s'ils n'étoient pas déjà nobles , & le  
 pardon général de toute espece de crimes ,  
 quelque grands & quelque énormes qu'ils fus-  
 sent , dont ils se feroient rendus coupables  
 auparavant.

Depuis le temps funeste du Triumvirat  
 de Rome , ordonner le meurtre & l'assassi-  
 nat étoit une chose presqu'inouïe , mais dont  
 l'usage convenoit parfaitement au naturel  
 sombre , vindicatif & lâche de Philippe. Le  
 Prince d'Orange auroit pu , usant de repré-

faillies, se fervir du même moyen pour se venger; il le dédaigna, & lui préféra ce- Liv. XVII  
 lui de faire connoître la fausseté des impu- 1580.  
 tations faites contre lui, & de se justifier  
 devant l'univers entier des crimes dont on  
 l'accusoit.

Il le fit, dans une apologie de sa con- Apo'logie  
du Prince  
d'Orange.  
 duite, qu'il adressa aux Etats généraux, en  
 même temps qu'il en envoya des copies  
 dans toutes les cours de l'Europe. Cette  
 apologie est un des plus précieux monumens  
 de l'histoire de ce temps, parce qu'elle con-  
 tient plusieurs faits, dont les particularités  
 rapportées avec la plus scrupuleuse atten-  
 tion, jettent non seulement un grand jour  
 sur les caractères de Guillaume & de Phi-  
 lippe, mais encore sur ceux des principaux  
 acteurs des scènes qui se passerent alors  
 dans les Pays-Bas. Si le style en est trop  
 vif, si les expressions en sont trop peu mén-  
 agées, si l'on y donne pour vrais & pour  
 certains des faits dont les historiens contem-  
 porains ne parlent qu'avec réserve & cir-  
 conspection; qu'on fasse attention combien  
 devoit être vif le sentiment d'indignation du  
 Prince d'Orange, & on l'excusera. Au reste,  
 qui pouvoit mieux que lui être instruit de  
 tout ce qui se passoit? & peut-on le soup-

~~conner de fausseté & l'accuser d'exagération ;~~  
 Liv. XVII. quand on considère , que de l'aveu même  
 1580. de ses ennemis , jamais Prince n'a possédé  
 à un plus haut degré tout ce qui caractérise un homme vrai & sincère. Ses ennemis , & certainement ils étoient en grand nombre , ne l'ont pas une fois convaincu d'avoir manqué de sincérité dans les récits des faits. Ces faits étoient récents , & s'ils n'eussent pas été tels que les rapportoit le Prince , il auroit été facile aux personnes qui étoient intéressées à se justifier , de le faire connoître au public : tout les engageoit à le faire ; leur intérêt personnel , & sur-tout leur honneur vivement attaqué dans l'apologie , demandoit qu'ils la réfutassent : ils ne l'ont pas fait , & de là , ainsi que des autres circonstances , on peut croire comme vrais tous les faits contenus dans l'apologie , quoique plusieurs soient de l'espèce (7) de ceux qui demandent la plus grande évidence pour être crus.

De la  
 conduite  
 des Etats.

La conduite des Etats fut telle que devoit l'espérer le Prince d'Orange : ils employèrent plusieurs jours à l'examen de son

---

(7) On trouvera à la fin de cet ouvrage un précis de l'Apologie du Prince d'Orange.

apologie, & arrêterent qu'il feroit dressé un ~~acte~~ acte, dans lequel les Etats attestoient la fausseté de tous les faits sur lesquels Philippe Liv. XLV. l. 1581. avoit fondé son acte de proscription : les Etats déclaroient, que non seulement le Prince avoit été régulièrement choisi pour remplir les différentes charges qu'il occupoit, mais encore qu'il n'en avoit accepté aucune qu'à leur sollicitation ; ils prioient ensuite le Prince de continuer à exercer les pouvoirs dont ils l'avoient revêtu ; ils le remercioient de plusieurs services éminens qu'il avoit rendus à la Confédération, & s'engageoient d'obéir à ses commandemens ; enfin ils finissoient par lui offrir d'entretenir à leurs dépens une compagnie de gardes à cheval, pour veiller à la sûreté de sa personne, de laquelle dépendoit la leur propre.

Peu de jours après les Etats donnerent au Prince d'Orange une nouvelle preuve de leur zele & de la sincérité avec laquelle ils avoient épousé sa propre querelle. L'élection du Duc d'Anjou étoit une renonciation virtuelle à l'obéissance de Philippe ; cependant tous les actes publics se faisoient encore, comme auparavant, au nom de ce Prince & des Etats ; on n'avoit même rien changé à la formule du serment qu'on fai-

Acte solennel de renonciation.

~~Il~~ soit prêter à ceux qui entroient dans les  
 Liv. XVII. charges publiques. Le peuple dans quelques-  
 1581. unes des villes de la Confédération, quoi-  
 qu'il eût consenti à l'élection du Duc, avoit  
 beaucoup de répugnance pour ces change-  
 mens. C'étoit une suite de cet attachement  
 que les hommes ont pour toutes les formes  
 extérieures, même après que les institutions  
 sur lesquelles ces formes sont fondées, ont  
 été abolies; mais les Etats sentant combien  
 toutes les formes anciennes convenoient peu,  
 depuis la démarche qu'on avoit faite, crai-  
 gnant d'ailleurs le danger qu'il y auroit de  
 laisser au peuple quelque doute, touchant  
 ceux auxquels il devoit obéir, résolurent  
 d'ôter toute espece d'ambiguïté, par une ab-  
 juration solennelle de Philippe pour leur  
 Souverain.

On en dressa l'acte dans une assemblée  
 convoquée à ce dessein à la Haye, & qui  
 fut composée des députés du Brabant, de  
 la Gueldre, de Zutphen, de la Flandre, de  
 Hollande, de Zélande, d'Overijssel & de Fri-  
 se. Après avoir fait dans cet acte l'énuméra-  
 tion des principaux griefs qui avoient engagé  
 ces provinces à prendre la résolution actuel-  
 le, on y déclaroit que c'étoit un droit inhé-  
 rent à tous les peuples libres de renoncer à



l'obéissance de leur prince, quand il refusoit obstinément de remplir les devoirs d'un sou-  
 verain juste & équitable; & à plus forte Liv. XVII.  
1581.  
 raison, quand ce prince violoit les loix  
 fondamentales, & tenoit la conduite d'un  
 tyran & d'un usurpateur. Ensuite, on décl-  
 roit que Philippe, pour avoir tenu cette  
 conduite à l'égard de ses sujets des Pays-  
 Bas, avoit perdu pour jamais toute espece  
 d'autorité sur eux : on défendoit ensuite à  
 tous les juges & autres d'agir en son nom,  
 de faire usage de son sceau; & on requéroit  
 les Magistrats des villes & toutes autres  
 personnes remplissant quelques offices publics,  
 de s'obliger par serment à s'opposer de tout  
 leur pouvoir à tout ce que lui & ses parti-  
 sans pourroient entreprendre, ou voudroient  
 faire exécuter.

Ces résolutions prises, on les mit aussitôt en exécution; tous les sceaux du Roi furent rompus, toutes les commissions ou lettres patentes qu'il avoit données furent annullées, & tous les officiers, tant civils que militaires, prêterent le nouveau serment. On eut, il est vrai, quelques peines à persuader à plusieurs officiers municipaux de se conformer en cela à la volonté des Etats; les uns y répugnoient par scrupule, parce

~~qu'ils~~ qu'ils imaginoient qu'après leur premier ser-  
 Liv. XVII. ment ils ne pouvoient pas en prêter un  
 1581. second; les autres, parce qu'ils doutoient  
 que des mesures aussi fortes & aussi vigou-  
 reuses que celles qu'on prenoit, convinssent  
 alors, vu la quantité de vaisseaux & de mar-  
 chandises appartenans aux habitans des Pays-  
 Bas, qui se trouvoient alors dans les ports  
 d'Espagne. Cependant, après bien des soins  
 & des peines, on parvint à lever toutes ces  
 difficultés; & alors tous les habitans des  
 provinces, dont les députés avoient signé  
 l'acte d'abjuration, firent le serment qu'on  
 exigeoit d'eux. (8)

D/part de  
 l'Archiduc  
 Mathias.

Dans le même-temps l'Archiduc Mathias

---

(8) Sur les représentations du Prince d'Orange, les Etats firent dans le même temps plusieurs réglemens utiles & relatifs à l'administration de la justice, des finances, & pour ce qui regardoit les troupes. On établit aussi le conseil d'Etat : le Prince d'Orange n'avoit rien négligé pour faire sentir combien il étoit important d'en former l'établissement, afin de prévenir les inconvéniens de la lenteur avec laquelle il étoit indispensable que les affaires fussent réglées par les Etats, & en même temps pour servir de frein au nouveau Souverain qu'on venoit de choisir. Grotius Liv. III, Meteren, &c.

quitta les Pays-Bas ; il y avoit environ trois ~~ou quatre~~ ans qu'il y résidoit : pendant ce Liv. XVII. temps il n'avoit rien fait pour sa réputation , 1581. ni pour l'avantage du peuple qui l'avoit invité à venir le gouverner. L'Archiduc avoit mis tout en usage pour persuader aux Etats de le choisir pour Souverain ; & comme , après que les Etats se furent déterminés à lui préférer le Duc d'Anjou , l'Archiduc resta encore dans les Pays-Bas un temps assez considérable , on doit présumer que le Prince d'Orange étoit parvenu à le convaincre de la nécessité absolue de faire ce choix. L'Archiduc accepta même une pension annuelle (9) de cinquante mille florins , que les Etats lui offrirent , aussi-tôt après l'élection du Duc d'Anjou.

Tandis que les Etats régloient les affaires civiles & politiques , leur armée & celle du Roi d'Espagne n'étoient point dans l'inaction. Dans la Frise il y eut plusieurs sanglantes rencontres entre les troupes Espagnoles , com-

---

(9) En 1608 , le frere de l'Archiduc lui céda le royaume de Hongrie , & celui de Bohême en 1611 ; l'année suivante il obtint la couronne impériale.

**1581.** **Liv. XVII.** mandées par Schenk & Verdugo, & celles des Etats, aux ordres du Colonel Norris & du Comte de Hohenloe. Le succès de ces petits combats fut assez varié; l'avantage fut tantôt pour les Espagnols, & tantôt pour les Confédérés : le seul événement un peu considérable qui arriva alors, fut la surprise de Breda par les Espagnols : cette place leur fut livrée pendant la nuit par quelques soldats de la garnison, que les agens du Prince de Parme avoient trouvé le moyen de séduire. (10)

Dans le même tems le Prince de Parme bloquoit Cambrai; n'ayant pas assez de troupes pour pousser avec vigueur le siège de cette place, il s'étoit vu forcé de le convertir en blocus. D'Inchi, qui commandoit dans la place, eut recours au Duc d'Anjou, & fut vivement secondé par les sollicitations réitérées & pressantes des Etats & du Prince d'Orange. Le Duc d'Anjou, considérant combien il étoit intéressant pour sa gloire de profiter de la première occasion que lui offroient ses nouveaux sujets de leur être utile, déclara publiquement l'intention où il étoit d'entre-

prendre de faire lever le siège de Cambrai : aussitôt il accourut de toutes les parties du royaume un nombre considérable de gentils-hommes, qui vinrent lui offrir leurs services. En peu de jours le Duc mit sur pied une armée de douze mille hommes d'infanterie & de quatre mille de cavalerie, à la tête de laquelle il marcha vers Cambrai. Cette armée étoit infiniment supérieure à celle du Prince de Parme, qui, considérant d'ailleurs qu'elle étoit composée d'hommes braves & courageux, ne crut pas qu'il fût prudent de hasarder contre elle le combat; il quitta donc ses retranchemens, & se retira : ainsi fut délivré Cambrai, dont les habitans avoient beaucoup souffert, depuis plusieurs mois que leur ville étoit bloquée, de la disette des vivres. Le Duc d'Anjou, qui avoit amené avec lui une grande quantité de provisions de bouche, en fit passer dans la ville la plus grande partie : il y fut reçu avec les plus grands applaudissemens : son entrée fut magnifique; les habitans, en lui marquant leur reconnoissance, l'appelloient le protecteur de leur liberté; de là il alla mettre le siège devant Cateau-cambresis, qui se rendit presque aussitôt. (11)

---

(11) Meteren p. 315. Bentivoglio Part. II. L. II,

Ce premier succès du Duc d'Anjou jetta la  
 Liv. XVII. plus grande joie dans toutes les provinces  
 1581: confédérées, & leur fit bien augurer pour la  
 suite de leur nouveau gouvernement : les  
 Etats le supplierent & le presserent vivement  
 de profiter des circonstances, & de marcher,  
 sans perdre de tems, vers la Flandre, où il  
 pourroit être joint par un corps de troupes  
 des Etats. Le Duc leur répondit qu'il n'étoit  
 pas en son pouvoir de faire ce qu'ils dési-  
 roient de lui : „ Mon armée, leur dit-il, est  
 „ presque toute composée de volontaires,  
 „ qui ne se sont engagés à mon service que  
 „ pour peu de tems, & seulement pour se-  
 „ courir & délivrer Cambrai; il me seroit  
 „ impossible de rester plus long-tems : d'ail-  
 „ leurs, je manque des fonds nécessaires pour  
 „ payer leur solde; mais j'espère pouvoir re-  
 „ venir bientôt avec une puissante armée,  
 „ & , en attendant, j'emploierai tout le crédit  
 „ que je puis avoir sur le Roi mon frere, &  
 „ sur la Reine d'Angleterre, pour les enga-  
 „ ger à s'intéresser en votre faveur. ”

Sollicita-  
 tions du  
 Duc d'An-  
 jou au-  
 près du  
 Roi de  
 France.

Le Roi de France avoit de puissans mo-  
 tifs pour accorder au Duc d'Anjou les se-  
 cours qu'il lui demandoit pour les provinces  
 confédérées : c'étoit un moyen d'éloigner de  
 sa cour & de son royaume ce Prince, dont

l'esprit turbulent & inquiet avoit beaucoup ~~contribué~~ contribué à augmenter les troubles : un mo-  
 tif non moins puissant étoit de se venger du Liv. XVII.  
1581.  
 Roi d'Espagne, protecteur secret de la ligue  
 des Catholiques, qui, comme nous le rap-  
 porterons dans la suite, avoit été formée  
 depuis peu par le Duc de Guise, sous le spé-  
 cieux prétexte de pourvoir à la conservation  
 de la religion, mais, dans le vrai, pour  
 restreindre l'autorité du Souverain. Henri III,  
 cependant, n'étoit pas alors dans une posi-  
 tion à rompre ouvertement avec l'Espagne :  
 ses finances étoient épuisées, & le mauvais  
 état où elles se trouvoient, étoit la suite  
 du caractère indolent de ce Prince, de ses  
 mœurs efféminées, & principalement des ca-  
 lamités sans nombre qui affligeoient son roya-  
 me. Le Roi de Navarre, d'un côté, & le  
 Duc de Guise, de l'autre, chacun à la tête  
 d'un parti considérable, l'occupoient tout en-  
 tier, & même beaucoup au-delà de ses for-  
 ces & de sa dextérité. Dans ces circonstan-  
 ces, tout ce que put obtenir le Duc d'Anjou  
 de son frere, se réduisit à des promesses ;  
 espérant plus de succès de ses sollicitations  
 auprès de la Reine d'Angleterre, il se déter-  
 mina à partir pour ce Royaume.

Les espérances du Duc d'Anjou étoient

~~\_\_\_\_\_~~ d'autant plus fondées, qu'Elisabeth paroissoit  
 Liv. XVII. depuis quelque temps écouter très-favorable-  
 1581. ment la proposition qu'il lui faisoit de l'é-  
 pouser. A son arrivée en Angleterre, il re-  
 çut de cette Princesse l'accueil le plus favo-  
 rable, elle ordonna même peu de jours  
 après à ses ministres de dresser les articles  
 du contrat de mariage : elle fit plus enco-  
 re ; car, après avoir eu avec ce Prince un  
 entretien long & animé, on la vit mettre  
 au doigt du Prince une bague qu'elle avoit  
 tirée du sien. Tous les spectateurs conclu-  
 rent de cette action, qu'elle venoit de lui  
 promettre sa main, & qu'elle avoit désiré  
 que tout le monde le crût. Il n'est pas vrai-  
 semblable de penser, comme plusieurs his-  
 toriens, que l'intention d'Elisabeth ait été  
 d'amuser le Duc d'Anjou, & par là de favori-  
 ser les desseins politiques qu'elle avoit for-  
 més. On ne conçoit pas quels auroient pu  
 être ces desseins, qui l'auroient engagée à  
 pousser la dissimulation à cette extrémité. Il  
 est vrai que cette Princesse, malgré toutes  
 les belles qualités qu'elle possédoit, n'étoit  
 pas exempte des foiblesses ordinaires à son  
 sexe : flattée des sentimens que le Duc paroif-  
 soit avoir pour elle, & du soin qu'il prenoit  
 de lui faire assidûment sa cour, on peut



croire qu'elle avoit pour lui des sentimens ~~particuliers~~ particuliers d'affection , & qu'elle écoutoit Liv. XVII très-sérieusement les propositions qu'il lui 1581. avoit faites. Mais son ambition , & sur-tout l'amour de l'indépendance qu'elle conserva toute sa vie , l'emportant sur l'inclination momentanée à laquelle elle s'étoit laissée aller , elle changea tout d'un coup de résolution : elle voulut justifier son changement , & donna au Duc , en le lui apprenant , les plus fortes assurances de le secourir & de l'aider de toute sa puissance , pour qu'il pût se maintenir dans sa nouvelle souveraineté. On ne parla plus de mariage , & le Duc , après trois mois de séjour en Angleterre , fit voile pour les Pays-Bas , escorté d'une flotte considérable , sur laquelle la Reine avoit fait embarquer un grand nombre de personnes , tant de la haute que de la petite noblesse ; voulant par-là convaincre les nouveaux sujets du Duc que la rupture de son mariage n'avoit rien changé à l'intérêt qu'elle prenoit à la prospérité de ce Prince.



---

---

# HISTOIRE

DU REGNE

DE

PHILIPPE SECOND,  
*ROI D'ESPAGNE.*

---

---

## LIVRE DIX-HUITIEME.

**Liv. XVIII**  
**1582.** **A**PRÈS une heureuse traversée de trois jours, le Duc d'Anjou aborda le 10 Février à Fleffingue, d'où il se rendit à Middelbourg, & de là à Anvers, (1) escorté par cinquante vaisseaux de guerre. Les deux rives de l'Escaut, & les rues par lesquelles il falloit qu'il passât pour arriver au palais, étoient bordées par plus de vingt mille citoyens sous les armes. Cette ville riche, & la plus com-

---

(1) Le 19 Février.

merçante qui fut alors en Europe , n'épargna ~~\_\_\_\_\_~~  
 point les dépenses pour marquer à son nou- Liv. XVIII  
 veau Souverain son attachement & son res- 1582.  
 pect. Après avoir prêté le serment ordinaire  
 de maintenir les droits & privilèges des  
 habitans , & reçu des Etats le serment de  
 fidélité , le Duc prit possession de sa souve-  
 raineté , en présence de tout le peuple : la  
 joie , l'alégresse étoient peintes sur tous les  
 visages.

Depuis quelque temps on avoit défendu  
 à Anvers l'exercice de la religion Romaine ;  
 pour plaire au nouveau Souverain , on ac-  
 corda à ceux qui la professoient d'avoir une  
 église , & d'y pratiquer librement leur culte ,  
 pourvu cependant qu'ils abjurassent la sou-  
 mission & la fidélité qu'ils avoient gardées  
 jusqu'à ce moment au Roi d'Espagne , &  
 qu'ils fissent serment de fidélité au Duc d'An-  
 jou , leur légitime Souverain. Très-peu ac-  
 ceptèrent l'offre qu'on leur faisoit , & le  
 plus grand nombre aimâ mieux être privé  
 de ce privilège , que de renoncer solemnel-  
 lement à l'obéissance qu'il croyoit devoir à  
 Philippe ; mais cette conduite ne causa au-  
 cune alarme ni au Duc ni aux Etats , ils  
 crurent cependant qu'il étoit de la prudence  
 de se précautionner sans délai contre les

**Liv. XVIII** suites que pourroit avoir le mécontentement que ces Catholiques-Romains faisoient paroître de la nouvelle forme de gouvernement : en conséquence ils firent publier un édit, qui condamnoit à une amende de deux cens florins, tous ceux qui refuseroient de prêter au nouveau souverain le serment de fidélité, & peu de temps après un autre édit qui les bannissoit des Pays-Bas. (2)

On attente à la vie du Prince d'Orange

La joie que l'arrivée du Duc d'Anjou avoit répandue dans toutes les provinces confédérées, fut troublée par l'attentat horrible qui fut commis quelques jours après l'inauguration de ce Prince contre la vie du Prince d'Orange : le projet en avoit été formé en Espagne, par un nommé Isonca, qui le communiqua à Gaspard Anastro, Espagnol & Banquier à Anvers, comme un moyen de rétablir ses affaires qui étoient en fort mauvais état. Pour engager Anastro à exécuter ce projet sanguinaire, Isonca lui envoya une promesse, écrite de la main même du Roi, de lui payer quatre-vingts mille

---

(2) Meteren p. 325.

ducats, aufsitôt qu'il auroit commis l'affaffinat,                       
 dont on défiroit qu'il fe chargeât. Comme Liv. xviii  
 Anaftro ne fe fentoit pas affez de courage 1582.  
 pour exécuter une entreprife fi hafardeufe,  
 il s'adreffa à un nommé Jean Sauregui, fon  
 domeftique : c'étoit un jeune homme origi-  
 naire de Bifcaye, d'un caractère mélancoli-  
 que, parlant peu, méditant beaucoup, fort  
 attaché au Roi d'Efpagne, très-zélé pour la  
 religion Romaine, & ennemi outré du Pro-  
 testantifme : comme il étoit hardi & entre-  
 prenant, il ne fut pas difficile à fon maître  
 de le perfuader. „ Je fuis prêt, lui dit Sau-  
 „ regui, à faire ce que le Roi défire fi ar-  
 „ demment ; je méprife également & la ré-  
 „ compenfe qui m'eft offerte, & le danger  
 „ auquel je m'expoferai pour la mériter. Je  
 „ fçais que je périrai ; la feule chofe que  
 „ j'exige de vous, c'eft que vous faffiez prier  
 „ Dieu pour le repos de mon ame, & que  
 „ vous engagiez fa Majesté à fecourir mon  
 „ pere dans fa vieillesse.” Personne n'étoit  
 plus propre que ce jeune audacieux pour exé-  
 cuter une entreprife de l'efpece de celle dont  
 il venoit de fe charger ; il parloit l'Allemand  
 avec une grande facilité, & par ce moyen il  
 lui étoit facile de n'être pas reconnu pour Ef-  
 pagnol. Un prêtre ne contribua pas peu à l'af-

fermir dans sa résolution; ce prêtre se nom-  
 Liv. XVIII moit Timmerman; il le confessa, lui donna  
 1582. l'absolution de ses péchés, & lui assura que  
 s'il donnoit la mort au Prince d'Orange, il  
 feroit devant Dieu une action méritoire qui  
 lui assureroit un bonheur éternel. Rempli  
 de cette espérance, Sauregui se rend au  
 château; il se mêle parmi les domestiques,  
 se poste près de la porte de l'appartement  
 où le Prince avoit dîné: quand le Prince sor-  
 tit, il s'avança vers l'endroit où s'étoit posté  
 Sauregui, qui lui tira presque à bout portant  
 un coup de pistolet de poche, dont la balle  
 entra au-dessous de l'oreille droite du Prin-  
 ce, passa entre le palais & les dents, &  
 sortit par la partie gauche de la tête. Le  
 Prince resta un moment sans connoissance,  
 & la première chose qu'il fit, lorsqu'il fut  
 revenu de son évanouissement, fut de re-  
 commander à ses domestiques d'épargner la  
 vie de son assassin; mais il n'étoit plus temps,  
 ses gardes l'avoient massacré. La grande  
 abondance de sang qu'il perdoit, fit croire  
 d'abord que sa blessure étoit mortelle; il ne  
 pouvoit parler, & les spectateurs croyoient  
 qu'il n'avoit plus que quelques momens à  
 vivre. A peine sçut-on dans la ville ce qui  
 venoit de se passer, que tous, les grands  
 comme

comme les petits, accablés de la plus vive douleur, se rendirent en foule au château, Liv. XVIII pour apprendre les particularités de ce fu- 1582. nestre événement : la consternation étoit générale, elle étoit peinte sur tous les visages, on ne voyoit que pleurs couler en abondance de tous les yeux, on n'entendoit de tout côté que des gémissemens ; on auroit dit que chacun avoit perdu son pere, en perdant celui qu'on regardoit comme le pere commun de l'état.

Tandis qu'on se livroit à la plus grande douleur, il se répandit dans la ville que les François étoient les auteurs de l'assassinat qui venoit de se commettre, & on disoit qu'il n'avoit été commis que pour délivrer le Duc d'Anjou des entraves qu'on avoit donné à son autorité. Le peuple naturellement crédule donna facilement croyance à cette imputation, & sa tristesse se changea tout-à-coup en fureur ; il courut en foule au palais, dans l'intention de tirer une vengeance éclatante de ceux qu'il accusoit être les auteurs de son affliction.

Heureusement Maurice, (3) fils du Prince

---

(3) Ce jeune Prince n'avoit alors que treize ans, mais il avoit déjà donné, dans plusieurs occasions, des preuves de sa sagacité.

d'Orange , avoit trouvé dans les poches  
 Liv. XVIII de l'assassin des papiers qui lui avoient fait  
 1582. connoître qu'il étoit Espagnol. Le Prince  
 en fut aussi-tôt instruit, il avoit alors recou-  
 vré l'usage de la parole ; le danger qui  
 couroient le Duc d'Anjou & tous les Fran-  
 çois , dont on l'instruisit , l'affecta vive-  
 ment, & , malgré la situation critique dan-  
 laquelle il se trouvoit, il écrivit un billet  
 de sa propre main , où il marquoit qu'il  
 étoit sûr que les François n'avoient aucun  
 part au crime de Sauregui. Ce billet, dont  
 plusieurs copies furent répandues dans le  
 public, & les soins que prit St. Aldegon-  
 de , calmerent le peuple , le détromperent  
 & firent cesser le tumulte. Le corps de  
 l'assassin fut aussi exposé publiquement , &  
 on le reconnut pour le domestique d'Ana-  
 astro. Anaastro lui-même n'étoit plus dans  
 la ville ; mais on se saisit de son secrétaire,  
 qu'il avoit laissé chez lui pour qu'il  
 l'instruisît de ce qui se passeroit. On ar-  
 rêta aussi le prêtre Timmerman : l'un &  
 l'autre s'avouèrent complices d'Anaastro &  
 de Sauregui , & furent condamnés à mort.  
 Leur supplice ne fut ni long ni cruel ; on  
 les étrangla , & ensuite on les écartela.  
 leurs têtes & leurs membres furent atta-



chés au deffus (4) des portes de la ville. =====  
 On leur auroit fait souffrir les plus affreux Liv. XVIII  
 tourmens, si le Prince d'Orange n'eût fait 1582.  
 connoître qu'il défireit beaucoup qu'on les  
 leur épargnât : jamais ce Prince ne négli-  
 gea aucune occasion d'inspirer à ses com-  
 patriotes les sentimens d'humanité, dont il  
 étoit lui-même pénétré.

La difficulté d'étrancher le sang, fit crain-  
 dre quelque temps les médecins pour les  
 jours du Prince d'Orange. Après avoir vai-  
 nement employé toutes les ressources de  
 l'art, ils s'aviserent enfin de rapprocher les  
 chairs en faisant tenir continuellement acco-  
 lées avec les doigts les levres des plaies.  
 Les personnes chargées de ce soin se rele-  
 voient alternativement. Ce moyen simple,  
 employé pendant plusieurs jours & plu-  
 sieurs nuits, eut un heureux succès : le  
 sang cessa de couler, & les plaies se cica-  
 triferent. (5)

---

(4) Ils y restèrent jusqu'à ce que la ville d'An-  
 vers, étant tombée entre les mains du prince de  
 Parme, les ecclésiastiques les ôtèrent & les enter-  
 rerent avec toutes les marques de la plus supersti-  
 tieuse vénération.

(5) Tant que la vie du Prince d'Orange fut en  
 danger, on fit des prières publiques pour sa guéri-

**=====**  
 Liv. XVIII 1582. Anaſtro s'étant rendu à Tournai, auprès du Prince de Parme qui y réfidoit alors, avoit affuré que le Prince d'Orange étoit mort de ſa bleſſure ; dans cette croyance, Farnéze s'étoit hâté d'écrire aux habitans d'Anvers & des autres villes, pour les exhorter à rentrer ſous l'obéiſſance de leur légitime Souverain : » celui qui vous a » porté à vous y ſouſtraire, leur diſoit-il, » n'exiſte plus. » Quand cela eût été vrai, les lettres du Prince de Parme, vu la diſpoſition où étoient alors les eſprits, n'auroient point produit l'effet qu'il en attendoit ; mais quand elles arriverent, le peuple ne craignoit plus pour les jours du Prince d'Orange, & elles ne ſervirent qu'à exciter ſa riſée & ſon indignation. (6)

Retour  
des trou-  
pes Eſpa-  
gnoles.

Pendant que les choſes que nous venons de rapporter s'étoient paſſées, les opérations de la guerre n'avoient point été interrompues : les troupes des Etats s'étoient emparées d'Aloſt, & celles du Prince de

---

ſon ; & quand elle fut parfaite, on en rendit à Dieu des actions de grace.

(6) Bentivoglio, p. 263. Meteren, p. 326. De Thou, Liv. LXXV.

Parme de Steenwick & de Liere. Peu de \_\_\_\_\_  
 temps après, ce dernier s'étoit vu en état Liv. XVIII  
 d'agir avec plus de vigueur que ne lui avoit 1582.  
 permis jusqu'alors la foiblesse de son armée :  
 il avoit consenti avec beaucoup de répugnance au départ des troupes Italiennes & Espagnoles ; il avoit mis tout en usage pour persuader aux Wallons, qui exigeoient qu'on les renvoyât, qu'il étoit impossible, avec les seules troupes nationales, de terminer la guerre ; il avoit eu depuis beaucoup de peines à vaincre leur méfiance, & avoit été obligé d'user de la plus grande circonspection pour ne pas augmenter les soupçons qu'ils avoient toujours eus de la bonne foi des Espagnols. Cependant il y étoit parvenu, aidé du crédit qu'avoit sur les Wallons le Marquis de Roubais, qui, comme nous l'avons dit plus haut, avoit le plus contribué à ramener les provinces méridionales au parti Espagnol. Depuis ce temps le Prince de Parme n'avoit rien négligé de tout ce qui pouvoit attirer le Marquis au parti de l'Espagne, il avoit vécu avec lui dans la plus grande intimité, & avoit continuellement travaillé à lui persuader, combien il étoit important qu'on permît le retour des troupes Espagnoles. Le Marquis,

~~Il étoit~~ flatté d'être admis dans la familiarité du Prince, & poussé par l'espérance d'augmenter son crédit auprès du Roi, avoit enfin, cé-  
 Liv. XVIII 1582. dant aux sollicitations du Prince, déterminé les Etats, non seulement à consentir au retour des troupes Espagnoles & Italiennes, mais même à le demander eux-mêmes au Roi avec la plus grande instance. (7)

Cette demande ne pouvoit être que très-agréable à Philippe : aussi donna-t-il immédiatement les ordres les plus précis à quatre régimens de vétérans, faisant environ dix mille hommes, de se rendre d'Italie dans les Pays-Bas; où ils arriverent vers la fin de l'été 1582, avec plusieurs milliers de soldats Bourguignons & Allemands. L'armée du Prince de Parme se trouva alors forte de soixante mille hommes d'infanterie & de quatre mille de cavalerie, dont la moitié étoit employée à garder les villes; une partie des trente mille hommes qui tenoient la campagne, étoit dans la Frise sous les ordres de Verdugo, & le reste formoit l'armée que commandoit le Prince de Parme dans les provinces méridionales. Avec cette armée il s'empara de

---

(7) Bentivoglio, pag. 258.

Chateau-Cambresis, Ninove, Gaesbec & de ~~\_\_\_\_\_~~  
 plusieurs autres places; il attaqua l'armée des Liv. xviii  
 confédérés, la força de se retirer sous le ca- I 582.  
 non de Gand, & vint mettre le siège devant  
 Bruxelles : mais la saison étant fort avancée,  
 le grand froid & la difficulté des subsistances,  
 l'obligerent de renoncer à son entreprise &  
 de mettre ses troupes en quartier d'hiver. (8)

De leur côté, les Etats des Provinces-Unies Etat des Provinces-Unies.  
 faisoient paroître beaucoup d'ardeur & de zèle  
 pour soutenir la nouvelle forme de gouver-  
 nement qu'ils avoient établie; leurs revenus  
 annuels furent portés à quatre millions de  
 florins : jusqu'alors ils ne s'étoient pas élevés  
 au delà de deux millions quatre cens mille  
 florins : outre les troupes nationales, ils  
 avoient encore à leur solde un nombre con-  
 sidérable de soldats Allemands, Anglois &  
 François; mais comme il avoit fallu en em-  
 ployer la plus grande partie à la défense des  
 villes & des forts, il avoit été impossible d'a-  
 voir une armée pour tenir la campagne &  
 s'opposer aux entreprises que le Prince de  
 Parme avoit formées, & tenter de lui faire  
 abandonner les villes dont il s'étoit emparé.

---

(8) Meteren pag. 334.

**Liv. XVIII** Les Etats voyoient diminuer de jour en jour le nombre des places de la confédération, tandis qu'ils n'en conquéroient sur l'ennemi qu'un très-petit nombre & de peu d'importance. Le tems d'ouvrir la campagne approchoit; les forces de l'ennemi étoient considérablement augmentées, elles étoient beaucoup plus formidables qu'elles n'avoient jamais été. Cette situation critique caufoit de vives alarmes aux Etats : le Duc d'Anjou les partageoit, & faisoit tout ce qui étoit en son pouvoir pour obtenir de la France les secours que les Etats s'étoient flattés qu'elle leur donneroient. Après bien des délais, sept à huit mille soldats, tant Suiffes que François, arriverent dans les Pays-Bas, au mois de Novembre; ils étoient conduits par le Duc de Montpensier, beau-pere du Prince d'Orange, & sous lui par le Maréchal de Biron. Si, avec ce renfort commandé par un général aussi habile que l'étoit Biron, le Duc d'Anjou se flattoit de pouvoir arrêter les progrès du Prince de Parme, il sentoît qu'il ne devoit pas espérer de le chasser des nouvelles conquêtes qu'il avoit faites, encore moins de terminer la guerre; il renouvela donc ses sollicitations pour engager son frere à prendre ses intérêts avec plus de chaleur qu'il ne le faisoit.

Le Duc  
d'Anjou  
solicite  
des se-  
cours de  
la France.

1582.

Dans le conseil de Henri III les avis étoient fort partagés sur les mesures qu'il convenoit de prendre dans les circonstances présentes : quelques-uns de ceux qui le composoient, représentoient au Roi que l'occasion étoit, on ne peut pas plus, favorable, d'unir les Pays-Bas à sa couronne; mais comme les intérêts du Duc d'Anjou n'entroient pour rien dans leurs vues, ils n'employoient aucune raison pour échauffer l'amitié fraternelle du Roi, & au lieu de l'exciter à envoyer à son frere des secours assez puissans pour qu'il pût se maintenir dans sa souveraineté, ils le conseilloyent de les borner à ceux qui seroient absolument nécessaires pour arrêter les progrès des armes Espagnoles. A ce conseil ils ajoutoient celui d'envoyer une flotte dans la Manche, & une armée sur les frontieres du Duché de Luxembourg, afin d'empêcher que le Prince de Parme ne reçût des secours d'Espagne & d'Italie : » dans cette situation, sans exposer vos troupes au hasard de la guerre, disoient-ils au Roi, votre Majesté attendra que les parties contendantes aient épuisé leurs forces; ce sera alors qu'elle pourra facilement chasser les Espagnols des Pays-bas; & le Duc d'Anjou & les Etats accepteront sans répugnance toutes les conditions qu'on voudra

Liv. XVIII

1582.

Délibération du conseil de Henri III.

leur prescrire. " Ce plan de conduite, dont  
 Liv. XVIII les talens supérieurs du Prince de Parme au-  
 1582. roient empêché l'exécution, étoit trop com-  
 piqué; il exigeoit trop de soin, d'attention &  
 de dépenses, pour qu'il pût être du goût d'un  
 Prince aussi indolent & aussi efféminé que  
 l'étoit Henri III. Ce Prince ne savoit ni pré-  
 voir les événemens, ni les attendre, & d'ail-  
 leurs les affaires intérieures qui l'occupaient,  
 étoient excessivement embarrassées.

Il refuse son frere. Il écouta donc avec moins de répugnance  
 l'avis de ceux de son conseil qui, connoissant  
 son caractère, jugerent que son incertitude  
 procédoit principalement de la honte d'aban-  
 donner son frere, & que dans le fond il ne  
 cherchoit qu'un prétexte honnête de lui refu-  
 ser les secours qu'il demandoit. Ces conseil-  
 lers n'aimoient pas le Duc d'Anjou; la plu-  
 part étoient ses ennemis; ils étoient même  
 en secret dévoués au Roi d'Espagne, dont  
 on les accusoit d'avoir reçu de l'argent: mais  
 ils craignoient de paroître ouvertement op-  
 posés à des mesures auxquelles l'héritier pré-  
 somptif, appuyé de la Reine-mere, étoit si  
 vivement intéressé; ils affecterent donc de  
 paroître approuver qu'on satisfît aux deman-  
 des que faisoit ce Prince, „ pourvu, disoient-  
 „ ils cependant, que le Roi puisse le faire



» fans nuire aux intérêts de ses propres  
 » états, & que les Etats généraux des Pro-  
 » vinces-Unies consentent auparavant à ce  
 » que le Roi & ses héritiers succèdent à la  
 » souveraineté des Pays-Bas, si son frere  
 » vient à mourir sans enfans. L'honneur &  
 » les intérêts du Roi exigent que les Etats  
 » prennent cet engagement." Ils favoient  
 bien que jamais cette demande ne seroit ac-  
 cordée; on la fit cependant, & elle fut  
 reçue comme on avoit prévu qu'elle le se-  
 roit. La Reine mere & les autres amis du  
 Duc d'Anjou lui firent alors favoir le mau-  
 vais succès de tous les efforts qu'ils avoient  
 faits pour obtenir du Roi qu'il prît vivement  
 à cœur ses intérêts. (9)

Ce contre-temps fâcheux mettoit le Duc  
 d'Anjou dans l'impossibilité de remplir l'attente  
 de ses nouveaux sujets; il en ressentoit un  
 chagrin très-vif : mais s'il eût été aussi fin-  
 cere & aussi reconnoissant à leur égard qu'il  
 auroit dû l'être, il se seroit cru obligé de  
 s'occuper beaucoup plus qu'auparavant de  
 tout ce qui pouvoit contribuer à leur bon-

Entreprise  
 du Duc  
 d'Anjou  
 sur An-  
 vers.

---

(9) De Thou, Liv. XXVII. Ch. IX. Meteren  
 Liv. II.

**Liv. XVIII**  
**1582.** heur ; & pour les dédommager de l'impossibilité où il étoit de remplir une partie des engagemens qu'il avoit pris avec eux , il auroit rempli les autres avec la plus scrupuleuse exactitude , & donné l'attention la plus grande à tout ce qui pouvoit les intéresser. Des sentimens bien différens occupoient le cœur perfide de ce Prince , & dans la crainte que les habitans des Pays-Bas , se voyant frustrés des secours sur lesquels ils avoient compté & dont on avoit jusques-là flatté leur espoir , ne cessassent de lui obéir , & ne se réconciliaissent avec leur ancien Souverain , il forma le projet , pour les en empêcher , en cas qu'ils en eussent conçu le dessein , de les priver de la liberté , & au mépris de ses propres sermens de se rendre maître , ou par force ou par stratagème , des places confiées déjà à la garde de ses troupes , ou qui pourroient l'être par la suite.

On a dit que cet étrange dessein lui avoit été suggéré par les partisans de la France , comme un moyen sûr d'engager son frere à lui accorder les secours qu'il lui demandoit. Fervaque & plusieurs autres gentils-hommes François , qui l'avoient accompagné dans les Pays-Bas , le presserent vivement de l'exécu-

ter. Tous ces hommes perfides étoient amis ~~\_\_\_\_\_~~  
 vrais ou prétendus du Duc, ils paroissoient Liv. XVIII  
 n'agir que pour les intérêts de sa gloire, 1582.  
 avec laquelle ils lui avoient persuadé, qu'une  
 autorité aussi limitée que celle qu'il exerçoit  
 étoit absolument incompatible. S'ils eussent  
 été ses plus cruels ennemis, ils n'auroient  
 pu lui rien conseiller qui fût plus contraire  
 à ses véritables intérêts; cependant ce Prince  
 foible, sans communiquer son dessein ni au  
 Duc de Montpensier ni au maréchal de Bi-  
 ron, qui ne l'auroient pas approuvé, suivit  
 le conseil qu'on lui avoit donné, & s'occupa  
 avec ses perfides conseillers des moyens qu'il  
 faudroit employer pour l'exécuter. (10)

Il convint avec eux que les troupes  
 Françoises, dans toutes les villes où elles  
 étoient en garnison, ou en quartier, pren-  
 droient les armes, &, sous prétexte de  
 quelque mutinerie, chasseroient les troupes  
 des Etats qui pourroient s'y trouver. De  
 cette manière le Duc se rendit maître de  
 Dunkerque, de Dixmude & de plusieurs au-  
 tres villes. Mais Anvers étoit celle dont il

---

(10) De Thou Liv. XXVII. Ch. X. Meteren  
 P. 336.

————— défireoit davantage de s'affurer : comme il  
 Liv. XVIII n'avoit dans cette place qu'un petit nombre  
 1582. de foldats , il crut qu'il feroit inutile de  
 tenter de s'en emparer à force ouverte, & s'oc-  
 cupa, ainfi que fes amis, de la maniere  
 dont il pourroit s'y prendre pour y réuffir,  
 en uniffant la force à l'artifice. La fortune  
 lui en offrit le moyen au moment qu'il s'y  
 attendoit le moins : vers la mi-janvier, les  
 Etats généraux lui manderent que leurs in-  
 tentions étoient qu'on employât fes troupes  
 à une expédition contre quelques villes de  
 la Frife que les eunemis occupoient, &  
 qu'on ne pouvoit attaquer que pendant les  
 gelées , parce qu'elles étoient fituées fur un  
 terrein marécageux. La gelée étoit alors  
 très-forte, & duroit depuis quelque temps :  
 le Duc, en conféquence, en feignant de fe  
 conformer aux intentions des Etats, raffem-  
 bla fes troupes dans les environs d'Anvers,  
 & leur donna ordre de fe tenir prêtes à  
 marcher au premier fignal; en même-temps,  
 fous différens prétextes, il fit venir à An-  
 vers tous les gentils-hommes François, qui  
 fe trouvoient dans les Pays-Bas.

Les chofes ainfi difpofées, le Duc devoit  
 s'emparer avec fes gardes de la porte de  
 Cronenbourg, qui n'étoit pas éloignée de fon

palais, & introduire ses troupes dans la ~~ville~~ LIV. XVIII  
 ville pendant la nuit avec le moins de bruit 1583.  
 possible ; mais la veille du jour marqué pour  
 l'exécution de cette entreprise, il se répandit  
 parmi les habitans d'Anvers un bruit sourd  
 que le Duc se proposoit de s'emparer de la  
 ville. Le Prince d'Orange & les magistrats  
 l'en instruisirent, lui proposerent de faire  
 éclairer toutes les rues pendant la nuit, &  
 de tendre des chaînes, tant dans les rues que  
 devant les portes de la ville, afin, disoient-  
 ils, de calmer les alarmes du peuple. Si le  
 Duc s'y fût opposé, il auroit confirmé les  
 soupçons qu'on avoit conçus contre lui ; &  
 comme il possédoit une portion considérable  
 de la duplicité & du caractère artificieux de  
 sa mere, il fit paroître tant d'indignation  
 contre les auteurs de ce bruit, il en parla  
 avec les apparences d'une si grande sincérité,  
 & en même temps fit des protestations  
 si fortes d'attachement pour la confédération,  
 & en particulier pour les habitans de la ville  
 d'Anvers, que non seulement les magistrats,  
 mais le Prince d'Orange lui-même, furent  
 presque persuadés de son innocence. Malgré  
 cela on illumina les rues, on tendit les  
 chaînes & les habitans prirent les armes.

Cet événement ayant forcé le Duc à chan-

**\_\_\_\_\_** ger son plan , il alla le lendemain de bonne  
 Liv. XVIII heure rendre visite au Prince d'Orange , &  
 1583. lui dit qu'il avoit donné ordre de faire prendre les armes à ses troupes , qu'il vouloit passer en revue avant leur départ pour la Frise , & engagea le Prince à se trouver à cette revue. On ne fait si Guillaume avoit encore quelques soupçons , mais prétextant le mauvais temps & l'état de sa blessure , il refusa d'accompagner le Duc , & lui conseilla même de remettre sa revue à quelques jours de là ; que le peuple seroit revenu des impressions défavorables qu'il avoit reçues , & que ses craintes seroient entièrement dissipées. Le Duc feignit d'acquiescer à ce que le Prince lui proposoit ; mais peu d'heures après l'avoir quitté , il lui envoya dire que , vu le beau temps qu'il faisoit , il avoit changé d'avis , & feroit d'abord sa revue ; il donna ordre ensuite qu'on ôtât les barricades des rues qui conduisoient du palais à la porte de Ripdorp , par laquelle il sortit de la ville avec un cortège de deux à trois cens hommes bien armés.

Aussi-tôt qu'il eût passé la porte & le pont-levis , toute sa suite mit l'épée à la main , tomba sur les soldats qui la gardoient , en tua une partie , & força les autres à se

refugier dans le corps de garde : les ordres Liv. XVIII  
 que le Duc avoit donnés à ses troupes, 1583.  
 avoient été ponctuellement observés ; toute  
 l'armée étoit en mouvement , & marchoit  
 vers la ville. Un corps de dix-sept compa-  
 gnies d'infanterie , de six cens lanciers & de  
 quatre escadrons de cavalerie ayant pris les  
 devants , & n'étant qu'à deux pas de la  
 ville , s'y jetta avec précipitation , & après  
 avoir mis le feu à quelques maisons qui se  
 trouvoient proche de la porte , pour avertir  
 le reste de l'armée de hâter sa marche , il  
 se répandit dans la ville , en criant vive le  
 Duc , & la messe , la ville est à nous !

Les craintes des habitans avoient été en  
 quelque maniere dissipées par les protesta-  
 tions que le Duc leur avoit faites la veille ,  
 mais non pas cependant au point de les  
 engager à ne pas se tenir sur leur garde :  
 ils coururent aux armes , se réunirent en  
 peu de temps en un corps assez considéra-  
 ble pour pouvoir faire face à l'ennemi ; à  
 chaque instant leur nombre grossissoit , per-  
 sonne n'étoit effrayé du danger , chacun  
 vouloit pourvoir à sa propre défense , &  
 personne ne croyoit devoir la confier aux  
 autres. On se rappelloit les excès que les  
 soldats Espagnols révoltés avoient commis

**————** quelques années auparavant, lorsqu'ils s'é-  
 Liv. XVIII toient rendus maîtres de la ville, & l'on  
 1583. étoit persuadé que dans les circonstances  
 présentes il n'y avoit pas d'autre moyen  
 pour éviter les mêmes malheurs qu'on avoit  
 effuyés alors, que d'opposer la résistance la  
 plus vigoureuse, en bravant les plus grands  
 dangers. Animés par la crainte de la ruine  
 prochaine qui menaçoit leur fortune, plus  
 encore par celle du péril où étoient leurs  
 femmes & leurs enfans; excités par le désir  
 de se venger d'un ennemi ingrat & perfide,  
 ils s'avancerent & attaquèrent les François  
 avec une telle fureur, qu'il fut impossible à  
 ceux-ci de leur résister. Plusieurs d'entre eux  
 s'étoient jettés dans les maisons pour les  
 piller; ils y furent investis & massacrés :  
 les autres, poussés vigoureusement vers la  
 porte par où ils étoient entrés, espéroient  
 y trouver leur salut, ils croyoient qu'ils y  
 feroient joints par le reste des troupes :  
 mais comme ils avoient négligé de s'assurer  
 de la herse, les soldats qui s'étoient renfer-  
 més dans le corps de garde, en étoient for-  
 tis & l'avoient baissée. La situation des Fran-  
 çois étoit, on ne peut pas plus, déplora-  
 ble; & plus le désespoir où ils se trouvoient  
 réduits étoit grand, plus les habitans étoient



acharnés à leur ruine. Sans espoir d'être secou- Liv. XVIII  
 rus, resserrés dans un petit espace, il ne leur 1583.  
 étoit pas possible de se défendre : les habitans  
 faisoient sur eux un feu continuel ; ils tom-  
 boient les uns sur les autres, & bientôt il se  
 forma un monceau de morts & de blessés, qui  
 boucha entièrement la porte de la ville.


Les habitans attaquèrent ensuite un corps  
 de soldats François qui s'étoient portés sur  
 le rempart, ils passèrent les uns au fil de  
 l'épée & firent sauter les autres par-dessus  
 les murailles, à la vue du Duc d'Anjou,  
 & des Suisses, qui avoient fait de vains  
 efforts pour rompre la porte de la ville.  
 Le Duc crut d'abord que c'étoient les ha-  
 bitans que ses soldats culbutoient ainsi ; il  
 s'étoit persuadé que c'étoit par accident que  
 la herse étoit tombée, & il étoit bien éloi-  
 gné de penser que des bourgeois, qui n'a-  
 voient pas l'habitude des armes, eussent  
 pu, en si peu de temps, s'armer & dé-  
 faire un corps de troupes discipliné, aussi  
 nombreux que celui qui s'étoit introduit  
 dans leur ville ; mais les canons des ram-  
 parts, que les habitans, encore furieux de  
 son odieux procédé, braquerent contre lui,  
 & qui lui tuèrent un grand nombre de Suis-  
 ses, le détromperent bientôt.

**\_\_\_\_\_** Le Prince d'Orange, qui logeoit à la ci-  
 Liv. XVIII tadelle, à l'autre extrémité de la ville, ignora  
 1583. pendant quelque temps ce qui se passoit; &  
 lorsqu'il en fut instruit, il crut que c'étoient  
 quelques querelles qui s'étoient élevées entre  
 les troupes du Duc & les habitans d'Anvers.  
 Mieux instruit de la vérité, il rassembla ce  
 qu'il put de la garnison, & marcha pour se  
 rendre à l'endroit où se passoit cette scène  
 d'horreur; il rencontra dans son chemin Fer-  
 vaque, qui, à la tête des troupes François-  
 ses qui étoient restées dans le palais, voulut  
 s'opposer à son passage. Dès la première  
 charge Fervaque fut fait prisonnier, & ses  
 soldats, découragés par cet accident, peut-  
 être plus encore par leurs remords, prirent  
 la fuite. Cet obstacle vaincu, le Prince d'O-  
 range s'avança vers la porte de Rydorp, où  
 il arriva à temps pour empêcher les habi-  
 tans d'exercer sur les prisonniers qui étoient  
 en leur puissance, une vengeance juste, mais  
 peu utile dans ce moment.

Rien de plus affreux, dit un historien (11);  
 qui en fut instruit par des témoins oculaires,

---

(11) Meteren.

que le spectacle qui s'offrit au Prince à la  porte de Rydorp : c'étoient des corps morts Liv. XVIII entassés les uns sur les autres, à une hauteur 1583. considérable; c'étoient des blessés, qui faisoient de continuels efforts pour se débarrasser des cadavres qui les environnoient, les pressoient, les accabloient de leurs masses inanimées. A la sollicitation du Prince, non seulement on accorda la vie aux prisonniers, mais on secourut même les blessés, dont plusieurs durent leur guérison aux soins que prirent d'eux, les personnes qui en furent chargées.

Le nombre des François tués en cette journée, dans les différens quartiers de la ville, monta à quinze cens; parmi lesquels étoient plus de trois cens personnes de distinction : celui des prisonniers, y compris ceux qui s'étoient rendus au Prince d'Orange, fut d'environ deux mille. Pour faire échouer une entreprise si mal concertée, & qui occasionna au Duc d'Anjou une perte si considérable, il n'y eut qu'environ cent habitans de tués & autant de blessés; extrême disproportion entre ces deux pertes, qui seroit incroyable, malgré l'étonnante bravoure des citoyens, sans la circonstance que rapporte un historien : (12)

---

(12) Reidanus.

**=====** que les François, soit par négligence, soit  
 Liv. XVIII par présomption, n'avoient apporté avec eux  
 1583. que très-peu de munitions, & que les ayant  
 usé d'abord, ils furent pendant fort longtems  
 exposés au feu de l'ennemi, sans avoir, pour  
 se défendre, d'autres armes que leurs épées.

Il est plus aisé de concevoir que de décrire la confusion que devoit éprouver le Duc d'Anjou, toutes les fois qu'il réfléchissoit sur l'extravagante conduite qu'il venoit de tenir. Il passa la nuit dans le fort de Berchem, qui n'étoit pas éloigné de la ville, & où il ne trouva ni meubles, ni subsistance. De là il écrivit aux magistrats (13) d'Anvers, & dans sa lettre il faisoit beaucoup valoir les marques qu'il avoit données aux Pays-Bas, de son attachement; il attribuoit l'infortune qu'il venoit d'éprouver à l'indigne traitement qu'il y avoit essuyé; il ajoutoit, que, pénétré de regrets, accablé de repentir & de tristesse, il conservoit encore cependant pour eux l'affection la plus grande, & qu'elle étoit encore la même qu'elle avoit toujours été : qu'il leur écrivoit pour savoir leurs dispositions à son égard, & leur demander de lui envoyer ses

---

(13) Meteren p. 339.

papiers, ses meubles & ses domestiques, qu'il se flattoit que ceux-ci, étant innocens de tout ce qui venoit d'arriver, n'auroient souffert ni mauvais traitement, ni violence. Liv. XVIII  
1583.

Les magistrats d'Anvers ne firent point de réponse à cette lettre; ils la remirent au Prince d'Orange, pour en conférer avec les Etats. Le Duc d'Anjou cependant, manquoit de vivres pour faire subsister ses troupes; il prit donc le parti de quitter Berchem, & conduisit sa petite armée vers Dendermonde : il avoit pris le chemin le plus court; mais les habitans d'Anvers ayant envoyé un nombre de bateaux armés, pour lui disputer le passage de l'Escaut, il se vit obligé de revenir sur ses pas, & de faire un détour considérable, en passant par Duffel, Malines, Rimebant & Vilvorde. Outre qu'il souffrit beaucoup personnellement dans cette marche, il perdit encore un grand nombre de ses soldats par l'inondation de la Neth, qui survint tout-à-coup. De Duffel il écrivit aux gouverneurs de Bruxelles & de plusieurs autres villes : dans ses lettres il attribuoit aux habitans d'Anvers tout le tort de ce qui venoit de se passer; il parloit de cet événement comme d'une émeute populaire, dans laquelle ses troupes s'étoient trouvé mêlées, en passant par cette

**1583.** ville pour se rendre au camp où il les ras-  
 Liv. XVIII sembloit; mais que cela n'étoit arrivé qu'à la  
 fuite des mauvais traitemens que lui-même  
 avoit effuyés. Cette mauvaise foi de la part  
 du Duc ne produisit d'autre effet que d'irriter  
 encore davantage contre lui les habitans d'An-  
 vers, qui, pour se disculper vis-à-vis du pu-  
 blic, répandirent un mémoire apologétique  
 de leur conduite; ils y disoient, qu'ils s'é-  
 toient toujours conduits envers le Duc, comme  
 il convenoit à de bons & fideles sujets; qu'ils  
 lui avoient fourni au-dessus de leur contingent  
 une somme de soixante-dix mille florins, qui,  
 au lieu d'être employée par le Duc à payer  
 les arrérages dûs aux troupes, avoit été dis-  
 tribuée aux soldats François & Suisses, afin  
 de les encourager à commettre l'attentat atroce  
 dont ils s'étoient rendu coupables à leur égard;  
 que rien n'étoit plus injuste que de l'imputer  
 aux habitans d'Anvers, puisque le même jour  
 les troupes Françoises avoient formé sur d'au-  
 tres villes la même tentative que sur Anvers;  
 & que c'étoit un effet de la providence si le  
 projet formé pour les mettre dans l'esclavage  
 avoit échoué dans les villes les plus impor-  
 tantes; qu'ils formoient les vœux les plus ar-  
 dens pour que le Duc se repentît sincèrement  
 de son injustice, & qu'il prît la résolution  
 ferme

ferme & permanente de gouverner à l'avenir Liv. XVIII  
 les provinces qui l'avoient reconnu pour leur 1583.  
 souverain, suivant les loix fondamentales du  
 pays, ainsi qu'il l'avoit solennellement promis,  
 à son avènement à la souveraineté ! ”

La nouvelle de ce qui venoit de se passer à Anvers, excita une indignation générale dans toutes les provinces de la confédération; le Prince de Parme, dans l'espérance d'en tirer avantage, mit tout en usage pour engager le peuple à rentrer sous l'obéissance de l'Espagne; mais il ne fut pas plus heureux dans ses nouvelles tentatives, qu'il l'avoit été auparavant; les confédérés, sourds à toutes les propositions qu'il leur fit faire, refusèrent même de nommer des députés pour traiter de la paix avec lui.

La lettre que le Duc d'Anjou avoit écrite Délibé-  
ration des  
Etats Gé-  
néraux.  
 aux magistrats d'Anvers, étoit durant ce temps  
 l'objet des délibérations des Etats : s'ils n'eus-  
 sent écouté que le ressentiment que leur  
 avoit inspiré la conduite du Duc, ils n'au-  
 roient pas balancé à le déclarer déchu de  
 la souveraineté; mais considérant combien  
 l'état des provinces confédérées étoit devenu  
 critique, ils étoient fort incertains sur le  
 parti qu'il convenoit qu'ils prissent. Le Duc  
 d'Anjou étoit maître de plusieurs villes for-

~~\_\_\_\_\_~~ tifiées de la confédération, & le Prince de  
 Liv. XVIII Parme les menaçoit avec une armée, de-  
 1583. vant laquelle celle de la Confédération ne  
 pouvoit tenir. Ne sachant donc quel parti  
 prendre, les Etats prièrent le Prince d'Oran-  
 ge, qui, jusqu'alors, n'avoit pas encore fait  
 connoître sa maniere de penser, de vouloir  
 bien les aider de ses conseils. Si personne  
 n'étoit plus touché que lui de l'état mal-  
 heureux où la témérité du Duc d'Anjou avoit  
 réduit la Confédération, personne aussi ne  
 devoit être plus irrité que ce Prince, à qui  
 le Duc étoit pleinement redevable de la  
 souveraineté des Pays-Bas. Cependant il ne  
 pouvoit douter qu'il n'eût chargé Fervaque  
 de lui ôter la vie, ou la liberté, & que  
 c'étoit dans le dessein d'exécuter cet ordre  
 barbare, que Fervaque marchoit vers la cita-  
 delle, lorsqu'il l'avoit rencontré & fait pri-  
 sonnier. Malgré cet excès d'ingratitude; non-  
 seulement Guillaume détourna les habitans  
 d'Anvers d'user de violence à l'égard des  
 prisonniers, mais il conseilla aux Etats de  
 prendre plutôt la voie de la réconciliation  
 que celle de la rigueur. Le Prince répondit  
 par écrit à la demande des Etats, il en usoit  
 ordinairement ainsi, lorsqu'il s'agissoit de  
 quelque affaire importante; „ Ce n'est pas



» fans répugnance , " disoit le Prince dans son  
 » son mémoire , „ que je me suis déterminé à Liv. xviii  
 » donner aux Etats l'avis qu'ils me deman- 1583.  
 » dent sur l'affaire importante qui les occupe.  
 » Cette répugnance est d'autant plus fondée ,  
 » que nombre de personnes m'ont précédem-  
 » ment imputé toutes les infortunes qu'ont  
 » effuyé les provinces confédérées. Quand  
 » bien même j'aurois été investi du pouvoir  
 » absolu , cette imputation n'auroit pas été  
 » moins injuste , puisque tous les événemens  
 » dépendent de Dieu seul , & qu'il n'y a  
 » pas d'homme assez téméraire pour pouvoir  
 » répondre du succès des entreprises les  
 » mieux concertées. Si je ne considérois que  
 » mon âge & l'injustice avec laquelle j'ai  
 » été traité , je ne m'exposerois plus à la ma-  
 » lignité de ces détracteurs de ma réputa-  
 » tion , mais l'intérêt que je prends à la  
 » prospérité des Pays-Bas , me force à rom-  
 » pre un silence que la prudence me con-  
 » seilleroit de garder , & que je garderois  
 » certainement si je ne consultois que mon  
 » intérêt personnel & ma tranquillité. Je  
 » préfère à tout , l'intérêt général , & si je  
 » hasarde de donner mon avis , c'est dans la  
 » confiance que , quel qu'il soit , les Etats  
 » prendront en bonne part & interpréteront

» favorablement le conseil que je leur don-  
 Liv. XVIII » nerai.

1583. » Je suis bien éloigné de vouloir justifier  
 » l'action atroce qui vient d'être commise ;  
 » je pense même que le Duc d'Anjou ,  
 » après une telle conduite , a perdu tous  
 » les droits qu'il avoit à la souveraineté :  
 » malgré cela , je crois que , pour peu  
 » qu'on y réfléchisse , l'on conviendra , que  
 » depuis le premier moment où s'est formée  
 » la liaison de ce Prince avec les Provin-  
 » ces-Unies, celles-ci ont retiré de grands  
 » avantages de cette même liaison. Ce sont  
 » ses troupes qui ont fait lever aux Espa-  
 » gnols le siège de Cambrai , ce sont elles  
 » qui les ont fait retirer de devant Lochen ,  
 » qui ont délivré toute la province de Guel-  
 » dre des excès & des ravages qu'ils y  
 » commettoient. C'est en conséquence de  
 » son élection que la paix s'est rétablie en  
 » France , entre les Protestans & les Catho-  
 » liques-Romains , & que les premiers ont  
 » obtenu la liberté d'entrer au service des  
 » Provinces-Unies. Mais ce qu'on doit con-  
 » sidérer le plus , c'est que l'élection du  
 » Duc a entièrement détruit l'autorité & le  
 » pouvoir Espagnol dans les Pays-Bas. N'est-  
 » ce pas l'élection du Duc qui a pour ainsi

» dire brisé les sceaux du Roi d'Espagne, Liv. XVIII  
 » & rayé son nom dans tous les Pays-Bas. 1583.  
 » Cette élection a formé une base de puis-  
 » sance, sur laquelle la liberté nationale ne  
 » peut manquer d'être solidement établie,  
 » si tous ceux qui y ont tant d'intérêt veu-  
 » lent agir avec le même zèle & la même  
 » vigueur qu'ils ont montrés dans toutes les  
 » occasions. Si l'on réfléchissoit sur tous ces  
 » avantages qu'a procuré l'élection du Duc  
 » d'Anjou, on feroit peu d'attention à tout  
 » ce qu'on pourroit dire de la conduite  
 » qu'ont tenu ceux qui ont pu contribuer  
 » à cette élection : mais que ceux-ci se  
 » soient trompés alors, ou non, il faut  
 » présentement ou faire la paix avec l'Es-  
 » pagne, aux conditions qu'elle voudra im-  
 » poser, ou que les Etats mettent toute  
 » leur confiance, pour le présent & l'ave-  
 » nir, dans leurs propres forces, ou enfin  
 » entrer en accommodement avec le Duc  
 » d'Anjou.

» Quant au premier de ces trois partis,  
 » les mêmes raisons qui ont pu déterminer  
 » les Etats à secouer le joug des Espagnols,  
 » subsistent encore aujourd'hui, pour ne pas  
 » le reprendre. Il seroit absurde de vouloir  
 » présentement se réconcilier comme sujets

avec un prince dont on a abjuré l'auto-  
 Liv. XVIII rité, dont on a brisé les sceaux ignomi-  
 1583. nieusement, & dont le nom a été effacé  
 avec tant d'authenticité. Il pouvoit être  
 vrai, lors de l'élection du Duc, comme  
 le disoient quelques personnes plus amies  
 des Espagnols que de leur patrie, qu'il  
 fut plus avantageux pour les Pays-Bas d'a-  
 voir pour souverain un prince dont l'em-  
 pire principal se trouvât éloigné, qu'un  
 prince voisin : leur raison étoit qu'il se-  
 roit plus facile à celui-ci, qu'à celui-là,  
 d'entreprendre sur la liberté nationale :  
 mais aujourd'hui ce motif n'existe pas,  
 les provinces des Pays-Bas ne sont pas  
 toutes parfaitement unies ; l'Espagne, maî-  
 treffe de quelques-unes de ces provinces,  
 a une armée capable d'accabler les autres.  
 Ainsi les domaines du Roi d'Espagne sont  
 aujourd'hui plus près des provinces confé-  
 dérées, que ceux d'aucun autre prince.

Ce sont ces mêmes considérations qui  
 ont engagé les Etats à accorder au Duc  
 d'Anjou la souveraineté. Il en est déchu,  
 sans doute ; personne ne peut le contes-  
 ter ; le Duc lui-même paroît en convenir  
 par le repentir qu'il dit avoir de sa folle  
 conduite.

» Mais , malgré cet aveu & ce repentir, Liv. XVIII  
 » on peut raisonnablement douter s'il con-  
 » viendrait de traiter aujourd'hui & de faire 1583.  
 » de nouvelles conventions avec un Prince  
 » qui a violé si grossièrement les premières.  
 » On peut craindre aussi que les mauvais  
 » conseillers qui l'ont égaré , l'égarent en-  
 » core. D'ailleurs, on ne doit pas espérer  
 » de voir la confiance se rétablir sitôt entre  
 » les troupes françoises & les habitans des  
 » Pays-Bas.

» Cependant je pense qu'il est de mon de-  
 » voir d'engager les Etats à faire attention  
 » aux conséquences que pourroit avoir le  
 » refus qu'ils feroient de se réconcilier avec  
 » le Duc : pour lors ce Prince remettroit  
 » aux Espagnols les places fortes qui sont  
 » en sa puissance : lui & le Roi de France ,  
 » d'amis qu'ils sont aujourd'hui, deviendroient  
 » les ennemis les plus implacables de la con-  
 » fédération , & lui feroient tous les maux  
 » qu'on doit attendre de ceux qui sont exci-  
 » tés par l'ambition & le désir de la ven-  
 » geance ; le Roi de France interdiroit à ses  
 » sujets tout commerce avec les habitans des  
 » Pays-Bas , & feroit arrêter leurs vaisseaux  
 » dans tous ses ports , en même temps qu'il  
 » donneroit passage par ses états aux trou-

pes que le Roi d'Espagne voudroit envoyer  
 Liv. XVIII » contre la confédération. La Reine d'An-  
 1583. » gleterre, quoique désapprouvant hautement  
 » la conduite qu'a tenu le Duc d'Anjou,  
 » feroit très-mécontente du refus obstiné  
 » que feroient les Etats de se réconcilier  
 » avec lui. Si les Etats perdoient la confiance  
 » de la France & de l'Angleterre, s'ils ne  
 » pouvoient plus espérer aucun secours ni  
 » de l'un ni de l'autre, quelle feroit la puis-  
 » sance à laquelle ils pourroient s'adresser,  
 » qui pût ou qui voulût les secourir? Il fau-  
 » droit donc alors qu'ils missent toute leur  
 » confiance dans leurs propres forces. Il  
 » faudroit, sans délai, qu'ils augmentassent  
 » leurs forces : mais comment y parvien-  
 » droient-ils? comment feroient-ils des le-  
 » vées d'hommes & d'argent? Les ravages  
 » de la guerre ont dépeuplé les provinces  
 » confédérées; à peine s'y trouve-t-il pré-  
 » sentement assez d'habitans pour le commerce  
 » & pour les manufactures. Pour entretenir  
 » une armée aussi nombreuse que celle que  
 » les Etats feroient obligés de mettre sur  
 » pied, il faudroit lever des sommes beau-  
 » coup plus considérables d'argent que celles  
 » que les Etats ont levé jusqu'à présent. On  
 » pourra en juger par l'état des dépenses or-

» dinaires & extraordinaires de la guerre =====  
 » que je mets sous les yeux des Etats. Ces Liv. xviii  
 » dépenses se bornent, aujourd'hui, à l'en- 1583.  
 » tretien des garnisons. Si pour se procurer  
 » l'argent nécessaire pour subvenir à cette  
 » dépense, il se rencontre de grandes diffi-  
 » cultés, combien n'en trouveroit-on pas  
 » davantage pour se procurer les sommes né-  
 » cessaires à l'entretien d'une armée qui pût  
 » tenir le campagne? & sans cette armée,  
 » cependant, il seroit impossible de résister  
 » long-temps aux efforts de l'ennemi.

» Je ne condamne point les conseils que  
 » donnent les personnes pieuses & bien in-  
 » tentionnées de mettre toute sa confiance  
 » dans la protection du Tout-puissant: mais  
 » je pense que c'est tenter la divine provi-  
 » dence, que de former de grandes entre-  
 » prises, sans moyens pour les exécuter.  
 » Ceux-là seuls ont la véritable confiance  
 » qu'il convient d'avoir en Dieu, qui, après  
 » avoir fait tout ce qui est en leur pouvoir  
 » pour faire réussir ce qu'ils entreprennent,  
 » s'adressent au ciel, & par les prières les  
 » plus ferventes implorent son assistance &  
 » sa protection. Les Etats doivent donc con-  
 » sidérer avec attention leurs forces & leurs  
 » ressources, & si, après les avoir exami-

————— » nées & combinées avec ce qu'ils veulent  
 Liv. XVIII » entreprendre, ils les croient suffisantes  
 1583. » pour se passer de celles qu'ils peuvent ob-  
 » tenir de l'étranger, mon avis sera qu'ils gar-  
 » dent en leurs mains la souveraine puissance.

» Il a été un temps où les habitans des  
 » Pays-Bas auroient pu se procurer cet heu-  
 » reux état de liberté & d'indépendance,  
 » c'est lorsqu'ils avoient des forces suffisan-  
 » tes pour obliger Don Juan d'Autriche de  
 » sortir de leur pays ; mais que notre situa-  
 » tion présente est différente de ce qu'elle  
 » étoit à cette époque ! L'Espagne a à nos  
 » portes une armée puissante, secondée par  
 » ceux qui étoient alors nos amis. Les for-  
 » ces de la Confédération sont considérable-  
 » ment diminuées ; aidés du secours des  
 » François, nous n'avons pu arrêter le pro-  
 » grès de l'ennemi : cependant, si les Etats  
 » jugent après un mûr examen, que nous  
 » pouvons, en faisant de plus grands efforts  
 » que ceux que nous avons faits jusqu'à  
 » présent, exécuter seuls ce que nous n'a-  
 » vons pû faire avec l'assistance de nos  
 » amis, ils doivent abandonner pour tou-  
 » jours l'idée d'entrer en accommodement  
 » avec le Duc d'Anjou, se résoudre à faire  
 » face avec leurs seules forces non-seulement



» aux Espagnols , mais encore aux François ,  
 » & ne pas différer d'un instant à exécuter Liv. XVIII  
 » leur dessein. Mais je crains bien qu'avant 1583.  
 » que les préparatifs soient seulement com-  
 » mencés, les troupes rassemblées, & l'ar-  
 » gent nécessaire pour les entretenir levé,  
 » même avant qu'on ait nommé un général  
 » pour commander l'armée, l'ennemi ne se  
 » soit emparé de plusieurs villes de la Con-  
 » fédération, ou même que plusieurs autres,  
 » se voyant sans espoir d'être secourues, ne  
 » fassent leur accommodement particulier  
 » avec les Espagnols, avant même qu'elles  
 » ne soient attaquées. Mais si, d'après tou-  
 » tes les raisons que je viens d'exposer, les  
 » Etats jugent plus convenable à la situation  
 » actuelle de la Confédération de traiter  
 » avec le Duc d'Anjou, mon avis seroit  
 » que les Etats donnassent une attention toute  
 » particuliere au traité qu'ils feroient avec  
 » ce Prince, afin que les villes fortifiées ne  
 » soient pas dans la suite (14) exposées aux  
 » mêmes dangers que vient de courir la  
 » ville d'Anvers, & dont elle a été délivrée  
 » par une espece de miracle; &, pour pré-  
 » venir de semblables malheurs, il suffiroit

---

(14) Meteren, De Thou.

» de stipuler dans le traité qu'aucuns soldats  
 Liv. XVIII » ni officiers ne pourroient être mis en garni-  
 1583. » son dans aucune ville , qu'après avoir prêté  
 » serment de fidélité & d'obéissance aux Etats. »

Réconci-  
 liation  
 des Etats  
 avec le  
 Duc D'An-  
 jou. Les Etats se rendirent aux raisons du Prince  
 d'Orange, & en conséquence on entama  
 une négociation avec le Duc d'Anjou, qui  
 se termina le huitieme de Mars par un traité  
 de paix & de réconciliation, dont les prin-  
 cipaux articles furent : que tous les prison-  
 niers François qui se trouvoient à Anvers  
 seroient remis en liberté; que tous les pa-  
 piers & autres effets du Duc lui seroient  
 remis, & qu'on lui fourniroit quatre-vingt-  
 dix mille florins pour payer les arrérages  
 dûs à ses troupes; que le Duc remettroit  
 aux Etats toutes les places dont il s'étoit  
 emparé; que lui-même se retireroit à Dun-  
 kerque, seulement avec quatre cens hom-  
 mes d'infanterie & trois cens de cavalerie,  
 & qu'il y resteroit jusqu'à ce que les points  
 de contestation fussent entièrement réglés;  
 que le Duc renouvelleroit le serment qu'il  
 avoit prêté à son inauguration, de gouver-  
 ner à l'avenir les Provinces-Unies confor-  
 mément à leurs loix fondamentales; que tou-  
 tes les troupes du Duc prêteroient le ser-  
 ment de fidélité aux Etats, s'obligeroient

de les servir fidèlement contre tous les en-  
nemis de la Confédération, enfin s'engage-  
roient de ne jamais rien entreprendre au  
préjudice de l'autorité des Etats.

Liv. XVIII  
1583.

Le Prince d'Orange ne s'étoit déclaré  
pour le parti que les Etats venoient de  
prendre, que parce qu'il étoit dans l'intime  
persuasion qu'il n'y avoit que ce moyen de  
préserver la Confédération d'une ruine to-  
tale; mais une preuve non équivoque de  
la grande influence qu'il avoit sur l'assem-  
blée des Etats, fut, sans contredit, de lui  
avoir persuadé de préférer ce parti à tout  
autre. Le peuple, en général, & sur-tout  
celui de la Flandre & du Brabant, étoit  
entièrement contraire à toute espece d'ac-  
commodement avec les François, pour les-  
quels il avoit une antipathie invincible, que  
ses peres lui avoient transmise, & que l'en-  
treprise formée sur Anvers avoit encore ren-  
due plus vive. Plusieurs des députés des  
Etats avoient pour les François la même  
aversion, de maniere qu'il n'y avoit eu  
que la grande déférence qu'ils étoient ac-  
coutumés d'avoir pour les avis du Prince  
d'Orange, qui avoit pû la leur faire sur-  
monter en cette occasion. S'ils n'eussent  
écouté que leur penchant, ils se seroient

Attentat  
contre le  
Prince  
d'Orange.

portés aux dernières extrémités contre le  
 Liv. XVIII Duc d'Anjou, & auroient pris le parti de  
 1583. ne jamais reconnoître son autorité.

Les Espagnols n'ignoroient pas que c'étoit le Prince d'Orange qui avoit empêché les Etats de prendre cette résolution; de là ils tirèrent la conséquence, que tant que ce Prince existeroit, nul événement, quelque favorable qu'il pût être pour eux, ne pourroit engager les confédérés à se remettre sous l'obéissance de l'Espagne. Cette considération les déterminâ à avoir recours au moyen infame de l'assassinat; Philippe & ses ministres mirent tout en œuvre pour engager plusieurs personnes à se charger de cette hasardeuse entreprise; une d'elles, comme on l'a su depuis par son propre aveu, y fut excitée à Madrid par Philippe lui-même, ou, pour mieux dire, par ses ministres: une autre y fut incitée par son ambassadeur à la cour de France; enfin une troisième fut sollicitée dans les Pays-Bas, par le Prince de Parme & le Marquis de Roubaix. La conspiration des deux premiers fut découverte avant qu'ils eussent tenté d'exécuter leur abominable projet, & ils subirent la punition qu'ils méritoient: le troisième étoit un officier François, que Roubaix avoit fait prisonnier, & qui, pour obtenir sa

liberté, feignit de se prêter aux vues du Mar-  
quis : mais aussitôt qu'il fut libre, il instruisit Liv. XVII  
le Prince d'Orange des moyens dont on s'étoit 1583.  
servi pour le déterminer à être son assassin. Ce  
brave homme, resté au service des Etats, a  
fait voir, par la conduite qu'il a toujours tenue  
depuis, combien il avoit eu d'horreur pour  
le crime atroce qu'on avoit voulu lui persua-  
der de commettre. (15) Le danger, auquel le  
Prince d'Orange étoit si souvent exposé par  
la haine & le ressentiment des Espagnols, de-  
voit le rendre cher à tous ses concitoyens ;  
il produisit cet effet au plus haut degré sur  
tous ceux qui étoient capables de connoître  
tout le prix de sa sagesse & de sa modération  
dans la conduite des affaires ; mais un grand  
nombre de ceux qui avoient jugé de l'élé-  
vation du Duc d'Anjou à la souveraineté d'a-  
près les malheureuses conséquences qu'elle  
venoit d'avoir, ne pouvoient s'empêcher d'at-  
tribuer de mauvaises intentions à ceux qui  
y avoient le plus contribué par leurs soins &  
leur activité ; incapables de pénétrer les vé-  
ritables motifs qui avoient pu déterminer le  
Prince d'Orange à donner encore aux Etats

---

(15) Meteren p. 348.

le conseil de conserver au Duc d'Anjou cette  
 même souveraineté, ils le soupçonnoient de  
 1583. n'avoir agi avec tant de chaleur pour les in-  
 têts du Duc, que dans la vue d'en retirer  
 pour lui-même quelques avantages. Ce n'étoit  
 pas seulement le peuple qui étoit mécontent;  
 plusieurs des députés des Etats n'ayant pu se  
 défendre de la même préoccupation que lui,  
 se livroient continuellement à leur humeur  
 contentieuse; ils troubloient les délibérations  
 & retardoient par leur opposition chaque nou-  
 velle mesure que l'assemblée des Etats vouloit  
 prendre : cela n'empêcha pas cependant le  
 plus grand nombre de ses membres d'arrêter  
 qu'on employeroit les troupes Françoises &  
 Suisses, dont le Duc d'Anjou avoit donné le  
 commandement au Maréchal de Biron. Ce gé-  
 neral n'avoit eu aucune part à l'entreprise sur  
 Anvers; on étoit même persuadé qu'il s'y  
 feroit opposé, s'il en eût été instruit; on ne  
 pouvoit rien lui reprocher, ni confier le com-  
 mandement à quelqu'autre officier qui en fût  
 plus digne que lui. Depuis longtems une  
 expérience consommée, des talens rares dans  
 l'art de la guerre, lui avoient acquis une  
 grande réputation : ses premières entreprises  
 furent heureuses, il obligea le fort de Wouda  
 à capituler, &, quoique ses forces fussent in-

ferieures, il repoussa avec avantage le Prince ~~de Parme~~ de Parme, lorsqu'il tenta de l'attaquer dans ses lignes, près de la ville de Rosendal. Mais avec une armée aussi peu considérable que l'étoit la sienne, il ne lui fut pas possible d'arrêter les progrès des Espagnols dans les autres entreprises qu'ils formerent, & de tenir la campagne devant eux. Le Duc de Parme, profitant de cet état de foiblesse du Maréchal, poussa ses conquêtes avec une grande rapidité; il se rendit maître d'Endove, de Dieft & de Westerlo, employant en même tems la voie de la négociation & les moyens de l'intrigue, pour s'assurer de Gand, de Bruges & d'autres places.

Liv. XVIII

1583.

Pendant que ces choses se passaient, le Duc d'Anjou étoit tombé à Dunkerque dans une maladie de langueur, dont on attribua généralement la cause à la fatigue, qu'il avoit essuyée lors de sa retraite d'Anvers. On ne sauroit dire positivement si ce fut parce qu'il ne se crut pas en sûreté à Dunkerque, tandis que le Prince de Parme poussoit vigoureusement ses conquêtes dans le voisinage de cette ville, qu'il prit le parti de retourner en France, ou s'il y fut porté par l'espoir qu'étant à la cour de son frere il pourroit plus facilement obtenir de lui de plus puis-

— sans secours que ceux qu'il en avoit reçus  
 Liv. XVIII jusqu'alors. Mais, quel que fût le motif qui  
 1583. le décida, il quitta Dunkerque & partit pour  
 la France.

Progrès  
 des armes  
 Espagno-  
 les.

Aussitôt que le Prince de Parme fut instruit  
 du départ du Duc d'Anjou, il quitta Heren-  
 thals, & conduisit son armée devant Dunker-  
 que. Les Etats n'en furent pas plutôt instruits,  
 que, sentant combien il étoit important pour  
 eux de conserver la possession de cette place,  
 ils ordonnerent au Maréchal de Biron de  
 marcher avec toutes ses forces au secours de  
 cette place. Mais tel étoit le ressentiment que  
 les Gantois & les Flamands conservoient con-  
 tre les François, qu'ils ne voulurent pas,  
 quelque instance qu'on leur fit, que le Maréchal  
 fit passer son armée sur leur territoire. „ Nous  
 „ n'acquiescerons jamais, disoient-ils, au der-  
 „ nier accommodement qu'on a fait avec le  
 „ Duc d'Anjou; nous ne pouvons avoir en  
 „ lui aucune sorte de confiance, & nous ne  
 „ voulons pas devoir à ses troupes la conser-  
 „ vation de notre pays.” Les suites de leur  
 obstination furent telles qu'on devoit s'y at-  
 tendre; la garnison de Dunkerque, toute  
 composée de François, livra la ville au Prince  
 de Parme, qui assiégea ensuite Nieuport, dont  
 il se rendit maître en si peu de temps, qu'on



soupçonna la garnison de trahison; son projet étoit, de se porter ensuite sur Ostende, & d'en former le siège; mais quand il fut que le Prince d'Orange avoit pourvu avec un soin particulier à la sûreté de cette place, il renonça à son projet, tourna ses armes contre Dixmude & Menin, qu'il soumit, ainsi que plusieurs autres villes, avec une rapidité que les peuples des Pays-Bas n'avoient jamais vu dans aucune entreprise militaire. Ces succès des Espagnols auroient dû ouvrir les yeux aux confédérés sur les suites funestes qu'avoit eu leur mésintelligence pour un si grand nombre d'eux, que leur peu d'union avoit rendu la proie des Espagnols : ils produisirent sur eux un effet contraire, augmentèrent même leur aveuglement, & jetterent parmi eux plus de trouble & de confusion. Si l'on en excepte les renforts qu'on envoya aux garnisons de quelques villes, à la conservation desquelles quelques députés étoient particulièrement intéressés, les Etats ne prirent aucune résolution vigoureuse, relative à la situation critique où se trouvoit la Confédération; ils s'assembloient cependant tous les jours, & tous les jours ils apprenoient quelque nouvelle perte qu'avoit fait la république.

Liv. XVII

1583.

Un événement qui arriva dans ce même  
 Liv. XVIII temps à Anvers, put servir beaucoup à faire  
 1582. connoître quel étoit l'esprit qui animoit alors  
 les Flamands. Le Prince d'Orange avoit donné  
 ordre d'ajouter de nouvelles fortifications à  
 la citadelle de cette ville : les partisans se-  
 crets des Espagnols en prirent occasion pour  
 insinuer que le dessein du Prince étoit de  
 livrer cette citadelle aux François, & que  
 ce qu'on faisoit sous prétexte de la met-  
 tre en sûreté, n'étoient que des préparatifs  
 pour leur en assurer la possession. Le peuple  
 crut légèrement cette injurieuse imputation,  
 prit les armes, & courut tumultueusement  
 au château, dans l'intention d'en chasser la  
 garnison. Le Prince d'Orange vint à sa ren-  
 contre : sa présence en imposa au peuple ;  
 habitué à le révéler, il se rendit facilement  
 à l'évidence de la fausseté, à laquelle il avoit  
 donné trop légèrement croyance : en peu de  
 temps toute la fureur du plus grand nom-  
 bre fut calmée, & le tumulte apaisé. Il y  
 en eut cependant quelques-uns qui, plus au-  
 dacieux & plus méchans que les autres, ose-  
 rent l'injurier ; ils lui donnerent le nom de  
 déserteur de la cause commune, & de traître  
 à la patrie. Ce traitement indigne de la part  
 d'un peuple dont il avoit empêché la rui-

Soupçons  
 injurieux  
 au Prince  
 d'Orange.

ne, affecta vivement le Prince; il exhorta les magistrats à prendre une connoissance Liv. XVIII  
 exacte de cette licence, dont eux-mêmes 1583.  
 venoient d'être les témoins : mais voyant  
 que ces magistrats, trop timides, craignoient  
 de faire usage de leur autorité, & qu'ils  
 étoient retenus par le grand nombre des  
 coupables qu'il auroit fallu punir, il quitta  
 Anvers, & se retira dans la Zélande, après  
 avoir laissé par écrit aux magistrats des ins- Il se retire  
 en Zélan-  
 de, le 22  
 Juillet.  
 tructions sur la maniere dont ils devoient  
 gouverner la ville, pourvoir à sa défense, &  
 nommé St. Aldegonde premier magistrat,  
 ou gouverneur pour l'année (16) suivante.

L'intention de Guillaume, en changeant  
 de résidence, n'avoit pas été de cesser de  
 veiller à la conservation des provinces mé-

(16) Le Prince d'Orange reçut dans le même  
 temps une preuve non équivoque de l'affection des  
 provinces maritimes, & de la grande confiance  
 qu'elles avoient en lui. Toutes les villes, à l'ex-  
 ception de deux, arrêterent de le nommer Comte  
 de Hollande & de Zélande, & de l'investir de tous  
 les pouvoirs & prérogatives attachés à cette an-  
 cienne dignité. Les historiens contemporains ne  
 font pas mention de la part que le Prince pût avoir  
 à cette résolution, mais elle ne contredisoit pas le

**1583.** ~~ridionales~~ ; il prenoit à tout ce qui pouvoit  
 Liv. XVIII les regarder le même intérêt qu'il y avoit  
 toujours pris ; il vouloit seulement pourvoir  
 à sa propre sûreté , & éloigner l'assemblée  
 des Etats , en les faisant convoquer à Mi-  
 delbourg , afin que ceux qui la composoient  
 fussent moins exposés à l'influence des émi-  
 saires de l'Espagne , & moins troublés dans  
 leurs délibérations par les émotions popu-  
 laires : il employa aussi tout le crédit qu'il  
 pouvoit avoir sur les habitans des villes du  
 Brabant & de la Flandre , pour les porter  
 à consentir que les troupes Françoises res-  
 tassent dans les Pays-Bas : Bruxelles & quel-  
 ques autres villes des plus exposées y don-  
 nerent leur consentement ; mais Gand & la  
 plupart des autres villes persistèrent dans  
 l'opiniâtre résolution de ne pas souffrir les  
 François sur leur territoire & de se mettre  
 sous leur protection. Les Etats se virent

---

traité fait avec le Duc d'Anjou , parce que par ce  
 traité les provinces de Hollande & de Zélande n'a-  
 voient pris d'autres engagements que de fournir leur  
 part des dépenses publiques ; cependant cela donna  
 occasion à beaucoup de propos contre le Prince  
 d'Orange , qu'on accusoit de n'avoir jamais perdu  
 de vue son intérêt personnel.

donc obligés de donner des ordres pour le ~~le~~  
 départ de ces troupes , dans des circonstan-<sup>Liv. xviii</sup>  
 ces où tous les amis de la patrie & ceux <sup>1583.</sup>  
 qui réfléchissoient sur la situation actuelle de  
 la Confédération , pensoient qu'au lieu de  
 renvoyer les troupes Françoises , on auroit  
 dû , au contraire , faire toute espece de con-  
 cession , pour engager le Duc d'Anjou & le  
 Roi , son frere , à en augmenter le nombre ;  
 & le Maréchal de Biron les fit embar-  
 quer à Biervliet , d'où il les reconduisit en <sup>Le 27</sup>  
 France. <sup>Août.</sup>

Les Espagnols purent alors agir sans trou-  
 ver d'obstacle qui les arrêtât dans leurs con-  
 quêtes ; ils formerent le blocus d'Ypres ;  
 & la garnison d'Alost , composée d'Anglois  
 & de Wallons , livra la ville au Prince  
 de Parme , moyennant le payement qu'il  
 leur fit faire des arrérages qui leur étoient  
 dûs de leur solde. Tout le pays de Waes  
 & Rupelmonde sur l'Escaut se soumirent.  
 Zutphen fut surprise : cette dernière con-  
 quête ouvrit aux incursions des Espagnols  
 tout le Veluwe , pays considérable entre  
 l'Yffel & le Rhin. Cependant le nombre  
 des partisans secrets de l'Espagne augmen-  
 toit de jour en jour , à Bruges , à Gand  
 & dans plusieurs autres villes : ceux de

**leur**s habitans, qui s'étoient déclarés ouver-  
 Liv. XVIII tement & avec chaleur contre le Duc d'An-  
 1583. jou, craignoient son retour : il y en avoit  
 aussi un grand nombre que la rapidité des  
 conquêtes des Espagnols intimidait ; d'au-  
 tres encore qui, ayant eu le maniement des  
 deniers publics, appréhendoient d'être obli-  
 gés d'en rendre compte, & que les Etats  
 & le Prince d'Orange ne leur en deman-  
 dassent l'emploi. Tous étoient aussi incités à  
 rentrer sous l'obéissance de leur ancien maî-  
 tre, par l'extrême modération avec laquelle  
 le Duc de Parme traitoit ceux qui se sou-  
 mettoient, & aussi par son attention à rem-  
 plir fidèlement les engagemens qu'il pre-  
 noit.

Parmi les personnes qui, poussées par  
 quelques-uns de ces motifs, désiroient de  
 remettre les Pays-Bas sous le gouvernement  
 Espagnol, le Prince d'Orange vit avec la  
 plus grande mortification le Comte d'Herem-  
 berg, son beau-frere : ce Seigneur foible &  
 inconstant, gouverné par sa femme, avoit  
 formé le dessein de livrer aux Espagnols la  
 Gueldre, dont il étoit gouverneur ; mais son  
 complot ayant été découvert, avant qu'il  
 eût pu l'exécuter, il fut arrêté & mis en  
 prison par les ordres des Etats : peu de

temps

temps après, ayant été mis en liberté sur sa parole, il passa du côté de l'ennemi, Liv. XVIII & prouva par cette odieuse démarche la 1584. vérité du crime dont on l'accusoit.

Les intrigues du Prince de Chimay eurent plus de succès en Flandre : ce Seigneur, fils du Duc d'Arfchot, avoit été élevé dans la religion Romaine ; mais quelque temps avant que la révolution commençât, il avoit professé le Protestantisme, & avoit paru, du moins en apparence, fort attaché au parti du Prince d'Orange & des Etats : ses sentimens de religion, non plus que son patriotisme, n'étoient ni vrais ni sinceres ; mais il avoit employé beaucoup d'artifice pour empêcher qu'on ne le soupçonnât de fausseté. Toujours environné de ministres de la nouvelle religion, il vivoit avec eux dans la plus grande familiarité ; il publia même une apologie de sa conduite, dans laquelle il inféra un très grand éloge du Protestantisme, & beaucoup d'invectives contre le Roi d'Espagne, lui donnant les noms & les qualifications les plus outrageantes, que la haine la plus implacable peut suggérer. Par cette conduite il avoit captivé l'affection d'un grand nombre de Protestans & principalement des habitans de

Trabison  
du Prince  
de Chi-  
may.

Bruges, qui lui confierent le gouvernement  
 Liv. XVIII de leur ville, malgré tout ce que pût faire,  
 1583. pour les en détourner, le Prince d'Orange,  
 qui avoit découvert que le Prince de Chi-  
 may entretenoit une correspondance secreete  
 avec les Catholiques-Romains. En dernier  
 lieu, le Prince d'Orange avoit donné de  
 secretes instructions aux magistrats de Bru-  
 ges, pour qu'ils employassent Boyd, colonel  
 d'un régiment Ecoffois, pour ôter à Chi-  
 may l'autorité dont il avoit été revêtu.  
 Boyd affecta d'entrer dans les vues des ma-  
 gistrats & les trahit, en faisant connoître à  
 celui contre qui on vouloit l'employer, tout  
 ce qui se tramoit contre lui. Chimay, pour  
 se venger, obtint sur un faux exposé qu'il  
 fit de la conduite de ces magistrats, l'ordre  
 de les chasser de la ville. Il mit en leur  
 place des personnes qui lui étoient toutes  
 dévouées, & continua, comme auparavant,  
 à faire paroître le plus grand zele & le  
 plus grand attachement pour le Protestan-  
 tisme, jusqu'à ce qu'il fut parvenu à faire  
 sortir de la ville les principaux de ses ha-  
 bitans : alors il s'en rendit maître & la  
 livra au Prince de Parme, à la condition  
 qu'il lui donneroit le commandement de la  
 province. Le Prince de Parme le lui pro-



mit, & le Roi d'Espagne ratifia cette promesse. Chimay avoit d'autant plus de raison de compter sur son exécution, qu'il n'avoit pas peu contribué à la réduction d'Ypres, qui, après un blocus de neuf mois, avoit capitulé naguere. Ce Seigneur & un ministre Protestant, qui avoit été le principal instrument de sa perfidie, ne tarderent pas à abjurer publiquement le Calvinisme & à rentrer dans l'église de Rome. (17)

Une entreprise, semblable à celle que Chimay venoit de former pour remettre Bruges au pouvoir des Espagnols, fut tentée par Imbise & d'autres agens de la France, contre Gand & Dendermonde. Pour en faciliter l'exécution, le Prince de Parme étoit venu camper entre Gand & Bruges; mais le complot qui avoit été formé pour surprendre Dendermonde, fut découvert. Imbise, vieillard factieux & turbulent, premier magistrat de Gand, qui en étoit le chef, fut arrêté, jugé, condamné à mort & exécuté.

Le Prince d'Orange s'étoit beaucoup occupé des moyens qu'on pourroit employer pour parvenir à une réconciliation parfaite entre les Etats & le Duc d'Anjou; il considéroit le

Mort du  
Duc d'An-  
jou.

---

(17) Meteren p. 357. De Thou Liv. LXXIX Ch. XV.

**————** retour de ce Prince dans les Pays-Bas, y ramenant une armée Françoisse, comme le seul remede qu'on pouvoit appliquer aux maux de la république, qui, de jour en jour, devenoient plus grands : il y avoit alors plus lieu que par le passé d'espérer que ce Prince pourroit remplir ses engagements. Le Roi son frere, sollicité vivement par la Reine mere, avoit déclaré publiquement la résolution où il étoit de soutenir avec vigueur les intérêts du Duc dans les Pays-Bas. Les Etats envoyèrent un ambassadeur à ce Prince pour l'en féliciter, & en même tems pour lui annoncer qu'ils avoient consenti à certaines conditions que le Duc leur avoit proposées. Il reçut cette nouvelle avec la plus grande joie; elle lui donnoit les espérances les plus flatteuses : mais la mort ne lui donna pas le tems de les voir se réaliser; ce Prince n'avoit point joui d'une bonne santé depuis sa retraite d'Anvers; elle avoit été considérablement affoiblie par les fatigues qu'il avoit essuyées; tout à coup attaqué, au commencement de Juin, d'une maladie violente, qu'on auroit dû attribuer à son tempérament mal-sain, & qui fut, suivant l'usage de ce siecle, attribué au poison, (18)

---

(18) On a dit que son médecin, gagné par le Roi d'Espagne, l'avoit empoisonné.

il mourut à Château-Thierry le 10 du même mois; il n'étoit alors âgé que de 33 ans. Liv. XVIII

Telle fut la fin de la vie agitée de ce Prince, 1584. dont le caractère foible & les vices furent également pernicieux à lui-même, à la France & aux Pays-Bas. Sans prévoyance pour l'avenir, incapable de se décider par lui-même, il fut toujours la dupe des projets intéressés des autres, comme de ses caprices & de ses fantaisies. Il ne savoit apprécier ni les vices ni les vertus des personnes qui l'approchoient, ni la folie ni la sagesse des conseils qu'on lui donnoit; il n'étoit pas incapable d'amitié & d'attachement; il fut actif & ambitieux : mais il manqua toujours absolument de patience, de constance, & de fermeté pour conduire une grande entreprise. Toute la conduite qu'il a tenue à l'égard des Provinces-unies, a justifié ce que disoit de lui sa sœur Marguerite :  
 » que si la fraude & l'infidélité avoient été  
 » bannies de dessus la terre, on les auroit  
 » retrouvées dans toute leur vigueur dans le  
 » cœur du Prince, son frere." (19)

Sa mort, arrivée dans les circonstances critiques où se trouvoient les Provinces-unies,

---

(19) Bentivoglio , 275. Davila Liv. VI. &c.

**Assassinat du Prince d'Orange. Le 10 Juillet.**  
 fut pour elles un malheur réel ; mais un malheur plus grand qu'elles éprouverent quelques semaines après, le leur fit bientôt oublier : ce fut la mort du Prince d'Orange, contre qui la proscription de Philippe produisit enfin son effet. Le projet de cet attentat atroce fut formé & exécuté ensuite à Delft par Balthazar Gerard, originaire de Villefans en Bourgogne : cet homme, pour se procurer un accès facile auprès du Prince, s'étoit fait passer pour le fils d'un Protestant François ; nommé Guion, qui avoit été forcé de quitter sa patrie, où il avoit été persécuté à cause de sa religion. Cette extraction simulée, un zèle apparent pour la religion réformée, & pour le service des Etats, le firent avantageusement connoître du Prince d'Orange, qui, trompé par ses impostures, le plaça même à la suite de l'ambassadeur que les Etats envoyèrent en France. Cette marque de confiance, au lieu de le faire changer de résolution, l'affermir encore plus dans l'affreux dessein qu'il avoit conçu ; & aussitôt après qu'il fut de retour de France, il résolut de le mettre en exécution. Il l'auroit fait, comme il l'avoua depuis, lorsqu'il fut introduit dans l'appartement du Prince, auquel il étoit chargé de remettre plusieurs lettres, s'il n'eût pas négligé

de se munir d'armes. Peu de jours après, étant ~~retourné~~  
 retourné au palais du Prince, sous prétexte Liv. XVIII  
 de demander un passeport, il se plaça auprès 1584.  
 de l'appartement où le Prince dinoit avec sa  
 femme, Louise de Coligny, & sa sœur, la  
 Comtesse de Schwarzenbourg : enveloppé dans  
 son manteau, il attendit que ces deux Dames  
 se fussent levées pour passer dans un autre  
 appartement. La Princesse le voyant pâle &  
 la vue égarée, fut très-alarmée & demanda  
 ce qu'il souhaitoit ? » Il demande un passe-  
 port, » répondit le Prince. Dans ce moment  
 l'assassin s'avança vers lui, & lui tira un coup  
 de pistolet, chargé de trois balles. Le Prince  
 n'eut que le tems de dire : mon Dieu ! ayez  
 » pitié de moi, & de ce pauvre peuple ; je  
 » suis dangereusement blessé. » Il tomba à  
 l'instant, & expira (20) quelques momens  
 après, en présence de son épouse. La position Le dix de  
Juillet.  
 de cette malheureuse Princesse étoit d'autant  
 plus affreuse, qu'elle voyoit périr son second  
 mari, comme le premier, l'aimable Teligny,  
 & l'Amiral de Coligny, son pere, avoient  
 péri quelques années auparavant l'un & l'autre  
 dans le massacre de la St. Barthélemi.

---

(20) Dans la cinquante-deuxième année de son  
 âge.

**Liv. XVIII** L'assassin cependant étoit sorti du palais  
 1584. par une porte de derriere, & avoit même  
 gagné les ramparts; mais, au moment où il  
 alloit se jeter dans les fossés, qui étoient  
 pleins d'eau & qu'il se flattoit de passer à la  
 nage, il fut arrêté par deux gardes du  
 Prince.

Dans son premier interrogatoire, il avoua  
 qu'il y avoit six ans qu'il avoit formé le  
 dessein qu'il venoit d'exécuter, & que ses  
 amis l'en avoient détourné; mais qu'il en  
 avoit repris la résolution, lorsqu'étant au  
 service de Dupré, secrétaire du Comte de  
 Mansfeld, on avoit fait publier l'édit de  
 proscription que Philippe avoit donné contre  
 le Prince : que pour avoir accès auprès de  
 ce dernier, il s'étoit procuré quelques blancs-  
 feings du Comte; qu'il les avoit présenté  
 au Prince dans l'intention de gagner sa con-  
 fiance; qu'ayant communiqué son dessein à  
 quatre Jésuites à Treves & à Tournai, ils  
 l'avoient tous également assuré que, s'il ve-  
 noit à périr en l'exécutant, il seroit regardé  
 comme un martyr par toute l'église Ro-  
 maine.

A ces circonstances il ajouta, lorsqu'on  
 l'appliqua à la torture, que la récompense  
 promise par le Roi d'Espagne à l'assassin du

Prince étoit principalement ce qui l'avoit en-  
 gagé à le devenir ; qu'il avoit fait part de Liv. XVIII  
 son projet au Prince de Parme , qui l'avoit 1584.  
 renvoyé à son secrétaire, Christophe Affon-  
 ville, lequel lui avoit conseillé de bien ré-  
 fléchir sur les grandes difficultés qui pour-  
 roient se rencontrer dans son exécution ;  
 mais qui l'avoit assuré en même-temps, que  
 s'il parvenoit à y réussir, ce seroit un ser-  
 vice bien grand & bien agréable qu'il ren-  
 droit au Roi d'Espagne, & au Prince de  
 Parme; qu'il pouvoit être assuré de recevoir,  
 aussi-tôt après, la somme promise : mais qu'en  
 même-temps il lui avoit fort recommandé,  
 & même à plusieurs reprises, de toujours  
 nier, en cas qu'il vînt à être arrêté, que  
 le Prince de Parme lui eût donné son appro-  
 bation ; quoique dans le vrai il approuvât  
 son zele, & lui eût permis de faire usage  
 de son blanc-seing.

Quand ce scélérat sçut par la sentence  
 prononcée contre lui, qu'il étoit condamné  
 à avoir la main droite brûlée, & à être  
 coupé par morceau après avoir été tenaillé  
 par tout le corps avec des fers chauds, il  
 se livra au plus affreux désespoir, & fit pa-  
 roître le plus vif regret de s'être laissé entraî-  
 ner, par le désir des richesses, à commettre

**=====** une action qui lui alloit faire souffrir des  
 Liv. XVIII tourmens aussi terribles ; mais reprenant bien-  
 1584. tôt courage , on l'entendit dire hautement :  
 que loin de se repentir de ce qu'il avoit fait ,  
 il étoit persuadé que cette action lui avoit  
 mérité la faveur du ciel , où bientôt il seroit  
 admis , pour y jouir d'une félicité éternelle :  
 persistant dans ces dispositions jusqu'au mo-  
 ment de son exécution , & même pendant  
 tout le temps que dura son supplice , on le  
 vit souffrir avec une fermeté d'ame , & mê-  
 me une sorte de tranquillité , qui rempli-  
 rent d'étonnement tous ceux qui en furent  
 témoins.

Les ecclésiastiques Papistes des provinces  
 méridionales , firent les éloges les plus pom-  
 peux de ce malheureux , & si l'on eût voulu  
 les croire , on auroit célébré par des réjouif-  
 sances publiques l'action infame de ce scélé-  
 rat ; mais le peuple s'y opposa : les troupes  
 mêmes du Prince de Parme déclarèrent qu'el-  
 les ne le souffriroient pas , & qu'elles con-  
 damnoient une action qui révoltoit leur con-  
 science , malgré tout ce qu'on pouvoit dire  
 pour la justifier , d'après les principes d'une  
 politique insidieuse & perverse.

On imagine aisément quelles furent la tris-  
 tesse & la consternation de toutes les Pro-



vinces-unies , lorsqu'elles apprirent la nouvelle Liv. XVIII  
 de ce funeste événement ; chacun y répandoit 1584.  
 des larmes aussi vraies & aussi sinceres que  
 s'il eût perdu son pere , son soutien , ou  
 son ami ; chacun y ressentoit la perte que  
 faisoit la patrie , aussi vivement qu'on ressent  
 ordinairement les malheurs domestiques &  
 particuliers les plus grands : privés de celui  
 dont la sagesse avoit été si long-temps leur  
 principal soutien , tous les citoyens se con-  
 sidéroient comme abandonnés , & croyant  
 avoir perdu leur pere , ils étoient agités  
 des plus vives alarmes sur leur sort fu-  
 tur. (21)

Jamais personne ne fut mieux adapté que Carac-  
 le Prince d'Orange à la situation embarrass- tere du  
 tante dans laquelle il se trouva ; personne Prince  
 n'eut plus que lui toutes les qualités néces- d'Orange,  
 saires pour remplir la pénible tâche de dé-  
 livrer un peuple opprimé du joug de son  
 oppresseur. Ses plus grands ennemis , ceux  
 qui étoient les plus acharnés contre lui ,  
 avouoient qu'il étoit doué des plus grandes  
 qualités ; que sa vigilance , son application ,

---

[21] Meteren p. 363. Bentivoglio Liv. XII. De  
 Thou sur cette année 1584.

sa pénétration & sa sagacité étoient portées  
 Liv. XVIII au plus haut degré ; qu'il avoit une dex-  
 1584. térité surprenante pour gouverner les hom-  
 mes , diriger leurs inclinations , les attirer à  
 lui , se concilier leur affection & conserver  
 leur amour. L'histoire de sa vie , & le té-  
 moignage des historiens les mieux instruits ,  
 nous autorisent à placer au nombre de ses  
 vertus & de ses qualités , le courage & la  
 magnanimité , la justice & l'équité , la pa-  
 tience & la modération , & sur-tout une  
 égalité d'ame surprenante ; qualités qui ne  
 se sont peut-être jamais vu réunies dans une  
 seule personne , dans un si haut degré. (22)  
 Quelle que fût sa fortune , on ne le vit  
 jamais ni plus enorgueilli , ni plus humilié :  
 toujours le même dans la prospérité , comme  
 dans l'adversité , les événemens les plus mal-  
 heureux , comme les plus heureux , aux-  
 quels il pouvoit s'intéresser , n'influoient en  
 rien sur la tranquillité de son ame.

Un historien (23) respectable , mais Pa-  
 piste , l'a accusé d'avarice & de cupidité ,  
 sans néanmoins citer aucun fait qui prouvât

(22) De Thou.

(23) Bentivoglio.

cette imputation. Si l'on en juge par ce que ~~les~~ Liv. xviii  
 les historiens ont écrit de ce Prince, il ne  
 paroît pas qu'il ait jamais employé son pou- 1584.  
 voir pour son intérêt particulier, au pré-  
 judice d'aucun de ses concitoyens, & de  
 l'intérêt public : il refusa toujours de pren-  
 dre part à l'administration des finances; il  
 n'exigea même pas le paiement des sommes  
 que les Etats avoient assignées pour lui for-  
 mer un revenu; & sa fortune se trouva à  
 sa mort dans un tel délabrement, qu'il fal-  
 lut que les Etats assurassent des pensions à  
 sa veuve & à ses enfans. (24)

Le même historien a aussi accusé le Prince  
 d'Orange de fausseté & d'hypocrisie; il le  
 jugeoit d'après les invectives de ses enne-  
 mis : mais ces ennemis, ceux-mêmes qui  
 étoient les plus acharnés contre lui, ne le  
 prouvoient par aucune de ses actions. Avant  
 sa rupture avec le Roi d'Espagne, ce Prince  
 avoit désapprouvé, dans toutes les occasions,  
 les mesures que prenoit le gouvernement  
 Espagnol, & après sa rupture il s'opposa  
 toujours vigoureusement à ce qu'elles eus-  
 sent leurs effets. Il n'avoit d'autre religion,

---

(24) Wicquefort, Liv. II,

ont dit quelques écrivains Catholiques-Ro-  
 Liv. XVIII mains , que celle que son intérêt personnel  
 1584. & son ambition vouloient qu'il eût. Cepen-  
 dant il avoit des mœurs irréprochables ; sa  
 conduite étoit décente , & il remplissoit exac-  
 tement tous les devoirs que lui prescrivoit  
 sa religion. La seule preuve que ces histo-  
 riens donnent de leur assertion , c'est son  
 changement de religion ; d'avoir renoncé à  
 celle de Rome , dans laquelle il avoit été  
 élevé à la cour de l'Empereur , & de lui  
 avoir préféré celle dont les principes l'a-  
 voient séduit dans sa plus tendre jeunesse :  
 sa religion , il est vrai , différoit beaucoup  
 de celle que professoient ceux qu'il avoit  
 abandonnés ; elle n'étoit pas non plus entiè-  
 rement conforme aux principes de plusieurs  
 de ceux qui suivoient la même croyance  
 que lui ; il ne pensoit pas que sa religion  
 lui permît de regarder quelques opinions spé-  
 culatives , & quelques cérémonies , comme  
 une raison suffisante pour persécuter & mas-  
 sacrer ceux qui les suivoient ou les rejet-  
 toient : vivant dans un siècle où régnoit une  
 sombre superstition , qui avoit infecté tous  
 ses semblables , le Prince d'Orange , qu'elle  
 n'avoit pu corrompre , avoit une religion  
 conforme aux préceptes & à l'exemple du

divin législateur qui l'avoit établie : elle étoit modérée, elle vouloit qu'on fût hu- Liv. XVIII.  
 main & bienfaisant indistinctement pour tou- 1584.  
 tes les sectes. Tant que le Prince d'Orange  
 avoit professé la religion de Rome, il s'é-  
 toit toujours opposé à ce qu'on persécutât  
 les Protestans ; & quand il eut embrassé les  
 opinions de ceux-ci, il devint le protecteur  
 des Catholiques-Romains, tant pour les met-  
 tre à couvert des persécutions de leurs ad-  
 versaires, que pour leur procurer le libre  
 exercice de leur religion, autant que cette  
 liberté étoit compatible avec la tranquillité  
 publique. Inférer de là qu'il n'avoit pas de  
 religion, c'est aller beaucoup plus loin que  
 de dire que la persécution est légitime : au-  
 tant vaudroit-il soutenir qu'un véritable chré-  
 tien ne doit & ne peut en sûreté de cons-  
 cience vivre en paix avec ceux dont les  
 opinions religieuses ne sont pas conformes  
 aux siennes.

Les historiens Papistes peuvent-ils conclure  
 du caractère du Prince d'Orange qu'ils ont  
 eux-mêmes tracé, qu'il ait été ambitieux ?  
 L'ambition par elle-même ne mérite ni louange  
 ni blâme, & elle n'est louable ou blâmable,  
 que relativement à la fin qu'elle se propose  
 & aux moyens qu'elle emploie pour y par-

**\_\_\_\_\_** venir. Si c'est de cette manière qu'on peut  
 Liv. xviii juger le Prince d'Orange, il n'est pas éton-  
 1584. nant que des personnes qui avoient des prin-  
 cipes aussi opposés que l'étoient ceux des  
 historiens Protestans & Catholiques-Romains,  
 n'aient pas été d'accord sur ses vertus &  
 sur ses défauts.

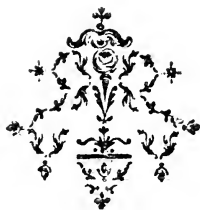
Si, comme le faisoient les historiens Pa-  
 pistes, nous confondons les droits de tous  
 les souverains, sans distinguer ceux du sou-  
 verain absolu de ceux du souverain d'un  
 peuple libre; si nous croyons que tous les  
 princes tiennent de Dieu leur puissance, ne  
 peuvent en être destitués, & sont autorisés  
 par Dieu-même qui les en a investi, à exer-  
 cer un pouvoir despotique sur la liberté &  
 la religion de leurs sujets: si nous admettons  
 qu'un roi peut, en vertu de la permission que  
 lui en donne le pape, violer ses sermens les  
 plus solennels, & manquer à tous ses enga-  
 gemens, sans que pour cela ses sujets soient  
 autorisés à rompre les leurs; alors il sera  
 difficile, en admettant ces principes, de ne  
 pas convenir que le Prince d'Orange ne se  
 soit rendu coupable de parjure & de rebel-  
 lion; alors le jugement le plus favorable  
 qu'on pourra porter de sa conduite, sera de  
 l'attribuer à son ambition criminelle.

Mais, si nous regardons comme absurde & impie le pouvoir que les pontifes de Rome prétendent avoir, de dispenser les hommes de garder leurs sermens; si nous croyons les droits des sujets non moins sacrés que ceux des rois; si nous distinguons le pouvoir absolu, de celui qui est limité par les loix fondamentales de l'état, si nous mettons quelque différence entre le souverain qui ne peut être privé du droit qu'il a sur ses propres domaines, de celui qui n'a obtenu sa souveraineté qu'à certaines conditions, qu'il a promis & juré d'accomplir, en même-temps que ses sujets se sont engagés de lui obéir, tant qu'il seroit exact à remplir ses promesses; le jugement que nous porterons du caractère du Prince d'Orange, sera entièrement différent du premier : non-seulement nous oserons assurer qu'il a été tout-à-fait innocent des crimes dont ses ennemis l'ont accusé, mais nous lui donnerons avec ses concitoyens le nom glorieux de pere de la patrie, de défenseur & de conservateur de la liberté & des loix de son pays; nous dirons hardiment qu'il a généreusement sacrifié au bien public sa fortune, tous ses intérêts personnels, son repos & sa vie; qu'il a fait plus, d'abord par ses conseils & ses avis, & ensuite

Liv. XVIII

1584.

~~Il~~ par la force des armes , pour délivrer ses  
Liv. XVIII concitoyens de l'oppression , qu'aucun autre  
1584. patriote n'a fait , dans quelque pays du monde  
que ce soit , dans des circonstances aussi dif-  
ficiles.





---

---

# HISTOIRE

DU REGNE

DE

PHILIPPE II,

ROI D'ESPAGNE.

---

---

LIVRE DIX-NEUVIEME.

**L**E Prince de Parme ne négligea point l'occasion favorable que lui offroit l'état de découragement où se trouvoient les confédérés par la mort du Prince d'Orange : il leur offrit la paix ; mais le peu de confiance qu'ils avoient toujours eu dans le Roi d'Espagne, leur attachement pour la religion Protestante, & les autres causes dont nous avons déjà parlé, qui leur avoient fait toujours rejeter toute espece de reconciliation avec un Prince contre lequel ils étoient encore plus animés depuis l'injure cruelle qu'il venoit

---

Liv. XIX

1584.

Disposition des  
Etats.

**Liv. XIX**  
**1584.** de leur faire, firent évanouir les espérances du Prince de Parme. Les confédérés ne voulurent entendre à aucune des propositions qu'on leur fit de sa part; ils ne s'occupèrent que des moyens de poursuivre la guerre avec vigueur, & de témoigner leur vénération pour la mémoire du Prince d'Orange.

Le Prince  
 Maurice.

Le fils aîné de ce Prince, le Comte de Buren, étoit encore détenu en Espagne. Maurice, son second fils, faisoit son (1) cours d'études à Leide : il n'avoit alors que dix-huit ans; mais il donnoit déjà les plus grandes espérances; ses exploits, par la suite, ont surpassé l'espoir de ses concitoyens les plus prévenus en sa faveur. Les Etats le revêtirent de la plus grande partie des dignités qu'ils avoient conférées à son pere; ils le nommerent grand Amiral de la Confédération & Gouverneur général des provinces de Hollande, de Zélande & d'Utrecht. Pour suppléer à son peu d'expérience, & afin qu'il pût être promptement instruit dans l'art de la guerre, les Etats lui donnerent pour lieutenant le Comte de Hohenloe, l'officier le

---

(1) Il étoit petit-fils, du côté de sa mere, du célèbre Maurice, Eleêteur de Saxe.

plus habile que les Etats eussent à leur service, à qui ils conférèrent le commandement, jusqu'au temps que le jeune Prince eut acquis plus d'âge & de maturité, & qu'il fût en état de commander lui-même.

Liv. XIX

1584.

Cette conduite des Etats faisoit assez connoître que l'ascendant qu'avoit toujours eu sur eux le feu Prince d'Orange, étoit alors encore le même que lorsqu'il vivoit, & convainquit le Prince de Parme qu'il lui seroit impossible de mettre fin à la guerre, par d'autres moyens que par la force des armes. Renonçant donc à tout projet de paix, il donna toutes ses attentions & ses soins aux opérations militaires qu'il avoit commencées dans le Brabant & la Flandre. Le succès fut tel qu'on devoit l'attendre de sa vigilance, de son activité, & de la prudence avec laquelle il les conduisit. Outre les villes dont nous avons dit qu'il s'étoit précédemment emparé, il avoit soumis depuis peu de temps Vilvorde & Dendermonde; mais il n'avoit pu encore réduire Gand, Bruxelles, Malines & Anvers. Si, pour s'en rendre maître, il eût employé les moyens ordinaires, & qu'il les eut attaquées successivement l'une après l'autre, il lui auroit fallu très-long-temps; cette considération lui fit suivre une autre

Réduction  
de Bruxelles.

**————** méthode , que lui suggéra la situation de ces  
 Liv. XIX villes & l'espece de leurs ressources ; ce fut  
 1584. de se rendre entièrement maître des bords  
 des rivières & des canaux sur lesquels elles  
 étoient assises , & en même-temps d'envoyer  
 différens partis de cavalerie ravager tous les  
 pays qui les avoïnoient. De cette manière ,  
 non-seulement le Prince de Parme interrom-  
 pit tout-à-fait le commerce de ces villes ,  
 sans lequel elles ne pouvoient subsister , mais  
 leur ôta encore à toutes , excepté Anvers ,  
 toute espece de communication avec les au-  
 tres places. Malgré la cruelle position où se  
 trouvoient les habitans de ces villes , ils refu-  
 sèrent , pendant quelques mois , d'écouter  
 aucune des propositions que leur fit faire le  
 Prince de Parme ; mais considérant que pour  
 forcer les Espagnols à se retirer des postes  
 qu'ils occupoient , il falloit une armée qui  
 fût infiniment supérieure à la leur , & que ,  
 sans cela , ils se verroient bientôt réduits à  
 la dernière extrémité , ils perdirent courage ,  
 & écoutèrent plus favorablement les exhor-  
 tations que leur faisoient continuellement  
 ceux qui étoient secrètement dévoués à la  
 cour d'Espagne. Les habitans des villes si-  
 tuées les plus avant dans l'intérieur , furent  
 ceux qui résolurent les premiers de retour-

ner sous le joug des Espagnols, aux conditions que le Prince de Parme leur avoit Liv. XIX  
 proposées plusieurs fois : Gand commen- 1584.  
 ça, Malines & Bruxelles suivirent son  
 exemple.

Les plus importantes des conditions auxquelles ces villes traitèrent, furent, qu'elles s'engageoient de ne reconnoître à l'avenir d'autre souverain que le Roi d'Espagne; que la religion Catholique seule seroit soufferte dans les Pays-Bas; mais que les Protestans pourroient y rester encore deux années entières pour disposer, comme ils le voudroient, de leurs biens & effets; qu'une somme d'argent seroit fournie par les villes au Roi pour l'indemniser des frais de la guerre; que le passé seroit entièrement oublié; que tous les droits & privilèges des habitans seroient rétablis & maintenus à l'avenir irrévocablement, tels qu'ils avoient toujours été.

En remplissant de sa part ces conditions, le Prince de Parme agit non seulement comme l'exigeoit la fidélité qu'il devoit à ses promesses, mais encore il montra une douceur & une modération qui convenoient, on ne peut pas davantage, pour faire réussir ses projets : au lieu de trois cens mille florins que la ville de Gand s'étoit engagée de lui payer,

**il n'en exigea que deux cens mille : six per-**  
 Liv. XIX  
 1584. **sonnes des plus coupables avoient été exce-**  
**ptées de l'amnistie ; le seul châtiment qu'il**  
**leur infligea , fut de leur faire payer une**  
**amende : d'ailleurs, on le trouvoit toujours**  
**disposé à écouter les plaintes que lui por-**  
**toient les Protestans, & à leur rendre jus-**  
**tice. (2)**

Siège  
d'Anvers

De toutes les villes considérables de Brabant, Anvers étoit la seule qui ne se fût pas alors soumise : il y avoit longtems que le Prince avoit pris la résolution d'en faire le siège, & même avant que de se rendre maître de Gand & de Bruxelles, il avoit pris des mesures pour le commencer ; mais pour en assurer le succès, il falloit qu'il employât toute son habileté, & il avoit besoin de toutes ses forces ; il s'appliqua donc à l'exécution de ce dessein avec toute l'attention, la vigilance & l'activité que demandoit un objet d'une si grande importance.

Dans ce tems, Anvers, non seulement étoit la ville la plus riche & celle qui avoit le plus d'éclat, mais encore la plus forte de tous les Pays-Bas ; comme elle est située sur

---

(2) Meteren. p. 368.

les bords de l'Escaut, & que les confédérés ~~conservassent~~ <sup>Liv. XIX</sup> conservoient encore la supériorité sur mer, on la croyoit suffisamment défendue d'un côté <sup>1584.</sup> par une forte muraille, parallele à la riviere, & de l'autre côté par de forts ramparts, que couvroient des fossés tellement profonds, larges & remplis d'eau, que suivant les idées du tems on la jugeoit presqu'imprenable : le Prince de Parme, qui le croyoit aussi, ne voulut pas hasarder de tenter de la prendre par escalade : il aima mieux d'en faire le blocus ; moyen lent, mais sur le succès duquel le Prince croyoit pouvoit compter.

Du côté de terre, il étoit facile de former ce blocus : les Etats n'avoient point d'armée qui pût tenir la campagne, & toutes les villes voisines étoient en la possession des Espagnols. Mais les assiégés étoient maîtres de l'Escaut, & Farnese comprit que pour les réduire il falloit nécessairement les priver des ressources qu'ils pouvoient se procurer par cette riviere ; en conséquence toutes ses opérations furent dirigées vers cet objet durant tout le cours du siège.

Les habitans d'Anvers l'avoient prévu ; & n'avoient rien omis de tout ce qui étoit en leur pouvoir pour rester maîtres de la riviere. Ils avoient élevé deux forts environ trois

**Liv. XIX** milles au-deffous de la ville, l'un sur la rive  
**I 584.** gauche, l'autre sur la rive droite de la riviere;  
 ils nommerent le premier le fort de Liefkens-  
 hoek, l'autre le fort de Lillo. Le Prince de  
 Parme voulut commencer ses opérations par  
 la réduction de ces forts; en conséquence il  
 chargea le Marquis de Roubaix de faire le siège  
 de celui de Liefkenshoek, qui étoit sur la  
 rive gauche du côté de la Flandre, tandis que  
 Mondragone assiégeroit celui de Lillo. Le  
 Marquis de Roubaix trouva peu de difficulté  
 dans son entreprise; mais celle de Mondragone  
 n'eut pas le même succès. Le colonel Bal-  
 four, officier Ecoissois d'un mérite distingué;  
 & Teligny, digne fils du brave La Noue, dé-  
 fendirent le fort de Lillo avec la plus grande  
 valeur. Après l'avoir battu pendant plusieurs  
 jours, Mondragone voulut tenter l'assaut; mais  
 il fut repoussé; il perdit à cet assaut, & dans  
 une sortie qu'avoient fait les assiégés quel-  
 ques jours auparavant, environ deux mille  
 hommes.

Le Prince de Parme en étant instruit, &  
 ayant pourvu au gouvernement des villes  
 dont il avoit fait la conquête depuis peu, se  
 rendit au camp de Mondragone : après avoir  
 examiné l'état du fort & sa position, il jugea  
 qu'étant situé à quelque distance des bords de



la riviere, il ne pouvoit lui être que très-peu =====  
 utile pour être maître de la navigation; que, Liv. XIX  
 par conséquent; cette possession ne valoit pas 1584.  
 la peine, le tems, les soins qu'on avoit em-  
 ployés & le sang qu'on avoit répandu pour  
 s'en assurer : il ordonna qu'on changeât le  
 siège en blocus, & qu'on se contentât d'em-  
 pêcher les excursions que la garnison pour-  
 roit faire.

Ces ordres donnés, il assemblea ses officiers  
 généraux & leur fit part du projet qu'il avoit  
 formé pour se rendre maître de la navigation  
 de l'Escaut, de jeter un pont sur cette riviere  
 au-dessus de Lillo, afin de couper la com-  
 munication des provinces maritimes avec An-  
 vers. Cette entreprise étoit hasardeuse; elle  
 exposoit le Prince à la critique, si elle ne  
 réussissoit pas; mais elle faisoit connoître la  
 hardiesse de son génie : aussi a-t-elle plus con-  
 tribué qu'aucun autre de ses exploits militai-  
 res, à le placer dans le rang distingué qu'il  
 tient dans l'histoire.

Ses officiers regardoient comme chiméri-  
 que le projet de la construction de ce pont.  
 » Comment, disoient-ils, se procurer les ma-  
 » tériaux nécessaires pour construire ce pont?  
 » & quand on sauroit où les trouver, com-  
 » ment pourroit-on parvenir à les transpor-

» ter ? Le transport est impraticable par terre :  
 Liv. XIX » fera-t-il plus aisé par eau, tandis que l'en-  
 1584. » nemi a une force navale si supérieure à la  
 » nôtre ? d'ailleurs on ne trouvera pas de  
 » mâts assez longs pour en faire des pilotis,  
 » vu la profondeur de la rivière." Il leur  
 paroïsoit également impossible de jetter un  
 pont de bateaux; non seulement les Espagnols  
 n'en avoient pas un nombre suffisant, mais il  
 n'étoit pas possible de s'en procurer, tant que  
 les confédérés feroient maîtres de la naviga-  
 tion : » & supposant même" ajoutoient-ils, »  
 » qu'il fût possible de construire un pont sur  
 » pilotis, ou d'en jetter un de bateaux, ce  
 » pont pourra-t-il résister longtems à la glace,  
 » à la force des courans, aux tempêtes, enfin,  
 » aux efforts que feront les ennemis pour le  
 » détruire. "

Ces objections firent peu d'impression sur  
 le Prince de Parme : il sentoît qu'il avoit  
 dans son génie des ressources dont ses offi-  
 ciers ne pouvoient se former d'idée; d'ail-  
 leurs, il considéroit que le moyen qu'il  
 vouloit employer, étoit le seul qui pût lui  
 réussir pour réduire Anvers; que tant que  
 cette ville ne seroit pas en son pouvoir, il  
 ne pourroit pas se procurer une force na-  
 vale & tenteroit envain la conquête des pro-

vinces maritimes. Il confidéroit encore que les villes dont il étoit le maître, faisant tout leur commerce par la voie d'Anvers, elles souffriroient beaucoup, tant que cette ville resteroit entre les mains des confédérés.

Liv. XI

1584.

Déterminé par ces considérations, il s'occupa entièrement des préparatifs nécessaires pour exécuter son projet : il fit sonder la rivière en divers endroits, & trouva qu'elle étoit moins profonde & moins large entre Ordam, village du Brabant, & Caloo, village de la Flandre, qu'elle ne l'étoit, soit au-dessus, soit au-dessous. Il fit d'abord élever deux forts vis-à-vis l'un de l'autre, l'un sur la rive droite, l'autre sur la rive gauche ; il y plaça un grand nombre de canons, ainsi que sur plusieurs redoutes qu'il fit placer de distance en distance, tant pour protéger les travailleurs du pont, que pour le défendre quand il seroit construit.

Pendant qu'on travailloit à élever ces forts & ces redoutes, il fit rassembler dans les pays circonvoisins les matériaux nécessaires pour la construction du pont. Par un bonheur tout particulier, il se trouva que Gand & Dendermonde pouvoient lui fournir une grande quantité de toutes les choses dont il avoit besoin : il considéra que s'il pouvoit

~~les~~ les transporter par eau , il épargneroit beaucoup de temps , de travaux & d'argent : il le tenta à plusieurs reprises différentes ; mais il vit bien qu'il étoit impossible que ses bateaux échappassent à la vigilance active des habitans d'Anvers , qui , conduits par St. Aldegonde , se tenoient continuellement en embuscade , surprenoient près de leur ville les bateaux des Espagnols , s'en emparoisent , ou les couloient à fond.

Pour mettre les Anversois dans l'impossibilité de former à l'avenir aucune entreprise sur ses bateaux de transport , le Prince de Parme fit faire du côté de la Flandre , au-dessus d'Anvers , près de Borcht , une large coupure à la digue de l'Escaut , & mit sous l'eau toute la langue de terre qui se trouvoit entre Borcht & Caloo ; en même temps que par une autre coupure , faite près de Caloo , il fit ouvrir un passage aux eaux. Par le moyen de cette inondation , il put faire transporter sûrement par eau ses matériaux , parce que les bateaux qui en étoient chargés , n'étoient plus obligés de passer devant Anvers : il leur falloit aussi moins de temps pour faire leur traversée.

Il ne jouit pas long-temps de cet avantage : St. Aldegonde fit élever une redoute

vis-à-vis la coupure de Borcht ; il y fit pos-  
 ter plusieurs bateaux armés , qui , y croi-  
 sant sans cesse , rendoient ce passage aussi  
 difficile que le premier. Farnese eut alors  
 recours à un autre expédient ; ce fut de  
 creuser un canal , long de quinze milles d'Ita-  
 lie , afin de faire communiquer l'inonda-  
 tion avec une petite rivière qui se jette à  
 Gand dans l'Escaut. Pour hâter par sa pré-  
 sence la construction de ce canal , le Prince  
 établit son quartier à Beveren , qui n'en  
 étoit pas éloigné. Continuellement au milieu  
 des travailleurs , il les exhortoit & les en-  
 courageoit ; quelquefois même , prenant la  
 pelle ou la pioche , il travailloit avec eux.  
 Cet ouvrage fut fait avec une promptitude  
 extrême ; & l'avantage qu'on en retira , fut  
 tel qu'on se l'étoit promis : comme l'ennemi  
 ne pouvoit pénétrer ni jusqu'au canal , ni  
 jusqu'à la rivière , il fut facile de faire ve-  
 nir sans obstacle de Gand tous les maté-  
 riaux & les machines nécessaires pour la  
 construction du pont.

Liv. XIX

1584.

Les deux extrémités de ce pont furent po-  
 sées sur des pilotis enfoncés dans la rivière ,  
 & fortement liés les uns aux autres par de  
 larges poutres mises en croix & en travers ;  
 ce qui formoit deux estacades , dont chacune

**1584.** s'avançoit vers le milieu de la riviere au-  
 tant que le permettoit la profondeur de l'eau.  
 Celle qu'on avoit faite du côté de la Flan-  
 dre, s'avançoit de deux cens pieds, & celle  
 du côté opposé de neuf cens. Ces estacades  
 n'avoient que douze pieds de large, excep-  
 té aux deux extrémités du côté du centre  
 de la riviere, où ayant augmenté leur lar-  
 geur jusqu'à quarante pieds, on éleva deux  
 forts, qu'on munit d'artillerie. Le tout étoit  
 couvert de fortes planches, avec un parâpet  
 de cinq pieds de haut pour couvrir les sol-  
 dats. Un rang de pilotis fut ensuite enfoncé  
 dans le fond de la riviere, parallele aux  
 deux côtés des estacades, & à peu de pieds  
 de distance d'elles, aux deux côtés des esta-  
 cades : outre cela, un autre rang de lon-  
 gues poutres garnies de pointes de fer, fut  
 placé horifontalement un peu au-dessus de  
 la surface de l'eau; il s'étendoit à une dis-  
 tance si considérable des deux côtés du  
 pont, qu'il auroit été fort dangereux pour  
 les vaisseaux de tenter de s'en approcher.

Cette partie de l'ouvrage rendoit la na-  
 vigation fort périlleuse; mais comme il y  
 avoit un espace ouvert entre les deux esta-  
 cades, de plus de douze cens cinquante pieds  
 de large, les vaisseaux ennemis, profitant

des ténèbres de la nuit, du vent & de la marée, continuoient à passer & à repasser Liv. XIX  
 comme auparavant, & la ville étoit abon- 1584.  
 damment fournie de provisions de toute espe-  
 ce. Le Prince de Parme, dès le commence-  
 ment de son entreprise, avoit conçu le des-  
 sein de placer dans cet intervalle un nom-  
 bre suffisant de vaisseaux : avec beaucoup de  
 peines il en avoit rassemblé trente-deux; on  
 les démâta, & on les plaça à la distance de  
 vingt pieds les uns des autres, & après les  
 avoir attachés par de fortes chaînes, on les  
 fixa par les deux bouts par des ancres, de  
 maniere que les matelots pouvoient, suivant  
 que la marée montoit ou descendoit, en al-  
 longer ou raccourcir les cables. Afin qu'on  
 pût passer d'un vaisseau à l'autre, on avoit  
 placé de fortes poutres, sur lesquelles étoient  
 posées des planches, & sur ces planches un  
 parapet semblable à ceux qu'on avoit fait sur  
 les estacades. Chaque vaisseau étoit muni  
 d'artillerie, & monté par trente soldats &  
 quatre matelots.

En avant de ces vaisseaux, on avoit placé  
 des barques, attachées les unes aux autres  
 de la même maniere que les vaisseaux. Ces  
 barques formoient une espece de pont flot-  
 tant, de douze cens pieds de long; sur ces

~~1584~~ barques étoient posées des solives garnies de  
 Liv. XIX pointes de fer , fort longues , qui formoient  
 1584. une espece de file de piques , sortant des  
 barques du côté opposé à l'ennemi. Ces deux  
 ponts volans étoient formés chacun par trente-  
 deux barques affujetties avec des ancrés ; ils  
 furent placés à deux cens verges l'un au-  
 dessus , l'autre au-dessous du pont.

1585. Ce prodigieux ouvrage occupa pendant six  
 mois la flotte & l'armée de Farnese : sans  
 une armée navale on n'auroit jamais pu en  
 venir à bout ; & une des plus grandes mar-  
 ques que ce Prince ait données de ce génie  
 vaste , actif & entreprenant qui le distingua  
 si éminemment , ce fut d'avoir su s'en pro-  
 curer une dans des circonstances si défavo-  
 rables : avec des difficultés infinies , des  
 soins & peines de toutes especes , il avoit  
 fait équiper à Gand & à Dunkerque qua-  
 rante-deux vaisseaux , & en avoit donné le  
 commandement au Marquis de Roubaix , qui ,  
 soutenu par le feu des forts & des redoutes ,  
 protégeoit avec cette flotte les travailleurs &  
 les mettoit à couvert de toutes les entre-  
 prises que pouvoient former contre eux les  
 assiégés pour interrompre les travaux.

Il est probable cependant que le Prince  
 de Parme auroit échoué dans son entreprise ,



si les Etats des Provinces-Unies eussent agi ~~avec~~  
 avec autant de vigueur que lui, & fait des Liv. xix  
 efforts proportionnés à l'importance de l'ob- 1585.  
 jet que l'ennemi vouloit leur enlever. Ce fut  
 alors qu'on connut toute la grandeur de la  
 perte que la Confédération avoit faite à la  
 mort du Prince d'Orange : sa présence seule  
 auroit contenu certaines personnes turbulen-  
 tes ; sa sagesse & sa grande expérience au-  
 roient rendu inutiles leurs intrigues : après  
 sa mort elles se livrerent à l'esprit factieux  
 qui les dominoit, &, sans avoir égard aux  
 conséquences que pouvoit avoir leur con-  
 duite, elles n'écouterent que leurs intérêts  
 personnels. De ce nombre étoit Treslong ;  
 les Etats l'avoient nommé commandant de la  
 flotte destinée à secourir Anvers : soit par  
 trahison, soit à cause de quelque ressentiment  
 particulier, il négligea de se conformer  
 aux instructions qu'on lui avoit données,  
 & sous différens prétextes il différa d'exé-  
 cuter les ordres qu'il avoit reçus des Etats,  
 & finit par leur déclarer qu'il ne mettroit à  
 la voile, qu'après qu'on auroit destitué quel-  
 ques magistrats, avec lesquels il avoit eu  
 quelques démêlés. Le Prince Maurice con-  
 voqua à cette occasion les Etats de la pro-  
 vince, ôta à Treslong le commandement de

la flotte, & le mit aux arrêts : il fut rem-  
 Liv. XIX placé par le Comte de Hohenloe ; mais le  
 1585. temps où il auroit pu agir utilement étoit  
 passé ; les Espagnols avoient presque terminé  
 le grand ouvrage qui devoit mettre en leur  
 puissance la navigation de l'Escaut.

Consternation des  
 assiégés.

Il seroit difficile d'exprimer l'étonnement  
 des assiégés, lorsqu'ils virent le succès de  
 l'entreprise du Duc de Parme : ils l'avoient  
 regardée d'abord comme chimérique, s'en  
 étoient même moqués & n'avoient point cru  
 qu'elle dût leur causer la plus légère alarme,  
 ni leur inspirer aucune crainte. Mais, autant  
 leur confiance & leur sécurité avoient été  
 grandes, lorsque les Espagnols commencèrent  
 le pont, autant eurent-ils d'inquiétude &  
 furent-ils consternés & remplis de terreur,  
 quand ils le virent achevé. De toutes parts  
 des obstacles insurmontables s'opposoient à  
 leur commerce ; ils avoient déjà éprouvé  
 plusieurs des maux qui accablent les habi-  
 tans d'une ville assiégée ; leur imagination  
 leur représentoit sous l'aspect le plus terrible  
 les calamités auxquelles ils alloient être ex-  
 posés. On commença à parler de la nécessité  
 de les prévenir, & plusieurs personnes, de  
 tout rang & de tout état, se déclarerent  
 pour le parti de la soumission. De son côté,

St. Aldegonde s'efforçoit de détourner les Liv. XIX  
 Anverfois de prendre cette résolution ; il em- 1585.  
 ployoit toute son éloquence & toute son  
 adresse , pour redonner de l'activité à leur  
 horreur pour le joug Espagnol , & leur inf-  
 pirer l'espoir de faire lever le siège.

» Il n'est pas surprenant , » disoit-il aux Discours  
de St. Al-  
degonde.  
 magistrats assemblés , » que plusieurs de nos  
 » concitoyens tremblent & frémissent à la  
 » vue des calamités & de la misere qui sont  
 » inséparables des longs sièges ; mais en  
 » même temps que nous jettons un coup  
 » d'œil inquiet sur ces calamités à venir ,  
 » réfléchissons sur celles que nous devons  
 » craindre si nous capitulons. Nous avons  
 » été témoins des mémorables sièges de Har-  
 » lem & de Leide : les habitans de Harlem  
 » n'ont pas attendu qu'ils fussent réduits à  
 » la dernière extrémité , & se sont livrés à  
 » la discrétion des Espagnols ; mais combien  
 » ne se sont-ils pas depuis repentis de l'a-  
 » voir fait ? N'eût-il pas mieux valu pour  
 » eux de mourir glorieusement sur la bre-  
 » che , les armes à la main , que de périr  
 » ignominieusement par la main des bour-  
 » reaux , comme ont fait la plupart des plus  
 » braves d'entre eux ? Les habitans de Leide ,  
 » plus fermes & plus décidés , ont persisté


dans la résolution de mourir en défendant  
 Liv. XIX » leurs murailles , plutôt que de se soumet-  
 1585. » tre au joug des cruels Espagnols : ceux-ci  
 » ont levé le siège , & les habitans de Leide  
 » ont dû à leur constance & à leur courage  
 » la fin de tous leurs maux. Pouvons-nous  
 » hésiter laquelle de ces deux villes nous  
 » prendrons pour modele ? Ne vaut-il pas  
 » mieux mourir que de se soumettre à un  
 » ennemi de qui nous avons souffert les plus  
 » sanglans outrages ?

» Si cette ville retombe au pouvoir de  
 » ces oppresseurs , pouvons-nous douter qu'ils  
 » ne rebâtissent la citadelle , & qu'avec elle  
 » nous ne voyions se rétablir dans nos murs  
 » cette tyrannie , pour le soutien de laquelle  
 » elle avoit été construite ? Vouloir traiter  
 » avec les Espagnols , n'est-ce pas vouloir la  
 » ruine de notre religion & le rétablissement  
 » du tribunal cruel de l'inquisition ? Anvers ,  
 » cette ville illustre & célèbre , ne seroit  
 » plus alors qu'une colonie Espagnole ; son  
 » commerce seroit ruiné , & ses habitans ré-  
 » duits à l'indigence ; errans & sans asyles ,  
 » ils seroient livrés au désespoir. Mais pour-  
 » quoi parler de nous rendre ? pourquoi met-  
 » tre en délibération si nous capitulerons ?  
 » Rien n'est encore désespéré. Ce pont , ces

» ouvrages qui sont les objets de notre ter-  
 » reur, pourront-ils résister aux efforts que Liv. XIX  
 » nous ferons pour les détruire ? Ne nous 1585.  
 » trahissons pas nous-mêmes ; soyons fermes  
 » & décidés pour la mort ou la liberté. »

Les exhortations de St. Aldegonde & les sentimens de respect que tous les assiégés avoient pour lui, les déterminèrent à conformer entièrement leur façon de penser à la sienne ; il leur persuada même de renouveler le ferment solennel qu'ils avoient fait autrefois de ne jamais retourner à l'obéissance du Roi d'Espagne. On publia un placard pour défendre à toute personne, sous les peines les plus sévères, d'entrer en aucune espece d'accommodement avec les Espagnols. Chacun travailla avec une ardeur extrême aux préparatifs nécessaires pour faire réussir les moyens qu'on vouloit employer pour détruire le pont.

Depuis quelque temps on préparoit, sous la direction de l'Italien Giambelli, très-habile Préparatifs des assiégés pour détruire le pont.  
 artilleur, plusieurs brûlots d'une construction particulière, dont il étoit probablement l'inventeur ; ces bâtimens avoient chacun une chambre ou mine au milieu, construite de la manière la plus solide, & remplie de poudre, de pierres, de boulets & d'autres ma-

 tieres pesantes , resserrées & liées fortement  
 Liv. XIX les unes aux autres , pour augmenter la force  
 1585. de l'explosion.

Les assiégés travailloient aussi à la construction d'un bâtiment plat , d'une force & d'une grandeur extraordinaire ; avec lequel ils se propoisoient d'attaquer les forts & les redoutes que les assiégeans avoient construits sur les deux rives de l'Escaut. C'étoit plutôt une citadelle flottante qu'un vaisseau : le peuple d'Anvers en avoit conçu une si grande espérance , qu'ils l'avoient nommé *la fin de la guerre*.

Tandis que les Anversois s'occupoient de ces préparatifs , les confédérés postés à Lillo attaquoient vigoureusement sous les ordres du Comte de Hohenloe le fort de Liefkenshoek , & s'en emparoiént , ainsi que de celui de St Antoine. Aussitôt que le Prince de Parme avoit été instruit de leur descente , il avoit marché à la tête d'un détachement pour s'opposer à leur entreprise ; mais il arriva trop tard , les forts s'étoient rendus. Outré de colere du peu de résistance qu'avoient fait ceux qui y commandoient , il leur fit trancher la tête sur la digue de l'Escaut , à la vue de l'ennemi. La perte du fort de Liefkenshoek l'affectoit d'autant plus , que

sa poffeffion rendoit maîtres les confédérés Liv. XIX  
 de la navigation de l'Efcaut au-deffous de fon 1585.  
 pont, & leur facilitoit par là les moyens de  
 le détruire.

Il croyoit que leur deffein étoit de l'attaquer de ce côté, & l'entreprife des confédérés contre le fort de Liefkenshoek donnoit beaucoup de vraifemblance à fes conjectures. Mais bientôt il connut que leur intention n'avoit pas été, en fe rendant maîtres de ce fort, de former eux-mêmes l'attaque du pont, mais de feconder les opérations des affiégés & de compléter la ruine de cet ouvrage, que devoit caufer infailliblement, ce leur sembloit, l'explosion de leurs brûlots.

Les Anverfois, profitant d'un vent favorable & de la marée, les firent descendre la riviere le 4 Avril. Les Espagnols, qui n'avoient qu'une connoiffance très-imparfaite de l'usage auquel on les avoit destinés, & de la maniere dont ils étoient construits, étoient dans la plus grande inquiétude. A leur forme extraordinaire ils jugerent que c'étoient des brûlots; mais ils étoient différemment affectés, fuivant les différentes idées qu'ils se formoient de leurs effets : tous s'emprefsoient pour les voir; c'étoit un fpectacle nouveau, de maniere que les bords de la

**=====** riviere, les forts & les redoutes étoient  
 Liv. XIX couverts de spectateurs.

1585.

De plusieurs bâtimens que Giambelli avoit fait construire, il n'y en avoit que deux qui l'étoient de la maniere que nous l'avons dit plus haut; l'un contenoit six mille, l'autre sept mille cinq cens livres de poudre. Un de ces deux vaisseaux échoua avant que de parvenir jusqu'au point; l'autre fut poussé vers l'estacade qui étoit du côté de la Flandre & à l'endroit où elle s'unissoit aux vaisseaux. Nombre d'officiers & de soldats Espagnols eurent le courage de sauter dessus, dans l'intention d'éteindre la mèche, que Giambelli avoit posée de maniere qu'il falloit une heure avant qu'elle pût mettre le feu à la mine. Le Prince de Parme lui-même étoit venu sur l'estacade, mais ses officiers lui persuaderent de se retirer. A peine étoit-il rentré dans un fort voisin, que l'explosion se fit avec un bruit & un fracas effroyable, semblable à celui du plus fort coup de tonnerre. Une obscurité soudaine couvrit tous les environs; on éprouva la même commotion que produit un violent tremblement de terre: les eaux-mêmes l'éprouverent, elles s'éleverent au dessus des digues, & furent poussées avec une violence extrême



contre le fort de Caloo. Non-seulement tous Liv. XIX  
 les Espagnols qui s'étoient jettés sur le bâti-  
 ment périrent, mais encore tous ceux qui 1585.  
 étoient sur le pont, & une grande partie  
 de ceux qui bordoient les deux côtés de la  
 rivière.

Nulle langue n'a de termes assez énergiques pour exprimer toute l'horreur que dut inspirer le spectacle affreux qui s'offrit lorsque la fumée fut dissipée : le pont, la rivière & les deux rives étoient couverts de morts & de blessés ; par-tout on ne voyoit que des corps mutilés, que des cadavres défigurés de mille façons hideuses par le feu, la fumée & les autres instrumens de destruction dont le bâtiment étoit rempli. Le nombre des morts étoit de plus de huit cens, & celui des estropiés & des blessés étoit très-grand. Parmi les premiers on comptoit plusieurs officiers de distinction, dont le plus considérable & celui que le Prince de Parme regretta davantage, étoit le Marquis de Roubaix, général de la cavalerie : ce Seigneur avoit de grandes qualités ; brave & actif, il possédoit également l'art de la guerre & celui du gouvernement ; long-temps ennemi des Espagnols, la jalousie qu'il avoit conçue du Prince d'Orange l'avoit ramené dans leur

**\_\_\_\_\_** parti, & après avoir auparavant agi avec la  
 Liv. XIX plus grande chaleur pour la liberté, il avoit  
 1585. depuis quelques années montré autant de zele  
 pour soumettre ses concitoyens au joug des  
 Espagnols, qu'il en avoit fait paroître avant  
 pour assurer leur indépendance. Mais la perte  
 de tant de braves gens n'étoit pas la seule  
 qui affectoit le Prince; le pont étoit confi-  
 dérablement endommagé; six des vaisseaux  
 qui remplissoient le vuide entre les deux  
 estacades étoient brûlés, quelques autres se  
 trouvoient hors de leur place, d'autres en-  
 core présentoient leur quille en haut & étoient  
 tout brisés.

Si les confédérés eussent su profiter de cet événement, tous les ouvrages des Espagnols auroient pu être détruits, & la prédiction du Prince d'Orange accomplie : il avoit dit que la ruine du Prince de Parme feroit certaine, si avec une armée aussi foible que la sienne il entreprenoit le siège d'Anvers. A la conduite que tinrent les confédérés, non seulement dans cette occasion, mais pendant tout le siège, on put juger que le Prince d'Orange ne vivoit plus; le vieux & expérimenté Mondragone en fit plusieurs fois la remarque.

Par quelle fatalité & par quelle inadvertance, demande un historien, les magistrats

d'Anvers & l'amiral de la flotte de cette ville Liv. XIX  
 firent-ils descendre l'Escaut à leurs brûlots, 1585.  
 qui leur avoient coûté tant de peines, de dépenses, de tems & d'efforts de génie, sans s'être concertés auparavant avec les confédérés de Lillo, qui ne s'étoient en aucune façon préparés pour seconder les puissans efforts des Anversoïis pour ouvrir la navigation de l'Escaut? Mais ce qui est bien plus extraordinaire, c'est que Giambelli, qui avoit personnellement un si grand intérêt au succès de cette entreprise, fut deux jours sans en favoir l'issue. Les Anversoïis avoient offert une très-forte récompense à celui qui auroit le courage de descendre la riviere & leur rapporteroit des nouvelles certaines de l'effet qu'avoient produit les brûlots : plusieurs oferent le tenter, mais aucun n'eut assez d'intrépidité pour hasarder d'aller jusqu'à l'endroit où ils auroient pu acquérir les connoissances qu'on exigeoit d'eux. Et ce ne fut qu'après la troisieme nuit qu'on en sçut le succès dans la ville par un messager qu'y envoya le Comte de Hohenloe.

Cependant le Prince de Parme donnoit tous ses soins à la réparation de son pont; on y travailla avec tant d'activité, que tous les ouvrages se trouverent parfaitement refaits avant

**————** même que la nouvelle de leur destruction fût  
 Liv. XIX parvenue jusqu'à Anvers. Différens change-  
 1585. mens que le Prince de Parme fit faire à son  
 pont, le rendirent d'une bien plus grande  
 importance qu'il n'étoit auparavant. Il éloigna  
 ses barques flottantes, & disposa les vaisseaux  
 qui composoient le pont, de maniere que si  
 l'ennemi vouloit tenter une seconde entre-  
 prise, pareille à la premiere, les brûlots trou-  
 vant le passage libre, ne fussent point arrêtés,  
 & qu'entraînés par le courant des eaux, ils  
 ne pussent causer aucun dommage.

Autre en-  
 treprise  
 des assié-  
 gés.

Ce qui soutenoit encore l'espérance des  
 assiégés, c'étoit la grande confiance qu'ils  
 avoient dans ce grand vaisseau, qu'ils appel-  
 loient *la fin de la guerre*. Cette énorme ma-  
 chine étoit de leur invention : mais ni St.  
 Aldegonde ni Giambelli ne pensoient pas qu'on  
 en pût retirer l'avantage qu'on s'en promet-  
 toit; ils trouvoient qu'elle étoit trop lourde  
 & trop pesante pour l'usage auquel on la des-  
 tinoit. Malgré cela, on plaça des canons sur  
 la partie la plus basse de ce vaisseau, & des  
 fusiliers sur la partie la plus haute, & l'on  
 s'en servit pour attaquer une redoute des as-  
 siégeans, mais sans succès; le vaisseau même  
 fut endommagé, au point de ne pouvoir plus  
 être d'aucune utilité.

A la sollicitation de Giambelli, les magif- ~~trats~~  
 trats de la ville eurent encore recours aux Liv. XIX  
 brûlots; mais les Espagnols ayant acquis une 1585.  
 parfaite connoissance de leur construction,  
 employèrent différens moyens qui les rendi-  
 rent inutiles; ils en prirent quelques-uns, dont  
 ils éteignirent les meches, en firent échouer  
 d'autres; il y en eut aussi quelques-uns qui,  
 ne trouvant point d'obstacle qui les arrêta-  
 rent, passèrent entre les vaisseaux du pont, sans  
 causer aucun dommage.

Giambelli imagina un autre expédient, sur  
 le succès duquel il comptoit beaucoup : ce fut  
 de faire fortement attacher des vaisseaux les  
 uns aux autres, de façon qu'ils formoient un  
 corps de quinze bâtimens, armés de pieux  
 ferrés, de faux & de coutelas recourbés,  
 pour qu'ils pussent couper les chaînes & cor-  
 dages du pont : il les fit descendre la rivière,  
 accompagnés de brûlots, dans un moment que  
 le vent & la marée étoient également favo-  
 rables pour qu'ils produisissent l'effet qu'on  
 s'en promettoit. Cette nouvelle machine causa  
 un très-grand dommage, mais non pas tel qu'il  
 ne pût être promptement réparé. Le Prince  
 de Parme avoit fait ouvrir à propos le pas-  
 sage, & ses soldats, ayant eu le courage de  
 se jeter dessus les brûlots & d'en éteindre les

**meches**, s'en étoient emparés. Giambelli pro-  
 Liv. XIX **posa** encore d'autres expédiens, qui ne fu-  
 1585. **rent** pas adoptés par les magistrats, tant à  
 cause du tems qu'il auroit fallu employer, que  
 de la dépense qu'il auroit fallu faire pour se  
 procurer les nouvelles machines que Giam-  
 belli propoſoit de construire, & auſſi à cause  
 de la difficulté de trouver des matelots &  
 des ſoldats, qui vouluſſent s'expoſer au dan-  
 ger qu'il devoit y avoir à s'en ſervir.

La contre-  
 digue de  
 Couveſ-  
 tein.

Il ne reſtoit plus aux aſſiégés qu'une ſeule  
 reſſource, à laquelle ils auroient dû même  
 donner la plus grande attention dès le com-  
 mencement du ſiége : s'ils l'euffent fait, ils  
 auroient épargné bien du tems, de la fatigue,  
 des peines & de l'argent. Pour ſe former  
 une idée nette & claire de ce que nous al-  
 lons dire, il faut ſe rappeler que le terrein  
 qui ſe trouve au Nord de l'Eſcaut, entre An-  
 vers & Lillo, eſt infiniment plus bas que le  
 reſte du pays, & que ſans la digue de la ri-  
 viere il feroit inondé à chaque marée. En  
 pluſieurs endroits ce terrein étoit couvert  
 d'eau; en d'autres, ce ſont des pâturages, où  
 l'on envoie paître un grand nombre de beſ-  
 tiaux qui ſervent à l'approviſionnement des  
 marchés d'Anvers. Au milieu de ce vaſte  
 terrein étoit le village de Couveſtein, où le  
 terrein

terrein s'élevoit un peu, & servoit à join- Liv. XIX  
 dre à la grande digue de l'Escaut une digue 1585.  
 plus petite, qu'on nommoit la contredigue de  
 Couvestein : on l'avoit construite pour servir  
 de chemin ou de chauffée. Les habitans de  
 Lillo pouvoient, en ouvrant la grande digue,  
 inonder tout le terrain qui se trouvoit entre  
 leur fort & la contredigue; tandis que les An-  
 verfois avec la même facilité pouvoient  
 faire entrer l'eau dans la partie qui étoit  
 située entre la contredigue & leur ville : en  
 ouvrant ensuite cette contredigue, les inon-  
 dations de chaque côté se feroient communi-  
 quées, & alors la navigation auroit été libre  
 entre Anvers & Lillo.

Le lecteur concevra aisément que tant que  
 le pont subsisteroit, le salut des assiégés dé-  
 pendoit de la contredigue de Couvestein; &  
 que si les confédérés réussissoient à se rendre  
 maîtres de cette digue, ils pourroient se mo-  
 quer du Prince de Parme & lui laisser tran-  
 quillement la possession de son pont. Si dès  
 le commencement du siège les assiégés euf-  
 sent prévu que le Prince de Parme pouvoit  
 les bloquer du côté de la riviere, ils auroient  
 mis, par de bonnes fortifications & avec le  
 secours de l'inondation, la contredigue à  
 couvert de tous les efforts que les Espagnols

**\_\_\_\_\_** auroient pu faire pour les en chasser; mais  
 Liv. XIX trompés par le mépris que leur inspiroit l'en-  
 1585. treprise du Prince de Parme, ils ne connurent leur erreur, & ne virent la faute qu'ils avoient faite, en négligeant de se rendre maîtres de ce poste important, que lorsqu'il n'étoit plus tems. Le Prince de Parme s'en étoit emparé, & avoit pris les plus grandes précautions pour le mettre à couvert des tentatives qu'il prévoyoit que feroient tôt ou tard les confédérés pour l'en chasser; il en avoit confié la défense à deux officiers sur lesquels il pouvoit compter, pour la vigilance & la bravoure : Mondragone & Mansfeldt devoient défendre la contredigue : leurs instructions portoient de la faire élargir & de l'élever beaucoup plus haut qu'elle ne l'étoit. Farnese ne s'en étoit pas tenu là; il l'avoit aussi fait renforcer par nombre de pièces de bois qui la traversoient, y avoit fait construire plusieurs forts, avec la précaution encore d'élever plusieurs redoutes sur la digue de l'Escaut; au moyen de quoi les Espagnols pouvoient prendre en flanc ceux qui auroient hasardé d'approcher de la contredigue.

Tout cela n'empêcha pas les confédérés, lorsqu'ils virent qu'ils étoient sans espoir de



détruire le pont, de prendre la résolution de chasser les Espagnols du poste de la contredigue. Ce fut le premier de Mai que le Comte de Hohenloe en forma la première tentative, après avoir inondé tout le terrain des deux côtés de la digue : il avoit concerté son plan d'attaque avec St. Aldegonde, celui-ci étoit convenu qu'aussi-tôt qu'il auroit fait allumer sur le principal clocher d'Anvers trois fanaux, il feroit voile avec tous les vaisseaux armés qui étoient dans le port de cette ville. Celui qui étoit chargé de donner le signal, se trompa : il fit allumer les fanaux beaucoup plutôt qu'il ne l'auroit dû ; de manière que le Comte de Hohenloe se trouva seul exposé à toute la résistance des ennemis. Son attaque fut vive & vigoureuse ; il ruina un des forts, & une partie de la digue ; content de ce premier succès, il crut qu'il étoit de sa prudence de se retirer & de réserver ses forces pour une seconde attaque, dans laquelle il pouvoit être secondé par les assiégés. Cette entreprise malheureuse ne servit qu'à éclairer le Prince de Parme sur les projets de l'ennemi ; il conjectura de ce qu'il venoit de faire, que tous ses efforts alloient se porter contre le poste de la contredigue ; il n'en fut que plus actif & plus vigilant pour

Liv. XIX

1585.

**Liv. XIX** **1585.** les rendre inutiles. Non content de faire réparer promptement le dommage qu'avoit souffert la contredigue, il venoit chaque jour visiter lui-même toutes les redoutes & tous les forts, il y fit passer aussi un renfort de soldats d'élite qu'il tira des différentes nations qui composoient son armée.

De leur côté, les confédérés de Lillo & les habitans d'Anvers s'occupoient sans relâche des préparatifs nécessaires pour tenter une seconde attaque; St. Aldegonde étoit le seul qui désapprouvât ce projet, il persistoit dans l'opinion où il étoit qu'il feroit plus aisé de détruire le pont que de se rendre maître de la contredigue, où l'ennemi s'étoit fortifié avec tant de soin & se tenoit si bien sur ses gardes. Tout ce qu'il fit pour amener ses concitoyens à penser comme lui, fut inutile; depuis le mauvais succès de leurs machines infernales, les Anversoïsois étoient persuadés que le pont étoit indestructible. Sans changer d'opinion, St. Aldegonde s'occupa des moyens de faire réussir l'entreprise qu'on préféroit, & il s'y livra avec la même activité & le même zèle que s'il l'eût approuvée.

Bataille sur la contredigue. Vers la fin de Mai tout fut prêt, & l'on fut à Anvers & à Lillo en état d'agir: le

vingt-fix de ce mois le Comte de Hohenloe ~~\_\_\_\_\_~~  
 mit à la voile , à la pointe du jour , ainsi Liv. XIX  
 qu'il en étoit convenu avec St. Aldegonde. 1585.  
 Il avoit à ses ordres plus de cent vaisseaux  
 montés par un grand nombre de braves sol-  
 dats , commandés par Justin de Nassau , Iselt-  
 tein , Fremin , Morgan & Balfour , officiers  
 les plus expérimentés que les Provinces-  
 Unies eussent à leur service. Son projet étoit  
 de porter toute la force de son attaque con-  
 tre la partie la plus large de la contredi-  
 gue , entre le fort des palissades & le fort  
 St. George , où ses troupes auroient assez  
 de place pour se retrancher. Afin de faci-  
 liter son débarquement , il s'étoit fait pré-  
 céder par quatre bâtimens qui ressembloient  
 parfaitement à des brûlots ; ils étoient garnis  
 de meches & de plusieurs traînées de pou-  
 dre , auxquelles des soldats , qui ne paroîs-  
 soient pas , mirent le feu. Ce stratagème  
 réussit : les Espagnols , trompés par la fu-  
 mée qu'ils voyoient sortir de ces prétendus  
 brûlots , craignirent l'effet de leur explosion ,  
 & se retirèrent précipitamment de la partie  
 de la digue dont ils voyoient que les bâti-  
 mens s'approchoient : au même instant les  
 confédérés , au nombre de huit cens , dé-  
 barquerent ; les Espagnols connoissant alors

Liv. XIX

1585.

qu'ils avoient été trompés par ce stratagème, revinrent au poste qu'ils avoient abandonné : alors commença un violent combat ; les confédérés étoient soutenus par l'artillerie de leurs vaisseaux, & les Espagnols par celle de leurs forts & de la contredigue.

Au plus fort de l'action St. Aldegonde parut, venant d'Anvers avec une flotte composée d'un aussi grand nombre de vaisseaux que celle du Comte de Hohenloe. Ce renfort assura aux confédérés le terrain dont ils s'étoient emparé ; & tandis qu'une partie de leurs soldats combattoit pour s'y maintenir, d'autres faisoient des coupures à la contredigue, & d'autres plantoient des pieux, les garnissoient de sacs à terre & de balles de laine, pour former une espèce de retranchement : le terrain où l'on combattoit étoit si resserré, que chaque coup portoit : des deux côtés, les combattans recevoient à chaque instant de nouveaux renforts ; les confédérés de leurs vaisseaux, les Espagnols de leurs forts, & les uns & les autres méprisoient également le danger. St. Aldegonde & Hohenloe étoient au plus fort de la mêlée, ils combattoient comme de simples soldats, & leurs exemples animoient ceux-ci & les rendoient furieux. » Voici, leur disoit

» St. Aldegonde , le dernier obstacle que  
 » nous avons à surmonter ; continuez comme Liv. XIX  
 » vous avez commencé , & Anvers , ce bou- 1585.  
 » levard de la confédération , fera délivrée :  
 » notre liberté , la sûreté de nos personnes  
 » & de nos biens , la conservation de tout  
 » ce que nous avons de plus cher , dépen-  
 » dent du succès de cette entreprise ; nous  
 » n'avons plus à choisir : il faut vaincre ou  
 » mourir. »

Les officiers Espagnols s'efforçoient avec la même ardeur d'animer leurs soldats ; Mondragone & Mansfeldt , quoiqu'affoiblis par l'âge & les fatigues d'une guerre longue & continue , n'agissoient pas de leur côté avec moins d'intrépidité & de chaleur ; mais , malgré leurs efforts , les confédérés se maintenoient sur le terrain qu'ils occupoient ; deux fois ils repoussèrent les soldats Espagnols & Italiens qui s'efforçoient de les en chasser , & parvinrent enfin à se former une espece de retranchement , derrière lequel ils étoient à couvert du feu de l'artillerie des ennemis : ils firent alors en plusieurs endroits des ouvertures à la contredigue ; St. Aldegonde & Hohenloe comptoient tellement sur la victoire , qu'après avoir assigné à chacun de leurs officiers son poste , ils firent voile pour An-

**vers**, sur un vaisseau qui passa par une de  
 ces ouvertures. On a dit que le but de cette  
 LIV. XIX démarche avoit été de concerter avec les  
 1585. magistrats d'Anvers plusieurs mesures qu'il  
 conviendrait de prendre pour l'avenir. Les  
 historiens contemporains ont gardé le silence  
 sur le motif qui les avoit pu engager à quit-  
 ter dans cette crise leurs troupes. Ce silence  
 a donné lieu à des soupçons injurieux ; on  
 a cru qu'on pouvoit leur imputer d'avoir été  
 portés à cette folle démarche par un senti-  
 ment de vanité ; mais la conduite de ces  
 deux braves officiers, dans toutes les occa-  
 sions, les justifie pleinement de cette fausse  
 imputation. Quoi qu'il en soit, ils furent re-  
 çus à Anvers avec le plus grand transport  
 de reconnoissance & de joie ; le peuple ac-  
 courut avec empressement au port, dans  
 l'espérance de voir arriver des provisions de  
 bouche qu'il croyoit être sur le point de  
 recevoir.

La joie des assiégés fut de peu de durée ;  
 le Prince de Parme, ayant veillé toute la  
 nuit qui avoit précédé l'attaque de la con-  
 tredigue, étoit revenu le matin à son quar-  
 tier de Beveren ; il ignoroit ce qui se passoit,  
 & à peine s'étoit-il couché pour prendre  
 quelque repos, qu'il fut réveillé par le bruit

de l'artillerie : aussitôt il prend un corps de troupes d'élite & marche vers le lieu de l'action. A son arrivée il vit avec la plus vive indignation que l'ennemi étoit maître de la contredigue, & s'avançant à la tête des troupes qui l'avoient suivi : „ camarades, ” dit-il à celles qui s'étoient retirées, „ qu'est devenue votre intrépidité ordinaire ? Ne rougissez-vous pas de honte de céder ainsi à un ennemi que vous avez si souvent vaincu, & d'avoir perdu dans l'espace de moins d'une heure tous les fruits de vos travaux ? Me suive qui voudra ; je périrai aujourd'hui, ou je vaincrai. ” A l'instant, mettant l'épée à la main il fond sur l'ennemi. Le danger éminent auquel les soldats le voient exposé, les enflamme, une sorte de fureur les anime ; ils retournent au combat, chargent plusieurs fois les confédérés avec la plus grande impétuosité, & malgré la vigoureuse résistance qu'ils éprouvent, ils les repoussent le long de la contredigue jusqu'à l'endroit où leurs compagnons s'étoient retranchés. Là, le combat recommença, on se battoit des deux côtés en désespérés, mais les confédérés ayant reçu un renfort de troupes fraîches, que leur envoyèrent leurs vaisseaux, reprirent l'avantage,

Liv. XIX

1585.

**Liv. XIX** & forcerent les Espagnols à se retirer encore  
 une fois. Le Prince de Parme ne perd point  
 courage, il exhorte, presse son monde de  
 retourner au combat; l'attaque se renouvel-  
 le, & la victoire reste enfin aux Espa-  
 gnols.

Il ne restoit plus aux confédérés que la  
 partie de la contredigue où ils s'étoient re-  
 tranchés; le Prince de Parme & ses soldats  
 voyoient toute la difficulté d'attaquer ce  
 poste défendu par des hommes qui, dès le  
 commencement de l'action, avoient combattu  
 avec la plus grande intrépidité. Cette confi-  
 dération ne les arrêta cependant point, &  
 bravant le feu continu de toute l'artillerie  
 des vaisseaux & du retranchement, ils avan-  
 cerent hardiment, sans que le grand nombre  
 de ceux qui tomboient ralentît le courage  
 des autres, & tandis que le dernier rang  
 faisoit un feu continu de mousqueterie,  
 les premiers combattoient, renversoient les  
 retranchemens & détruisoient les fortifications  
 qui les défendoient.

Dans le même-temps, les retranchemens  
 des confédérés étoient aussi attaqués d'un  
 autre côté par deux bataillons que le Comte  
 de Mansfeldt avoit envoyés. L'un de ces ba-  
 taillons étoit composé d'Espagnols, l'autre



d'Italiens; jaloux l'un de l'autre, ils donnerent tous deux dans cette occasion des preuves non équivoques de leur bravoure & du mépris qu'ils faisoient du danger: leurs commandans Capisucchi & Toralva furent les premiers qui entrèrent dans les retranchemens; & presque aussitôt les troupes que conduisoit le Prince de Parme y pénétrèrent de l'autre côté. Les confédérés continuèrent malgré cela à se battre en désespérés, jusqu'à ce que voyant que la marée commençoit à baisser, que leurs vaisseaux alloient être forcés de s'éloigner à une plus grande distance, tandis que le nombre des ennemis augmentoit continuellement, & qu'il fondeoit sur eux des troupes fraîches qui venoient des deux extrémités de la contredigue, leur courage commença à s'affoiblir, & ils chercherent leur salut en tâchant de gagner leurs barques & leurs vaisseaux.

Les Espagnols, de leur côté, non contents de les avoir chassé de leur poste, se jetterent dans la riviere, & les poursuivirent tant que la profondeur de l'eau le leur permit, ne faisant aucun quartier à tous ceux qu'ils pouvoient atteindre. La contredigue & l'eau des deux côtés étoient couvertes de morts. Les confédérés perdirent dans cette journée

Défaite  
des Confé  
dérés.

**=====** deux mille cinq cens hommes, & les Espa-  
 Liv. XIX gnols environ mille : ceux-ci s'emparerent de  
 1585. plus de trente vaisseaux, sur lesquels ils trouve-  
 rent un grand nombre de canons & plusieurs  
 ingénieurs. Aussitôt après sa victoire, le  
 Prince de Parme fit travailler à refermer la  
 coupure faite à la contredigue, & à répa-  
 rer les fortifications qui avoient le plus  
 souffert.

Les assiégés se voyant alors presque sans  
 espoir d'être délivrés, il seroit difficile d'ex-  
 primer leur consternation. Les grands efforts  
 qu'ils avoient faits jusqu'alors, avoient épuisé  
 toutes leurs ressources, & ils avoient peu  
 d'espérance de recevoir aucun secours étran-  
 ger. Ils n'avoient pas encore éprouvé, il est  
 vrai, les horreurs de la famine, mais ils se  
 voyoient peu éloignés de l'instant fatal où  
 ils ressentiroient ses funestes effets. Ils confi-  
 déroient aussi que plus ils différeroient à  
 entrer en composition avec l'ennemi, plus  
 il leur seroit difficile d'obtenir des conditions  
 avantageuses. Ces dispositions étoient celles  
 d'un grand nombre d'entre-eux, de tout état  
 & de tout rang, qui dans ce moment de  
 terreur oublioient le serment solennel qu'ils  
 avoient fait peu de temps auparavant, de ne  
 jamais entendre à aucun accommodement avec

les Espagnols. St. Aldegonde & les magistrats ~~\_\_\_\_\_~~  
 s'efforçoient de calmer leur crainte ; ils les <sup>Liv. XIX</sup>  
 affuroient que les provinces maritimes pré- 1585.  
 paroient avec la plus grande activité des for-  
 ces considérables , qu'elles enverroient à leur  
 secours ; ils leur disoient , que la Reine d'An-  
 gleterre avoit pris la résolution d'agir pour  
 eux avec la plus grande vigueur. Les dis-  
 cours de St. Aldegonde produisirent sur ses  
 concitoyens l'effet qu'il désiroit ; mais enfin  
 perdant toute espece de courage , les habi-  
 tans s'assemblerent tumultueusement & exige-  
 rent absolument qu'on nommât des députés  
 pour aller traiter avec le Prince de Parme.  
 Malgré leur répugnance , les magistrats &  
 St. Aldegonde lui-même furent obligés d'y  
 consentir , & en conséquence ce dernier &  
 plusieurs des principaux habitans se rendirent  
 au camp des Espagnols.

Le Prince de Parme les reçut de la ma- <sup>Capitu-</sup>  
 niere la plus gracieuse , & leur offrit même <sup>lation</sup>  
 des conditions beaucoup plus favorables que d'Anvers.  
 celles qu'ils avoient lieu d'espérer. Différens  
 motifs engageoient ce Prince prudent & sage  
 à agir dans cette occasion avec tant de mo-  
 dération ; il y étoit autorisé par les instruc-  
 tions que lui avoit envoyé la cour de Ma-  
 drid ; il considéroit aussi qu'en accordant aux

**=====** Anverfois des conditions justes & équitables ;  
 Liv. xix il trouveroit moins de difficulté à soumettre  
 1585. les autres villes qui lui restoit à conquérir ;  
 il envisageoit encore que son armée étoit fort  
 diminuée depuis le commencement du siège,  
 & qu'il pourroit arriver que par quelques  
 accidens imprévus son pont fût détruit ; que  
 c'étoit même avec beaucoup de peine qu'il  
 l'avoit pu conserver jusqu'alors contre les ef-  
 forts des assiégés ; & qu'il pouvoit craindre  
 que, réduits au désespoir, ils n'en fissent en-  
 core de plus considérables ; que d'ailleurs  
 trop de sévérité pourroit déterminer les as-  
 siégés, à l'exemple des habitans de Harlem  
 & de Leide, à résister aux efforts qu'il feroit  
 pour les soumettre, jusqu'à ce que la Reine  
 d'Angleterre se fût décidée à se déclarer en  
 leur faveur.

C'étoient-là les considérations qui enga-  
 geoient le Prince de Parme à agir avec tant  
 de modération, même à désirer de terminer  
 promptement la capitulation. De leur côté,  
 les députés s'étudioient à en éloigner la con-  
 clusion ; ils se flattoient que la ville pourroit  
 recevoir quelques secours ; de manière que  
 la capitulation ne fut signée que trois jours  
 avant celui où tous les magasins de subsistance  
 de la ville alloient être épuisés. Les magis-

trats & les officiers de police étoient les seuls qui connoissent l'état de ces magasins : Liv. XIX  
 tous les habitans l'ignoroient, & le Prince de 1585.  
 Parme n'en avoit aucune connoissance. Cette  
 disette de la ville n'influa donc nullement sur  
 les conditions de la capitulation, qui furent  
 aussi avantageuses pour les assiégés, que s'ils  
 se fussent rendus plusieurs mois auparavant.  
 A plusieurs égards elles furent même plus fa-  
 vorables que celles qu'avoient obtenu les ha-  
 bitans des villes de Gand & de Bruges. Le  
 délai accordé aux Protestans de ces villes,  
 pour mettre ordre à leurs affaires, n'avoit  
 été que de deux ans; celui qu'obtinrent ceux  
 d'Anvers fut de quatre. Anvers étoit beaucoup  
 plus riche que les autres villes qui s'étoient  
 déjà soumises, & les dépenses qu'il avoit fallu  
 faire pour en former le siège, avoient été  
 infiniment plus considérables que celles qu'a-  
 voit occasionné la réduction de ces mêmes  
 villes. Cependant le Prince de Parme n'exigea  
 des Anversois, pour payer ses troupes, qu'une  
 contribution de quatre cens mille florins.  
 Tous les prisonniers furent relâchés; le par-  
 don de tout le passé fut sans réserve, &  
 l'amnistie sans exception d'aucune autre per-  
 sonne que de St. Aldegonde, dont le Prince  
 cependant n'exigea autre chose, sinon sa

====  
 Liv. XIX parole d'honneur de ne pas porter les armes  
 contre le Roi d'Espagne pendant une année.

1585. Ce traitement particulier pouvoit avoir l'apparence d'un châtiment, mais dans le vrai c'étoit plutôt un hommage que le Prince rendoit aux talens distingués de ce brave officier, c'étoit avouer la crainte qu'ils inspiroient.

Malgré cette espèce d'hommage public rendu par les Espagnols à St. Aldegonde, on l'accusa d'avoir rendu la ville sans nécessité; les Etats de Hollande & de Zélande furent même si mal informés, qu'ils lui firent défendre de résider dans leurs provinces. Persuadé de son innocence, St. Aldegonde, malgré cette défense, partit pour la Zélande, aussitôt après que la capitulation fut signée, & requit que les Etats produisissent ses accusateurs & lui fissent son procès dans les regles (3). Aucun accusateur ne s'étant présenté, St. Aldegonde publia une apologie de sa conduite, bien propre à imposer silence aux ennemis cachés qui l'avoient si cruellement offensé. Il y faisoit voir, d'une manière à ne laisser aucun doute, que toute sa conduite, loin de devoir

---

(3) La relation du siège d'Anvers que nous venons de donner, est tirée en entier de Meteren,

lui attirer le plus léger reproche, auroit dû ~~lui attirer les plus grandes louanges.~~ (4) Liv. XIX

La conduite des Provinces-unies à l'égard d'un homme aussi populaire & aussi estimé que l'étoit St. Aldegonde, occasionna l'erreur de ceux qui ont assuré que ces provinces n'avoient point été aussi fâchées qu'elles voulurent le paroître, de ce qu'Anvers étoit passé au pouvoir des Espagnols, & que c'étoit la jalousie qu'elles avoient conçu de l'état florissant du commerce de cette ville, qui avoit été la véritable cause du peu d'efforts qu'elles avoient fait pour la secourir; si elles n'en firent aucun dans le commencement du siège, ce furent les circonstances où elles se trouverent alors qui les en empêcherent; mais ce qu'elles auroient pu faire pour leur propre défense, elles le firent à la fin du siège pour secourir les Anversoïis. Le seul objet de la crainte des provinces maritimes, étoit

1585.

---

l'historien le mieux instruit de tout ce qui pouvoit être relatif à la ville d'Anvers : ce qu'il rapporte de ce siège, est tout-à-fait différent de ce qu'a écrit Reidanus.

(4) Bentivoglio Part. II. L. 3. Meteren Liv. 12. De Thou, Liv. 83. Reidanus Liv. 4.

~~Elles~~ alors la puissance des Espagnols; elles ne pou-  
 Liv. XIX voient s'empêcher de considérer Anvers comme  
 1585. un boulevard qui les couvroit & les met-  
 toit en quelque sorte à couvert de cette puis-  
 sance : pouvoient-elles prévoir alors les avan-  
 tages que leur commerce retireroit dans la  
 suite de la réduction d'Anvers sous le joug  
 des Espagnols?

Les ha-  
 bitans du  
 Brabant  
 abandon-  
 nent leur  
 pays.

Elles ne tarderent pas cependant à en re-  
 tirer un très-grand du nombre considérable  
 des habitans de la Flandre & du Brabant,  
 qui quitterent leur pays natal, & se retire-  
 rent à Amsterdam & à Middelbourg. Cette  
 émigration fut si grande, qu'il fallut reculer  
 l'enceinte de ces deux villes. Autant elle  
 contribua à l'accroissement du commerce des  
 Provinces-unies, autant elle affoiblit celui des  
 provinces méridionales, sans que celles-ci  
 aient pu depuis recouvrer leur ancienne vi-  
 gueur; tant la plaie étoit profonde ! Le  
 Prince de Parme avoit prévu cet événement,  
 & ç'avoit été pour prévenir des effets si fu-  
 nestes à la prospérité de ses nouvelles acqui-  
 sitions, qu'il avoit accordé aux Protestans un  
 délai si considérable pour disposer de leurs  
 biens & de leurs effets. Il s'étoit aussi flatté  
 que la douceur de son administration pour-  
 roit les déterminer à ne pas abandonner leur



patrie; mais, outre que leur aversion pour ~~le~~ le gouvernement Espagnol étoit devenu in- Liv. XIX  
vincible, qu'ils avoient joui depuis plusieurs 1585.  
années des douceurs de la liberté, ils étoient  
trop sincèrement attachés à la religion Réfor-  
mée pour qu'ils pussent espérer de vivre en  
bonne intelligence avec ceux qui professoient  
celle de Rome, & les restrictions qu'on avoit  
mises à l'exercice de la leur, en leur per-  
mettant de rester à Anvers, leur étoient in-  
supportables. Du tems du Duc d'Albe, le  
bigotisme de Philippe avoit fait sortir des Pays-  
Bas nombre de ses habitans; ils avoient porté  
chez les étrangers, qui les avoient accueillis,  
leurs richesses, leur industrie & leur com-  
merce. La même cause produisit le même ef-  
fet, en faveur des provinces maritimes de la  
confédération, qu'elle enrichit, en appauvri-  
sant les provinces qui étoient rentrées sous  
le joug des Espagnols. Ce fut peu de tems  
après cette époque que le commerce des Hol-  
landois commença à s'étendre, & qu'ils se  
trouverent bien plus en état, qu'ils ne l'a-  
voient été auparavant, de fournir aux dépenses  
de la guerre: non seulement ils purent défendre  
leur corps politique, qui ne faisoit que de naî-  
tre, mais même attaquer avec vigueur & suc-  
cès leur ennemi dans les pays les plus éloignés.

---

---

# HISTOIRE

DU REGNE

DE

PHILIPPE SECOND,

*ROI D'ESPAGNE.*

---

---

LIVRE VINGTIEME.

**Q**UOIQUE les Provinces-Unies se vissent  
dans un état de prospérité bien différent de  
ce qu'il étoit auparavant, à cause du grand  
nombre d'habitans des villes conquises qui  
vinrent augmenter leur population, cepen-  
dant leur situation étoit infiniment plus cri-  
tique qu'elle ne l'avoit jamais été depuis le  
commencement de la guerre; le Prince de  
Parme étoit pour elles à tous égards beau-  
coup plus formidable que ne l'avoit été le  
Duc d'Albe; celui-ci étoit bien inférieur à  
l'autre, tant pour la guerre que pour la po-

---

---

Liv. XX.

1585.

Etat des  
Provinces-  
unies.

litique : mais ce qui rendoit le Prince de Parme plus redoutable pour la confédération, c'étoit la modération, & sur-tout l'équité avec laquelle il traitoit ceux qu'il soumettoit par la force de ses armes. Tout le Brabant & la Flandre, à l'exception de l'Ecluse & d'Ostende, étoient en son pouvoir, & la réduction d'Anvers le mettoit en possession d'une flotte nombreuse, qu'il se proposoit de faire servir utilement pour favoriser les opérations de son armée de terre.

Les Etats sentoient, plus que jamais, combien il leur étoit impossible de se défendre, sans le secours de quelque puissance étrangère. Dans le traité qu'ils avoient fait avec le Duc d'Anjou, ils avoient donné la plus grande attention pour prévenir l'union des provinces confédérées à la couronne de France; mais, après la mort du Prince d'Orange, ils ne tarderent pas à être entièrement persuadés que, quelque vigoureux efforts qu'ils pussent faire, il leur seroit impossible de conserver la précieuse indépendance dont ils jouissoient; qu'il falloit donc nécessairement se soumettre au joug de Philippe, ou qu'ils se donnassent à un autre Souverain assez puissant pour les défendre contre leur ancien maître. A la fin de mille

Liv. XX.

1585.

Elles proposent au Roi de France la souveraineté.

~~quatre-vingt-quatre~~ cinq cens quatre-vingt-quatre , après avoir  
 Liv. XX. mûrement délibéré sur cet objet important ,  
 1585. ils hésiterent quelque temps sur le choix  
 qu'ils devoient faire , du Roi de France ,  
 ou de la Reine d'Angleterre ; mais à la fin  
 ils se décidèrent pour le premier. La persua-  
 sion où ils étoient que celui-ci pourroit plus  
 facilement les secourir qu'Elisabeth , fut ce  
 qui les détermina à lui donner la préfé-  
 rence ; ils considérèrent aussi que Henri III  
 venant à mourir , son sceptre passeroit au  
 Roi de Navarre , entre les mains duquel  
 ils étoient persuadés que leur liberté & leur  
 religion seroient également en sûreté.

Ils étoient d'autant plus persuadés que les  
 offres qu'ils avoient résolu de faire au mo-  
 narque François seroient acceptées , que la  
 principale des raisons qui avoit autrefois em-  
 pêché ce Prince d'épouser leur querelle ,  
 étoit le refus que les confédérés firent de  
 consentir à ce qu'il succédât à la souverai-  
 neté de son frere , dans le cas qu'il vien-  
 droit à mourir sans enfans. Ils pouvoient  
 donc raisonnablement présumer , que l'ambi-  
 tion de Henri III seroit flattée d'acquérir une  
 augmentation de domaines aussi considéra-  
 ble ; sachant d'ailleurs quel étoit son ressen-  
 timent contre le Roi d'Espagne , qui sous les

apparences de l'amitié fomentoit sous main ~~\_\_\_\_\_~~  
 depuis long-temps les troubles de son royaume. Liv. XX.

Ces motifs agissant aussi fortement sur 1585.  
 Henri III, que les Etats l'avoient prévu, il  
 fit aux ambassadeurs qu'ils lui envoyèrent  
 l'accueil le plus favorable; il les assura qu'il  
 étoit très-reconnoissant de la confiance que  
 leurs maîtres avoient en lui, les chargea de  
 les assurer de son amitié, & qu'il leur en  
 donneroit toutes les preuves qui feroient en  
 son pouvoir; mais il ajouta que, comme la  
 proposition qu'ils lui faisoient, étoit d'une  
 grande importance, il les prioit de la lui  
 remettre par écrit, afin de pouvoir la com-  
 muniquer à son conseil.

Si Henri III n'eût suivi que son inclina- Etat de  
la France.  
 tion, & si, dans les circonstances où il se  
 trouvoit alors, il lui eût été libre de ne con-  
 sultier que son intérêt particulier & celui de  
 sa couronne, il n'auroit pas différé à se dé-  
 cider & à accepter l'offre des Etats. La  
 paix, il est vrai, étoit rétablie dans l'inté-  
 rieur de ses états; les factions, qui les di-  
 visoient, paroissoient éteintes; la ligue mê-  
 me, du moins en apparence, n'avoit plus  
 d'activité; mais les causes qui l'avoient fait  
 naître, subsistoient encore; & pour empê-  
 cher les factions d'agir avec autant de vio-

lence que par le passé, il falloit qu'une  
 Liv. XX. main plus adroite & plus ferme que celle de  
 1585. Henri III tint les rênes du gouvernement.  
 Henri, Duc de Guise, fils du célèbre François de Guise, étoit bien supérieur à son pere pour les qualités naturelles, & ne lui étoit pas inférieur tant pour le métier de la guerre, que pour le maniement des affaires : il étoit, comme lui, dévoré d'ambition ; il ne pouvoit supporter que le Roi, à qui son caractère audacieux & fier avoit inspiré la plus grande aversion, le laissât dans l'inaction : furieux d'être exclu du gouvernement de l'état, & de voir que tout le pouvoir que lui & ses partisans avoient exercé, avoit passé aux mignons, il avoit résolu de forcer le Roi à le lui rendre, ou de le précipiter de son trône. Occupé entièrement de ce dessein, il travailla avec une adresse infinie & une activité infatigable à le faire réussir. Ses émissaires répandus dans tout le royaume y faisoient circuler nombre de lettres anonimes ; par-tout les chaires retentissoient du danger que couroient la religion & l'église ; on y disoit continuellement que l'attachement que le Roi paroïssoit avoir pour l'une & pour l'autre, n'étoit qu'apparente ; que sa dévotion étoit feinte, qu'il n'avoit

point

point de religion ; quelquefois auffi on l'accu-  
 cufoit d'être véritablement attaché à celle Liv. XX.  
 des Proteftans , pour qui , dans le dernier 1585.  
 traité , il avoit fait paroître une partialité im-  
 pardonnable : que cela feul devoit fuffire pour  
 exciter l'indignation de tous les véritables  
 enfans de l'églife : qu'on devoit , depuis la  
 mort du Duc d'Anjou , être dans les alarmes  
 les plus grandes , puifque le Roi étant fans  
 efpérance d'avoir des enfans , ce devoit être  
 celui de Navarre , hérétique relaps & l'en-  
 nemi décidé de leur fainte croyance , qui  
 devoit lui fuccéder ; qu'il falloit , pour pré-  
 venir ce malheur , agir avec la plus grande  
 vigueur , & que c'étoit le feul moyen  
 ( 1 ) que le peuple pût employer avec  
 fuccès.

En faifant mouvoir ces différens refforts , Ligue des Catholiques.  
 le Duc de Guife étoit parvenu à former une  
 ligue fanatique , compofée de plus de la  
 moitié des habitans de la France , avec le  
 fecours de laquelle il fe flattoit de reftrain-  
 dre d'abord l'autorité du Roi , & par la fuite  
 de parvenir à l'en dépouiller tout-à-fait.  
 Pour rendre cette ligue plus refpectable , le

---

(1) Mémoires de la ligue. Tome III.

~~1585~~ Duc de Guise lui donna pour chef le Car-  
 Liv. XX. dinal de Bourbon, oncle du Roi de Navar-  
 1585. re, Catholique zélé, fort avancé en âge &  
 d'un esprit fort borné. Le dessein du Duc  
 étoit de faire passer sur la tête de ce prélat  
 la couronne de Henri, soit après la mort de  
 ce Prince, soit après sa déposition; de se  
 réserver pour lui toute l'autorité, & de ré-  
 gner sous le nom de ce fantôme de Roi,  
 pour ensuite se placer lui-même sur le  
 trône.

Vues de  
 Philippe.  
 II.

Le Roi d'Espagne n'étoit pas resté spec-  
 tateur oisif de toutes ces mesures; il prenoit  
 un intérêt très-vif aux affaires intérieures de  
 la France, & depuis plusieurs années il y  
 avoit donné la plus grande attention. Outre  
 que sa politique lui avoit toujours fait pren-  
 dre part aux démêlés des Protestans & des  
 Catholiques - Romains dans les différens états  
 de l'Europe, il avoit un grand intérêt d'em-  
 pêcher que le Roi de Navarre, dont il rete-  
 noit injustement une partie des domaines,  
 ne montât sur le trône de France; il savoit  
 aussi que pour mettre le Roi de France hors  
 d'état de donner des secours aux rebelles des  
 Pays-Bas, il falloit l'occuper chez lui & y  
 multiplier ses embarras.

Ces considérations avoient déterminé le



Roi d'Espagne à donner des secours à la ligue, dès le moment qu'elle fut formée; Liv. XX.  
 mais à l'époque dont nous parlons, un autre motif bien plus puissant encore le fit agir; 1585.  
 son but étoit d'affoiblir tellement les forces de la France, en fomentant les troubles de ce puissant royaume, qu'il lui fût ensuite facile de s'en rendre maître, ou, tout au moins s'il ne pouvoit y parvenir, de mettre cette puissance, la seule en Europe qu'il eût à craindre, hors d'état de traverser ses desseins.

Quelque temps avant que les Provinces unies eussent fait offrir à Henri III la souveraineté de leur pays, Philippe étoit entré en négociation avec le Duc de Guise & les autres chefs de la ligue. Morréo & Baptiste Tassi avoient été chargés de former sans délai une alliance avec eux; elle fut en conséquence conclue avec les Ducs de Guise & de Mayenne, & le Sieur de Menneville pour le Cardinal de Bourbon, & le traité fut signé à Joinville le deux Février mille cinq cens quatre-vingt-quinze, aux conditions suivantes: „ qu'en cas que le Roi „ régnant vînt à mourir, sans enfant mâle, „ le Cardinal de Bourbon lui succéderoit „ comme premier prince du sang, & que

Il fait un traité avec le Duc de Guise.

» tout prince hérétique ou fauteur de l'hé-  
 Liv. XX. » résie , feroit pour toujours exclu du  
 1585. » trône.

» Que si le Cardinal de Bourbon succé-  
 » doit à Henri, il ratifieroit, aussitôt son  
 » accession au trône, le traité de Cateau-  
 » Cambresis.

» Qu'il défendrait dans le royaume l'exer-  
 » cice de toute autre religion que celle de  
 » Rome.

» Qu'il rendroit à Philippe toutes les places  
 » que les hérétiques lui avoient enlevées,  
 » & l'aideroit à soumettre les rebelles des  
 » Pays-Bas.

» Que de son côté Philippe fourniroit à  
 » la ligue cinquante mille écus par mois, &  
 » un secours puissant de troupes, & cela  
 » jusqu'à ce que l'hérésie fût entièrement ex-  
 » tirpée de la France.

» Qu'il prendroit sous sa protection le  
 » Cardinal de Bourbon, tous les Seigneurs  
 » de la maison de Guise, & généralement  
 » tous ceux qui auroient accédé à la sainte  
 » ligue.

» Enfin, qu'aucune des parties contractan-  
 » tes ne traiteroit avec le Roi de France,  
 » sans le consentement des autres."

Outre ces conditions, qui furent écrites &

signées, Philippe s'engagea encore à fournir tous les ans au Duc de Guise cent mille écus, Liv. XX.  
pour être employés de la maniere qu'il jugeroit la plus avantageuse à la ligue. On stipula aussi que toutes ces conventions, tant particulières que générales, ne seroient divulguées, que quand on jugeroit à propos qu'elles le fussent. 1585.

Henri III n'ignora cependant point les conférences qui s'étoient tenues à Joinville, & de ce qui s'étoit déjà passé il lui fut aisé de conjecturer quel pouvoit en avoir été le but. Peu de tems après arriverent les ambassadeurs des Provinces-unies, qu'il reçut comme nous l'avons dit plus haut. Mendoza, qui résidoit auprès de Henri en qualité d'ambassadeur du Roi d'Espagne, ne pouvoit ignorer ce qui s'étoit passé à Joinville; cependant il se plaignit hautement du bon accueil que le Roi venoit de faire à ceux des Provinces-unies, & osa lui dire que cette conduite de sa part étoit contraire à la bonne union qui régnoit entre sa Majesté & son maître. Henri lui répondit avec une fermeté qu'il auroit été à souhaiter, tant pour lui que pour ses sujets, qu'il eût toujours eue : » je ne considère point, lui » dit-il, les habitans des Provinces-unies » comme des sujets rebelles à leur Souve-

" rain, mais comme des hommes opprimés  
 Liv. XX. " par la tyrannie & qui n'ont pu supporter  
 1585. " plus longtems l'oppression. L'humanité &  
 " l'équité m'engagent à m'intéresser aux mal-  
 " heurs d'une nation voisine, autrefois sou-  
 " mise à la domination de la France; je n'ai  
 " pas encore pris de résolution à leur égard,  
 " je n'ai pas encore décidé si je prendrai  
 " part à ce qui les intéresse; je ne veux  
 " point rompre la paix qui subsiste entre vo-  
 " tre maître & moi, quoique je n'ignore pas  
 " qu'il l'a déjà violé lui-même; je lui ferai  
 " connoître mes intentions, quand je juge-  
 " rai qu'il conviendra qu'il en soit instruit.  
 " En attendant je suis bien aise qu'on sache  
 " que les menaces ne m'intimident pas; que  
 " je suis absolument le maître de tenir telle  
 " conduite qu'il me plaît, & que je ne suis  
 " comptable envers aucun prince des traités  
 " de paix ou de guerre que je juge à pro-  
 " pos de faire. "

Parmi les membres du conseil de Henri,  
 il y en avoit plusieurs qui l'exhortoient à  
 profiter d'une occasion si favorable que celle  
 qui se présentoit d'étendre sa puissance : " la  
 " situation présente des affaires du royaume,

Henri III  
 hésite s'il  
 acceptera " disoient-ils, doit plutôt déterminer sa Ma-  
 " jesté à s'engager dans une guerre étran-

» gere qu'elle ne doit l'en détourner; ce             
 » feroit un moyen sûr pour remédier à ces Liv. XX.  
 » humeurs dangereuses qui ont causé tant 1585.  
 » de dérangement au corps politique de son la souve-  
 » royaume. Une guerre étrangere donne- raineté  
 » roit une nouvelle direction à cet esprit des Pays-  
 » turbulent qui agite ses sujets; ce feroit Bas.  
 » la mesure la plus efficace pour renverser  
 » tous les projets du Duc de Guise, puis-  
 » qu'elle le priveroit des secours qu'il attend  
 » du Roi d'Espagne, qui se verroit alors  
 » assez occupé à la défense de ses propres  
 » domaines. "

Ainsi raisonnerent ceux des membres du  
 conseil de Henri, qui favorisoient la demande  
 des ambassadeurs des Provinces-Unies. » Ce  
 » raisonnement est plausible, mais sans force  
 » ni solidité, " disoient d'autres conseillers  
 de ce Prince, secondés par la reine-mere :  
 » car, comment lever en France le nombre  
 » de troupes nécessaires pour pousser la  
 » guerre avec vigueur, contre un ennemi  
 » aussi puissant que le Roi d'Espagne? Le  
 » Roi ne peut compter sur ceux des Ca-  
 » tholiques-Romains, qui sont ligüés avec  
 » ce Monarque : ils s'uniroient plutôt à lui  
 » contre leur légitime Souverain. D'un autre  
 » côté, former une armée de Catholiques

" qui font restés fideles & l'envoyer dans  
 Liv. XX. " les Pays-Bas, ce seroit laisser le royau-  
 1585. " me sans défense, à la merci du Duc de  
 " Guise. Enfin, si le Roi s'adresse aux Pro-  
 " testans, cette démarche jettera l'alarme  
 " parmi tous les Catholiques du royaume  
 " & elle les déterminera à entrer dans le  
 " parti de la ligue. "

Le Roi Henri ne put résister à la force de ces  
 refuse l'offre des Provinces-  
 unies, raisons; se voyant, pour ainsi dire, en-  
 chaîné par ses propres sujets, il se déter-  
 mina, quoiqu'avec beaucoup de répugnance,  
 à refuser l'offre flatteuse que lui faisoient les  
 Etats des Provinces-Unies. " La malheureuse  
 " situation où se trouvent les affaires inté-  
 " rieures de mon royaume, dit-il aux am-  
 " bassadeurs, ne me permet pas d'accepter  
 " pour le présent les offres que vos maîtres  
 " vous ont chargés de me faire : je ne puis  
 " les protéger ni les défendre, mais j'agirai  
 " avec le plus grand zele auprès de la Reine  
 " d'Angleterre, pour la déterminer à les se-  
 " courir. " (2)

Inquié-  
 tudine de la  
 Reine  
 d'Angle-  
 terre.

Elisabeth avoit approuvé autrefois le choix

---

(2) Reidanus Liv. IV. Davila Liv. VII. Meten-  
 ren Liv. XII. pag. 376.

que les Etats avoient fait du Duc d'Anjou, =====  
 & même contribué à le faire élire ; mais Liv. XX.  
 elle avoit toujours redouté l'union des Pro- 1585.  
 vinces-Unies à la France , comme un événe-  
 ment qui auroit élevé la puissance maritime  
 de ce royaume au-dessus de la sienne. Elle  
 avoit donc vu avec un œil d'envie la dé-  
 marche que les Etats avoient faite , pour  
 engager le Roi de France à accepter la sou-  
 veraineté qu'ils lui offroient. Ensuite du refus  
 de Henri , une autre inquiétude non moins  
 vive l'occupa ; elle craignit que les confé-  
 dérés , réduits au désespoir , ne se détermi-  
 nassent à se mettre à la merci de leur ancien  
 Souverain , dont elle redoutoit la vengeance ,  
 qu'elle prévoyoit devoir tomber sur elle ,  
 aussi-tôt qu'il auroit remis sous son obéissance  
 les provinces révoltées des Pays-Bas.

Plus occupée de cette crainte qu'elle ne Les Etats  
lui offrent  
la souve-  
raineté.  
 l'avoit été des effets qu'auroit pu avoir l'ac-  
 ceptation du Roi de France , Elisabeth , aus-  
 sitôt qu'elle fut instruite du mauvais succès  
 de la démarche des Etats auprès de ce prince ,  
 leur envoya un ambassadeur : son intention  
 étoit de soutenir les confédérés dans leur ré-  
 solution , en les faisant assurer de sa protec-  
 tion. Ces assurances ranimerent en effet le  
 courage des Etats , qui résolurent de faire

à la Reine d'Angleterre les mêmes offres  
 Liv. XX. qu'ils avoient faites au Roi de France. En  
 1585. conséquence ils nommerent des ambassadeurs,  
 qui partirent pour l'Angleterre au mois de  
 Juillet de l'an quinze cens quatre-vingt-cinq.

Ils employerent les raisons les plus fortes, pour déterminer Elifabeth à écouter favorablement les propositions qu'ils étoient chargés de lui faire ; & après lui avoir témoigné dans les termes les plus énergiques les sentimens de reconnoissance dont les Etats étoient pénétrés, ils lui représenterent le besoin pressant où se trouvoit alors la confédération d'être vivement secourue ; qu'il falloit, si elle ne l'étoit pas promptement, qu'elle succombât sous les efforts du Roi d'Espagne, dont les ressources étoient inépuisables : que, quoique la puissance de la confédération parût peu considérable, lorsqu'on la comparoit à celle qu'on avoit employée jusqu'alors pour la réduire à l'esclavage, elle n'étoit cependant pas indigne de l'attention & même de l'estime de sa Majesté ; outre que les confédérés possédoient quelques villes importantes dans le Brabant, la Flandre & la Gueldre, ils avoient encore en leur puissance les provinces de Hollande, de Zélande, d'Utrecht & de Frise, où il se trouvoit plusieurs villes



florissantes & bien fortifiées, de vastes ports             
 & des rivières navigables, dont les sujets de Liv. XX.  
 sa Majesté tiroient de très-grands avantages I 585.  
 pour leur commerce : » la flotte de la confé-  
 » dération, disoient-ils, est nombreuse : l'An-  
 » gleterre feroit la loi à toutes les puissances  
 » maritimes de l'Europe, si cette force ma-  
 » ritime étoit unie à la sienne. Nous sommes  
 » bien éloignés d'imaginer que votre Majesté  
 » se détermine à accepter nos offres, dans la  
 » seule vue des avantages particuliers qu'elle  
 » peut en retirer; nous avons trop souvent  
 » éprouvé les effets de sa générosité, pour  
 » ne pas mettre en elle toute notre confiance;  
 » & nous nous adressons à votre Majesté  
 » comme à la Souveraine d'un puissant royau-  
 » me, qui dans toutes les occasions nous  
 » a fait connoître combien elle étoit touchée  
 » de nos calamités. Notre plus grand désir  
 » aujourd'hui est que votre Majesté accepte  
 » la souveraineté des Provinces-unies, aux  
 » mêmes conditions que ses Souverains na-  
 » turels en ont joui, & qu'elle veuille bien  
 » considérer à l'avenir le peuple des Pays-Bas  
 » comme des sujets fideles, qui ne seront  
 » pas moins empressés que les autres sujets  
 » de lui donner dans toutes les occasions  
 » des preuves de leur attachement pour sa

» personne, & de leur zele pour la gloire  
 Liv. XX. » de sa couronne. »

1585.

Elisabeth reçut avec complaisance la proposition des Provinces-unies, & assura leurs ambassadeurs qu'ils ne retourneroient pas vers leurs maîtres sans leur porter une réponse, dont ils auroient tout lieu d'être satisfaits; mais que l'affaire étoit d'une trop grande importance, pour leur en donner une positive, avant que d'y avoir réfléchi mûrement & pris l'avis de son conseil.

Délibération de la cour d'Angleterre.

Ce qui étoit arrivé à cette occasion quelques mois auparavant à la cour de France, arriva alors à celle d'Angleterre; les ministres d'Elisabeth ne furent pas plus d'accord sur le parti qu'il convenoit de prendre, que l'avoient été ceux de Henri, & leurs avis, tels que sont ordinairement ceux des courtisans dans les affaires dont l'issue est incertaine, furent conformes à la disposition de leurs esprits ou à l'inclination du Souverain.

Quelques-uns d'entre eux pensoient que la justice & la prudence exigeoient qu'Elisabeth » rejettât l'offre des Etats. La révolte des » sujets, » disoient-ils, est la cause commune » de tous les souverains; la favoriser, c'est » détruire les fondemens de sa propre autorité. La Reine, dans les secours qu'elle a

» accordés jusqu'à présent aux Flamands, ne Liv. XX,  
 » les a considérés que comme des peuples 1585.  
 » gémissans sous le joug de l'oppression, &  
 » non comme un peuple libre & indépen-  
 » dant ; elle n'a pas eu en vue de les en-  
 » gager à cesser d'être fideles au Roi d'Es-  
 » pagne ; mais seulement de porter ce mo-  
 » narque à les traiter avec plus de modéra-  
 » tion & d'équité. La Reine peut agir au-  
 » jourd'hui comme elle l'a fait par le passé.  
 » Mais reconnoître l'indépendance des Etats  
 » & recevoir de leurs mains une souverai-  
 » neté qui appartient à un autre Prince, fe-  
 » roit non seulement une violation manifeste  
 » de cette justice que les Princés se doivent  
 » les uns aux autres ; mais il pourroit en-  
 » core en résulter les conséquences les plus  
 » dangereuses pour le propre repos de la  
 » Reine. Le Roi d'Espagne useroit de repré-  
 » sailles, & voulant se venger de l'insulte  
 » qu'il auroit reçue, en chercheroit l'occa-  
 » sion avec le plus grand empressement. L'Ir-  
 » lande & l'Angleterre-même sont remplies  
 » de Catholiques-Romains, qui, dévoués aux  
 » intérêts de ce Prince, lui fourniroient les  
 » moyens d'exécuter ses desseins. Après avoir  
 » fomenté la division entre les sujets de la  
 » Reine, on le verroit bientôt faire une in-

» vasion dans le royaume. Aux armes de  
 Liv. XX. » Philippe le pape joindroit ses foudres spiri-  
 1585. » tuelles, & de cette façon fusciteroit un si  
 » grand nombre d'ennemis à la Reine, qu'il  
 » y auroit tout à craindre que son trône  
 » n'en fût ébranlé. »

Les ministres, qui étoient d'un avis contraire, prétendoient que la Reine ne devoit pas négliger l'occasion favorable qui lui étoit offerte d'augmenter sa puissance, & qu'elle pouvoit acquiescer à la demande des Etats, sans crainte d'être accusée d'injustice; puisque, depuis plusieurs années, les Provinces-unies, poussées par la nécessité, s'étoient refaisies de la souveraineté, & l'avoient même conférée au Duc d'Anjou, que la Reine elle-même avoit implicitement reconnu pour Souverain légitime des Pays-Bas. „ D'ailleurs,  
 » disoient-ils, le Roi d'Espagne n'a-t-il pas  
 » perdu tous les droits qu'il avoit à cette  
 » souveraineté, par la violation de toutes les  
 » conditions auxquelles elle lui avoit été con-  
 » cédée? Nous ne doutons point, continuoient-  
 » ils, qu'il ne soit vivement offensé si la  
 » Reine accepte l'offre que lui font les Provin-  
 » ces-unies; mais fera-t-il alors plus son  
 » ennemi, qu'il ne l'est déjà? N'a-t-il pas fait  
 » tout ce qui a été en son pouvoir pour faire

» révolter les mécontents d'Irlande ? & en             
 » Angleterre n'agit-il pas encore fourdement [L'v. XX.  
 » pour parvenir aux mêmes fins ? Ne s'est-il 1585.  
 » pas déclaré ouvertement pour la Reine  
 » d'Ecosse ? Enfin , dans quelle occasion ne  
 » s'est-il pas montré l'ennemi déclaré des An-  
 » glois ? Qu'est-ce qui l'a empêché jusqu'à  
 » présent de leur déclarer la guerre , si ce  
 » n'est la révolte de ses sujets des Pays-Bas ,  
 » qui a occupé toutes les forces dont il a  
 » pu se passer pour les autres entreprises  
 » que son ambition lui a suggéré ? Pouvons-  
 » nous douter que du moment que ces mê-  
 » mes forces ne seront plus employées dans  
 » les Pays-Bas , les efforts de ses armes ne  
 » se portent contre nous ? Si la prudence veut  
 » que l'on se précautionne contre le danger  
 » à venir , autant que contre le danger pré-  
 » sent , la Reine doit employer toutes ses  
 » forces pour soutenir les Provinces-unies ,  
 » car de leur conservation dépendent la paix  
 » & la tranquillité de ses propres Etats. Si ,  
 » au lieu de cela , elle rejette l'offre que lui  
 » font les confédérés ; si elle refuse de les  
 » secourir , ou même si elle ne les secourt  
 » que comme elle a fait jusqu'à présent ,  
 » bientôt ils seront accablés ; & le Roi d'Es-  
 » pagne alors pourra , plus aisément qu'il ne

—————  
 Liv. XX. » le peut présentement, exécuter les desseins  
 1585. » qu'il a formés contre l'Angleterre : si, au  
 » contraire, la Reine accepte l'offre avanta-  
 » geuse qui lui est faite ; si elle agit vigoureu-  
 » sement pour la défense de ceux qui la sup-  
 » plient de les recevoir au nombre de ses  
 » sujets ; elle combattra son ennemi, loin de  
 » ses domaines ; & , aidée d'un allié puissant  
 » & déterminé , elle pourra , en réunissant sa  
 » flotte à celle des Etats des Provinces-  
 » unies, maintenir la tranquillité de son  
 » royaume. ”

Elisabeth sentit toute la force de ce rai-  
 sonnement ; elle vit qu'une rupture avec l'Es-  
 pagne étoit inévitable , & jugea qu'il valoit  
 mieux commencer alors les hostilités, que  
 d'attendre que l'ennemi fût en situation d'exé-  
 cuter ses desseins contre elle : mais en pre-  
 nant cette résolution , elle prit aussi celle de  
 refuser la souveraineté que lui offroient les  
 Provinces-unies, soit qu'elle craignît d'aug-  
 menter le fardeau dont elle étoit déjà char-  
 gée, soit qu'elle appréhendât d'exciter contre  
 elle la jalousie de ses voisins ; ainsi, après  
 avoir déclaré qu'elle désiroit que la souve-  
 raine puissance restât aux Etats des Provinces-  
 unies, elle assura leurs ambassadeurs qu'elle  
 les secourroit de tout son pouvoir, s'infor-

ma enſuite de l'état des forces de la confé-  
 dération , & conclut avec eux un traité dont Liv. XX.  
 les principaux articles furent : „ qu'elle enver- 1585.  
 „ roit au ſecours de la confédération une  
 „ armée de cinq mille hommes de pied &  
 „ de mille chevaux , qui feroit commandée  
 „ par un général Proteſtant qu'elle nomme-  
 „ roit ; que cette armée feroit entretenue à  
 „ ſes frais , tant que dureroit la guerre ;  
 „ mais que ce qu'elle auroit débourſé pour  
 „ ſon entretien lui feroit rembourſé après la  
 „ fin de la guerre ; & que pour ſûreté du  
 „ payement on lui remettroit en attendant  
 „ les villes de Fleſſingue , de la Brille , &  
 „ le fort de Rammekens en ôtage , qu'elle  
 „ garderoit juſqu'au parfait rembourſement ;  
 „ que le commandant de ſes troupes , les  
 „ gouverneurs des villes & des provinces ,  
 „ généralement tous les officiers & ſoldats  
 „ prêteroient ferment de fidélité à la Reine  
 „ & aux Etats ; que dans le cas où l'on ju-  
 „ geroit à propos d'employer une flotte pour  
 „ la cauſe commune , les Etats fourniroient  
 „ le même nombre de vaiſſeaux que la Rei-  
 „ ne , & que cette flotte feroit commandée  
 „ par un amiral Anglois ; que le comman-  
 „ dant en chef Anglois & deux miniſtres  
 „ anglois , qui feroient leur réſidence dans

~~\_\_\_\_\_~~ » les Pays-Bas , feroient admis à l'assemblée  
 Liv. XX. » des Etats ; qu'aucuns des droits & privilé-  
 1585. » ges des Provinces-unies ne feroient violés ;  
 » qu'aucun changement ne feroit introduit  
 » dans la religion & le gouvernement ; qu'en-  
 » fin ni l'une ni l'autre des parties contrac-  
 » tantes ne pourroient faire de traité de  
 » paix ni d'alliance avec le Roi d'Espagne  
 » (3) que d'un consentement mutuel.

Aussi-tôt après la ratification de ce traité ,  
 Elifabeth donna les ordres les plus précis ,  
 pour qu'il fût ponctuellement exécuté : le  
 Comte de Leicester , pour qui elle avoit  
 toujours eu des sentimens qu'il ne méritoit ,  
 ni par ses talens , ni par les services qu'il  
 lui avoit rendus , fut nommé général des  
 troupes , & les conduisit en Hollande , au  
 commencement de l'année mille cinq cens  
 quatre-vingts-six. Plus de cinq cens gentils-  
 hommes voulurent l'accompagner & servir  
 sous lui comme simples volontaires. Leices-  
 ter n'avoit ni le courage ni la capacité qu'e-  
 xigeoit l'emploi important qui lui étoit confié ;  
 il manquoit sur-tout de modération & d'inté-  
 grité : mais ses défauts étoient cachés par

Le Comte  
 de Leices-  
 ter est  
 nommé  
 comman-  
 dant en  
 chef

---

(3) Bentivoglio Part. II. Liv. 5. Camden an. 1585.



des qualités qui, plus éblouissantes que so- Liv. XX.  
 lides, après avoir trompé la pénétration d'E- 1586.  
 lisabeth, en imposèrent aux peuples des Pays-  
 Bas, au point que Leicester en conçut les  
 espérances les plus chimériques, mais aussi  
 les plus flatteuses pour son ambition. On le  
 reçut en Hollande comme le restaurateur de  
 l'état chancelant; on lui prodigua toutes les  
 marques d'honneur que put imaginer l'affec-  
 tion sans bornes que le peuple lui portoit  
 déjà. Non contents de l'avoir reçu plutôt en  
 souverain & en conquérant, auquel ils au-  
 roient dû leur délivrance, que comme le su-  
 jet d'un allié qui l'avoit envoyé à leur se-  
 cours, les Etats lui conférèrent le titre de  
 gouverneur & capitaine général des Provin-  
 ces-Unies.

Cette conduite inconfidérée, dont les Etats  
 ne tarderent gueres à se repentir, produisit  
 un effet contraire à celui qu'ils en atten-  
 doient : ils s'étoient flattés de plaire par là  
 à Elisabeth, & de l'engager à s'intéresser en-  
 core davantage pour eux. Elle fut offensée  
 de leur artifice, & envoya Sir Thomas He-  
 neage, son vice-chancelier, pour leur té-  
 moigner combien elle étoit mécontente d'une  
 démarche qui n'avoit sans doute d'autre but  
 que de faire croire que la déclaration qu'elle

**==** avoit fait répandre dans le public n'étoit ni  
 Liv. XX. vraie ni sincere, & que, quoiqu'elle parût  
 1586. vouloir se borner à secourir les confédérés,  
 son intention étoit cependant de les prendre  
 entièrement sous sa protection. Elle exigea  
 donc des Etats qu'ils retirassent l'autorité  
 trop étendue qu'ils avoient donné à Leiceſter;  
 auquel elle ordonna auſſi de ſe contenter  
 uniquement de celle qu'elle lui avoit conſi-  
 dée. La colere d'Elifabeth n'étoit que feinte,  
 & on pouvoit raifonnablement le croire, la  
 voyant héſiter & marquer de la répugnance  
 à mortifier la vanité & l'ambition de ſon fa-  
 vori; écouter avec une forte de complai-  
 ſance les repréſentations que les Etats lui  
 faiſoient pour l'engager à ſouffrir que ce qu'ils  
 avoient fait ſubiſtât, & enfin y donner ſon  
 conſentement. Leiceſter fut donc inſtallé dans  
 ſa dignité, & investi des pouvoirs les plus  
 étendus : le premier uſage qu'il en fit, fut  
 de ſe mettre en état d'arrêter les progrès  
 des armes Eſpagnoles.

Opéra-  
 tions du  
 Prince de  
 Parme.

Le Prince de Parme, de ſon côté, tra-  
 vailloit avec la plus grande activité aux pré-  
 paratifs néceſſaires pour continuer la guerre;  
 il ſe flattoit qu'après avoir réduit un ſi grand  
 nombre de villes importantes, il lui ſeroit  
 facile de remettre ſous le joug toutes les

provinces de la confédération. Il se livroit à cet espoir quand il apprit le parti que la Reine d'Angleterre avoit pris en faveur des confédérés : le chagrin qu'il en ressentit, fut on ne peut pas plus vif; il se voyoit, pour ainsi dire, arracher de la main la victoire, au moment même où son triomphe lui paroïssoit assuré. Cependant, comme ses forces étoient encore bien supérieures à celles de l'ennemi, il résolut de profiter de son avantage, & d'agir avec la plus grande vigueur, aussi-tôt que la saison le lui permettroit.

Quoique les confédérés eussent, comme nous l'avons dit, perdu Maestricht, ils s'étoient rendu maîtres de deux places importantes par leur situation sur la Meuse; l'une étoit Grave, dans le Brabant; & l'autre Venlo, dans la Gueldre. Le Duc de Parme désiroit beaucoup de s'assurer de ces deux places, avant que de porter ses armes dans les provinces du Nord. Au commencement du printemps il chargea le Comte de Mansfeldt de former le blocus de Grave. Le Baron de Hemert, jeune Seigneur originaire de la Gueldre, commandoit dans la place, dont la garnison étoit toute composée de troupes Angloises. Mansfeldt exécuta sa commission sans beaucoup de peine, en jettant un pont sur la Meu-

Liv. XX.

1586.

Siège de Grave.

se, & élevant des forts & des redoutes sur  
 Liv. XX. les digues & du côté de la campagne; il  
 1586. coupa ainsi toute espece de communication  
 entre les assiégés & le pays qui étoit derriere  
 eux. Considérant de quelle importance il étoit  
 d'empêcher que les Espagnols ne se rendissent  
 maîtres de Grave, qui leur auroit ouvert  
 l'entrée de la Gueldre & de la province  
 d'Utrecht, le Comte de Leicester se rendit à  
 Utrecht, & aussitôt donna ordre au Comte  
 de Hohenloe & au colonel Norris de mar-  
 cher au secours des assiégés, à la tête de deux  
 mille soldats, moitié Anglois, moitié nationaux.  
 Ceux-ci arriverent les premiers, & s'empa-  
 rerent d'un des forts que les Espagnols avoient  
 fait élever sur l'une des rives de la Meuse.  
 A peine commençoient-ils à se fortifier sur la  
 digue, qu'ils se virent attaqués par un corps  
 de trois mille Espagnols, qui, envoyés par  
 le Comte de Mansfeldt, avoient passé le pont  
 & étoient venu fondre sur eux. Trop foibles  
 pour pouvoir se maintenir dans leur poste,  
 les troupes Hollandoises furent obligées d'a-  
 bandonner les retranchemens qu'elles avoient  
 commencés, & de se retirer le long de la  
 digue; mais Norris & les Anglois les ayant  
 joint, ils tinrent ferme, & le combat devint  
 très-opiniâtre & très-sanglant. Les Anglois, qui

depuis longtems goûtoient les douceurs de la Liv. XX.  
 paix, & avoient, pour ainsi dire, perdu l'ha- 1586.  
 bitude de combattre, donnerent cependant  
 dans cette action des preuves éclatantes qu'ils  
 n'avoient pas perdu le génie de la guerre,  
 qui les avoit si souvent distingué dans leurs  
 guerres du continent. Ils attaquèrent les vété-  
 rans Espagnols avec une telle impétuosité,  
 qu'ils les firent plier, leur tuèrent plusieurs  
 centaines de soldats, sept capitaines & un  
 grand nombre d'officiers inférieurs, & les  
 poussèrent jusqu'au pont. Là, des troupes fraî-  
 ches qu'envoya le Comte de Mansfeldt, se  
 joignirent à celles qui faisoient retraite : le  
 combat recommença, & l'on se battit des  
 deux côtés avec la même fureur & le même  
 acharnement qu'auparavant, jusqu'à ce qu'un  
 orage violent qui survint, eut séparé les  
 combattans. La pluie tomboit avec tant d'a-  
 bondance, & le vent souffloit avec tant d'im-  
 pétuosité, que, quoiqu'ils pussent faire, ils  
 furent forcés de se retirer. Cet événement  
 conserva aux Espagnols la possession du pont;  
 mais en même tems il facilita au Comte de  
 Hohenloe les moyens de secourir les assiégés;  
 car les eaux de la riviere monterent tout-à-  
 coup à une telle hauteur, qu'il fut facile au  
 Comte, en faisant rompre la digue près de

**==** Ravestein, qui est situé du même côté que  
 Liv. XX. Grave, d'inonder tout le terrain qui est entre  
 1586. ces deux places, & de faire passer aux assiégés des munitions, des vivres & un renfort de troupes.

Alarmé de ce succès des confédérés, le Prince de Parme marcha avec le gros de son armée vers Grave. Peu de jours après son arrivée devant la place deux batteries furent dressées, & une partie du rempart fut renversée. La garnison auroit pu, malgré cela, se défendre encore longtems ; le gouverneur avoit fait même assurer le Comte de Leicester qu'il ne se rendroit qu'à la dernière extrémité ; mais tout-à-coup perdant courage, il parla de capituler : deux officiers furent seuls de son avis ; tous les autres lui représenterent en vain que ce seroit se couvrir de honte & de déshonneur. Le gouverneur persista dans sa résolution, & le septieme Juin, lorsque la breche n'étoit pas même encore praticable, & sans que l'ennemi eût fait aucune disposition pour livrer l'assaut, il envoya offrir au Prince de Parme de lui rendre la place. Son offre fut acceptée, & toutes les conditions qu'il demanda lui furent accordées : la garnison sortit avec armes & bagage. Une conduite aussi lâche que celle du Baron de He-

mert, le rendoit indigne d'un traitement aussi honorable; mais il ne fut pas long-temps à se repentir du parti infâme que son peu de courage lui avoit fait prendre; il fut condamné à avoir la tête tranchée, ainsi que les deux officiers qui avoient été de son avis. Quoiqu'on trouvât ce jugement juste & équitable, le sort du malheureux Hemert toucha de compassion tous ses concitoyens. On trouvoit que sa grande jeunesse auroit dû empêcher qu'on lui eût confié un dépôt d'aussi grande importance : on n'avoit nulle raison de le soupçonner de trahison & de s'être laissé corrompre; il demandoit avec instance qu'on lui conservât la vie, & qu'il lui fût permis de s'engager dans quelques entreprises dangereuses, pour qu'il pût effacer le déshonneur dont il s'étoit couvert. Mais le Comte de Leicester, croyant qu'il falloit un (4) exemple de sévérité pour rétablir la discipline militaire, qui, depuis plusieurs années, s'étoit considérablement relâchée, fut inflexible, & l'infortuné Hemert fut exécuté.

Liv. XX.

1586.

---

(4) Meteren p. 403. Bentivoglio Part. II. Liv. II. Strada.

Liv. XX.

1586.

Siège de  
Venlo.

Après la reddition de Grave, le Prince de Parme alla avec toute son armée faire le siège de Venlo. Il avoit vingt mille hommes d'infanterie & trois mille de cavalerie. Venlo étoit la seule place qui restoit aux confédérés sur la rive droite de la Meuse : sa garnison étoit foible, & le célèbre Martin Schenck, qui y résidoit ordinairement, en étoit parti par les ordres du Comte de Leicester, avec une partie des troupes, pour aller couvrir Gueldre. Le Prince de Parme qui ne l'ignoroit pas, avoit cru que, pour profiter de cette circonstance favorable, il ne pouvoit user de trop de célérité. Martin Schenck étoit de la province de Gueldre ; c'étoit un officier de fortune, dont tous les historiens contemporains ont célébré la bravoure, le courage extraordinaire, l'activité, sur-tout l'esprit hardi & entreprenant. Il s'étoit d'abord attaché au parti des Espagnols, & leur avoit rendu plusieurs services de la plus grande importance : outre de ce que le général Espagnol lui avoit préféré un officier de sa nation, Schenck avoit passé au service des Etats. Aussi-tôt qu'il fût que le Prince de Parme avoit formé le siège de Venlo, il partit à la tête d'un corps de cavalerie, dans le dessein de se jeter dans la place ; mais



Payant trouvé tellement investie que toutes les issues en étoient exactement fermées , il attaqua les assiégeans au milieu de la nuit , força leurs lignes , pénétra jusqu'à la tente du général , & s'avança tout près d'une porte de la ville : mais il fut arrêté par des espèces de barricades , que les Espagnols avoient élevées pour empêcher les sorties que la garnison auroit pu faire. Pendant qu'il s'efforçoit de les renverser , l'alarme se répandit dans tout le camp ; on y prit les armes , & le brave Schenck fut contraint de renoncer à son entreprise ; il s'ouvrit cependant un passage à travers les rangs les plus ferrés des ennemis & se retira , n'ayant perdu que quarante à cinquante hommes. Il fit depuis encore plusieurs tentatives pour jeter des secours dans la place ; mais la vigilance & la sage prévoyance de Farnese rendirent inutiles tous ses efforts. Les embarras continuels que Schenck cauçoit au Prince de Parme , ne l'empêchoient pas de pousser le siège avec la plus grande vigueur ; le feu de son artillerie étoit continuel , & ses batteries ne cessèrent de tirer que quand la breche fut praticable. Alors on vit les soldats de différentes nations qui composoient son armée , se disputer l'honneur de monter les premiers à l'assaut :

~~mais~~ mais les assiégés qui en craignoient les suites  
 Liv. XX. funestes , demanderent à capituler , & obtin-  
 1586. rent à-peu-près les mêmes conditions que  
 ceux de Grave avoient obtenues. Il fallut  
 que le Prince de Parme se servît de toute  
 son autorité pour empêcher ses soldats , que  
 la capitulation privoit du pillage , de se por-  
 ter aux plus grandes violences envers les  
 habitans. La maniere honorable dont ce Prince  
 traita la femme & la sœur de Schenck , fit  
 connoître à quel point il estimoit & même  
 respectoit ce brave homme ; il voulut qu'el-  
 les se servissent de ses propres équipages (5)  
 pour se rendre à la ville , quelle qu'elle fut ,  
 où elles voudroient se retirer.

Siège de  
Nuys.

Aussitôt après la réduction de Venlo , le  
 Prince de Parme alla investir Nuys. Cette  
 ville appartenoit à l'Electeur de Cologne , &  
 étoit alors au pouvoir des Provinces-unies.

Trois ans avant cette époque , Gebhart  
 de Truchses , Archeveque & Electeur de Co-  
 logne , ayant abjuré la religion de Rome ,  
 s'étoit marié , mais sans vouloir renoncer ni  
 à son évêché ni à son électorat. Ses chanoi-  
 nes , appuyés du Pape & de l'Empereur ,

---

(5) Bentivoglio Liv. IV. p. II.

l'excommunierent, lui firent la guerre, & , Liv. XX.  
 fecourus par le Prince de Parme, ils le for- 1586.  
 cerent de se retirer en Hollande; après quoi  
 ils élurent à sa place Ernest, fils du Duc  
 de Baviere. Le Comte de Meurs, un des  
 partisans de Gebhert, s'étoit refaisi pour lui  
 par surprise de la ville de Nuys, & avoit  
 obtenu des Etats des Provinces-unies une  
 garnison, avec laquelle Meurs pouvoit non-  
 seulement défendre Nuys contre les entre-  
 prises d'Ernest, mais encore ravager le pays  
 & faire beaucoup de mal aux Catholiques-  
 Romains. Ernest, dans l'impuissance où il  
 étoit de s'opposer aux incursions continuel-  
 les que faisoient les troupes Hollandoises,  
 étoit venu, déguisé, trouver le Prince de  
 Parme pour l'engager à le secourir; & ce  
 fut en conséquence de ses sollicitations que  
 ce Prince, remettant à continuer ses entre-  
 prises contre les confédérés, se porta avec  
 toutes ses forces contre Nuys.

Il savoit que Philippe ne considéroit comme  
 contraire à ses desseins, aucune entreprise  
 qui pouvoit intéresser la religion Romaine;  
 d'ailleurs, il craignoit que si l'on ne répri-  
 moit de bonne heure l'audace de la garnison  
 de Nuys, elle ne devînt plus redoutable,  
 & que quelques Princes Protestans ne vins-

sent à son secours. Des historiens ont assuré  
 Liv. XX. qu'il ne fut excité à faire le siège de Nuys,  
 1586. que par l'espérance de la gloire qu'il acquer-  
 roit, si, en peu de semaines, il pouvoit,  
 comme il s'en flattoit, se rendre maître d'une  
 ville que Charles le Hardi, Duc de Bour-  
 gogne, n'avoit pu soumettre dans l'espace  
 d'un an, avec une armée de soixante mille  
 hommes.

Ses espérances ne furent pas trompées :  
 Cloet, gouverneur de la ville, fut dangereu-  
 sement blessé, & se trouva hors d'état de  
 veiller lui-même à la défense de la place. La  
 garnison se découragea; & à peine y avoit-il  
 trois semaines que le siège étoit commencé,  
 qu'elle demanda à capituler. Le Prince saisit  
 avec empressement cette occasion favorable  
 de terminer promptement son entreprise, &  
 en même temps de conserver une ville qu'il  
 ne vouloit conquérir que pour la remettre  
 au pouvoir de l'Electeur. Il accorda donc  
 une suspension d'armes, pendant laquelle on  
 dresseroit les articles de la capitulation. On y  
 travailloit, & la garnison étoit dans la plus  
 grande sécurité, lorsqu'au moment qu'on s'y  
 attendoit le moins, les troupes Espagnoles  
 & Italiennes, encore irritées d'avoir été pri-  
 vées du pillage de Venlo, transportées d'une

rage foudaine, s'avancerent, &, fans aucun Liv. XX.  
 respect pour les ordres de leur général, es- 1586.  
 caladerent les murs, se répandirent dans la  
 ville, & massacrèrent fans distinction d'âge,  
 de sexe & de condition, tous ceux qu'ils  
 trouverent sur leur passage. L'horrible car-  
 nage qu'ils firent, n'appaisa pas leur fureur;  
 ils oublièrent le pillage, pour se livrer tout  
 entier au plaisir de détruire; ils mirent le  
 feu aux maisons; elles étoient presque tou-  
 tes de bois, & le vent étoit violent: en  
 peu d'heures toute la ville fut réduite en  
 cendre. Deux églises seulement, où nombre  
 de femmes & d'enfans s'étoient réfugiés,  
 furent épargnées; mais ce fut avec beau-  
 coup de peines que le Marquis de Guaſto  
 obtint de ces furieux qu'ils conservassent la  
 vie aux infortunés habitans qui y avoient  
 cherché un asyle.

La mort du pere du Prince de Parme, qui Siège de Rhinberg,  
 arriva dans ce temps, le rendit Duc & Sou-  
 verain de cet Etat. Aussi-tôt que Nuys fut  
 prise, il se porta sur Rhinberg, autre ville  
 de l'Electorat de Cologne, dont à cause de  
 sa situation importante les Etats souhaitoient  
 beaucoup de se conserver la possession.

Pendant ces opérations du Duc de Parme, Opéra-  
tions du  
Comte de  
Leicester.  
 le Comte de Leicester n'étoit point resté

**=====** dans l'inaction ; il avoit rassemblé toutes ses  
 Liv. XX. troupes , & n'avoit laissé dans les villes que  
 1586. celles qui étoient nécessaires pour les garder. Son dessein étoit de faire quelque entreprise d'éclat, qui soutînt l'idée favorable que les Etats avoient de lui ; mais comme ses forces étoient bien inférieures à celles de l'ennemi, son armée n'étant que de sept mille hommes d'infanterie & de mille de cavalerie, il jugea qu'il n'étoit pas en état de hasarder une action générale. Dans cette situation, il crut que le seul parti qu'il dût prendre, étoit d'attaquer quelques places importantes, afin de faire une diversion qui obligât le Duc de Parme de lever le siège de Rhinberg. Il se porta donc sur Zutphen, attaqua d'abord Doesbourg, dont il se rendit maître ; après quoi il vint investir Zutphen avec toute son armée & en forma le siège.

Cette ville manquoit de provisions de guerre & de bouche, & il lui auroit été facile, sans beaucoup de travaux, de s'en emparer, s'il eût suivi le conseil qu'on lui donnoit de se saisir d'abord d'un passage qui conduisoit à la ville. Baptiste Tassi, qui en étoit gouverneur, n'avoit pas négligé d'instruire le Duc de Parme de l'état de la place ; il lui avoit aussi donné avis du dessein

du Comte de Leicester : sur cet avis le Duc , quoique ses opérations fussent déjà fort avancées , leva le siège de Rhinberg , & marcha sans délai avec toutes ses forces au secours de Zutphen. Comme il craignoit que le défaut de subsistances & de munitions ne la forçât de se rendre avant son arrivée , il envoya en avant le Marquis de Guaſto avec toute sa cavalerie & un convoi considérable , & le fit suivre immédiatement par un fort détachement de son infanterie Espagnole. Le Marquis de Guaſto , profitant de la négligence du Comte de Leicester à se rendre maître des passages , introduisit la nuit , sans aucune difficulté , une partie du convoi dans la ville. Le lendemain il voulut tenter d'y faire entrer le reste , mais un détachement de cavalerie Angloise attaqua la sienne : le combat fut vif & sanglant ; dès la premiere charge la cavalerie de Guaſto fut obligée de se retirer ; mais s'étant ensuite ralliée , elle revint à la charge ; on combattit des deux côtés avec la même chaleur & la même bravoure , & la victoire fut quelque temps indécise. Guaſto , secondé par plusieurs officiers d'une très-grande réputation , animoit les siens par son exemple & par ses discours ; il fit tout ce qu'on pouvoit attendre

Liv. XX.

1586.

~~Philippe II. d'Espagne~~  
 Liv. XX. d'un général expérimenté : les Anglois ce-  
 pendant , commandés par le colonel Norris  
 1586. & Sir Philippe Sidney , restèrent maîtres du  
 champ de bataille , & poussèrent devant eux  
 la cavalerie de Guasto , jusqu'à ce qu'elle  
 eut joint l'infanterie Espagnole. Les Anglois  
 ignoroient que cette infanterie ne fût qu'un  
 détachement ; ils pensoient , au contraire ,  
 que c'étoit toute l'armée ennemie ; en consé-  
 quence ils se retirèrent : ils ne perdirent dans  
 cette occasion que trente hommes , & les  
 Espagnols environ cent cinquante. Cette vic-  
 toire cependant coûta bien cher aux Anglois ,  
 par la perte qu'ils firent du brave Sir Phi-  
 lippe Sidney. Les historiens de son temps  
 ont parlé de lui , comme du plus parfait mo-  
 dele d'un homme accompli ; Elifabeth l'esti-  
 moit infiniment , & s'il eût vécu , il auroit  
 bientôt obtenu d'elle les dignités les plus  
 élevées dont elle pouvoit disposer. Le Duc  
 de Parme arriva avec le gros de son armée ,  
 peu de temps après ce combat. Le Comte  
 de Leicester , qui sentoit son infériorité , leva  
 le siège , se retira , & le Duc de Parme en-  
 tra dans Zutphen. Il n'y resta que le temps  
 qu'il lui fallut pour visiter les fortifications ,  
 & y ayant laissé des vivres & des muni-  
 tions , il repassa le Rhin , & , après avoir

Mort de  
 Philippe  
 Sidney.

Leicester  
 leve le  
 siège le  
 12 Octo-  
 bre.



mis des garnisons considérables dans les places dont il venoit de s'emparer, il se rendit à Bruxelles.

Liv. XX.

1586.

Aussitôt que l'armée Espagnole eut pris ses quartiers d'hiver, Leicester ramena la sienne dans les environs de Zutphen. La saison étoit trop avancée pour qu'il en formât de nouveau le siège; il n'en avoit pas conçu le projet; mais il vouloit se rendre maître de trois forts qui étoient au pouvoir des Espagnols & qui donnoient la facilité de faire des incursions sur le territoire de Veluwe. Cette entreprise réussit, & par la perte de ces forts les Espagnols se virent privés du principal avantage qu'ils retiroient de la possession de Zutphen. Leicester laissa à la garde de ces forts une partie de ses troupes, & revint à La Haye, où l'assemblée des Etats généraux avoit été convoquée.


Leicester  
s'empara  
de quel-  
ques forts  
près de  
Zutphen.

Les Etats généraux n'avoient pas lieu d'être contents de l'administration civile de Leicester, non plus que de ses opérations militaires. Pendant qu'il étoit occupé de celles-ci, il avoit agi à leur égard, non comme avec un peuple libre, au secours duquel il avoit été envoyé par un allié, mais comme il auroit pu le faire à l'égard d'une nation subjuguée. Il avoit fait paroître autant de mépris pour

Conduite  
impru-  
dente de  
Leicester.

**1586.** les loix fondamentales , auxquelles il favoit  
 Liv. XX. que les Etats étoient attachés d'une manière  
 immuable, que pour le traité que sa Sou-  
 veraine avoit fait avec eux. Au lieu de régler  
 sa conduite d'après l'avis des Etats & du con-  
 seil, ainsi que la reconnoissance & la pru-  
 dence auroient dû le lui suggérer, il ne s'oc-  
 cupoit que du projet, qu'il avoit conçu dès  
 son arrivée, de nuire à tous ceux qui s'étoient  
 distingués par les services qu'ils avoient  
 rendus à leur patrie ; il protégeoit & com-  
 bloit de faveurs une troupe d'hommes artifi-  
 cieux, unis les uns aux autres par l'intérêt  
 personnel , & d'une fidélité fort suspecte,  
 mais qui obéissoient aveuglément à tous ses  
 caprices.

Prenant conseil de ces hommes pernicioeux,  
 le Comte de Leicester voulut donner au  
 commerce tant d'entraves, que si les Etats  
 ne s'y fussent opposés, ces innovations au-  
 roient eu des suites très-funestes, puisqu'elles  
 auroient, en quelque maniere, forcé nombre  
 de marchands Flamands qui s'étoient établis,  
 il n'y avoit pas longtems, dans la Hollande  
 & dans la Zélande, d'abandonner leur nouvelle  
 patrie pour se retirer chez l'étranger. Ce fut  
 aussi par le conseil de ces mêmes hommes qu'il  
 fit des changemens dans les monnoies, qui

l'enrichirent, ainfi que fes favoris, mais qui   
appauvrirent les provinces. Liv. XX.

Il fit encore de grandes innovations dans la maniere de percevoir les deniers publics, fans y être autorifé par les Etats, & fans avoir auparavant demandé leur consentement. 1586.  
La constitution vouloit que tous les deniers publics fuflent portés par ceux qui les percevoient à la caiffe du tréforier général que les Etats avoient choifi : Leicefter ordonna qu'il fuflent tous remis à un tréforier qu'il avoit nommé, qui, pour l'emploi qu'il en devoit faire, refufa de reconnoître l'autorité des Etats. On avoit levé des taxes, non feulement pour payer toutes les troupes employées dans les garnifons, & toutes celles du pays, mais encore pour foudoyer fix à fept mille foldats Allemands : cependant les troupes des garnifons étoient fi mal payées, que c'étoit avec beaucoup de peines que leurs officiers les contenoient & empêchoient qu'elles ne fe mutinaflent. Deux mille Allemands s'étoient enrôlés pour fervir fous les ordres du Comte de Meurs; on leur avoit promis qu'à leur arrivée dans les Pays-bas il leur feroit payé une fomme d'argent dont on étoit convenu. Par la négligence de Leicefter, ou par la friponnerie de ceux qui avoient

sa confiance, cette somme ne leur fut pas  
 Liv. XX. payée, & ils retournerent dans leur pays,  
 1586. au moment où l'on avoit le plus de besoin  
 de leur assistance pour le succès de la cam-  
 pagne.

Par un des articles du traité que les Etats avoient fait avec la Reine d'Angleterre, on étoit convenu que, lorsque quelque place ou quelque emploi viendroit à vaquer dans le gouvernement d'une ville, d'un fort ou d'une province, le commandant en chef nommeroit à cet emploi ou à cette place une des trois personnes que les Etats lui présenteroient. Leicester, au mépris de cette convention, nomma à plusieurs gouvernemens d'une grande importance, non seulement des personnes que les Etats ne lui avoient pas présentées, mais sur la nomination desquelles ils avoient fait de vives représentations. Un certain Roland York, originaire de Londres, avoit, quelque tems auparavant, été convaincu d'avoir entretenu des pratiques secrètes qui devoient le faire regarder comme un traître : Leicester en avoit été instruit, & cependant l'avoit nommé commandant d'un des forts dont il s'étoit emparé dans les environs de Zutphen. William Stanley, catholique-Romain & Anglois, qui avoit été longtems au service de

l'Espagne, fut aussi nommé gouverneur de Deventer, où, contre la disposition du traité, Liv. XX.  
 Leicester avoit mis une garnison de deux 1586.  
 mille hommes d'infanterie & de deux cens de  
 cavalerie, presque tous Irlandois & Papistes.

A ces exemples de procédés impérieux & despotiques, on pourroit en ajouter nombre d'autres de la plus grande imprudence : sans égard pour les troupes nationales, il les dégoûta du service en nommant des Anglois pour les commander : non moins injuste à l'égard du peuple, il l'obligeoit à lui fournir des chariots, & à servir en son armée en qualité de pionniers. Par une violation manifeste du privilège qui étoit le plus cher aux habitans des Provinces-unies, il forçoit ceux qui étoient poursuivis en justice, de quitter la province où ils résidoient ; & d'aller défendre leur cause dans celle qu'habitoient leurs parties, où elles avoient plus de crédit pour les faire condamner. (6)

Une telle complication de mesures despotiques dans le gouvernement d'un peuple jaloux à l'extrême de sa liberté, devoit paroître, quel que fût le motif de celui qui les pre-

---

(6) Meteren L. XIII. Grotius Liv. V.

Liv. XX.

1586.

noit, contraire à toutes les regles de la prudence la moins expérimentée. Dès-lors il étoit raisonnable de penser que Leicester avoit formé le projet de supprimer entièrement l'assemblée des Etats, & de s'emparer de toute l'autorité. Quand bien même il se feroit aveuglé, au point d'imaginer qu'une Princesse aussi sage que l'étoit Elifabeth, auroit pu par une trop grande condescendance favoriser ses desseins ambitieux, ce qu'elle ne pouvoit faire sans manquer aux engagements les plus sacrés qu'elle avoit pris, sa conduite étoit très-mal calculée pour la réussite de son projet; sa présomption lui avoit aliéné tous ceux qui avoient le plus de crédit dans les provinces, & sa conduite peu mesurée avoit répandu par-tout l'alarme, avant même qu'il eût pris les mesures convenables pour assurer le succès de sa téméraire entreprise.

Remon-  
trances  
des Etats.

Les Etats, qui sentoient combien ils avoient besoin d'Elifabeth, voulurent cependant éviter d'en venir à une rupture ouverte avec son favori; ainsi ils le reçurent, à la Haye, à son retour de l'armée, avec les marques du plus grand respect. Lorsqu'ils lui firent des remontrances, ils lui parlerent avec fermeté, mais dans des termes très-mesurés; ils le supplièrent avec beaucoup d'instance de re-

médier à toutes les choses dont ils avoient à se plaindre. Il étoit difficile, ou plutôt impossible, que Leicester justifiât sa conduite ; il essaya cependant de le faire, & assura les députés, mais certainement avec peu de sincérité, qu'à l'avenir il seroit attentif à éviter de leur donner aucun sujet de plainte ; il ajouta qu'il se trouvoit dans ce moment dans la nécessité de repasser en Angleterre, à cause de quelques troubles qui s'étoient élevés dans ce royaume & qui demandoient sa présence. Les Etats furent fort surpris de ce départ précipité ; ils avoient imaginé que Leicester auroit à l'instant même travaillé à réparer ses torts, en réformant les abus dont ils venoient de se plaindre ; cependant ils furent moins mécontents de la précipitation de son départ, quand il eut acquiescé à la proposition qu'ils lui firent, de remettre jusqu'à son retour au conseil d'Etat l'exercice de toute l'autorité dont il étoit revêtu. On en dressa un acte authentique, le vingt-quatrième Novembre : mais par la conduite qu'il tint aussi-tôt après, il fut aisé de juger qu'il n'avoit fait cet acte que pour se débarrasser des sollicitations pressantes & réitérées qu'il prévoyoit qu'on lui auroit faites, s'il l'eut refusé ; le mê-

Liv. XX.

1586.

**=====** me jour il en fit un second , par lequel,  
 Liv. XX. défavouant le premier, il se réservoit toute  
 1586. espece d'autorité sur les gouverneurs des  
 provinces, des villes, & des forts, &  
 dépouilloit même le conseil d'Etat de l'au-  
 torité ordinaire qu'il exerçoit. Cette con-  
 duite, qui marquoit autant de lâcheté  
 que de fourberie, lui aliéna plus que ja-  
 mais l'affection des Etats, & anéantit  
 toute la confiance qu'ils avoient eue en  
 lui; elle confirma aussi l'opinion de ceux  
 qui l'avoient soupçonné d'aspirer à la souve-  
 raineté, & remplit tous les esprits de crainte  
 & d'alarmes.

*Fin du Tome troisieme.*





